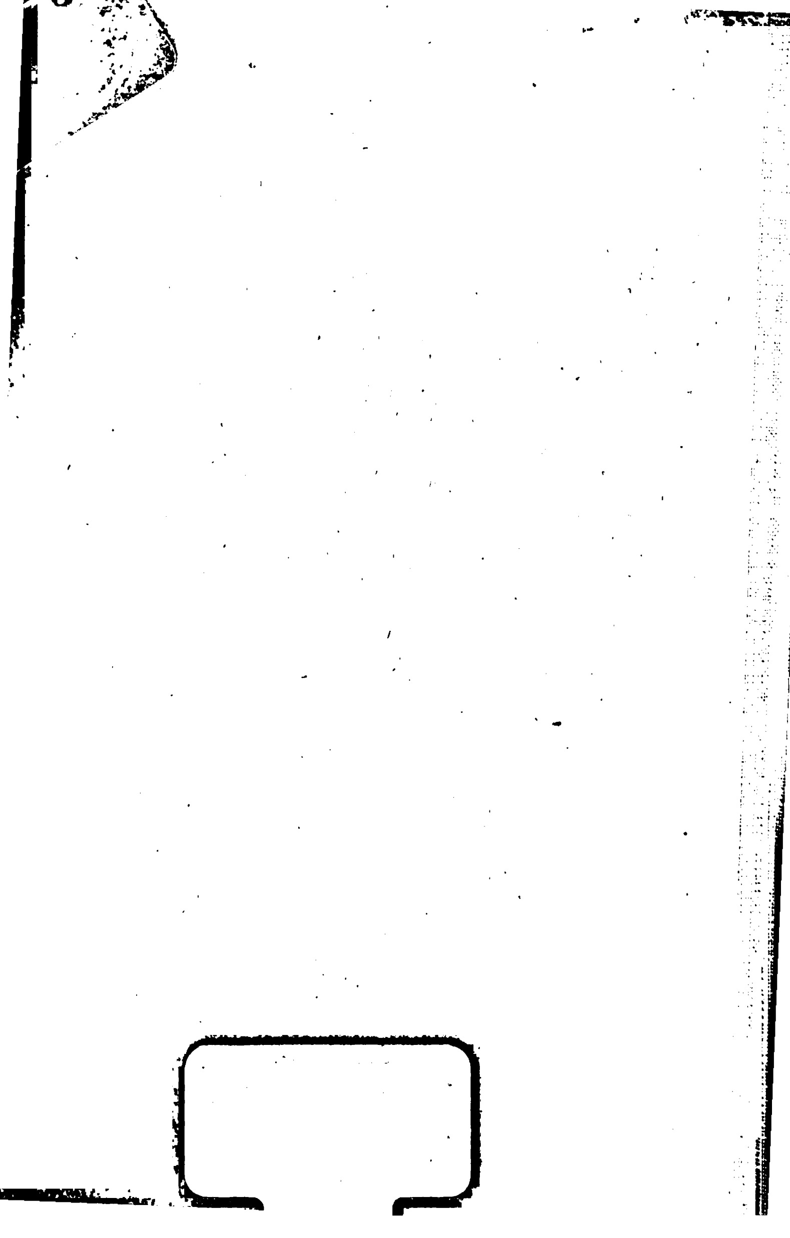
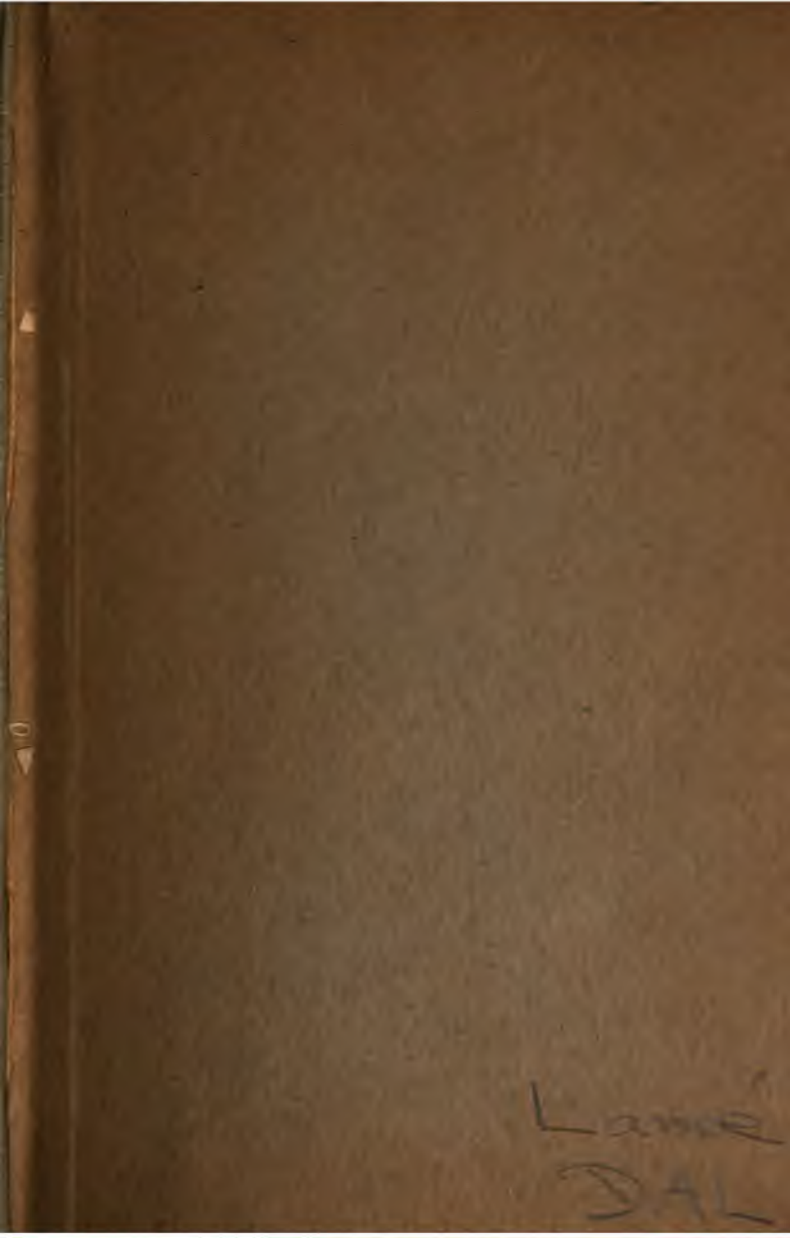



DAL

L'HISTOIRE

DE FRANCE,

RACONTÉE A LA JEUNESSE.

PAR

M. LAMÉ FLEURY.

PHILADELPHIE:
FRÉDÉRIC LEYPOLDT.
NEW YORK: F. W. CHRISTERN.
1868.

Tuesday 26 Dec 180[illegible]

Tuesday [illegible]

L'HISTOIRE
DE FRANCE
RACONTÉE A LA JEUNESSE

LA GAULE ET LES GAULOIS.

Depuis l'an 50 avant J. C. jusqu'à l'an 406 de l'ère chrétienne.

—Parmi les événements importants que vous a fait connaître l'Histoire romaine, mes jeunes amis, vous aurez remarqué, sans doute, la conquête des Gaules par Jules César, conquête qui plaça sous la domination de Rome les vastes provinces dont se compose aujourd'hui la FRANCE. Cette circonstance mémorable, qui ne fut, pour nos aïeux, que le prélude d'une longue et glorieuse période de résistance, me conduit à vous commencer aujourd'hui le récit aussi intéressant que varié des faits qui composent l'histoire de ce pays.

Cependant avant de faire passer sous vos yeux les personnages célèbres auxquels cette belle contrée a donné naissance, il devient indispensable que vous appreniez à distinguer sur une carte géographique les fleuves principaux, les chaînes de montagnes, les villes importantes de ce grand État, afin d'être mieux à même de comprendre les événements dont il a été le théâtre.

Je dois d'abord vous faire observer que les anciens donnaient le nom de Gaule à tout le vaste territoire compris entre le Rhin, l'Océan, la Méditerranée, les Alpes et les Pyrénées; qu'elle renfermait plusieurs provinces qui ne font plus partie de la France ac-

tuelle, et qu'elle est arrosée par un grand nombre de fleuves et de rivières dont plusieurs méritent une attention particulière.

Parmi ces fleuves, remarquez surtout le RHIN, qui coule au nord-est de la Gaule et la sépare de la GERMANIE, que l'on nomme aujourd'hui l'ALLEMAGNE. Ce fleuve, l'un des plus rapides de l'Europe, est souvent mentionné dans les premiers temps de notre histoire, et vous ne sauriez trop vous appliquer à connaître son cours.

A peu de distance du Rhin, vous apercevrez sur la carte la MEUSE, grande rivière qui coule du sud au nord, et va se jeter comme ce fleuve dans l'Océan. Autrefois le cours de cette rivière était entièrement compris dans l'intérieur de la Gaule; sous plus d'un rapport elle mérite de fixer votre attention, mais aujourd'hui une partie des provinces que traverse la Meuse appartient au nouveau royaume de Belgique.

En descendant du nord au midi, vous rencontrerez le SEINE, cette rivière remarquable qui traverse Paris, et dont les bords sont à présent couverts d'une multitude de villes, de villages et de maisons de campagne.

Il en est de même de la LOIRE, autre fleuve dont le cours a beaucoup plus d'étendue que celui de la Seine, puisqu'il traverse la majeure partie des provinces gauloises et les divise presque entièrement en deux parties à peu près égales. Les Romains donnaient le nom d'AQUITAINE à toute la partie de la Gaule comprise entre la Loire, l'Océan et les Pyrénées, et cette province conserva longtemps cette dénomination, qu'il est à propos de ne point oublier.

La Loire, qui prend naissance dans de hautes montagnes situées vers le midi de la Gaule 'n'offre d'abord qu'un simple ruisseau,. qu'un homme peut aisément franchir; mais en s'éloignant de sa source, elle reçoit successivement un grand nombre d'autres cours d'eau, et se trouve ainsi transformée en une large rivière, qui porte même de grands vaisseaux,

lorsqu'elle approche des côtes de l'ouest, où elle se jette dans l'Océan.

Il me serait impossible de vous nommer ici tous les fleuves qui traversent la Gaule en différents sens ; mais je vous prie de distinguer le RHÔNE et la SAÔNE, qui, après avoir pris leur source dans les montagnes que vous voyez à l'est de ce pays, se réunissent en un seul lit, pour suivre vers la Méditerranée leur cours rapide et majestueux. C'est à l'embranchement de ces deux fleuves que se trouve située la ville de LYON, l'une des plus anciennes et des plus commerçantes de notre pays.

La plupart de ces montagnes, situées dans cette région de la Gaule, ne font plus aujourd'hui partie de la France : l'une des chaînes qu'elles forment entre elles porte le nom de JURA, et elles appartiennent à la république suisse, que le Rhin sépare de l'Allemagne actuelle.

L'ancienne Gaule, que les Romains divisèrent en dix-sept provinces, renfermait un grand nombre de villes riches et populeuses, qui portaient le titre de CITÉS, parce que leurs habitants se gouvernaient eux-mêmes, à l'exemple des citoyens de l'ancienne Rome, qui, comme vous savez, se réunissaient fréquemment dans le Forum pour élire leurs magistrats, et délibérer en commun sur les affaires publiques.

Ces cités, à l'imitation de cette antique capitale du monde, étaient ornées de somptueux monuments, tels que des bains publics, des aqueducs, des palais, des temples, des théâtres et des cirques, où se célébraient des combats de gladiateurs ou de bêtes féroces, et des jeux de différentes espèces. C'étaient les Romains qui avaient introduit chez les Gaulois l'usage de ces monuments et le goût de ces spectacles, auxquels ils se portaient avec autant de passion que les peuples de l'Italie.

Vers le même temps à peu près, il arriva que les prêtres chrétiens se répandirent dans les Gaules, et propagèrent la connaissance de l'Évangile parmi la

population de ces provinces, jusqu'alors adonnée au culte des faux dieux. Malgré les persécutions que plusieurs empereurs romains dirigèrent avec acharnement contre ceux qui embrassaient le Christianisme, comme vous l'avez vu dans d'autres livres, cette sainte religion fit de rapides progrès dans les Gaules; et son premier effet fut de changer totalement les mœurs et le caractère des peuples de cette contrée. De sauvages et guerriers qu'ils avaient été jusqu'alors, les Gaulois se montrèrent en peu d'années doux et humains: dans cette nation, récemment régénérée par le baptême, on eût difficilement reconnu les descendants de ces terribles dévastateurs qui avaient autrefois mis Rome elle-même à deux doigts de sa perte, et dont une armée formidable, sous la conduite de Brennus, avait péri exterminée par la foudre et les tempêtes, au moment où elle se préparait à saccager le temple de Delphes.

Avant leur conversion au christianisme, les anciens peuples de la Gaule, auxquels on donnait originairement le nom de CELTES, professaient une grande vénération pour les prêtres de leurs faux dieux, auxquels ils donnaient le titre de DRUIDES. Ces Druides, qui habitaient de préférence les vastes forêts dont la Gaule était alors couverte, sacrifiaient à leurs divinités des victimes humaines, et surtout de pauvres petits enfants, dont ils s'imaginaient que le sang devait être plus agréable à ces dieux, qu'ils supposaient féroces comme leurs adorateurs.

L'usage de ce culte affreux avait entretenu chez la nation celtique une humeur farouche et cruelle que la religion chrétienne seule put faire disparaître. Il ne resta de ces mœurs barbares des Celtes que leur langage, qui ne fit place qu'après plusieurs siècles à la langue latine, alors fort répandue parmi les peuples soumis à l'empire romain, et dont un grand nombre de mots, en se mêlant successivement à d'autres idiomes, ont contribué à former notre langue française.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS*.

Costumes gaulois. — Usage des tissus de laine bariolés. — Ajustement, bijoux et coiffure des femmes. — Armes de pierre. — Architecture grossière des monuments druidiques. — Voracité dégoûtante des Gaulois. — Usage du vin connu de ces peuples. — Leurs vases à boire. — Passion désordonnée des Celtes pour les jeux de hasard. — Femmes gauloises adonnées à la magie et à la divination. — Prêtresses armoricaines de l'île de Sein. — Instruments de musique employés par les Druides dans les pratiques de leur culte. — Cérémonies observées chez les Celtes pour les funérailles. — Sépultures pratiquées par les nations de cette origine. — *Tumulus* de l'époque *gallo-romaine*.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

L'an 44 avant J. C. César assassiné dans le sénat.
31. Bataille d'Actium. — Fin de la république romaine.
14 après J. C. — Mort d'Auguste. — Avénement de Tibère.
68. Mort de Néron.
148-161. Règnes d'Antonin et de Marc Aurèle.
161-284. Décadence rapide de l'empire.
284. Dioclétien.
313. La paix donnée à l'Eglise par Constantin.
379. Théodose le Grand.
395. Honorius et Arcadius partagent l'empire romain.

L'INVASION DES BARBARES.

Depuis l'an 406 jusqu'à l'an 481.

Il y avait déjà plusieurs centaines d'années que les Romains s'étaient rendus maîtres de la Gaule, et ils avaient couvert ce pays d'une multitude de monuments dont les débris excitent encore aujourd'hui notre admiration, lorsque des nations barbares, presque toutes originaires des contrées orientales de l'Europe, franchirent le Rhin, et se répandirent de proche en proche sur toute la surface des provinces gauloises, où elles exercèrent de terribles ravages.

Quoique ces Barbares ne fussent pas tous sortis du même pays, on croit qu'ils appartenaient pour la

* Voir l'*Histoire des mœurs et coutumes des Français*.

plupart à la même race que les Teutons, ces nations sauvages que Marius vainquit autrefois en Italie, ainsi que vous avez pu le voir dans l'Histoire romaine, et leur aspect répandit la terreur au milieu de la population des Gaules.

Parmi ces Barbares, on remarquait les Visigoths, dont je vous ai déjà parlé dans un autre livre; les Burgondes, dont les ancêtres étaient originaires des bords de la Vistule, et enfin les Francs, peuple qui avait quitté par troupes les forêts de la Germanie, pour venir, de l'autre côté du Rhin, chercher un climat plus doux et surtout du butin à enlever: ces derniers n'avaient point de demeures fixes, et ils se plaisaient à parcourir tantôt un pays, tantôt un autre, comme le font encore aujourd'hui, dans l'empire de Russie, quelques tribus tartares, ou, en Afrique, certaines peuplades arabes qui ne vivent que de pillage.

Maintenant il faut que je vous dise quel était le butin qui attirait ainsi cette multitude de Barbares dans les Gaules: c'étaient des esclaves, des troupeaux, des étoffes et des meubles d'or et d'argent, dont ils dépouillaient les Gaulois pour les transporter dans leurs déserts, car il était bien rare alors de voir un Franc rester en arrière, lorsque ses compagnons regagnaient leurs solitudes, et préférer les douceurs d'une vie paisible à cette existence guerrière et périlleuse.

Si je vous expliquais quels étaient la figure et le costume de ces aventuriers terribles, lorsqu'ils parurent pour la première fois dans les Gaules, vous comprendriez aisément l'effroi que leur apparition répandit dans toute cette contrée. De longs cheveux retroussés sur le sommet de leur tête, et d'énormes moustaches, couvrant leurs lèvres épaisses, leur donnaient une physionomie étrange: ils portaient sur leur épaule une espèce de pique garnie de fer et armée de crochets, dont ils se servaient comme d'un grappin pour entraîner les hommes ou enlever les

choses qu'ils jugeaient à leur convenance. Enfin, ils étaient armés d'une FRANCISQUE, sorte de hache à double tranchant, qu'ils maniaient dans les batailles avec autant de force que d'adresse.

Le reste de leur accoutrement répondait à cette figure sauvage. Vêtus d'un habit de grosse toile serré autour du corps et sur les membres, et les jambes chaussées d'une espèce de guêtres de peau de cheval, le plus souvent ils combattaient la tête nue; et une longue chevelure graissée de beurre rance était à leurs yeux la plus belle de toutes les coiffures.

Je vous laisse à penser ce que devinrent les malheureux Gaulois lorsqu'ils se virent assaillis par des bandes d'hommes d'un aspect aussi étrange; leur terreur fut si grande qu'ils ne cherchèrent même pas à se défendre, et se laissèrent emmener en esclavage pêle-mêle avec leurs troupeaux, à la suite des chariots sur lesquels les Barbares chargeaient tout ce qu'ils enlevaient dans les campagnes.

Dans ce temps-là les empereurs romains étaient si faibles et si découragés, qu'ils n'avaient point de soldats à opposer à ces hordes sauvages dont les courses se renouvelaient à tout moment dans les provinces gauloises; aussi furent-ils obligés de souffrir que des troupes de Francs, après avoir dévasté une partie de ce beau pays, s'établissent enfin entre le Rhin et la Meuse, d'où ils se livrèrent plus facilement encore à des incursions dans le reste des Gaules. Les premiers Francs qui s'arrêtèrent ainsi dans cette contrée, reçurent le nom de SALIENS parce qu'ils se fixèrent à peu de distance de l'Océan, sur les bords d'une rivière que l'on nommait alors ISALA, qui arrose une partie de la Belgique actuelle: les autres Francs qui s'établirent après eux à peu de distance du Rhin, furent désignés sous le nom de RIPUAIRES, ce qui voulait dire alors HOMMES DE LA RIVE, dans leur langue teutonique.

Nous retrouverons bientôt dans cette histoire ces

tribus de Francs saliens et de Francs ripuaires, avec lesquels il faudra que nous fassions plus ample connaissance, puisqu'ils devinrent par la suite les maîtres de toute la Gaule, et furent les aïeux de la nation française. Mais il s'écoula bien des années avant qu'ils se décidassent à s'établir définitivement de l'autre côté de la Meuse, parce que la plupart d'entre eux préféraient ne pas s'éloigner de la Germanie, où ils avaient conservé des rapports fréquents avec un grand nombre de tribus de le même nation.

Quant aux autres Barbares qui traînaient après eux leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient, ils s'avancèrent à travers les Gaules, où les Visigoths formèrent de l'autre côté de la Loire un puissant État, dont TOULOUSE devint la capitale ; tandis que les Burgondes, s'approchant des montagnes de l'est, fondèrent aussi un royaume qui reçut d'abord le nom latin de BURGUNDIA, et plus tard celui de BOURGOGNE.

Les Visigoths, moins sauvages que les Francs, et qui d'ailleurs étaient déjà chrétiens, lorsque ceux-ci adoraient encore les divinités scandinaves dont parle la Mythologie, n'éprouvèrent aucune difficulté à s'établir dans les cités du midi de la Gaule : quant aux Burgondes, qui dans leur pays étaient presque tous menuisiers ou charpentiers, ils se mirent à exercer leur profession dans les contrées où ils demeurèrent : c'est ce qui explique sans doute pourquoi l'on trouve encore aujourd'hui dans les départements qui faisaient alors partie de cet ancien royaume de Bourgogne, un grand nombre d'ouvriers habiles à toutes sortes d'ouvrages en bois ; et vous saurez que c'est dans ce pays que se fabriquent la plupart des jouets d'enfants que l'on vend ensuite à Paris et dans les autres villes de France.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Armement des Francs au vᵉ siècle. — Leurs vêtements grossiers. — Mode générale des fourrures. — Chevelure de la race

conquérante. — Chants nationaux des Barbares. — Usage des tables emprunté aux Romains. — Tombeaux des nations germaniques. — Traditions celtiques conservées en France pour les funérailles.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE ROMAINE.

410. Sac de Rome par Alaric.
451. Attila ravage les Gaules et l'Italie. — Bataille de Châlons-sur-Marne.
455. Genséric, roi des Vandales d'Afrique, saccage Rome.
476. Romulus Augustule, dernier empereur. — Fin de l'empire d'occident.

LE BAPTÊME DE CLOVIS.

Depuis l'an 481 jusqu'à l'an 511.

Près de cent ans s'étaient écoulés avant que chacun de ces peuples barbares eût occupé dans les Gaules la place qu'il devait y conserver; les Visigoths et les Burgondes, ainsi que nous venons de le voir, furent les premiers à fonder des établissements durables, et ce fut un grand bonheur pour les pays où ils s'établirent; mais les Francs, d'humeur plus turbulente, ne renoncèrent qu'avec peine à l'existence vagabonde qu'ils avaient menée jusqu'alors: toujours stationnés sur la rive occidentale de la Meuse, ils continuèrent à lancer de petites troupes de pillards sur les provinces voisines, d'où ils se retiraient, suivant leur coutume, aussitôt qu'ils avaient ramassé autant de butin qu'ils pouvaient en emporter.

Telle était la situation des provinces gauloises plus d'un siècle après l'invasion des Barbares, lorsque, parmi les Saliens, il se trouva un chef renommé par ses exploits de guerre qui, réunissant une partie de sa tribu, s'avança sur les bords de la Meuse jusqu'à Tournai, l'une des principales villes de ce pays, dont il fit sa demeure habituelle. Cet audacieux aventurier, qui se nommait Clovis, appartenait à la famille des Mérowings ou Mérowingiens, la [481.

plus illustre de la tribu salienne, parce qu'elle descendait d'un ancien roi franc appelé Mérowig, ce qui, dans la langue des Barbares, voulait dire : " Éminent guerrier."

Or, ce serait une erreur de croire que les rois de ce temps-là fussent, comme les princes que l'on a vus depuis en Europe, de très-grands personnages, auxquels chacun se soumît sans résistance, et qui gouvernassent tout un royaume par le seul pouvoir de leur volonté. Les rois francs étaient tout simplement des guerriers plus braves ou plus heureux que leurs compagnons d'armes, que ceux-ci choisissaient pour chefs dans les courses qu'ils voulaient entreprendre. Il fallait donc aussi qu'ils fussent plus habiles, plus audacieux, et quelquefois aussi plus féroces que leurs soldats eux-mêmes, afin de s'en faire craindre et respecter. Leur seule distinction était de porter leurs longs cheveux graissés d'huile parfumée, au lieu du beurre rance dont se servaient les autres Francs, et cette chevelure était la principale marque de leur dignité, car dès qu'elle était coupée, ils perdaient toute autorité sur leurs sujets. C'est pour cela que vous verrez souvent ces premiers chefs des Francs désignés par le nom de " Rois chevelus."

Ces princes étaient habituellement accompagnés d'un certain nombre de guerriers qu'ils attachaient à leur personne moyennant quelques présents, tels qu'un cheval de bataille, une francisque, ou une autre arme de guerre ; ces guerriers portaient le nom de Leudes, ce qui veut dire fidèles, et ils formaient autour du maître qu'ils avaient choisi une garde nombreuse et déterminée.

Clovis donc était le chef, ou, si vous l'aimez mieux, le roi des Saliens stationnés à Tournai ; et c'était de là qu'il se mettait en marche avec son armée, qui ne comptait guère plus de cinq à six mille combattants, pour aller enlever, soit aux Gaulois qui habitaient entre la Meuse et la Loire, soit aux autres Barbares eux-mêmes, leurs esclaves et leur butin. Mais comme

il n'était pas moins rusé qu'entreprenant, et que d'ailleurs il trouvait bons tous les moyens qui lui étaient utiles, il finit par devenir le plus puissant de tous les princes francs, qui, comme lui, faisaient métier de dévaster la Gaule. Aprés avoir en quelques années, tantôt par la ruse, tantôt par la force, surmonté tous les obstacles qu'il rencontra sur son passage, il transporta sa demeure de Tournai à Paris, autrefois nommé Lutèce par les Romains, et qui n'était alors qu'une toute petite ville, comprise entre les deux bras de la Seine. Il parvint même à faire périr par une trahison le roi des Francs ripuaires qui lui portait ombrage, et se trouva ainsi en peu d'années le seul chef de tous les Francs répandus depuis le Rhin jusqu'à la Loire.

Il ne faut pas vous étonner si à propos de ce prince fameux, qui passe ordinairement pour le premier roi des Francs et le fondateur de leur monarchie, je vous parle de la ruse et de la trahison qu'il employait assez fréquemment contre ses ennemis ; de tels moyens sont sans doute peu honorables pour un prince, qui devrait toujours se montrer vaillant et magnanime, et ne s'élever que par de glorieuses victoires ; mais ce sont là les habitudes des peuples barbares, et encore aujourd'hui la ruse est si familière aux sauvages de l'Amérique, qu'on en a vu quelquefois demeurer pendant plusieurs jours et plusieurs nuits blottis sous un buisson ou immobiles sur une branche d'arbre, pour y guetter l'ennemi qu'ils voulaient frapper.

Clovis, par son habileté et son astuce plus encore que par son courage, étant donc devenu le seul roi des Francs, prit pour femme une belle princesse nommée Clotilde, qui était fille d'un roi de Bourgogne. Cette princesse était chrétienne, et elle n'avait pas moins de vertu que de beauté ; aussi, lorsqu'elle fut mariée et qu'elle vit Clovis, comme tous les hommes de sa nation, adorer les fausses divinités de son pays, elle s'en affligea sincèrement,

et pria Dieu de toute son âme pour que Clovis se fît baptiser et embrassât la religion chrétienne, qui rend les hommes plus doux et plus humains, en leur apprenant à modérer leurs mauvais penchants.

C'était l'usage parmi les Francs, même lorsqu'ils habitaient encore leurs forêts de Germanie, de se disperser sur toute la surface du pays qu'ils occupaient pour y passer l'hiver et se reposer de leurs fatigues. Alors les chefs ne conservaient autour d'eux que leurs fidèles, c'est-à-dire ceux qui s'étaient particulièrement attachés à leur service ; mais lorsqu'ils se furent répandus dans les Gaules, au lieu de donner à leurs leudes, comme auparavant, des chevaux de bataille et des francisques, ils leur distribuèrent, autour de la demeure qu'ils avaient choisie, des champs avec des esclaves pour les cultiver. Ces champs ainsi partagés reçurent le nom de TERRES SALIQUES, parce que les Saliens furent les premiers qui en firent usage ; et Clovis eut soin d'en accorder un grand nombre à ses compagnons, afin qu'ils se tinssent sans cesse réunis autour de sa personne, et fussent toujours disposés à former son armée.

Mais lorsque les premiers jours du printemps avaient reparu, on voyait les Francs, accourant de toutes les parties de la Gaule, se montrer en armes autour de leur roi, et former une assemblée que l'on nommait un CHAMP DE MARS, où ils décidaient de quel côté ils recommenceraient à guerroyer, et surtout à exercer de nouveaux pillages ; le roi était alors obligé de les conduire où ils voulaient aller, et vous n'aurez pas de peine à croire qu'avec de pareils sujets Clovis n'était pas toujours sûr d'être obéi. Je vais même à cette occasion vous raconter une histoire qui vous fera voir que le roi des Francs n'était certainement pas leur maître.

Avant que Clovis se fût rendu plus puissant que tous les autres chefs de la même origine, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il arriva un jour
486.] qu'à la suite d'un combat meurtrier, il s'empara

de la ville de Soissons, qui appartenait à l'un de ses ennemis. Cette malheureuse ville fut pillée et saccagée de fond en comble, et chacun des vainqueurs rapporta au camp le butin qu'il avait fait, pour être partagé en commun selon la coutume des Barbares.

Il y avait là, parmi une multitude de choses précieuses de toute espèce, un magnifique vase d'or orné de ciselures que Clovis trouva si beau, qu'il proposa au soldat qui l'avait enlevé dans une église, de le lui abandonner pour sa part du butin; mais cet homme grossier, au lieu de céder au roi le vase qu'il convoitait, aima mieux le briser en mille pièces, en le frappant de toutes ses forces avec sa masse d'armes.

Il n'en fallait pas tant pour exciter la colère de ce prince, dont le naturel violent et emporté souffrait impatiemment la moindre résistance à ses volontés; cependant, dans cette circonstance, il dissimula son ressentiment, et n'osa pas, à la face de toute l'armée, punir le soldat qui lui avait désobéi d'une manière aussi grave.

Maintenant, il faut que vous sachiez qu'une masse d'armes était une sorte de massue de fer garnie de pointes dont on se servait à la guerre à cette époque, et bien longtemps encore après, pour assommer ses ennemis; et comme cette massue était fort pesante, il n'appartenait qu'aux hommes les plus robustes de la manier avec facilité.

A quelque temps de là, le roi, qui n'avait point oublié la désobéissance de son soldat, ayant passé une revue de ses troupes, fit sortir cet homme du rang, pour le réprimander de quelque faute légère qu'il venait de commettre; mais celui-ci s'étant baissé dans ce moment pour ramasser quelque chose, le roi, qui portait aussi une masse d'armes, lui fendit la tête d'un seul coup, en le frappant, dit-il, comme il avait frappé le vase à Soissons.

La reine Clotilde fut très-affligée lorsqu'elle apprit la mauvaise action que Clovis avait commise en

s'abandonnant ainsi à un mouvement de colère et de rancune; mais elle ne se rebuta point pour cela et continua de prier Dieu avec ferveur de toucher l'âme du roi, persuadée qu'il deviendrait meilleur et plus humain, s'il consentait à se faire baptiser et à embrasser la religion chrétienne, qui ne permet jamais de s'abandonner à de si coupables violences.

Dans ce temps-là, il arriva précisément que Clovis se vit forcé de marcher avec son armée à la rencontre d'un nouveau peuple germanique qui, ayant passé le Rhin, prétendait à son tour chasser les Francs de la Gaule. Les ALLEMANDS, c'était ainsi que l'on nommait ce peuple' étaient aussi braves et beaucoup plus nombreux que les soldats de Clovis, et ils devaient être suivis de plusieurs autres tribus barbares qui auraient bientôt exterminé toute la nation franque.

Clovis s'étant avancé au-devant d'eux, les rencontra dans un endroit appelé TOLBIAC, où s'en-
496.] gagea une terrible bataille qui coûta la vie à un grand nombre de guerriers de part et d'autre. Le roi des Francs, malgré son habileté et son courage, faillit être pris ou tué dans la mêlée, et pendant un instant la victoire parut près de lui échapper.

Mais en ce moment, Clovis se souvint que la reine lui avait souvent parlé de la bonté de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent dans leur détresse, et au plus fort de la bataille, il s'écria qu'il se ferait chrétien avec toute son armée, si le dieu de Clotilde lui accordait la victoire.

Le roi n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que ses soldats reprirent courage. Les Allemands, au contraire, frappés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, et la fortune se déclara pour l'armée des Francs.

Alors Clovis, reconnaissant que c'était au dieu de Clotilde qu'il devait la défaite de ses ennemis, fit savoir à cette princesse qu'il avait résolu de recevoir le baptême; et la joie qu'elle en ressentit fut si

grande, que peu s'en fallut que cette bonne nouvelle ne la fît mourir de plaisir.

En effet, peu de temps après, le roi pria un saint évêque, nommé Remi, de le baptiser, avec trois mille de ses soldats, dans l'église de la villè de Reims, où s'accomplit cette cérémonie, à la vue d'une multitude de peuple frappée de respect et d'admiration.

C'est en mémoire de cet événement remarquable que l'usage s'établit, plusieurs siècles après, d'amener en grande pompe les rois français dans la mêmé cathédrale de Reims, non pour y recevoir le baptême, parce qu'ils étaient toujours baptisés en naissant, mais pour que l'archevêque de Reims, successeur de saint Remi, posât sur leur front la couronne, dans une solennité religieuse à laquelle on donnait le nom de Sacre du roi.

Un grand nombre de Francs, suivant l'exemple de Clovis, reçurent le baptême peu de mois après lui ; mais beaucoup d'autres de ces Barbares continuèrent d'adorer les faux dieux. Ce fut seulement par la suite des temps que toute leur nation se convertit au christianisme, qui depuis cette époque a toujours été la seule religion pratiquée dans les Gaules.

Vous trouverez dans plusieurs livres, mes jeunes amis, et surtout au bas des portraits ou des médaillons qu'ils renferment, Clovis désigné comme le premier roi de France : c'est une erreur dont il faut vous défendre, parce que du temps de Clovis, il n'y avait encore ni royaume de France, ni peuple français. Les Gaules, dont vous savez que ce prince n'occupait que la partie comprise entre le Rhin et la Loire, étaient alors habitées par des Gaulois, des Burgondes et une multitude d'autres Barbares, parmi lesquels les Francs n'étaient que des étrangers. C'était de ces derniers seulement que Clovis était le roi; mais il parvint successivement à étendre sa domination sur les contrées méridionales situées de l'autre côté de cette rivière, et dont les Visigoths s'étaient d'abord emparés. Il défit même et tua de sa propre

main, dans une bataille livrée auprès d'un lieu nommé VOUGLÉ, le roi de ces peuples guerriers
507.] appelé ALARIC II, qui était un prince aimable et vaillant; et ceux-ci, pour ne point se soumettre à la domination des Francs, passèrent les Pyrénées, et allèrent fonder en Espagne une puissante mo narchie.

Quoique Clovis, parmi les Francs saliens, ait le premier embrassé le christianisme, plusieurs chefs de sa famille, et entre autres son aïeul MÉROWIG
470.] et son père CHILDÉRIC Ier, avaient conduit avant lui des bandes de Francs dans l'intérieur des Gaules, et c'est à cause du premier de ces princes, que le nom de Mérowings, ou Mérowingiens, est devenu celui de tous les rois de la même dynastie, qui régnèrent successivement sur la nation franque.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Costume des femmes franques. — Fermail et joyaux de cette époque. — Adoption du manteau romain par les Mérowings. — Armes offensives et défensives. — Architecture romane. — *Basterne* de la reine Clotilde. — Abondance de la vaisselle d'or et d'argent. — Luxe de table au ve siècle. — Coutume de la composition établie par la loi Salique. — Manière de rendre justice. — Epreuves de l'eau et du fer rouge. — Combat judiciaire. — Supplice des Barbares. — Cérémonies observées pour les funérailles. — Monuments funéraires de la dynastie mérowingienne.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

476. Odoacre, roi d'Italie.
493. Grandeur de Théodoric, roi des Ostrogoths.
495. Fondation de l'heptarchie en Bretagne.
507. Invasion des Visigoths en Espagne.

LES ENFANTS DE CLODOMIR.

Depuis l'an 511 jusqu'à l'an 558.

Si vous voulez vous faire une idée de ce qui eut lieu dans les Gaules, après la mort de Clovis, vous pouvez vous représenter ce que deviendrait un jardin que plusieurs personnes entreprendraient de partager

d'un commun accord, suivant la convenance de chacune d'elles : l'une, dans le but de faire naître des fleurs, ferait choix du terrain le plus propre à ce genre de culture ; l'autre, à qui la production des légumes paraîtrait plus profitable, transformerait en potager un espace arrosé par une source voisine ; une troisième préfèrerait les espaliers qui donnent les plus beaux fruits ; une quatrième, enfin, choisirait çà et là dans le jardin, plusieurs endroits où elle pourrait cultiver à son gré les plantes qui ont besoin d'ombre, ou celles à qui la chaleur du soleil est indispensable.

Eh bien, ce fut précisément ce qui se passa dans l'empire des Francs, lorsque les quatre fils de [511. Clovis divisèrent entre eux, à peu près selon leur convenance, le vaste royaume que leur père avait conquis. Chacun de ces princes, que suivaient un bon nombre de leudes, et autour desquels les guerriers francs dispersés dans les Gaules venaient volontiers se rallier, s'établit sur une partie séparée du territoire ; et ils formèrent ainsi quatre royaumes auxquels ils donnèrent le nom de la ville qui en était la capitale ; de sorte qu'il y eut à la fois, dans le seul pays que les Francs avaient occupé sous Clovis, un roi de Paris, un roi de Soissons, un roi de Reims et un roi d'Orléans.

Aucun de ces princes, à la vérité, n'était bien recommandable par ses qualités, parce que, dans ce temps-là, tous les hommes étaient plus ou moins sauvages et grossiers ; mais les deux plus cruels furent sans contredit Clotaire, roi de Soissons, et Childebert, roi de Paris, qui apprenant bientôt après que leur frère Clodomir, roi d'Orléans, venait de périr dans une bataille contre les Burgondes, convoitèrent aussitôt les États de ce prince, qu'ils se proposèrent de diviser entre eux.

Or, le roi Clodomir, en mourant, avait laissé trois petits garçons que la reine Clotilde, leur grand'mère, avait amenés à Paris pour les faire élever sous ses

yeux, et qu'elle affectionnait particulièrement, parce qu'ils lui rappelaient le fils qu'elle avait perdu.

Childebert était d'un naturel envieux et jaloux ; il ne pouvait souffrir que la reine, en sa présence, témoignât à ses petits-fils la tendresse qu'elle leur portait ; et ce méchant homme ayant fait aisément partager ses mauvais sentiments à son frère Clotaire, dont il soupçonnait les secrets penchants, tous deux résolurent d'un commun accord de faire périr ces pauvres enfants, afin de s'approprier l'héritage de leur père, dont ils devaient être un jour les légitimes possesseurs.

Clotaire se rendit donc à Paris comme pour visiter son frère ; et tous deux annoncèrent hautement qu'ils allaient conduire leurs petits-neveux dans les États qui leur étaient destinés, pour leur partager les trésors que ce prince avait laissés.

La reine Clotilde était loin de soupçonner les intentions de ces hommes cruels ; et lorsqu'ils lui proposèrent de leur confier ces enfants pour les mener dans leur royaume, elle fut transportée de joie, ordonna qu'on mît aux jeunes princes leurs plus beaux habits, s'assura par elle-même qu'ils ne manqueraient de rien pendant leur voyage, et les embrassant avec tendresse, avant de les quitter, elle leur recommanda de travailler sans cesse à devenir des rois sages et vaillants, comme leur père Clodomir l'avait été.

Les trois enfants partirent donc bien joyeux, et ne doutant pas qu'ils allaient jouir de tout le bonheur imaginable ; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs oncles les avaient trompés ; car, au lieu d'être conduits dans les palais qu'on leur avait promis, ils furent jetés séparément dans des prisons obscures, où la consolation de gémir ensemble leur fut même refusée.

Je ne saurais vous dire quel fut le désespoir de ces petits princes lorsqu'ils se virent traités avec tant de barbarie ; chacun d'eux se prit à pleurer amère-

ment dans son cachot; et ils ne pouvaient s'empêcher de verser des torrents de larmes, en pensant aux temps où ils étaient comblés de caresses et de présents par leur aïeule : cet affreux traitement n'était pourtant encore que le prélude du triste sort qui les attendait.

C'était en effet par l'ordre de Clotaire et de Childebert qu'ils avaient été ainsi jetés dans des cachots; mais ce n'était point encore assez pour ces hommes féroces, qui ne pouvaient plus demeurer en repos tant que leurs neveux seraient vivants, parce qu'ils appréhendaient que les leudes de Clodomir ne vinssent arracher ses enfants de leur prison, ou peut-être que la reine Clotilde, instruite de leurs mauvais desseins, ne leur ordonnât de lui renvoyer ses petits-fils.

Un jour donc que cette princesse se trouvait seule dans son appartement du palais des Thermes, autrefois bâti près de Lutèce par l'empereur Julien, et dont les restes existent encore dans l'intérieur de Paris, elle vit tout à coup paraître devant elle un des officiers de Childebert, tenant d'une main une paire de ciseaux et de l'autre un poignard. Je vous laisse à penser quel fut l'effroi de la vieille reine à l'aspect de cet homme, dont la figure n'était pas moins sinistre que le message dont il était chargé; mais elle fut bien autrement épouvantée, lorsqu'elle entendit ce misérable lui annoncer que Clotaire et Childebert l'avaient envoyé auprès d'elle, pour qu'elle prononçât elle-même sur le sort de ses petits-fils; ne lui laissant d'ailleurs d'autre alternative que de les voir mis à mort immédiatement, ou dépouillés de leur longue chevelure, caractère distinctif de la race mérowingienne, et dont la privation entraînait leur exclusion du trône, en les condamnant de plus à une prison perpétuelle.

A ce langage terrible, et surtout à la vue des ciseaux et du poignard dont cet homme était armé, la reine fut si troublée qu'elle faillit perdre le raison :

dans son désespoir, elle s'écria qu'elle préférait cent fois que ses enfants cessassent de vivre, plutôt que de les voir privés de cette chevelure, sans laquelle il leur serait désormais impossible de régner sur les Francs.

C'était sans doute la douleur qui faisait parler ainsi la bonne Clotilde, qui d'ailleurs ne pouvait imaginer que ses fils fussent assez cruels pour faire périr de pauvres enfants dont la naissance royale était le seul tort envers leurs injustes parents.

Le barbare officier alla reporter à Clotaire la réponse de la reine ; et ce prince envoyant aussitôt chercher deux des petits princes dans les cachots où ils étaient enfermés, les fit conduire secrètement dans son appartement, où Childebert était également venu les attendre.

En entendant ouvrir les verrous de leur prison, et surtout en apprenant qu'ils allaient être conduits devant leurs oncles, les deux enfants ne doutèrent pas qu'ils ne touchassent enfin au moment d'être heureux, et quittèrent avec joie ce triste séjour où ils avaient déjà versé tant de larmes. Mais ces pauvres petits ne savaient pas à quel sort ils étaient réservés.

Dès qu'ils furent arrivés dans le palais, l'impitoyable Clotaire saisit par un bras l'aîné de ses neveux, et, le renversant à terre, lui plongea son poignard dans le cœur : le malheureux petit prince expira sur-le-champ en poussant un grand cri.

Témoin de cet affreux spectacle, le second des enfants se jeta aux genoux de son oncle Childebert, et le supplia avec tant d'instances de ne pas le faire périr comme son frère, que ce prince, tout cruel qu'il était, ne put se défendre d'un mouvement de pitié, et voulut empêcher Clotaire de commettre un nouveau crime.

Mais ce dernier prince avait le cœur plus dur qu'un rocher ; indigné que Childebert voulût épargner ce sang innocent qu'ils avaient juré de répandre

ensemble, il le menaça lui-même du poignard qu'il tenait encore ; et celui-ci redoutant la vengeance de son complice, détourna la tête avec horreur pour ne pas être témoin de ce second assassinat, que Clotaire accomplit alors sans opposition.

Après ce double meurtre, il ne restait plus de cette famille infortunée que le plus jeune des fils de Clodomir, qui se nommait CLODOALD ; mais lorsque Clotaire voulut aussi le mettre à mort, on ne le trouva plus dans sa prison, d'où, pendant la nuit précédente, les leudes de son père étaient parvenus à l'enlever.

Cette nouvelle adoucit le chagrin de la reine Clotilde ; mais elle demeura inconsolable de la mort funeste de ses deux petits-fils qu'elle avait tant aimés.

Le prince Clodoald, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, était si bon et si charitable qu'il passa toute sa vie à secourir les pauvres et les affligés ; au lieu de réclamer cette couronne royale qui avait été si fatale à ses frères, il se coupa lui-même les cheveux, pour consacrer à Dieu le reste de son existence, et se retira près de Paris dans une solitude où il mourut, et à laquelle on donna depuis le nom de Saint-Clodoald ou de Saint-Cloud.

C'est dans ce lieu que s'élève aujourd'hui un château royal, entouré de magnifiques jardins, dont les cascades jouissent avec raison d'une renommée universelle.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

518. Dynastie justinienne à Constantinople.
533. Publication du Code de Justinien.
534. Conquêtes de Bélisaire en Afrique et en Italie.
550. Ruine de l'empire des Ostrogoths par Narsès.

LE REPENTIR.

Depuis l'an 558 jusqu'à l'an 565.

Lorsque les enfants de Clodomir eurent ainsi cessé d'exister, Clotaire et Childebert partagèrent avec leur frère Thierri, roi de Reims, les domaines de ce prince, et entreprirent ensemble de grandes guerres contre les Visigoths auxquels ils enlevèrent le reste des provinces gauloises qu'ils possédaient encore de l'autre côté de la Loire ; de sorte que ces peuples, qui avaient autrefois occupé une grande partie de la Gaule, ne possédèrent bientôt plus de ce côté des Pyrénées qu'une seule province appelée la SEPTIMANIE. Vers le même temps, les rois francs détruisirent le royaume de Bourgogne, et jamais encore la puissance de cette nation n'avait paru aussi formidable.

Après cela les Francs, qui venaient de remporter de si grands avantages sur les autres Barbares en chassant ceux-ci des Gaules, et en soumettant ceux-là par la force des armes, se trouvèrent maîtres absolus de ce vaste pays ; mais ils ne firent encore pendant bien longtemps que parcourir en troupes, sans s'y établir, les provinces situées de l'autre côté de la Loire ; et si quelquefois on vit les rois chevelus venir, à l'exemple des anciens empereurs romains, s'asseoir, couverts d'un manteau de pourpre, dans les cirques de Nîmes et de Toulouse, il s'écoula beaucoup d'années avant que leur domination sur ces contrées méridionales devînt stable et régulière ; ils préféraient à tout autre séjour celui des provinces plus rapprochées de la Germanie, où des nations nombreuses, restées de l'autre côté du Rhin, demeuraient encore associées à leur puissance.

N'allez pas croire pourtant que Clotaire et Childebert, qui venaient de se couvrir du sang de leurs neveux, ne furent pas punis de leur scélératesse, et

qu'une prospérité toujours croissante devint leur partage. Après la mort de leur frère Thierri et de son fils Théodebert, l'un des plus vaillants princes de son temps dont ils s'approprièrent aussi l'héritage, ces deux méchants se brouillèrent, sans doute parce qu'ils avaient horreur l'un de l'autre, et le reste de leur vie ne fut plus qu'une suite de crimes et de traverses de toute espèce.

D'abord leur mère, la bonne reine Clotilde, à qui leur présence ne rappelait plus que d'amers souvenirs, se retira dans une ville éloignée, où elle consacra ses derniers jours à prier Dieu de toucher leurs cœurs, et de leur inspirer le repentir de leurs fautes ; ensuite Chramnès, fils de Clotaire, à l'instigation de son oncle Childebert, oublia le respect qu'il devait à son père, et se révolta contre lui, ce qui était certainement un grand crime ; mais Dieu permit sans doute que Clotaire trouvât ainsi des ennemis parmi ses propres enfants, pour le punir de sa cruauté envers les fils de son frère Clodomir.

A quelque temps de là, Childebert mourut sans que personne le regrettât, parce qu'il avait passé sa vie entière à faire du mal ; et Clotaire, devenu par cet événement le seul roi, non-seulement des Francs établis dans les Gaules, mais aussi des tribus de la même origine qui habitaient encore la Germanie, prit le nom de Clotaire Ier ; mais quoiqu'il se trouvât ainsi plus puissant que jamais prince des Francs ne l'avait été, il ne fut pour cela ni meilleur, ni plus heureux.

Cependant la révolte de Chramnès n'était point encore apaisée ; et Clotaire, profondément irrité, se décida à marcher en personne avec une armée nombreuse contre ce fils rebelle qui s'était retiré en Bretagne, l'une des provinces gauloises que baigne l'Océan : là, Chramnès, ayant été complétement défait dans une bataille qu'il osa livrer à son père, tomba au pouvoir des soldats du roi, au moment même où il cherchait à s'embarquer sur un vaisseau

avec sa femme et ses filles ; et Clotaire fut bientôt informé de cet événement, qui mettait ainsi à sa disposition le sort de ces infortunés.

Vous connaissez déjà ce prince pour un homme si impitoyable, mes jeunes amis, que vous ne serez point surpris, sans doute, du nouvel acte de barbarie auquel il se livra ; dans sa colère, il demanda d'abord dans quel lieu se trouvait son fils ; et lorsqu'on lui eut répondu qu'il était gardé à vue avec sa famille, dans une chaumière qui leur servait de prison, il ordonna qu'on le liât à des poteaux, ainsi que sa femme et ses petites filles, avec des chaînes de fer, et qu'ensuite on mît le feu aux quatre coins de cette masure. Cet ordre cruel fut exécuté, et ces malheureux périrent tous dans les flammes, sans que personne osât les secourir, tant on redoutait la vengeance du roi.

Aussitôt que ce crime affreux fut consommé, le barbare Clotaire sentit s'élever dans son âme des remords déchirants, car c'était son propre sang qu'il venait de répandre, et quelque méchant qu'il fût, il ne put songer sans horreur que son malheureux fils venait d'être sacrifié à un moment de colère.

De ce moment, son palais lui devint insupportable ; on le voyait errer dans les campagnes, le visage pâle et le front souillé de cendres en signe de deuil et de désespoir. Chacun fuyait son approche avec effroi, craignant qu'il ne se livrât à quelque nouvelle furie.

Tantôt il se prosternait sur le pavé des églises, priant Dieu de lui accorder le pardon de ses crimes ; tantôt il allait visiter les savants et les saints personnages de son temps, en les suppliant de lui indiquer quelque remède contre ses souffrances ; mais personne ne pouvait le soulager, parce que ses remords étaient la juste punition de tous les maux qu'il avait causés.

Une pareille existence n'était pas supportable, et bientôt en effet il mourut consumé de chagrin et de repentir ; mais son désespoir dura autant que sa vie,

et dans ses derniers moments encore, il s'écriait qu'il voyait bien que Dieu était plus puissant que tous les rois de la terre.

Cette effrayante histoire doit nous apprendre, mes jeunes amis, que jamais une mauvaise action ne demeure impunie ; Clotaire, malgré toute sa puissance, succomba sous le poids de ses remords, quoiqu'il eût réuni en lui seul toute la grandeur de sa race, et fait périr sans miséricorde tous ceux qui lui portaient ombrage.

MOEURS, COSTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Classes distinctes existant en France pendant la période mérowingienne. — Fixité du costume des Francs du VI[e] au VIII[e] siècle. — Continuation de l'architecture romane. — Chansons de guerre ou de *Gestes*. — Sacrifices humains encore usités aux cérémonies des funérailles.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

563. Fondation du royaume de Lombardie par Alboin.
565. Mort de Bélisaire.
568. Exarchat de Ravenne.

LES FRANCS D'AUSTRASIE.

Depuis l'an 562 jusqu'à l'an 575.

Aussitôt que le roi Clotaire I[er] eut terminé sa déplorable existence, ainsi que je viens de vous le raconter, quatre de ses fils, qui lui survécurent, partagèrent entre eux son vaste royaume, comme l'avaient fait ceux de Clovis. Or vous savez que ce royaume s'était bien accru depuis le temps de ce dernier roi, car non-seulement il comprenait tout le pays des Saliens et des Ripuaires, ainsi que celui des Visigoths et des Burgondes, mais encore beaucoup de peuples barbares, restés de l'autre côté du Rhin, consentaient à obéir au roi des Francs, parce qu'il était de la race chevelue des Mérowings.

Tout ce vaste empire fut donc divisé entre les fils de Clotaire, et chacun d'eux s'en alla [562.

demeurer dans une grande ville dont il fit sa capitale. Mais CHARIBERT, l'un de ces princes, roi de Paris et d'Aquitaine, étant mort peu de temps après, les trois autres s'emparèrent de ses États, et il n'y eut plus dans tout l'empire des Francs que trois rois : CHILPÉRIC, roi de NEUSTRIE ; SIGEBERT, roi d'AUSTRASIE, et enfin GONTRAN, roi de BOURGOGNE.

Maintenant il faut que je vous dise quelles étaient les parties de la Gaule auxquelles on donnait alors les noms d'Austrasie et de Neustrie, et dont je viens de vous parler pour la première fois. L'Austrasie, mes jeunes amis, était le pays compris entre la Meuse et le Rhin, que les Francs ripuaires occupaient autrefois, et ils lui donnaient ce nom, parce qu'elle était située du côté de l'Orient, que l'on nommait l'OSTER en langue teutonique.

La Neustrie, au contraire, était la contrée resserrée entre la Meuse et la Loire, sans y comprendre le pays des Bretons ; on la nommait ainsi parce qu'elle était située vers l'Occident, que les Francs, dans leur langage, appelaient NÉOSTER. La seule vue d'une carte géographique de la domination franque à cette époque, suffira pour vous apprendre à distinguer ces divers États l'un de l'autre.

Quoique les fils de Clotaire fussent ainsi devenus de grands princes, Sigebert, roi d'Austrasie, dont la capitale était COLOGNE, se trouvait encore plus puissant que ses frères, parce que c'était à lui qu'étaient échues en partage les tribus germaniques que le Rhin séparait des Gaules. Ces peuples étaient sauvages autant qu'intrépides, et ils n'attendaient qu'une occasion pour se répandre à leur tour sur ces provinces où les Francs avaient acquis tant de richesses.

565.] Or Sigebert avait pris pour femme une belle princesse nommée BRUNEHAUT, qui était fille d'un roi des Visigoths d'Espagne, et pour laquelle il avait un grand attachement.

De son côté, Chilpéric, roi de Neustrie, avait épousé une sœur de Brunehaut, qui était une bonne

et vertueuse princesse, et que l'on nommait GALZUINDE; mais peu de jours après ses noces, cette malheureuse femme fut trouvée étranglée dans son lit, sans que personne pût soupçonner quelle main avait osé commettre ce crime effroyable.

Il y avait alors à la cour de Chilpéric une jeune fille appelée FRÉDÉGONDE, douée, dit-on, d'une merveilleuse beauté, mais dont les charmes extérieurs cachaient une âme aussi ambitieuse que scélérate. Frédégonde n'était qu'une simple paysanne, lorsqu'on la fit venir à la cour de Neustrie pour y être suivante de la reine; mais Chilpéric, l'ayant aperçue, fut tellement frappé de sa beauté, qu'il résolut de l'élever au trône en la prenant pour épouse; et cédant bientôt après aux instigations de cette femme perverse, il eut l'indignité de consentir à ce qu'un lâche assassinat rompit les liens qui l'unissaient à l'infortunée Galzuinde.

En apprenant la mort de cette princesse, Brunehaut, qui aimait tendrement sa sœur, se livra à un violent désespoir; mais bientôt, sachant que Frédégonde avait osé s'emparer de la couronne de Galzuinde et se faire proclamer reine, elle ne fut plus maîtresse de son ressentiment, et décida Sigebert à déclarer la guerre à son frère. Le roi d'Austrasie marcha donc contre Chilpéric avec une armée qu'il rendit encore plus formidable en appelant à son aide un grand nombre des chefs barbares, qui accoururent de Germanie suivis d'une multitude de soldats farouches et impitoyables, pour ravager le royaume de Neustrie. [575.

Les Neustriens, à la vérité, n'étaient pas moins braves que les Austrasiens; mais ceux-ci faisaient plus souvent la guerre entre eux, et tandis que les Francs de Neustrie étaient devenus doux et pacifiques depuis leur séjour dans les Gaules, ceux d'Austrasie, au contraire, étaient demeurés rudes et belliqueux par leur contact continuel avec les nations germaniques. Aussi le roi Sigebert remportât-il la

victoire sur son frère qu'il chassa même de Paris, et peut-être allait-il lui ôter la couronne avec la vie, lorsque Frédégonde, à qui ce moyen était familier, envoya secrètement contre Sigebert deux lâches assassins, qui, l'ayant surpris dans son sommeil, le percèrent d'un poignard empoisonné, et le laissèrent mort sur la place. [575.

Ce meurtre arrêta les progrès des Austrasiens; mais il ne désarma point la haine mortelle que Frédégonde portait à Brunehaut, et qui devait être si fatale à la dynastie mérowingienne : bien loin de là, profitant du premier moment de trouble et de consternation causé par cet événement, la première de ces deux princesses, ayant surpris la reine d'Austrasie lorsqu'elle n'avait plus autour d'elle que quelques serviteurs sans défense, la fit saisir par des gardes, et plonger dans une étroite prison avec son fils CHILDEBERT II, qui n'avait que cinq ans, défendant, sous peine de la vie, que personne visitât la reine prisonnière.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

568. Meurtre d'Alboin par Rosamonde.
570. Première apparition des Turcs dans l'Asie Mineure. — Naissance de Mohamet à la Mecque.
575. Victoires de Chosroès sur les Romains d'Orient.

LA REINE FRÉDÉGONDE.

Depuis l'an 575 jusqu'à l'an 584.

Cependant Brunehaut captive ne vivait plus que dans des transes affreuses; et chaque fois qu'on ouvrait la porte de sa prison, il lui semblait voir entrer de farouches soldats qui venaient lui arracher son fils ou l'égorger sous ses yeux. Cette terreur devint un si effroyable supplice pour elle; que les leudes d'Austrasie lui ayant fait offrir secrètement d'enlever le jeune prince, et de le transporter dans

son royaume, elle préféra se séparer de ce cher enfant, et consentit à le confier à leur dévouement.

Malheureusement il n'était point facile de faire sortir le petit roi de la prison, ni de tromper la vigilance des gardes qui l'entouraient, et la reine ne trouva d'autre moyen de salut pour son fils que de le mettre dans une corbeille qu'elle descendit pendant la nuit du haut des murailles avec une corde, sans que personne s'en aperçût. Un homme dévoué reçut la précieuse corbeille, et en peu d'instants le jeune Childebert se trouva au milieu des fidèles Austrasiens qui s'empressèrent de le reconnaître pour roi. Mais comme cet enfant était trop jeune pour régner par lui-même, ils placèrent près de sa personne un de leurs principaux chefs, qui, sous le titre de MAIRE DU PALAIS, fut chargé de veiller à la sûreté du jeune monarque, et de gouverner l'Austrasie en son nom.

C'est pour la première fois sans doute, mes jeunes amis, que vous rencontrez dans vos lectures ce titre de Maire du palais, qu'il est nécessaire de bien comprendre. Ces officiers étaient de très-grands seigneurs, auxquels obéissaient tous les gouverneurs du royaume; simples domestiques des premiers Mérowingiens, ils étaient devenus chefs des leudes de leurs successeurs, et par suite les suprêmes magistrats du royaume.

Quoique la reine Brunehaut déplorât chaque jour davantage la cruelle nécessité qui la séparait de son fils, et que sa physionomie demeurât empreinte d'une profonde tristesse, elle était encore si belle et surtout si intéressante par ses malheurs, que le prince MÉROVÉE, fils de Chilpéric, l'ayant visitée dans sa prison malgré la défense de Frédégonde, ne put s'empêcher de l'aimer, et lui proposa de la prendre pour femme.

Brunehaut, toujours inconsolable de la mort funeste de Sigebert, repoussa d'abord cette offre bienveillante; mais Mérovée lui ayant juré de protéger

le petit roi d'Austrasie, et de le préserver des dangers qui environnaient son enfance, cette tendre mère, cédant à ses instances, consentit à ce qu'un pieux évêque, nommé PRÉTEXTAT, les mariât secrètement, quoique le prince n'eût point demandé le consentement du roi son père, dont il craignait le ressentiment contre la veuve de son frère.

Frédégonde n'avait jamais pu souffrir Mérovée, parce qu'il était le fils d'une autre femme de Chilpéric; aussi à peine eut-elle découvert que ce jeune prince avait osé épouser la reine captive, sans avoir même demandé l'assentiment de son père, qu'elle courut en avertir ce monarque, dont elle excita la fureur contre ce fils imprudent, en lui représentant, sous les plus odieuses couleurs, les conséquences de ce mariage contracté avec une princesse qu'il aurait dû regarder comme l'ennemie de sa famille.

Cependant Mérovée, informé de la colère de son père, et ne sachant comment se dérober à son indignation, avait eu le temps de se réfugier dans une église avec sa femme, espérant que le roi, qui le poursuivait, respecterait cet asile ouvert même aux plus grands criminels. Chilpéric n'osa donc pas arracher son fils du pied des autels; mais il lui fit savoir secrètement qu'une prompte soumission pouvait lui mériter sa grâce, et ce prince trop confiant vint se jeter à ses genoux et solliciter son pardon.

En effet, le roi, touché de compassion à la vue de son fils repentant, allait peut-être lui ouvrir ses bras en lui pardonnant sa faute, lorsque la cruelle Frédégonde, qui ne le quittait pas d'un instant, faisant saisir le jeune prince par ses gardes, avant même que son père eût pris la parole, ordonna qu'on lui coupât les cheveux sur-le-champ, et qu'on le jetât dans un CLOÎTRE d'où il ne devait plus sortir.

Maintenant il faut que je vous dise qu'un Cloître, à cette époque, et bien des siècles encore après, était un vaste édifice où se réunissaient volontairement un certain nombre d'hommes pieux, pour y passer

leur vie à prier Dieu et à remplir d'autres devoirs de religion ; on donnait le nom de MOINES à ceux qui embrassaient cette existence dont ils ne pouvaient plus s'affranchir tant qu'ils vivaient. Il y avait alors dans les Gaules un grand nombre de ces établissements, la plupart environnés de fortes murailles, et plutôt semblables à des prisons qu'à des lieux de retraite : aussi Frédégonde, en faisant enfermer Mérovée dans un de ces Cloîtres, prétendait-elle l'obliger à embrasser la vie monastique, et à renoncer ainsi au trône dont elle avait voulu le rendre indigne en le privant de sa longue chevelure.

Cette femme implacable, qui nourrissait un profond ressentiment contre l'évêque Prétextat de ce qu'il avait marié Mérovée avec Brunehaut, poursuivit ce saint personnage avec le dernier acharnement, et sa vengeance ne fut satisfaite que lorsqu'elle l'eut fait poignarder par un assassin, au pied même de l'autel où il venait de célébrer la messe.

Quant à Brunehaut, les leudes d'Austrasie ayant exigé qu'elle fût rendue à son fils, il lui fut enfin permis de rentrer dans son royaume ; mais de ce moment sa vie entière ne fut plus qu'une suite de malheurs. Pendant son absence, les maires du palais, profitant du jeune âge de Childebert II, étaient devenus les véritables rois d'Austrasie, et ce n'était plus que d'eux seuls que les chefs des Francs consentaient à recevoir des ordres.

L'infortuné Mérovée ne survécut que quelques mois à la disgrâce dont il avait été frappé. [577.
Parvenu à s'échapper du cloître qui semblait devoir lui servir de tombeau, il était sur le point de passer en Austrasie où il espérait enfin rejoindre Brunehaut, lorsque des soldats de son père se mirent à sa poursuite ; et le prince, se voyant au moment de tomber entre leurs mains, préféra la mort au sort qui l'attendait s'il était repris. Il supplia un ami qui l'accompagnait de le percer de son épée, et les

gardes de Chilpéric n'arrivèrent que lorsqu'il avait cessé de vivre.

Tous ces meurtres étaient l'ouvrage de la terrible Frédégonde, qui semblait ainsi l'emporter sur tous ceux qu'elle haïssait, lorsqu'au milieu de tant de prospérités, elle fut elle-même frappée d'une affliction qu'elle avait certainement bien méritée.

Cette reine avait deux petits garçons qu'elle aimait bien vivement, si toutefois un être aussi méchant peut aimer quelque chose : en une seule nuit, ces deux jeunes princes moururent de la même maladie, et Frédégonde, au désespoir, au lieu de reconnaître dans ce coup du ciel la juste punition de ses crimes, n'eut d'autre pensée que de trouver de nouvelles victimes.

Dans ce temps-là, rien n'était plus ordinaire, même aux classes les plus élevées de la nation franque, que de croire aux sorciers et aux sortiléges, croyance ridicule, s'il en fut jamais, et dont vous comprendrez aisément l'absurdité, car il n'y a jamais eu personne qui ait pu faire ce que Dieu a rendu impossible.

Cependant Frédégonde, ne sachant à qui s'en prendre du double malheur qu'elle venait d'éprouver, fit amener en sa présence quelques vieilles femmes de Paris qui prétendaient par des maléfices découvrir les secrets les plus cachés, et leur ordonna de lui faire connaître à quelle cause inattendue devait être attribuée la mort subite de ses deux fils : mais lorsque la reine comprit par leur langage, que ces misérables créatures, dont la crédulité publique faisait toute la science, ne pouvaient lui donner aucune explication raisonnable de ce cruel événement, elle les fit soumettre à toutes sortes de tortures, jusqu'à ce qu'elles confessassent qu'elles-mêmes avaient causé la mort des petits princes en faisant usage de certains secrets de leur art, à l'instigation de quelques personnes que haïssait

Frédégonde, et dont cette furie avait résolu la perte.

Ces prétendues révélations étaient complétement fausses, mais ces odieuses femmes aimèrent mieux accuser des innocents pour obéir à la reine, que de souffrir plus longtemps les tourments auxquels elles avaient été soumises.

Tous ceux qu'elles eurent ainsi la faiblesse de nommer, au nombre desquels se trouvaient plusieurs des plus grands seigneurs de Neustrie, ne tardèrent pas à périr dans les supplices; et la douleur de Frédégonde devint ainsi le prétexte qui causa la perte de plusieurs hommes honnêtes, entièrement étrangers au prétendu crime dont elle les accusait.

Il ne restait plus qu'un pas à faire à cette femme atroce pour mettre le comble à ses scélératesses; c'était de porter la main sur le vieillard imbécile dont elle avait rempli le règne de tant de maux et d'horreurs. Elle ne recula pas devant ce nouveau crime.

Un soir que le roi Chilpéric revenait de la chasse, où il avait passé presque toute la journée, il tomba frappé d'un coup de poignard par un homme que l'on ne reconnut pas d'abord, et qui disparut aussitôt dans l'obscurité. Le monarque, renversé de son cheval, expira peu d'instants après, et dès le lendemain on apprit avec horreur que le meurtrier du roi n'était autre qu'un jeune homme appelé LANDRI, que chacun connaissait pour le favori de la reine.

Alors, personne ne douta que Frédégonde ne fût encore l'auteur de ce lâche attentat dont elle accusa hautement Brunehaut et les Austrasiens. Connaissant mieux que personne les soupçons qui planaient sur Landri, elle affecta de le garder auprès de sa personne, et lui conféra même la dignité de maire du palais du jeune Clotaire, son dernier fils, qui venait de succéder au malheureux Chilpéric sur le trône de Neustrie.

Quoique le sort de Chilpéric eût été bien affreux,

puisqu'il périt victime de l'odieuse ingratitude de celle dont il avait cru être aimé, personne parmi les Francs ne le regretta, parce qu'en accordant sa confiance à la plus scélérate des femmes, il avait mis entre ses mains la puissance dont elle abusait si cruellement. Complice justement abhorré des meurtres successifs de sa femme Galzuinde, de son frère Sigebert et de son fils Mérovée, il avait ainsi préparé la ruine de sa propre race, et armé lui-même en quelque sorte, par ses lâches complaisances envers Frédégonde, le bras qui devait le frapper.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

578. Avénement de l'empereur Maurice en Orient.
583. Invasion des Avares dans l'empire.

LA MORT DE BRUNEHAUT.

Depuis l'an 584 jusqu'à l'an 621.

Clotaire, fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde, n'était âgé que de six mois, lorsque, par la mort de
584.] son père, il se trouva roi de Neustrie. Sa mère s'était flattée de régner à sa place jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même ; mais les seigneurs neustriens refusèrent d'obéir à cette femme cruelle, et ce fut Gontran, oncle du jeune monarque et roi de Bourgogne, qui devint son tuteur et celui de son royaume.

Gontran n'était pas un mauvais prince ; mais les Francs d'Austrasie, auxquels il refusa de livrer Frédégonde qu'ils réclamaient pour la punir de tous ses crimes, lui suscitèrent mille embarras qui rendirent son règne bien pénible. Par un reste de pitié pour cette femme scélérate, il voulut bien cependant ne pas l'abandonner à ses ennemis ; mais ne pouvant lui-même supporter sa présence, il la relégua dans cette même ville de Rouen où naguère Brunehaut,

par ordre de cette princesse, avait subi une dure captivité.

A cette époque, il était si ordinaire de voir des princes égorgés par leurs parents ou leurs sujets, que Gontran, quoiqu'il n'eût aucun ennemi personnel, ne pouvait s'empêcher de trembler pour sa propre vie. Un jour donc qu'une foule de peuple se trouvait réunie dans une vaste église, il éleva la voix au moment où le prêtre allait commencer la messe, et supplia les assistants de le laisser vivre encore trois ans, afin, leur dit-il, qu'après ce délai, Childebert II, roi d'Austrasie, qui commençait à grandir, pût à son tour protéger son petit cousin Clotaire.

Pendant ce temps, Frédégonde se voyant abandonnée de tout le monde (car un pareil monstre avait trouvé des complices, mais n'avait jamais eu d'amis,) ne pouvait se consoler d'avoir perdu cette puissance royale qu'elle avait achetée par tant de crimes. Au fond de sa retraite, elle ne pouvait pardonner à Gontran de l'avoir ainsi confinée, ni oublier la haine qu'elle nourrissait depuis tant d'années contre Brunehaut et son fils Childebert, qui lui avait échappé si heureusement lorsqu'il n'était qu'un enfant : toute prisonnière qu'elle était, elle trouva encore le moyen de satisfaire sa soif de vengeance, et corrompit à prix d'or de misérables domestiques qui empoisonnèrent ce dernier prince pendant son repas.

Le vieux Gontran ne survécut pas longtemps à son neveu Childebert II, et leur mort [598. fut le signal de nouveaux malheurs et de nouvelles guerres ; les Francs d'Austrasie et ceux de Neustrie se disputèrent les débris du royaume de Bourgogne, et Frédégonde profitant de ce moment de trouble pour sortir de sa prison, reparut à la cour de son fils Clotaire, qui n'avait encore que treize ans ; elle y redevint souveraine maîtresse comme par le passé, et Dieu sait toutes les méchancetés qu'elle aurait encore accomplies, si la mort n'était venue la sur-

prendre au moment peut-être qu'elle y pensait le moins ; car la Providence permet quelquefois que les grands coupables tombent ainsi tout à coup dans ses mains redoutables, sans avoir eu le temps de se repentir.

Cependant le jeune roi de Neustrie que l'on appela Clotaire II, pour le distinguer de son aïeul Clotaire dont je vous ai raconté l'histoire, grandissait sous les yeux de Landri, ce maire du palais qui avait assassiné Chilpéric ; et cet homme lui avait appris de bonne heure à détester Brunehaut, qu'il ne cessait pas de lui représenter comme l'irréconciliable ennemie de sa famille.

Depuis la mort de son fils Childebert, la reine d'Austrasie s'était chargée d'élever ses petits-fils,
506.] dont l'aîné, tout jeune encore, se nommait THIERRI II ; mais au lieu de s'efforcer d'en faire des princes généreux et vaillants, elle avait conçu la coupable pensée de leur donner une si mauvaise éducation, qu'ils seraient tout à fait incapables de gouverner un royaume, et surtout de se faire respecter des chefs austrasiens, qui, pour la plupart, étaient des hommes turbulents et difficiles à contenir. Cette ambitieuse princesse agissait ainsi afin qu'ils ne lui redemandassent pas un jour la régence du royaume, dont elle prétendait jouir tant qu'elle vivrait. En même temps, comme elle se méfiait beaucoup des seigneurs mêmes qui avaient été autrefois les leudes du roi son mari et ses plus fidèles amis, elle fit périr plusieurs d'entre eux dans des embûches secrètes, et excita ainsi contre elle la défiance de tous les autres. Dès ce moment ces seigneurs indignés, de concert avec les principaux chefs barbares que Sigebert avait appelés autrefois de Germanie, n'attendirent plus qu'une occasion favorable pour se venger d'une manière terrible de cette princesse, avec laquelle ils résolurent de perdre toute la race royale des Mérowings d'Austrasie.

613.] Sur ces entrefaites, le roi Thierri II étant venu à mourir, laissa quatre petits garçons

que leur aïeule prétendit encore faire élever à sa manière ; mais cette fois sa tyrannie devint si insupportable, que ses ennemis prirent la résolution de ne pas différer davantage l'instant de s'en affranchir.

Il y avait alors parmi les seigneurs austrasiens un général nommé VARNACHAIRE, qui jouissait à juste titre d'une haute réputation de courage et d'habileté ; c'était ce capitaine qui conduisait les soldats de Brunehaut contre les Neustriens ou les Bourguignons dans ses fréquentes querelles avec ces deux peuples, et jamais il ne paraissait sur un champ de bataille qu'il ne remportât la victoire.

Or il faut que vous sachiez que lorsque les rois sont défiants et injustes, il se trouve toujours autour d'eux des hommes tout prêts à leur faire de faux rapports, dans le but de flatter leurs mauvaises passions, et d'obtenir ainsi pour récompense les emplois ou les richesses de ceux qu'il ont perdus par leurs calomnies.

Ce fut par un de ces dangereux courtisans que Brunehaut fut un jour officieusement avertie que Varnachaire, dans un instant d'impatience, avait laissé échapper quelques paroles de mécontentement contre sa royale maîtresse, qui semblait méconnaître ses services : il n'en fallut pas davantage pour que cette princesse, sur une aussi vague accusation, écrivît sur-le-champ à un officier qui lui était entièrement dévoué, pour lui ordonner de faire périr ce général.

Lorsque sa lettre fut achevée, elle voulut la relire avant de l'expédier ; mais comme il arrive souvent à ceux qui s'abandonnent à un premier mouvement de colère, elle regretta d'avoir écrit des choses qui devaient causer la mort d'un si vaillant capitaine, et déchira sa lettre en mille morceaux, qu'elle jeta sous la table.

Brunehaut croyait sans doute que personne au monde ne connaîtrait la mauvaise pensée qu'elle avait eue contre Varnachaire ; mais un domestique,

qui était peut-être gagné par ses ennemis, ayant ramassé soigneusement les débris du parchemin qu'elle avait déchiré, alla les porter à ce général lui-même, qui, après les avoir rapprochés pour les lire, comprit que peu s'en était fallu que, sur un simple soupçon, la reine ne le fît mettre à mort ; il craignit qu'une autre fois elle ne se ravisât pas assez tôt ; et, pour mettre désormais sa propre vie hors de danger, il fit offrir secrètement au roi de Neustrie de lui livrer sa grand'tante et tous ses jeunes cousins, pour qu'il disposât à son gré de leur liberté ou de leur vie.

Vous savez déjà que Clotaire II haïssait mortellement cette princesse : il accepta donc cette proposition avec empressement, et promit même à Varnachaire de le faire maire du palais de Bourgogne, s'il consentait à lui amener la reine pieds et poings liés. Presque tous les seigneurs austrasiens et bourguignons entrèrent dans ce complot, et Brunehaut, ne trouvant plus un seul défenseur, fut livrée au roi de Neustrie avec ses petits-fils.

Ce fut un terrible spectacle que celui de cette Brunehaut, qui avait été fille, femme, sœur, mère et aïeule de tant de rois, traînée par des soldats devant son implacable neveu, qui ordonna aussitôt qu'on la dépouillât du manteau royal dont elle était enveloppée, et lui fit arracher la couronne d'or qui brillait encore sur son front.

On la revêtit ensuite de misérables haillons, sous lesquels elle fut promenée pendant trois jours sur un chameau, à la vue des soldats et de la populace qui l'accablèrent de boue et d'injures ; car, la plupart du temps, c'est une satisfaction pour les gens grossiers de maltraiter ainsi ceux qui ont été leurs maîtres, et dont ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer.

Après ce premier supplice, Clotaire fit amener un cheval sauvage que jamais aucun cavalier n'avait pu dompter ; et ayant fait lier à l'instant même par

les cheveux sa malheureuse parente à la queue de ce fougueux animal, il ordonna aux hommes qui le contenaient avec peine de l'abandonner à toute la rapidité de sa course, que l'on eut soin d'exciter encore en lui enfonçant dans les flancs des éperons aigus.

Le corps de l'infortunée Brunehaut ainsi emporté avec une effrayante impétuosité, à travers les épines et les ronces dont les champs voisins étaient couverts, se trouva bientôt mis en pièces ; et l'on sait aujourd'hui que cette terrible exécution eut lieu à Paris, sur la place même où aboutit à présent, dans la rue Saint-Honoré, la rue Croix-des-Petits-Champs.

Longtemps après la mort de cette princesse, on trouva dans un tombeau les restes de son corps mutilé ; et parmi des lambeaux de vêtements, on crut reconnaître l'un des éperons de fer qui avaient été fixés aux flancs du cheval pour l'exciter dans sa course.

Quant aux petits-fils de Brunehaut, ils furent tous mis à mort par l'ordre de Clotaire II, qui, comme vous voyez, n'était pas moins cruel que son grand-père, et avec eux finit cette famille de rois austrasiens que tant de crimes et de désastres avaient frappée.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

599. Suite du règne de Maurice en Orient.
602. Meurtre de la famille impériale par le centurion Phocas.
610. Héraclius règne à Constantinople. — Son triomphe sur les Perses.

LES MONASTÈRES.

Depuis l'an 621 jusqu'à l'an 638.

De tous les rois de la première race, aucun n'a conservé en France un nom aussi populaire que

DAGOBERT Ier, fils et successeur de Clotaire II, sur lequel vous connaissez peut-être une vieille chanson, où l'on fait tenir à ce prince et à son ministre saint ÉLOI les discours les plus étranges, où, pour mieux dire, les plus ridicules ; mais ce n'est pas là ce qu'il faut savoir de la vie de ce monarque, à qui l'histoire fait remonter diverses fondations remarquables, auxquelles se rattache l'origine de plusieurs traditions nationales.

613.] Clotaire II, devenu maître de l'Austrasie par l'extermination de la famille de Brunehaut, que la trahison venait de lui livrer, eut d'abord l'intention de réunir ce pays aux royaumes de Neustrie et de Bourgogne, qu'il gouvernait déjà au moyen de ses maires du palais ; mais il s'aperçut bientôt que les seigneurs austrasiens qui s'étaient donnés à lui, murmuraient d'être comptés pour si peu dans l'empire des Francs ; et il résolut de leur donner pour roi son fils Dagobert, qui était un prince aimable et vaillant. Il céda donc à ce jeune prince cette couronne d'Austrasie achetée par tant de meurtres ; et lorsque Clotaire mourut après un long règne, Dagobert se trouva roi de toute la Gaule, et même
628.] de plusieurs provinces germaniques, comme son père l'avait été.

A cette époque, les Francs se montraient bien différents de ce qu'ils avaient été du temps de Clovis et de ses fils : au lieu de se tenir constamment prêts à reprendre les armes pour marcher à de nouvelles expéditions, ils vivaient dispersés sur toute la surface du territoire des Gaules, où chacun d'eux avait commencé à cultiver un coin de terre ou à le faire labourer par des esclaves ; mais, selon leur ancienne coutume, ils avaient soin de ne pas s'éloigner de la demeure, où s'étaient fixés les chefs dont leurs pères avaient suivi la bonne et la mauvaise fortune.

Chaque année, lorsque la saison du Champ de Mars était arrivée, on ne les voyait plus accourant de toutes parts, armés de leurs redoutables francis-

ques, presser leurs rois de les conduire à quelque guerre où ils pussent exercer de nouvelles rapines. Le goût de ces courses périlleuses s'était éteint chez la nation franque ainsi disséminée ; et il ne se trouvait plus dans ces assemblées, autrefois si tumultueuses, que les capitaines des guerriers barbares auxquels on donnait les noms de DUCS et de COMTES ; les évêques des cités, décorés du titre de PRÉLATS ; et enfin les leudes des rois, enrichis de la possession des terres Saliques, ou des BÉNÉFICES qu'ils tenaient de la munificence royale. Ce mot de bénéfice, mes jeunes amis, signifiait une terre donnée en présent comme les chevaux et les armures que les rois francs distribuaient autrefois à leurs compagnons, pour les attacher plus fortement à leur service, et s'assurer leur fidélité.

Au milieu de ces assemblées, les maires de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, occupaient le premier rang parmi les seigneurs de ces royaumes : celui qui était alors revêtu de cette dignité chez les Austrasiens portait le nom de PÉPIN, et on l'a surnommé le VIEUX, pour le distinguer de deux autres Pépin, dont je vous parlerai par la suite.

Mais Dagobert, qui reconnut bientôt dans ce seigneur un esprit supérieur et un caractère ambitieux, craignit qu'il ne se mît à la tête des mécontents, et le dépouilla de sa dignité pour en revêtir un duc neustrien, nommé OEGA, dont la fidélité lui était connue.

De plus, comme les Austrasiens se plaignaient de n'avoir point un roi qui habitât parmi eux, il leur envoya son fils aîné âgé de trois ans seulement, et le fit roi d'Austrasie sous le nom de Sigebert II, parce qu'il était le second prince de ce nom qui régnât sur ce royaume. Un autre de ses fils, qui se nommait Clovis II, reçut pour son lot la Neustrie et la Bourgogne ; et une assemblée des seigneurs francs et bourguignons approuva ce partage : mais cette précaution n'empêcha pas que de nouveaux mal-

leurs ne vinssent fondre sur la famille des Mérowings.

Puisque vous connaissez maintenant une partie de l'histoire du roi Dagobert, je ne dois pas vous laisser ignorer quel était le GRAND saint Éloi, à qui la chanson populaire prête un langage si bizarre dont vous apprécierez facilement tout le ridicule.

Saint Éloi était le plus habile orfévre de cette époque, où l'art de la ciselure sur métaux paraît avoir atteint déjà un assez haut degré de perfectionnement. Par son travail et son économie, il enrichit le trésor royal d'un grand nombre d'objets précieux, et mérita ainsi que Dagobert lui confiât non-seulement la garde de ses richesses personnelles, mais encore l'administration de finances du royaume.

Lorsque je vous ai raconté les infortunes de Mérovée, que Frédégonde fit enfermer dans un cloître, après l'avoir dépouillé de sa longue chevelure, signe distinctif de la race mérowingienne, je n'ai pas eu le temps de vous faire connaître quels étaient le sort et les occupations des moines qui se réfugiaient volontairement dans ces sortes de retraites, auxquelles on donnait aussi le nom de MONASTÈRES.

La plupart de ces hommes pieux, en renonçant ainsi à la vie du monde, n'avaient eu d'abord d'autre but que de consacrer leur existence à Dieu par la prière et la méditation ; mais il se trouva parmi eux quelques saints personnages que le zèle de la religion conduisit à l'étude des sciences humaines, presque entièrement oubliées alors des autres hommes que la rudesse des mœurs franques éloignait à cette époque de toute occupation sédentaire ou pacifique. L'Église seule dans ces temps reculés, par la sécurité qu'elle offrait aux esprits studieux, leur permettait de se livrer aux recherches qu'exige la science ; et c'est à la paix profonde qu'ils trouvaient alors dans l'enceinte des cloîtres, que nous sommes redevables d'un

grand nombre de connaissances utiles, qui sans leurs travaux persévérants ne seraient sans doute point parvenues jusqu'à nous.

Du temps de Dagobert Ier, très-peu d'hommes, à l'exception des moines, apprenaient à lire et à écrire ; et l'on était bien loin encore de soupçonner l'usage de l'imprimerie, avec laquelle il est si facile aujourd'hui de multiplier les livres. Aussi, après leurs devoirs de piété, la principale occupation des religieux, assez instruits pour se livrer à ce travail, était-elle de reproduire, en les copiant, les ouvrages précieux que renfermaient les bibliothèques des monastères, où se trouvaient quelquefois rassemblés la plupart des manuscrits de l'antiquité grecque et latine, échappés aux dévastations des barbares qui avaient renversé l'empire romain. C'était à la fois un travail utile à ces moines eux-mêmes, parce qu'ils y puisaient des connaissances qu'ils ne pouvaient se procurer ailleurs, et profitable à la société tout entière, qui devait un jour retrouver dans les cloîtres les éléments de toutes les sciences qui pouvaient l'arracher à la barbarie. L'oisiveté était d'ailleurs sévèrement interdite aux religieux des monastères, et ceux même à qui leur ignorance ou leur âge ne permettait pas de cultiver leur intelligence, se livraient avec une égale ardeur à des travaux manuels qui exigeaient autant d'industrie que de persévérance.

Les uns entreprenaient d'abattre une partie des vastes forêts qui couvraient encore plusieurs contrées de la Gaule, pour en labourer le sol, et y cultiver le blé et les autres végétaux dont l'homme se nourrit. Les autres pratiquaient des routes qui ouvraient des communications entre leurs monastères et les villes voisines, ou construisaient des remparts en terre, appelés aujourd'hui DIGUES, destinés à préserver les campagnes du débordement des torrents ou des rivières, qui les traversaient.

Quelques provinces furent également redevables

aux moines du creusement de larges fossés, où s'écoulaient les eaux stagnantes de certains marécages, dont les exhalaisons fétides repandaient annuellement sur toute la contrée environnante des épidémies meurtrières qui l'eussent bientôt changée en une vaste solitude : de sorte qu'il arriva fréquemment que des marais infects ainsi desséchés, non sans péril, par ces hommes laborieux, se trouvèrent en peu d'années transformés en belles prairies, dont la fertilité devint une source inépuisable de richesses pour toute la population riveraine.

Il ne vous sera pas difficile maintenant de comprendre quels services éminents rendit à la plus grande partie du royaume la prodigieuse activité des moines de cette époque, et combien ils durent inspirer de vénération à leurs contemporains, qui, la plupart du temps, se fussent trouvés dans l'impossibilité absolue d'entreprendre des travaux aussi considérables, dénués comme ils l'étaient des moyens et des connaissances nécessaires à leur exécution. Aussi le roi Dagobert, qui pensait être agréable à Dieu en favorisant ses serviteurs, se plut-il à protéger ces infatigables travailleurs ; il leur distribua un grand nombre de terres à titre de bénéfices, comme les premiers rois francs en avaient distribué à leurs capitaines et à leurs soldats, et les combla de toutes sortes de richesses, afin d'encourager leurs généreux efforts.

Ce fut également pour honorer les moines de Saint-Denis, petite ville des environs de Paris, que Dagobert bâtit dans ce lieu une vaste et belle église, qu'il orna d'un grand nombre de magnifiques ouvrages d'orfévrerie que saint Éloi fabriqua par son ordre, et dont les colonnes, les voûtes et les murailles furent décorées d'étoffes tissées d'or et d'argent, et brodées de perles ou de pierres précieuses. Il fit en outre creuser sous cet édifice d'immenses souterrains, dont il fit choix pour son propre tombeau, et pour celui des princes qui régneraient après lui : et en

effet, depuis cette époque, ces caveaux ont servi de sépulture à la plupart des rois de France.

Dagobert Ier rendit donc un service éclatant à son siècle en protégeant les hommes instruits, qui étaient fort rares à cette époque ; et cela était d'autant plus louable de sa part que lui-même ne savait point lire, et passerait certainement aujourd'hui pour un ignorant ; mais il savait au moins apprécier le mérite de la science, et faisait grand cas de ceux qui la cultivaient.

Plusieurs de ses successeurs l'imitèrent, en fondant comme lui un nombre considérable de monastères d'hommes et de femmes, qu'ils enrichirent de leurs dons, pour se concilier la faveur du ciel et se faire pardonner leurs péchés ; mais en accordant trop d'opulence à des religieux qui avaient fait vœu de pauvreté, ils exposèrent ceux-ci dans la suite à perdre l'ardeur qui avait animé leurs devanciers.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Chant guerrier attribué à Clotaire II. — Fondations nombreuses d'églises et de palais. — Continuation de l'architecture romane. — Trône en fer de Dagobert Ier. — Caveaux de Saint Denis. — Usage des figures sculptées sur les tombeaux. — Vêtements de deuil usités aux obsèques royales sous les Mérowingiens.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

622. Hégire de Mahomet.
629. Ses victoires sur les Koreishites.
632. Mort du prophète à Médine. — Rapide propagation de l'islamisme.
636. Conquêtes d'Omar et de Kaled en Syrie et en Mésopotamie.
636. Prise de Jérusalem par le calife Omar.

LES ROIS FAINÉANTS.

Depuis l'an 638 jusqu'à l'an 655.

Les rois dont je vais maintenant vous raconter l'histoire, sont ordinairement désignés sous le nom de Rois fainéants, parce qu'abandonnant aux mains

de leurs ministres le soin de régir leur royaume, le pouvoir suprême ne fut pour eux qu'une occasion de se livrer aux douceurs de la mollesse et de l'oisiveté.

Cependant il ne faut pas croire que tous les Mérowingiens à qui l'histoire a infligé ce surnom, aient mérité cette honte par leur paresse et leur indolence ; la plupart d'entre eux ne furent que de pauvres orphelins, à qui des ambitieux ne laissèrent que l'apparence de la royauté, dont ils exercèrent la puissance en leur nom, et souvent à leur préjudice ; car le plus grand malheur que puisse éprouver un jeune homme, dans quelque condition que la Providence l'ait fait naître, c'est de se voir privé dès son bas âge de l'exemple et des conseils de ses parents.

Les fils de Dagobert, SIGEBERT II, roi d'Austrasie, et CLOVIS II, roi de Neustrie, furent les premiers monarques francs flétris du titre de Fainéants. A peine âgés, l'un de huit ans, l'autre de quatre, [638.] lorsque leur père mourut, tous deux se trouvèrent réduits à un vain simulacre de royauté, le premier sous la domination de Pépin le Vieux, que les Austrasiens avaient rappelé, le second sous l'empire d'OEga, ce seigneur neustrien à qui Dagobert avait autrefois confié la jeunesse de son fils aîné. Dans chacun de ces royaumes, ces hommes puissants exerçaient le pouvoir souverain auprès des jeunes rois sous le titre de maire du palais, et c'était à eux qu'obéissaient les seigneurs francs et bourguignons, et même une partie des chefs barbares qui commandaient aux nations germaniques restées de l'autre côté du Rhin. Les ducs du midi de la Gaule reconnaissaient aussi leur autorité, quoique la plupart n'attendissent qu'une occasion favorable pour s'affranchir d'une monarchie, qu'ils voyaient à la veille d'échoir en partage à celui qui serait assez habile pour s'en emparer.

Sigebert II ne régna que peu d'années en Austrasie, et sa mort réunit encore une fois ce royaume à celui de Neustrie dans les mains de Clovis II, le plus

indolent des rois francs que l'on eût vus jusqu'alors, mais dont la mollesse et la nonchalance furent encore surpassées par ses successeurs.

De temps à autre, et lorsqu'il ne faisait ni pluie, ni vent, ni soleil, tant il redoutait la moindre variation de température, ce prince, qui vivait retiré dans un château où il ne songeait qu'à s'amuser, boire, manger et dormir, montait sur un chariot attelé de quatre bœufs blancs dont les cornes étaient dorées, et parcourait lentement les rues de Paris, alors étroites et boueuses, où il eût été difficile d'ailleurs qu'un char traîné par des chevaux vifs et fringants eût pu se frayer un passage.

Pendant ce temps, c'était le maire du palais qui gouvernait le royaume à la place du monarque; et comme l'autorité de ce seigneur était sans bornes, personne n'osait contredire ses volontés, pas même le pauvre roi, entièrement soumis à ses moindres caprices.

Une fois chaque année, seulement, le maire du palais permettait au faible Clovis de se montrer en cérémonie à l'assemblée du Champ de Mars, où, comme je vous l'ai dit, se rendaient exactement les ducs des provinces, les évêques et les leudes royaux, la plupart accompagnés d'un certain nombre d'hommes de leurs domaines. Alors un couvrait le monarque d'un magnifique manteau de pourpre; on lui mettait sur la tête une couronne d'or, et autour du cou un collier tout étincelant de pierreries. Ainsi paré, le prince paraissait devant son peuple: mais il lui était interdit de prononcer une seule parole, et surtout de rien ordonner sans l'agrément de son maire du palais.

Aussitôt après cette solennité, Clovis II était ramené dans ses appartements où l'attendaient toutes ses aises, qu'il préférait infiniment aux soucis de la royauté; car rien n'est plus difficile que de s'arracher à la paresse, lorsqu'elle est devenue une habitude, quelque honteux que soit ce défaut, puis-

que Dieu a voulu que chacun travaillât sur la terre, même les hommes riches et puissants.

Mais le faible monarque, par son indolence même, se trouvait menacé d'un danger qu'il lui était difficile de combattre, et que l'oisiveté traîne infailliblement après elle ; je veux parler de l'ennui mortel qui l'accablait sans cesse et auquel il ne connaissait d'autre remède que le spectacle des exercices de quelques baladins, à qui le maire du palais permettait l'entrée du château royal, de peur que le prince ne conçût le désir de chercher ailleurs d'autres distractions.

Cependant il arriva qu'un jour l'indolent Clovis II étant sorti de son palais pour essayer une promenade, aperçut une jeune et belle fille que des marchands étrangers conduisaient sur un marché voisin, où ils se proposaient de la vendre comme esclave, ce qui n'avait rien d'étrange à cette époque, où l'on voyait journellement s'exercer un pareil trafic, qui nous paraît aujourd'hui si contraire aux lois de la religion et de l'humanité. La plupart des malheureux ainsi exposés comme des bêtes de somme en vente publique, étaient des prisonniers de guerre, ou des enfants que des brigands avaient enlevés à leur famille, comme cela était arrivé à cette jeune fille, qui avait nom Bathilde.

Le roi voulut savoir l'histoire de cette jeune personne ; et il apprit bientôt que c'était une princesse d'un pays lointain qui, se promenant un jour sur le bord de la mer, avait été surprise par des pirates, et transportée, malgré ses pleurs, sur leur vaisseau, qui s'était bientôt éloigné à toutes voiles.

Le récit de cette aventure fit naître chez Clovis le désir d'entretenir cette infortunée, dont les malheurs, la sagesse et la beauté lui inspirèrent un si vif intérêt, qu'après avoir payé aux marchands étrangers une somme plus forte encore que le prix qu'ils demandaient de leur esclave, il la conduisit dans son palais, et déclara presque aussitôt qu'il ne vou-

lait pas avoir d'autre épouse : de sorte que Bathilde, qu'un sort injuste avait un moment condamnée à l'esclavage, ne sortit de cette condition déplorable, que pour prendre place sur le trône des Francs, où elle se fit chérir par ses vertus et sa charité.

Clovis II se fût sans doute estimé heureux de passer une longue vie auprès d'une femme si aimable, mais il mourut de maladie dans un âge encore peu avancé, laissant à la sage Bathilde, avec la Régence du royaume, le soin d'élever trois jeunes enfants dont elle était mère, et que leur naissance appelait un jour à porter le poids de cette couronne royale, que lui-même n'avait jamais eu la force de supporter.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

639. Conquêtes d'Amrou en Egypte.—Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par ordre du calife Omar.
648. Fin du second empire des Perses.
655. Assassinat du calife Othman dans une sédition.

LES MAIRES DU PALAIS.

Depuis l'an 655 jusqu'à l'an 681.

CLOTAIRE III, roi de Neustrie, et CHILDÉRIC II, roi d'Austrasie, étaient les fils aînés de Clovis et de la reine Bathilde ; mais comme ils étaient en bas âge, cette princesse elle-même, investie du titre de Régente, choisit dans chaque royaume, selon la coutume de cette époque, deux maires du palais, pour gouverner à leur place les États qui leur étaient échus en partage. Quant à Thierri, leur plus jeune frère, sa mère l'éleva soigneusement sous ses yeux ; et lorsque, dix ans plus tard, cette princesse, dégoûtée des grandeurs du monde, se retira dans un monastère de femmes qu'elle avait fondé à CHELLES, près Paris, il l'accompagna dans cette pieuse retraite où il ne tarda pas à être complétement oublié.

Or, le maire du palais dont Bathilde avait fait

choix pour gouverner le royaume de Neustrie, auprès de son fils Clotaire III, était un homme habile, appelé ÉBROÏN, dont elle avait eu occasion d'apprécier le dévouement ; mais comme il n'appartenait par sa naissance ni à la classe des seigneurs, ni à celle des évêques, ni même à celle des leudes royaux, ceux-ci virent avec mécontentement son élévation, parce qu'ils ne doutaient pas qu'Ebroïn ne tentât d'abaisser leur orgueil et de les réduire à l'obéissance.

Chez les Austrasiens, au contraire, le maire du palais était un duc nommé VULFOALD, que les grands du royaume avaient désigné au choix de la régente, pour qu'il exerçât à leur profit l'autorité royale ; mais comme ce seigneur n'était que leur égal, il en résulta bientôt qu'un grand nombre de chefs des Francs et de ducs du midi de la Gaule, qui jusqu'alors s'étaient soumis à la puissance du roi d'Austrasie, refusèrent de lui obéir davantage, ainsi qu'au maire qui le représentait.

Sur ces entrefaites, il arriva que Clotaire III, à
670.] peine sorti de l'enfance, mourut en Neustrie ; et Ébroïn, qui ne voulait pas que la mairie de ce royaume lui échappât, alla trouver dans sa retraite de Chelles le jeune Thierri, dont lui seul peut-être se souvenait encore, et déposa à ses pieds les marques de la royauté ; c'était un diadème orné de pierreries, un riche manteau de pourpre magnifiquement brodé et enfin un sceptre d'or, symbole du pouvoir suprême.

Le jeune fils de Bathilde, à peine âgé de seize ans à cette époque, ne put se défendre d'un mouvement de joie, en voyant un événement inattendu changer ainsi tout tout à coup l'existence obscure qu'il avait menée jusqu'alors. Il se laissa donc placer par Ébroïn sur le trône de Neustrie que son frère Clotaire avait occupé, mais le pauvre prince ne se doutait pas de tous les malheurs qui l'y attendaient.

En effet, dès que les seigneurs de Neustrie et de

Bourgogne furent informés qu'Ébroïn avait osé proclamer le dernier fils de Clovis II, sous le nom de Thierri III, sans avoir sollicité leur suffrage, ils appelèrent à leur aide les grands d'Austrasie, et ayant surpris Ébroïn et son jeune roi, ils leur coupèrent les cheveux à tous les deux, et les enfermèrent dans des cloîtres séparés ; Ébroïn, au monastère de Luxeuil, situé au milieu de montagnes sauvages, que l'on nomme aujourd'hui les Vosges ; Thierri III, à l'abbaye de Saint-Denis, autrefois comblée de bienfaits par son aïeul Dagobert.

Après cette révolution si promptement accomplie, ils offrirent le trône de Neustrie à Childéric II, qui se trouva ainsi roi de toute la Gaule franque. [678.
Il fallut pourtant encore que ce prince consentît à recevoir de leurs mains, pour maire du palais, un seigneur bourguignon nommé Léger, qui était un homme altier et turbulent, et par-dessus tout l'ennemi déclaré d'Ébroïn ; mais bientôt Léger s'étant brouillé avec le roi, ce dernier, pour le punir, le fit enfermer dans le même cloître de Luxeuil où Ébroïn était déjà prisonnier, afin que ces deux hommes, qui se haïssaient mortellement, subissent le supplice de se trouver sans cesse face à face.

Ces vicissitudes multipliées nous apprennent assez, quelle puissance exerçaient alors les seigneurs franc, à qui l'autorité royale ne semblait plus qu'un joug facile à briser. Aussi Childéric II, ayant eu l'imprudence, je ne sais pour quel motif, de faire lier à un poteau et frapper de verges un jeune comte austrasien, nommé Bodillon, celui-ci jura de laver dans le sang du monarque l'affront qu'il venait de recevoir.

Dès que ce honteux châtiment fut connu des grands du royaume, il s'éleva parmi eux un cri d'indignation contre Childéric, qui n'avait pas craint d'infliger à un seigneur un supplice réservé jusqu'alors aux seuls esclaves. Tous les chefs des Francs, en écoutant le récit de Bodillon, regardèrent sa

punition comme une insulte personnelle ; et après s'être engagés entre eux par un serment solennel à tirer tôt ou tard de ce prince une vengeance éclatante, ils envoyèrent consulter Léger dans sa prison sur le moment qu'ils devaient choisir.

A quelque temps de là, Childéric II étant allé à le campagne avec sa femme et ses enfants, l'implacable Bodillon les surprit dans une forêt, et fit tuer sous ses yeux, sans miséricorde, le roi, la reine et l'aîné de leurs fils. Un seul de leurs enfants, à peine âgé de quelques mois, échappa aux coups des meurtriers, parce qu'un serviteur fidèle, étant parvenu à le cacher sous son manteau, le porta au cloître de Chelles, où il fut élevé le plus secrètement possible sous le nom supposé de FRÈRE DANIEL.

A peine Childéric eut-il rendu le dernier soupir, que les grands qui venaient de commettre ce crime, se rendirent à l'abbaye de Saint-Denis où Thierri III avait été enfermé, et, tirant de sa retraite ce prince dont la chevelure avait eu le temps de prendre de la croissance, ils le replacèrent sur ce trône dont eux-mêmes l'avaient précipité peu d'années auparavant.

Pendant leur captivité dans le même monastère, Ébroïn et Léger paraissaient s'être réconciliés sincèrement, parce que le vénérable abbé qui se trouvait chargé de leur garde avait refusé de leur en ouvrir les portes, jusqu'à ce qu'ils eussent fait serment au pied des autels de ne plus donner au monde le spectacle de leur inimitié ; mais de pareils hommes se jouaient de tout ce qu'il y a de plus sacré. Aussi le premier usage qu'ils firent de leur liberté, fut-il de se livrer à toute la haine qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, et dont le seul terme devait être celui de leur existence. Léger, tombé au pouvoir de son ennemi, qui lui fit d'abord arracher les yeux, eut
680.] ensuite la tête tranchée par son ordre ; et Ébroïn périt bientôt après sous le poignard d'un assassin.

Cependant, au milieu de tant de désastres, les Francs se lassaient de voir les forces de leur monarchie s'épuiser par des crimes et des revers qui semblaient désormais attachés à l'existence des Mérowings ; et vous allez voir tout à l'heure quel fut le sort de cette famille de rois, autrefois si illustre, et maintenant si avilie.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

655. Commencement de la dynastie des Ommiades, à Damas.
669. Meurtre d'Ali.
679. Scission parmi les musulmans. — Les douze imans.
680. Conquête des Arabes dans l'Asie Minèure.

PÉPIN D'HÉRISTAL.

Depuis l'an 681 jusqu'à l'an 695.

Il y avait dans ce temps-là en Austrasie un jeune homme intrépide et ambitieux que'on nommait Pépin D'HÉRISTAL, parce qu'il possédait sur les bords de la Meuse, un château de ce nom : il était petit-fils par sa mère, de Pépin le Vieux, dont je vous ai parlé dans l'histoire des rois fainéants ; et les seigneurs austrasiens, parmi lesquels il occupait un rang distingué, avaient placé en lui toute leur confiance.

Le prince qui régnait alors sur ce royaume portait le nom de DAGOBERT II, et passait pour être fils de Sigebert II, l'un des derniers rois d'Austrasie. C'était, comme tous les Mérowings de cette époque, un véritable roi fainéant, au nom duquel il eût été facile à Pépin de gouverner cette contrée ; mais cet ambitieux, dédaignant ce fantôme de roi qui lui devenait inutile, l'abandonna aux seigneurs révoltés, qui le firent juger par une assemblée de leurs partisans, et le mirent à mort. Après ce meurtre, [679.
Pépin eût pu aisément placer la couronne sur sa propre tête ; mais il voulut bien encore se contenter du titre de duc d'Austrasie, que personne ne

tenta de lui contester; et les grands du royaume consentirent à ce que cette dignité demeurât à perpétuité dans sa famille, espérant par ce moyen que chacun d'eux pourrait s'assurer les mêmes avantages dans les provinces qu'ils possédaient.

Je vous prierai de remarquer que Dagobert II fut le dernier prince revêtu de la royauté d'Austrasie, et que, depuis cette époque, il n'y eut plus chez les Francs de ce pays d'autre puissance que celle de leurs ducs héréditaires.

Pendant ce temps le faible Thierri III, qui depuis la mort d'Ébroïn n'avait pas cessé d'être le jouet des maires de son palais, eut l'imprudence de se brouiller avec Pépin, en lui reprochant d'accorder asile en Austrasie à tous les Neustriens mécontents de son gouvernement. Il n'en fallut pas davantage pour allumer entre les deux royaumes une guerre sanglante dans laquelle les Francs des deux partis entrèrent avec fureur. Ce n'était plus alors une simple querelle entre des seigneurs turbulents, c'était la puissance des ducs d'Austrasie achevant d'accabler la royauté neustrienne. Les deux armées s'étant
687.] rencontrées près du bourg de TESTRY, non loin de la ville de Péronne, ce lieu devint le théâtre d'une terrible bataille où la victoire demeura au redoutable Pépin, que les seigneurs austrasiens secondèrent de tout leur pouvoir.

De ce moment, l'autorité de Pépin sur la Neustrie fut aussi solidement établie qu'elle l'était depuis longtemps sur l'autre royaume : Thierri III, après avoir assisté à la journée de Testry, s'enfuit précipitamment jusqu'à Paris, où le vainqueur, entrant en même temps que lui, l'obligea de le recevoir comme maire du palais.

Cette bataille de Testry, mes jeunes amis, est un événement d'autant plus remarquable, qu'elle établit d'une manière définitive la prépondérance des ducs d'Austrasie sur la monarchie neustrienne : il s'éleva bien encore parfois entre ces deux États de nouvelles dissensions et de nouveaux troubles, mais ils furent

plutôt occasionnés par l'ambition de quelques seigneurs mécontents, que par l'animosité des deux nations, qui désormais ne formèrent plus qu'un seul et même peuple.

Depuis cette époque, Pépin d'Héristal gouverna seul toute la monarchie des Francs, tandis que Thierri III, renfermé dans son palais, se contentait de porter les insignes de la souveraineté et de se montrer de temps à autre aux yeux de son peuple, couvert du manteau royal, la tête ceinte du diadème, et portant en main le sceptre que sa famille avait si chèrement payé. Il régna ainsi pendant plusieurs années, comme avait régné son père Clovis II, et méritant, comme lui, le surnom de fainéant. [691.

Quant à Pépin, comme les ducs des nations germaniques et les autres seigneurs francs, après lui avoir prêté main-forte pour abattre la Neustrie, prétendaient s'attribuer la même indépendance que lui-même s'était appropriée, il se trouva bientôt réduit à ses propres leudes dont il avait augmenté le nombre, en multipliant ses dons, soit en richesses, soit en bénéfices. Seulement, pour satisfaire à l'exigence de ses anciens compagnons d'armes, il rétablit formellement les assemblées du Champ de Mars, où ils aimaient à venir délibérer, comme autrefois leurs ancêtres, sur les expéditions qu'ils projetaient, car il s'écoula bien des années avant qu'une paix véritable existât entre tous ces guerriers barbares : Pépin se vit même forcé, pour être plus à portée de contenir les nations teutoniques qui s'agitaient sans cesse de l'autre côté du Rhin, et parmi lesquelles on distinguait les FRISONS, les SUÈVES, les BAVAROIS et les SAXONS, de placer le siége de son gouvernement à COLOGNE, sur les bords de ce fleuve, d'où il pouvait à la fois surveiller les peuples de Germanie, et contenir la Gaule franque dans l'obéissance.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

681. Invasion des Arabes dans l'Afrique septentrionale.
688. Les Fatimites en Egypte.
696. Ruine de Carthage et conquête de la Numidie par les Arabes.

LA DÉFAITE DES SARRASINS.

Depuis l'an 695 jusqu'à l'an 741.

Puisque je vous ai parlé des Frisons, des Suèves, des Bavarois et des Saxons, ces peuples germaniques dont le voisinage était une menace continuelle pour la monarchie des Francs, il est à propos de vous faire connaître en peu de mots quel pays habitaient ces nations sauvages formées de diverses tribus idolâtres, c'est-à-dire adonnées au culte des faux dieux, comme les Francs avant la bataille de Tolbiac.

Ces peuples s'étendaient en Germanie, depuis l'embouchure du Rhin dans l'Océan jusqu'à un autre grand fleuve de cette contrée, que l'on nomme l'Elbe : et il était souvent arrivé que leurs ducs s'avançassent sur les bords de la Meuse, comme s'ils eussent voulu prendre dans les Gaules la place que la tribu salienne occupait autrefois auprès de l'Yssel.

A présent, mes jeunes amis, si vous apprenez à distinguer sur une carte géographique les pays que je viens de vous indiquer, rien ne vous sera plus aisé que de retenir dans votre mémoire quelle était en Germanie la position de ces peuples barbares, dont j'aurai plus d'une occasion de vous parler dans le cours de cette histoire. Ce fut à les combattre et à repousser leurs invasions que Pépin d'Héristal employa la plus grande partie de son existence ; et pendant plusieurs années, ce grand capitaine fut forcé de porter la guerre dans leurs provinces pour les mettre à la raison.

Les fils de Thierri III avaient vécu, comme leur père, dans l'obscurité de leurs palais ; les vains honneurs de la royauté les avaient en quelque sorte dédommagés de leur impuissance ; et lorsque Childebert III, le dernier de ces princes, vint à mourir, Pépin consentit encore à placer sur le trône de

Neustrie un simulacre de roi, qui, sous le nom de DAGOBERT III, n'avait d'autre mérite que celui d'appartenir à l'illustre famille des Mérowings. [711.

Ce prince, à peine âgé de douze ans, n'était pas fait pour porter ombrage à Pépin, dont les moindres paroles semblaient à ses yeux des ordres souverains; et cet ambitieux, déjà parvenu à la vieillesse, se voyait assuré de trouver dans ce jeune monarque un pupille obéissant; mais la mort n'épargne pas plus les hommes puissants que les faibles, et lorsque Pépin d'Héristal subit la loi commune, cet événement devint le signal d'une nouvelle série de troubles qui ne firent que hâter la ruine des Mérowingiens. [714.

Le duc d'Austrasie avait eu successivement deux femmes, et ALPAÏDE, l'une de ces princesses, lui avait donné un fils nommé CHARLES, qui, tout jeune encore, s'était déjà signalé par une si grande valeur à la guerre, qu'on lui avait donné le surnom de MARTEL, pour exprimer qu'il était toujours prêt à battre ses ennemis, comme le marteau d'un forgeron bat le fer sur l'enclume.

PLECTRUDE, seconde femme de Pépin, était aussi mère d'un fils qu'elle prétendait faire duc des Austrasiens et maire de Neustrie, ainsi que son père l'avait été : mais ce fils n'était encore qu'un enfant; et comme elle craignait que les Francs ne lui préférassent Charles Martel à cause de son courage, elle fit enfermer ce jeune homme dans une forteresse, où elle espérait qu'il périrait bientôt d'ennui et de chagrin.

Sur ces entrefaites, les Neustriens, indignés que Plectrude prétendît imposer à leur roi Dagobert III un maire du palais qui n'avait pas plus de six ans, se révoltèrent contre cette princesse, et coururent aux armes. Après avoir vaincu les Austrasiens dans une bataille sanglante, ils choisirent pour maire un de leurs chefs les plus vaillants, nommé

RAGHENFRED ou RAINFROY, et ayant poursuivi les débris de l'armée ennemie jusqu'aux portes de Metz, ils portèrent le ravage dans toute l'Austrasie.

Cependant les grands de ce royaume, honteux des revers que leur attirait l'orgueil d'une femme, se souvinrent de cet intrépide fils de Pépin, qu'une injuste captivité avait privé de combattre à leur tête : et, brisant les portes de la prison où il était enfermé, ils lui rendirent la liberté en le proclamant duc

716.] d'Austrasie. Aussitôt Charles Martel, marchant contre l'armée des Neustriens, leur livra une nouvelle bataille où il défit complétement leur chef Raghenfred, et se fit reconnaître maire du palais de la Neustrie soumise. L'ambitieuse Plectrude, réduite au désespoir, se vit contrainte d'abandonner au fils d'Alpaïde les trésors et les châteaux de son père, s'estimant heureuse qu'à ce prix Charles voulût bien oublier les persécutions qu'elle lui avait fait éprouver.

Vers ce temps-là, il arriva qu'un peuple nombreux que l'on nommait les SARRASINS, passa les Pyrénées, qui, comme vous le savez sans doute, séparent la France de l'Espagne, et vint ravager une partie du midi de la Gaule, sans qu'aucun obstacle ni aucune armée pût les arrêter. Ces barbares ne se répandaient pas comme un torrent sur toutes les provinces gauloises à la fois, mais leurs bandes se montraient successivement dans une multitude d'endroits différents où le pillage et la dévastation marquaient leur passage.

Les Sarrasins, dont il ne faudra point oublier le nom, parce que vous les retrouverez fréquemment dans cette histoire et dans d'autres, étaient des peuples belliqueux qui tiraient leur origine de l'Arabie ; ils n'adoraient qu'un seul Dieu, et se croyaient appelés, sur la promesse de leur prophète Mahomet, à conquérir le monde entier par la puissance du sabre.

Plusieurs seigneurs francs du midi de la Gaule, et entre autres un vaillant duc d'Aquitaine, nommé

EUDES, essayèrent d'abord de défendre contre ces redoutables ennemis les provinces méridionales de cette contrée ; mais ils furent tous défaits en diverses rencontres, et Eudes lui-même se vit contraint d'appeler Charles Martel à son secours, en le suppliant de sauver l'empire des Francs d'une destruction inévitable.

Charles ayant donc assemblé autour de sa personne les comtes et les ducs d'Austrasie et de Neustrie qui accoururent suivis d'un grand nombre de soldats, s'avança au-devant des Sarrasins jusqu'aux portes d'une ancienne ville nommée POITIERS, qui est située de l'autre côté de la Loire, et auprès de laquelle il rencontra l'armée mahométane. [732.

Alors s'engagea dans ce lieu une si terrible bataille que la terre fut couverte au loin des cadavres des ennemis, et que l'eau des rivières fut rougie de leur sang ; peu s'en fallut même qu'ABDÉRAME lui-même, général des Sarrasins, n'y pérît avec presque toute son armée, dont les débris repassèrent les Pyrénées et rentrèrent précipitamment en Espagne.

Beaucoup de seigneurs et de soldats francs furent tués aussi dans cette bataille : mais il n'y avait pas un seul homme dans l'armée de Charles qui ne préférât la mort au malheur de voir ces farouches ennemis brûler les villes, ravager les campagnes, saccager les églises, et emmener en esclavage des populations entières.

Il ne faudra pas confondre, mes jeunes amis, cette éclatante victoire de Charles Martel avec cette multitude de batailles sans résultats dont toutes les histoires sont remplies : celle de Poitiers sauva véritablement la Gaule et peut-être l'Europe du joug des Sarrasins, qui venaient de conquérir l'Espagne sur les Visigoths, et de renverser leur puissante monarchie. Sans le triomphe de ce grand homme, le croissant du prophète arabe eût partout remplacé la croix de Jésus-Christ, et nous serions nés mahométans au lieu de naître chrétiens. Charles fut donc

appelé avec juste raison le sauveur de la France ; et lorsqu'il traversait les villes après sa victoire, le peuple se pressait en foule sur son passage pour contempler cet illustre guerrier.

Mais tandis que Charles Martel accomplissait ces grandes choses, deux rois fainéants vivaient et mouraient obscurément dans leurs palais, sans que personne prît intérêt à leur sort. Le vaillant duc d'Austrasie régnait sans partage sur toute la monarchie franque, et à peine si les noms de ces princes inutiles étaient connus de leurs contemporains : Charles aimait mieux d'ailleurs faire des rois que de l'être lui-même, et le trône de Neustrie étant encore devenu vacant par la mort de Dagobert III, il y
715.] plaça ce fils du roi Childéric II, qu'un serviteur fidèle avait fait élever dans le cloître de Chelles sous le nom de Frère Daniel, après le meurtre de ses parents par Bodillon.

Ce prince, alors âgé de quarante-trois ans, mais plus propre à la vie monastique qu'il avait menée jusqu'à ce moment qu'à porter le poids d'une couronne, était le seul en âge de régner qui restât encore de la famille de Clovis, et on l'appela CHILPÉRIC II.
720.] Ce Chilpéric et son successeur Thierri IV, fils de Dagobert III, sur lequel je n'aurai point d'histoire à vous raconter, sont encore mis au
741.] nombre des rois fainéants ; et Charles Martel, avant de mourir, ordonna que ses propres fils, PÉPIN et CARLOMAN, continueraient après lui de régner, l'un sur la Neustrie, l'autre sur l'Austrasie, comme il avait régné lui-même sur ces deux États.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

710. Bataille de Guadalète ou de Xérès. — Conquête de l'Espagne par les Arabes.
716. Siége de Constantinople. — Usage du feu grégeois.
726. Règne de Léon III en Orient. — Guerre des Iconoclastes.

LE COMBAT DU LION.

Depuis l'an 741 jusqu'à l'an 768.

Pépin fut surnommé LE BREF à cause de sa petite taille ; mais, tout petit qu'il était, il avait tant de force et de courage, que les hommes les plus robustes de son temps auraient craint de se mesurer avec lui.

A cette époque reculée, l'un des spectacles les plus ordinaires que se donnassent les princes et les seigneurs francs, étaient les combats d'animaux, dont le goût avait sans doute été introduit dans les Gaules par les Romains, à qui nous devons la construction de plusieurs cirques ou arènes destinés à la célébration de ces jeux sanguinaires.

Un jour Pépin assistait avec plusieurs seigneurs de sa cour au combat d'un lion énorme contre un taureau d'une force remarquable, et la lutte de ces animaux lui causait un plaisir inexprimable, bien digne en effet de ce siècle barbare, lorsque le premier de ces terribles combattants, saisissant son adversaire à la gorge, lui enfonça profondément ses griffes dans les flancs, avant que celui-ci pût tourner contre lui ses cornes longues et recourbées.

Cet effroyable combat semblait toucher à sa fin, lorsque Pépin, ému tout à coup d'une sorte de pitié pour le taureau qui allait succomber, s'élança légèrement dans l'arène, quoique ceux qui l'entouraient cherchassent à le retenir, et tirant son sabre, abattit d'un seul coup la tête du lion.

Tant de vigueur et de témérité dans un homme de si petite taille frappa tous les assistants d'étonnement ; et Pépin, se tournant vers les témoins de cette scène, leur demanda à haute voix s'ils ne croyaient pas qu'il fût assez courageux pour être roi. Personne, comme vous le croirez aisément, ne s'avisa de dire le contraire, et Pépin, dont cette force de corps prodigieuse n'était que le moindre mérite,

parut à chacun le digne successeur de Charles Martel.

Cependant, l'ambitieux Pépin, qui n'avait plus qu'un mot à dire pour porter à son tour le titre de roi, voyait avec dédain la couronne de Neustrie placée sur la tête d'un prince enfant, nommé CHILDÉRIC III, qui était alors le seul rejeton de la
742.] race des Mérowings; mais comme il aimait tendrement son frère Carloman, il ne voulut pas s'emparer du trône avant d'être certain que son élévation ne lui causerait aucune peine.

Carloman était, ainsi que Pépin, un vaillant guerrier qui avait souvent conduit les Francs de l'autre côté du Rhin pour y combattre les Bavarois, les Saxons et les autres peuples germaniques; mais en même temps rien n'égalait la piété de ce prince et sa profonde vénération pour la religion dans laquelle il avait été élevé.

Tout à coup Carloman, qui jusqu'alors avait régné sur l'Austrasie dont Charles Martel en mourant lui avait conféré la souveraineté, résolut de se retirer dans un monastère pour y consacrer sa vie entière à prier Dieu. Il se rendit donc en
747.] Italie auprès du PAPE, qui ne portait à cette époque d'autre titre que celui d'évêque de Rome, quoiqu'il n'en fût pas moins dès lors le chef de l'Église chrétienne, et obtint de ce pontife l'autorisation de fonder au MONT-CASSIN, à peu de distance de cette capitale, un monastère où il renonça sans regret à toutes les grandeurs du monde. Il se coupa les cheveux de sa propre main, et embrassa librement et de sa propre volonté la vie humble et laborieuse du cloître.

Puisque je viens de vous parler du pape, il faut que je vous raconte par quelle circonstance, au temps de Charles Martel, les évêques de Rome avaient formé des relations d'amitié avec les Francs d'Austrasie, dont la conversion au christianisme remontait au règne de Clovis.

Vous savez que les nations de Germanie étaient idolâtres; et il était arrivé bien des fois que des prêtres chrétiens avaient traversé l'Austrasie pour aller porter la parole divine parmi ces peuples barbares, comme autrefois de pieux évêques étaient parvenus à convertir les Gaulois et les Francs établis dans les Gaules.

La plupart du temps, ces prêtres courageux, auxquels on donnait le nom de MISSIONNAIRES, parce qu'ils avaient reçu du pape la Mission de répandre l'Évangile par toute la terre, étaient de vénérables personnages qui prêchaient partout la paix et la concorde, et invitaient les peuples à recevoir le baptême pour se laver de leurs péchés. Les seigneurs austrasiens, et particulièrement Charles Martel, avaient bien accueilli ces envoyés du pape, qui depuis cette époque, par reconnaissance, se montra constamment l'ami des ducs d'Austrasie.

Lorsque Pépin se trouva seul maître de l'empire des Francs, il se décida à prendre enfin le titre de roi; mais auparavant il envoya consulter l'évêque de Rome sur ce dessein, et le pape lui répondit: "que celui-là seul devait être roi, qui exerçait la puissance royale."

Or vous savez que, depuis les princes fainéants, les maires du palais gouvernaient seuls le royaume, et qu'aucun des derniers Mérowings n'avait exercé la royauté. Pépin interpréta donc en sa faveur la réponse du pontife, et, faisant raser la tête du jeune Childéric III, il l'enferma dans un cloître, où il le condamna à passer le reste de sa vie. Après quoi, ayant assemblé autour de sa personne les seigneurs de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, il se fit reconnaître pour roi des Francs par les principaux ducs et comtes du royaume et les évêques des cités gauloises.

C'était l'usage chez les Barbares, lorsqu'ils faisaient choix d'un nouveau monarque, de le faire monter sur un PAVOIS, sorte de bouclier que les seigneurs

élevaient sur leurs épaules pour que tout le monde pût l'apercevoir et le contempler. Pépin voulut que cette cérémonie s'accomplît à son égard dans la ville
752.] de Soissons, comme elle s'était accomplie à l'égard des premiers Mérowings; et pour donner encore plus de solennité à cette inauguration, il pria saint BONIFACE, le plus courageux et le plus vénérable des missionnaires de Germanie, de lui poser la couronne sur la tête, afin de paraître recevoir de la main de Dieu ce qu'il tenait déjà de celle des hommes.

Il y avait à peine quelques mois que Pépin était ainsi devenu roi, lorsqu'il vit arriver dans les Gaules l'évêque de Rome lui-même, qui, couvert de cendres et vêtu d'habits de deuil, venait implorer à genoux sa pitié, et le supplier de délivrer le peuple romain de la domination des LOMBARDS, nation d'origine germanique comme les Francs, qui s'étaient rendus maîtres de l'Italie, et menaçaient le pape lui-même de lui enlever la ville de Rome.

Ce vieillard respectable, nommé ÉTIENNE III, ne consentit à se relever, que lorsque Pépin lui eut tendu la main en signe d'amitié; ce prince lui demanda en retour de sa protection, qu'il lui accorda à l'instant même, de le couronner de nouveau avec deux fils qu'il avait, dans une cérémonie religieuse qui consistait à répandre sur la tête du monarque une huile consacrée que l'on assurait autrefois avoir été apportée miraculeusement par des anges. Ce fut à cette cérémonie que l'on donna depuis le nom de Sacre du roi.

754.] L'année suivante, après avoir passé avec une armée les Alpes, qui sont ces mêmes montagnes couvertes de neige qu'Annibal avait eu tant de peine à franchir lorsqu'il marchait contre les Romains, ainsi que je vous l'ai raconté dans une autre histoire, Pépin défit complétement le roi des Lombards, mais au lieu de s'approprier les provinces d'Italie qu'il avait conquises sur les Barbares,

il en fit présent au pape pour en former le patrimoine de l'Eglise.

Le bruit des grandes actions que Pépin le Bref avait accomplies se répandit bientôt sur toute la terre. Plusieurs princes, parmi lesquels on comptait l'empereur d'Orient, qui dans ce temps-là était un des plus puissants rois du monde, lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de lui remettre des présents magnifiques, tels que des parfums [768. délicieux, des étoffes d'or et d'argent, et un grand nombre de bijoux précieux. Il joignit à ces présents un orgue, comme vous en voyez aujourd'hui dans les églises, sorte d'instrument que l'on ne connaissait point en France avant cette époque, et qui frappa d'admiration tous ceux qui l'entendirent.

Vous voyez, mes jeunes amis, que Pépin le Bref, quoiqu'il fût d'une stature peu imposante, n'en devint pas moins un roi puissant et formidable : ce qui doit vous apprendre que ce n'est ni la taille ni la figure qui distinguent les grands hommes, mais le caractère énergique et les talents remarquables qui les élèvent au-dessus de leurs égaux

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

749. Guerre entre les Ommiades et les Abassides en Orient.
756. Abdérame I, calife de Cordoue.
762. Fondation de Bagdad par Almanzor. — Partage de l'empire des Arabes en trois califats.

CHARLEMAGNE.

Depuis l'an 768 jusqu'à l'an 814.

Si l'on vous disait, mes jeunes amis, qu'il y eut autrefois un roi qui portait habituellement une épée si longue et si pesante qu'aucun homme aujourd'hui ne serait assez fort pour la soulever ; que ce prince, qui n'avait pas moins de courage et de vertu que Pépin le Bref dont il était le fils, avait une stature

si élevée que la longueur de son pied est la mesure que l'on a nommée depuis le PIED DE ROI : si l'on ajoutait qu'il réunit sur sa tête plusieurs couronnes aussi puissantes que celle de France, vous croiriez peut-être que tout cela n'est qu'un conte des fées, et cependant rien n'est plus vrai que cette histoire, qui est celle de Charlemagne c'est-à-dire de Charles le Grand, et l'une des plus intéressantes que je puisse vous raconter.

768.] Lorsque Charlemagne parvint au trône après la mort de Pépin, il se vit environné des ennemis que son aïeul et son père avaient eu tant de peine à contenir. Les Barbares de Germanie, devenus plus hardis, s'étaient rapprochés des bords du Rhin qu'ils s'apprêtaient à franchir; les ducs des Frisons, des Bavarois et des Saxons, menaçaient encore une fois d'envahir les Gaules, pour en chasser les Francs ou les soumettre à leur obéissance. En même temps les Sarrasins, restés maîtres de l'Espagne depuis que Charles Martel les avait chassés du midi de la Gaule, se préparaient de nouveau à passer les Pyrénées; et les Lombards, vaincus en Italie par Pépin le Bref, étaient prêts à reprendre les armes, pour déposséder le pape des provinces que ce prince de l'Église tenait de la munificence des rois francs.

771.] Entouré de tant d'ennemis, le vaillant Charlemagne sut les combattre et les vaincre tous successivement. Ce fut d'abord contre les Saxons, ses ennemis les plus redoutables, qu'il tourna ses armes. VITIKIND, leur duc, lui suscita de longues guerres, et quoique sans cesse vaincu, il renouvela vingt fois cette lutte sanglante. Ce peuple germanique était le seul dont les missionnaires chrétiens n'eussent pu encore achever la conversion; et saint Boniface, ce pieux évêque qui avait couronné Pépin le Bref à Soissons, étant retourné au milieu d'eux, à un âge très-avancé, fut égorgé par

755.] ces Barbares, que tant de courage et de vertus n'avaient pu toucher de respect.

Vous vous étonnerez peut-être que de saints vieillards s'exposassent ainsi à une mort presque certaine, pour répandre la religion chrétienne parmi les nations idolâtres. Mais si vous avez appris l'histoire du Nouveau Testament, vous devez vous souvenir que Jésus-Christ envoya ainsi ses apôtres dans les divers pays de la terre, pour y propager sa parole et leur faire connaître le vrai Dieu. Les missionnaires qui s'avançaient ainsi en Germanie et dans les autres contrées barbares, étaient animés du même esprit de patience et de charité que les apôtres du Christ ; et ce sont eux qui, sans autre appui que leur ferme confiance en Dieu, ont fini par convertir successivement au christianisme tous les peuples de l'Europe.

Charlemagne, lassé de combattre les Saxons et de lutter sans cesse contre les nations germaines qui reprenaient les armes aussitôt qu'il s'en éloignait, s'empara de leur pays et fit transporter un grand nombre de Barbares dans l'intérieur des Gaules, où il les força de s'établir avec leurs femmes et leurs enfants : en même temps, pour être mieux à portée de les contenir dans l'obéissance, il bâtit à peu de distance du Rhin, dans un lieu où existait une source d'eaux chaudes, autrefois connue des Romains, une ville qu'il appela AIX-LA-CHAPELLE : ce fut là qu'il établit la capitale de son vaste empire, et qu'il passa tout le temps que lui laissèrent les guerres lointaines qu'il fut obligé d'entreprendre.

Je vous prie de remarquer, à propos de la fondation d'Aix-la-Chapelle, que jusqu'alors les capitales des rois francs avaient été Metz, Paris, Reims, Soissons, Orléans, toutes situées entre la Meuse et la Loire, et que Charlemagne fut le premier qui abandonna la Gaule centrale pour se rapprocher de l'Allemagne.

Après cela, Charles passa comme son père en Italie, où les Lombards ne se soumirent à lui qu'après plusieurs années de combats et de défaites ; mais au lieu de disposer, à l'exemple de Pépin, des

provinces qu'il conquérait sur les Barbares, ce fut sur sa propre tête qu'il plaça la couronne de Lombardie, qui était toute de fer et armée de pointes aiguës.

Quant aux Sarrasins, il les chassa entièrement des Gaules; et franchissant les Pyrénées, il s'empara même de l'une des provinces d'Espagne qu'ils occupaient, et que l'on nomme aujourd'hui la CATALOGNE.

Charles se trouvait donc déjà le plus puissant roi du monde, puisqu'il régnait à la fois sur la Gaule, sur la plus grande partie de l'Italie, sur toute la Germanie jusqu'à l'ELBE, et enfin sur une province d'Espagne que la rivière d'Ebre sépare du reste de cette péninsule; lorsque le pape Léon III, qui régnait alors à Rome, profitant d'un des moments où le monarque s'était mis à genoux pour faire sa prière, lui couvrit les épaules d'un riche manteau de pourpre, en lui décernant le titre d'EMPEREUR
800.] d'OCCIDENT, que les successeurs des Césars avaient porté depuis le partage de l'empire de Constantin le Grand, ainsi que vous avez dû le lire dans l'histoire romaine.

Cependant au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, Charles n'oubliait pas que Dieu ne l'avait placé si haut que pour assurer le bonheur de ses peuples. Au printemps et à l'automne de chaque année, il convoquait des assemblées d'évêques, de seigneurs francs et de chefs des nations qu'il avait réunies à son empire; et, de concert avec ces personnages qu'il se plaisait à consulter, il publiait des lois qui, sous le nom de CAPITULAIRES, demeurèrent observées en France pendant une longue suite de siècles. En même temps, pour s'assurer que les ducs et les comtes exécutaient fidèlement ses ordres, il chargeait des officiers, que l'on nommait ENVOYÉS DU MAÎTRE, de lui rendre compte de tout ce qui viendrait à leur connaissance en parcourant les provinces

Aussi, comme les jours eussent été trop courts pour accomplir tant de choses à la fois, il employait une partie des nuits à travailler sans relâche avec ses secrétaires; et souvent il lui arriva de voir l'aurore reparaître, avant qu'il eût encore songé à prendre du repos.

Du temps de ce grand monarque, comme au siècle de Dagobert Ier, très peu de personnes encore apprenaient à lire et à écrire; les seigneurs francs pour la plupart ne savaient que manier une épée ou un cheval de bataille, et ne faisaient aucun cas des autres connaissances qu'ils ne croyaient bonnes au plus que pour des vaincus. Peu d'entre eux se doutaient alors que la force brutale dût céder le pas aux moindres efforts de l'intelligence: et Charlemagne, dont le génie avait devancé son siècle, entreprit de dissiper leur ignorance, en appelant à sa cour des savants de divers pays qu'il chargea de propager parmi les Francs les sciences qui leur étaient familières. L'empereur ordonna même que ces savants eussent leur demeure dans son palais, où il se plaisait à prendre part à leurs travaux. L'accueil honorable qu'il fit à ces doctes personnages devint même, dit-on, l'origine de l'UNIVERSITÉ de France, ce corps illustre qui depuis tant de siècles s'est entièrement voué à l'instruction de la jeunesse, et dont ce grand prince doit, par conséquent, être regardé comme le premier fondateur.

Ainsi, ce n'était pas seulement par des exploits militaires et par de glorieuses conquêtes sur les Barbares, que Charlemagne avait prétendu fonder sa vaste puissance; il voulait en même temps rendre ses peuples heureux en répandant parmi eux les connaissances dont les Francs jusqu'à lui n'avaient eu aucune idée; aussi le monde entier était-il rempli de la gloire de son nom; et l'un des plus grands princes de l'Asie, nommé HAROUN-AL-RASCHID, qui portait le titre de CALIFE DE BAGDAD, ainsi que vous le verrez dans l'histoire du moyen âge, lui envoya-t-il des ambassadeurs chargés de mettre à ses pieds,

comme autrefois l'empereur d'Orient à Pépin le Bref, une multitude de présents magnifiques, consistant en pierres précieuses, en étoffes de soie brodées d'or ou d'argent, et en parfums exquis de l'Arabie ; mais ce qui frappa le plus la vue de Charlemagne et de tous les seigneurs qui l'entouraient, ce fut une horloge qui sonnait les heures (chose inouïe à cette époque), et dans laquelle, lorsque le douzième coup de midi se faisait entendre, douze cavaliers armés de toutes pièces ouvraient autant de petites portes, et défilaient aux yeux charmés des spectateurs.

814.] Charles, après une existence remplie de tant de gloire, mourut à un âge avancé dans cette même ville d'Aix-la-Chapelle dont il était le fondateur. Une basilique qu'il avait élevée en l'honneur de la sainte Vierge fut choisie pour être son tombeau. Ce fut dans un des caveaux de ce monument qu'il fut déposé, après sa mort, assis sur un trône de marbre, vêtu de ses habits d'empereur, la tête ceinte d'une couronne, et les pieds posés sur un sceptre et un bouclier d'or que lui avait donnés le pape Léon III. Sa longue et pesante épée fut attachée à son côté, et sur ses genoux on plaça le livre d'évangiles dont il se servait habituellement. Enfin, pour que rien ne manquât à la pompe de cette sépulture, le caveau entier fut pavé de pièces d'or, et la porte de bronze de ce monument funèbre fut fortement scellée dans la muraille, comme pour dérober aux générations à venir la vue du néant de toutes les grandeurs de la terre.

Il y a eu en France, depuis Charlemagne, un homme qui a porté encore plus loin que ce grand homme la gloire de notre nation, et dont le nom, comme celui de ce monarque, retentira dans le monde entier pendant bien des siècles. Celui-ci ne reçut point d'abord d'autre sépulture qu'un tombeau creusé dans le roc même qui lui avait servi de prison, à trois cents lieues en mer de toute contrée habitée ; mais vingt ans après sa mort, les plus somptueuses funérailles que jamais un grand peuple ait décernées

à aucun de ses souverains, devinrent un hommage solennel rendu à sa mémoire ; et ses restes mortels reposent aujourd'hui à Paris, sous le dôme des Invalides, qu'il avait autrefois tapissé d'une multitude de drapeaux conquis sur les champs de bataille, où, pendant un quart de siècle, les armes françaises ont vaincu successivement toutes les puissances de l'Europe.

Les princes de la famille de Charlemagne qui régnèrent après lui, sont ordinairement appelés les KAROLINGS ou CARLOVINGIENS, ce qui, dans la langue des Francs, signifie les FILS DE CHARLES : et en effet, ce grand prince, par ses vertus et ses exploits, méritait de donner son nom à toute sa postérité.

Pour bien comprendre les histoires que j'aurai à vous raconter par la suite, il faudra vous rappeler et même apprendre à distinguer sur une carte géographique quelle était l'immense étendue des Etats de Charlemagne, et quels pays en faisaient partie, depuis l'Elbe en Germanie, jusqu'à l'Èbre en Espagne. Cette remarque est d'autant plus importante à saisir, que la plupart des principaux États qui existent encore à présent en Europe, se sont formés, après sa mort, des débris de son vaste empire.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Armes prescrites aux Francs par les Capitulaires de Charlemagne. — Costume de cet empereur. — Fourrures distinctives des differentes classes. — Usage de l'escarcelle. — Architecture byzantine. — Introduction du chant grégorien en France. — Premières orgues entendues dans les églises. — Ameublement de forme byzantine. — Horloge d'eau ou Clepsydre. — Capitulaires de Charlemagne sur le nombre des convives d'un banquet et sur les jeux de hasard. — Spectacle de combats d'animaux. — Capitulaires de Charlemagne contre les magiciens. — Combats judiciaires restreints par ce prince aux accusations capitales. — Tombeaux de Pépin et de Charlemagne.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

774. Fin de la monarchie des Lombards en Italie.
786. Règne florissant du calife Haroun-al-Raschid à Bagdad.
787. Premier débarquement des Danois en Angleterre. — Les Rois de mer.
800. Renouvellement de l'empire d'Occident.

LA VALLÉE DE RONCEVAUX.

Vers l'an 778.

L'empereur Charlemagne qui se plaisait à réunir dans son palais d'Aix-la-Chapelle des savants de tous les pays, mes jeunes amis, avait aussi rassemblé autour de sa personne les plus vaillants guerriers de son temps, qu'il appelait ses PREUX, ce qui voulait dire ses braves et ses fidèles, parce qu'il avait éprouvé leur courage dans les batailles, autant que leur dévouement à son service.

Ces preux étaient d'intrépides capitaines toujours prêts à protéger de leur épée les veuves et les orphelins, et à défendre les pauvres et les gens d'Église. Jamais ils ne refusaient leur secours à ceux qui l'imploraient dans leur détresse, et on les voyait sans cesse courir d'un pays à l'autre pour combattre les méchants ou les malfaiteurs, comme autrefois ces héros et ces demi-dieux, qui, chez les anciens Grecs, se vouaient à l'extermination des monstres et des brigands, ainsi que je vous l'ai raconté dans les histoires d'Hercule et de Thésée.

Mais parmi les preux de Charlemagne, mes bons amis, il y en avait un qui, plus souvent que tous les autres, remportait des victoires sur les ennemis de la France, ou punissait les hommes puissants qui avaient commis de mauvaises actions, soit en tuant les voyageurs qui passaient sur leurs terres, pour s'approprier leurs dépouilles, soit en enlevant par trahison de pauvres jeunes filles qu'ils retenaient de force dans leurs châteaux: celui-là se nommait ROLAND, et il était le propre neveu de Charlemagne.

Roland n'avait qu'à se montrer pour faire pâlir tous ceux à qui leur conscience reprochait quelque méfait, car chacun savait qu'il ne tirait jamais l'épée que contre les méchants; et lorsque les Saxons, les Lombards et les autres ennemis du grand empereur

l'apercevaient dans une bataille, ils prenaient aussitôt la fuite, en s'écriant qu'ils avaient vu Roland.

Un jour que ce vaillant capitaine retournait auprès de Charlemagne après avoir vaincu les Sarrasins dans plus de cent combats, Roland se trouva, suivi d'une petite troupe de cavaliers, dans un étroit défilé appelé la VALLÉE DE RONCEVAUX, que forment les Pyrénées entre l'Espagne et la France.

Le fier Roland ne connaissait point la peur, ce sentiment des hommes faibles et sans énergie; mais en levant les yeux sur les rochers qui dominaient la vallée, il ne put s'empêcher d'un mouvement de surprise et d'indignation à la vue d'une multitude de Sarrasins qui, agitant leurs armes et poussant des cris épouvantables, couvraient toutes les montagnes environnantes. C'était en effet une armée de ces Barbares qui, n'osant plus s'exposer aux coups du paladin, l'attendaient hors de toute atteinte pour l'accabler sans péril dans cet étroit passage, où quelques hommes à peine pouvaient marcher de front.

Il me serait impossible de vous peindre la fureur de Roland lorsqu'il reconnut le piége dans lequel il était tombé. Vingt fois, défiant à haute voix ces ennemis sans courage, il tenta d'escalader ces rocs inaccessibles qui le séparaient d'eux, vingt fois il retomba après d'incroyables efforts. Alors les Sarrasins commencèrent à précipiter de tous côtés, sur une poignée de chrétiens intrépides, d'énormes blocs de rochers dont le choc faisait voler en éclats les plus gros arbres; de sorte que les compagnons de Roland périrent tous écrasés sous cette grêle de pierres, et le noble guerrier resta seul debout n'opposant que son bouclier à cette tempête effroyable.

Cependant, au milieu de cette lutte horrible d'un seul homme contre toute une armée, Roland se souvint tout à coup d'un cor qu'il portait toujours sur son armure pour rallier autour de lui ses frères d'armes, et l'appliquant à ses lèvres, il en tira un

son aigu que les échos de la vallée répétèrent mille fois. Le bruit seul de cet instrument qui avait si souvent retenti à leurs oreilles dans leurs défaites, frappa les Sarrasins de tant d'épouvante que, croyant déjà voir Roland fondre sur eux avec sa redoutable épée, ils s'enfuirent précipitamment ; mais avant de s'éloigner, ils firent rouler, sur le héros une si grande quantité de rochers et de troncs d'arbres que les montagnes elles-mêmes en parurent ébranlées ; et Roland tomba enseveli sous ces vastes décombres, comme s'il eût fallu que la nature fût bouleversée pour qu'un si vaillant homme pérît.

Longtemps encore après la mort du paladin, on montrait dans la vallée de Roncevaux d'énormes blocs de rochers entassés en désordre, que l'on appelait le TOMBEAU DE ROLAND ; et pour rappeler cette aventure, on fit une chanson que pendant bien des années les soldats français se plurent à répéter dans les batailles, pour s'exciter à imiter la valeur du neveu de Charlemagne.

LOUIS LE DÉBONNAIRE.

Depuis l'an 814 jusqu'à l'an 843.

Beaucoup de rois de France ont porté le nom de LOUIS, mais la plupart de ces princes ont reçu des surnoms par lesquels on les distingue aisément : le fils de Charlemagne est le plus ancien de tous ces rois, et on l'appelle ordinairement Louis Ier ou LE DÉBONNAIRE, ce qui veut dire doux et pacifique.

814.] Après la mort de Charlemagne, Louis Ier, qui du vivant de son père avait porté le titre de roi d'Aquitaine, fut proclamé empereur d'Occident et rois des Francs, comme ce grand prince l'avait été ; et le pape Étienne IV, qui régnait alors, vint lui-même à Reims pour y célébrer la cérémonie

de son sacre dans cette même cathédrale où Clovis avait autrefois reçu le baptême.

Louis avait un neveu nommé BERNARD, roi d'Italie, auquel Charlemagne, dont il était le petit-fils, avait donné, avant de mourir, la couronne de fer que ce grand homme avait autrefois conquise sur les Lombards. Ce jeune roi, qui était aimable, vaillant et spirituel, ayant eu l'imprudence de se brouiller avec son oncle, et même de lui déclarer la guerre, son armée fut battue par celle de Louis, et ce dernier envoya des soldats qui saisirent le malheureux prince, et le jetèrent dans une étroite prison. [817.

Quoique par la plupart des actions de sa vie, Louis Ier ait justifié son surnom de Débonnaire, cependant lorsqu'il se croyait offensé, rien ne pouvait désarmer son ressentiment; insensible aux regrets amers que l'infortuné Bernard lui témoignait de la faute qu'il avait commise en prenant les armes contre son oncle, l'impitoyable empereur n'hésita point à faire paraître son neveu devant une assemblée de seigneurs francs, qui le condamnèrent à avoir les yeux crevés.

En apprenant le sort affreux qui lui était réservé, Bernard s'écria qu'il préférait une prompte mort à l'horreur d'une pareille torture, et arrachant aussitôt une épée des mains d'un soldat, il tua à lui seul cinq de ses bourreaux; mais cette lutte désespérée ne pouvait lui offrir aucune chance de salut; accablé par le nombre, il fut facilement désarmé, et ces hommes cruels infligèrent le plus affreux supplice à ce malheureux prince, qui mourut peu de jours après des suites de ce traitement inhumain. [818.

A peine cette terrible vengeance fut elle accomplie, que Louis sentit toute l'énormité du crime abominable qu'il venait de commettre, en faisant mourir son neveu: un repentir amer s'empara de son âme, et des remords qui ne peuvent être comparés qu'à ceux que Clotaire Ier avait éprouvés du meurtre de

son fils Chramnès, firent de son existence entière un véritable supplice. On le vit alors, la tête couverte de cendres, et vêtu d'un CILICE, sorte de sac grossier que portaient les grands coupables lorsque l'Église les condamnait à une pénitence publique, se prosterner devant une assemblée d'évêques et de sei-
[822.] gneurs francs, réunis à ATTIGNY, auprès de Soissons, et demander humblement pardon à haute voix à Dieu et aux hommes du meurtre de l'infortuné Bernard. Mais la Providence réservait à Louis un châtiment plus terrible, et ce fut dans ses propres fils qu'il trouva ses plus cruels ennemis.

A cette époque, il existait une grande diversité entre toutes les nations que la puissance de Charlemagne avait réunies sous le même sceptre : parmi les sujets de l'empire d'Occident, on distinguait des Espagnols, des Saxons, des Bavarois, des Italiens, des Francs, des Gaulois, des Frisons, races d'hommes tout aussi différentes par leur langage et par leurs mœurs que par le climat qu'elles habitaient. Tous ces peuples, sans se haïr, éprouvaient également le besoin de ne plus appartenir à la domination commune que la force leur avait imposée, et ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour tenter de s'en affranchir.

Or, Louis le Débonnaire avait trois fils qui tous trois étaient déjà parvenus à l'âge d'homme. Bornant désormais son ambition à régner sur les Francs, il résolut de céder, de son vivant même, la puissance impériale à LOTHAIRE, l'aîné de ces princes; mais ses deux autres fils, nommés LOUIS et PÉPIN, qui n'avaient reçu en partage que les petits royaumes de Bavière et d'Aquitaine, irrités de cette préférence, se révoltèrent contre leur père; et ayant marché contre lui les armes à la main, le vieux monarque eut la douleur de voir l'ingrat Lothaire et sa propre armée se joindre aux rebelles, au pouvoir desquels il tomba lui-même avec le reste de sa famille. Le lieu où Louis le Débonnaire se vit ainsi abandonné

de tous les siens, que l'on appelait auparavant le CHAMP ROUGE, reçut le nom de CHAMP DU MENSONGE, en souvenir de cette trahison.

Ce fut pendant ces dissensions de la famille de Louis le Débonnaire, que l'on vit pour la première fois les différents peuples dont je vous ai parlé, mes jeunes amis, se séparer violemment les uns des autres, quoiqu'ils demeurassent encore soumis à des Karolings : chacun de ces princes gouvernait en quelque sorte une nation distincte ; l'empereur Lothaire conduisait une armée d'Italiens ; Louis de Bavière commandait à des Bavarois et à des Saxons ; Pépin, en sa qualité de roi d'Aquitaine, ne comptait guère dans son armée que des Gaulois méridionaux ; et enfin Louis le Débonnaire n'était plus obéi que par les Francs établis entre le Rhin et la Loire, que quelques historiens ont nommés les GALLO-FRANCS.

Cependant les trois princes qui venaient à leur tour de commettre un grand crime, en oubliant le respect qu'ils devaient à l'auteur de leurs jours, car il n'appartient point à des fils de juger leur père, avaient mis le comble à leur ingratitude en retenant ce prince infortuné dans une prison d'où ils ne lui avaient permis de sortir que pour déposer, en présence de son peuple assemblé à Soissons, la ceinture militaire que était la marque du commandement chez les Francs, et déclarer publiquement qu'il renonçait à la couronne en expiation de ses péchés. [832.

Le royaume de Louis devait ensuite être partagé entre ses fils, comme si leur père eût déjà cessé de vivre ; mais la plupart des témoins de cette humiliante dégradation furent attendris jusqu'aux larmes ; et il se trouva parmi les Francs un grand nombre de seigneurs qui, après avoir soustrait le pauvre prince à sa triste captivité, le rétablirent sur ce trône où il avait déjà tant souffert.

Louis le Débonnaire avait été marié deux fois, et sa seconde femme, qui était une belle et noble prin-

825.] cesse de Bavière nommée JUDITH, lui avait donné un fils qui fut depuis le roi CHARLES LE CHAUVE, ainsi surnommé parce qu'il perdit de bonne heure tous ses cheveux. Ce fut à ce jeune prince que Louis résolut d'assurer la plus belle partie de son empire; et dès que cet enfant eut atteint l'âge de régner par lui-même, le vieux roi obligea ses fils aînés d'abandonner à leur frère la presque totalité du royaume de France, depuis l'ancienne Neustrie jusqu'à l'Océan et aux bords de l'Èbre en Espagne. Les autres princes, malgré leur ressentiment, durent se contenter de la part qu'il voulut bien laisser à chacun d'eux; pour lui, désabusé de toutes les grandeurs de la terre, et plutôt accablé du poids des chagrins que de celui des années, il se retira dans un cloître situé sur les bords du Rhin, où il espérait finir paisiblement des jours si agités.

A quelque temps de là, il parut au ciel une comète, c'est-à-dire un astre étincelant comme une étoile et suivi d'une traînée de lumière, que l'on nomme sa queue, et plus souvent sa chevelure.

A l'époque dont nous parlons, telle était l'ignorance des peuples de l'Europe, que l'on regardait généralement l'apparition d'un pareil astre comme un signe infaillible de malheur, ce qui est certainement dénué de fondement, puisque l'espace céleste renferme des comètes, comme des étoiles et des planètes; avec cette différence pourtant que ces astres chevelus, étant extrêmement éloignés de notre globe, ce n'est qu'à de très-longs intervalles qu'il nous est permis de les observer.

A travers les grilles du cloître où il s'était volontairement confiné, le roi Louis vit briller cette comète sur laquelle tous les regards étaient fixés avec anxiété, et il ne douta pas que l'aspect de cet astre ne fût pour lui le pronostic d'une mort prochaine, car il ne voyait partout que malheurs et
839.] mauvais présages; et en effet, il en ressentit une si grande frayeur qu'il mourut peu de temps après.

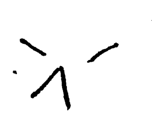
Cette histoire doit vous apprendre, mes jeunes amis, combien il est dangereux pour un homme d'être assez ignorant pour croire que la Providence veuille déranger ses lois pour intervenir dans les choses humaines ; et que le caractère le plus pacifique n'empêche pas de commettre de très-mauvaises actions, si l'on a le malheur de s'abandonner une seule fois à un mouvement de colère.

Les fils de Louis le Débonnaire, dont l'ingratitude avait causé la plupart des malheurs de leur père, trouvèrent en eux-mêmes le juste châtiment de leur crime, et se montrèrent mauvais frères comme ils avaient été mauvais fils. Pépin d'Aquitaine étant mort peu de temps avant son père, son royaume s'éteignit presque avec lui ; Lothaire, toujours revêtu de la dignité impériale, ayant prétendu que les rois devaient se soumettre aux empereurs, tenta vainement par les armes de contraindre ses frères à l'obéissance ; et ceux-ci l'ayant défait complétement dans un lieu nommé FONTENAY, il se vit forcé [841.
de conclure avec eux un traité célèbre connu sous le nom de traité de VERDUN, qui le rédui- [843.
sit à joindre à la seule possession de l'Italie une petite province de France, alors nommée LOTHARINGIE, ou part de Lothaire, qui reçut plus tard le nom de LORRAINE. Par ce même traité de Verdun, la Germanie, échue en partage à Louis de Bavière (qui pour cette raison fut surnommé LE GERMANIQUE,) se sépara définitivement de l'empire fondé par Charlemagne ; et Charles le Chauve enfin conserva le royaume de France, tel que Louis le Débonnaire le lui avait assigné.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

813. Règne du calife Al-Mamoun à Bagdad.

827. Fin de l'heptarchie en Angleterre. — Egbert réunit toute la monarchie saxonne.



LES CHATEAUX FORTS.

Depuis l'an 843 jusqu'à l'an 877.

Charles le Chauve régnait en France, et la mort de son frère Lothaire lui avait même permis de prendre le titre d'empereur d'Occident, qui lui conférait la souveraineté de l'Italie et de la Lorraine, lorsqu'il arriva que des peuples sauvages, dont le nom même était à peine connu à cette époque, se présentèrent sur des vaisseaux à l'embouchure de plusieurs fleuves, tels que le Rhin et la Seine, et ayant débarqué en grand nombre sur les côtes voisines, y exercèrent de terribles ravages. Le pays des Frisons et celui des Neustriens furent les premiers dévastés par ces Barbares qui détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, et auxquels on donnait le nom de NORTHMANS ou NORMANDS, ce qui veut dire hommes du Nord ; mais ensuite ils envahirent successivement les autres provinces des Gaules, où, favorisés par les querelles des princes, mais n'osant point encore attaquer les cités, ils portèrent le carnage et la désolation dans les campagnes.

Or, il faut que vous sachiez que depuis l'époque où Clovis avait conduit les Francs dans les Gaules, la plupart des seigneurs de cette nation, accoutumés à une vie active et aventureuse, avaient préféré s'établir dans les campagnes au milieu des esclaves qui cultivaient leurs terres, plutôt que d'aller habiter les villes où ils se seraient regardés comme en prison.

Les maisons qu'ils habitaient, et où ils réunissaient souvent à un grand nombre de serviteurs quelques-uns de leurs anciens compagnons de bataille, avaient été jusqu'alors à l'abri du pillage pendant les guerres que les Francs se faisaient entre eux ; mais lorsque les Normands se furent répandus de tous côtés, leurs portes et leurs murailles ne se

trouvant plus assez fortes pour résister à de pareils ennemis, chacun se mit à environner sa demeure d'un large fossé, et bientôt après à élever d'épaisses murailles surmontées de hautes tours, d'où l'on pouvait découvrir tout ce qui paraissait à une très-grande distance. C'est à cette sorte d'habitations des seigneurs francs de cette époque, entourées de fossés profonds et de murs inébranlables, que l'on a donné le nom de CHATEAUX FORTS.

Rien n'était plus triste, à la vérité, que l'aspect de ces demeures seigneuriales où l'on ne pouvait pénétrer que par une seule ouverture, fermée d'un pont-levis, c'est-à-dire d'un pont mobile en bois garni de fer, qui s'abattait à volonté sur le fossé pour laisser entrer et sortir les soldats ou les paysans qui venaient chercher dans les châteaux forts un refuge contre les fureurs des Normands; à peine si la clarté du jour parvenait aux habitants de ces sombres retraites, à travers d'étroites lucarnes pratiquées dans l'épaisseur des murailles ou dans l'élévation des tours. Partout de fortes grilles de fer comme aux croisées d'une prison; point d'autre promenade que la plate-forme des remparts toujours garnis de machines de guerre, et pour harmonie le coassement des grenouilles dont les fossés de château ne manquaient jamais d'être peuplés.

Eh bien, cette mode de châteaux forts devint si générale en France, sous le règne de Charles le Chauve, qu'en peu d'années on vit toutes les provinces se hérisser de ces sortes de demeures; les monastères eux-mêmes furent entourés de murs et de fossés, les moines ne se croyant plus à l'abri du pillage sans cette précaution. Il semblait en vérité que tous les Francs se fussent condamnés à la captivité la plus rigoureuse, lorsqu'on voyait les habitations qu'ils s'étaient bâties.

Cependant ces forteresses construites de toutes parts pour se préserver des ravages des Normands et des autres aventuriers qui, comme au temps de

l'invasion des Barbares, passaient leur vie à courir les champs, au lieu d'imposer de la crainte aux brigands, n'avaient fait qu'en augmenter le nombre. Beaucoup de seigneurs francs, que la vie monotone qu'ils menaient dans leurs châteaux ne pouvait dédommager du profit qu'ils trouvaient à guerroyer dans les temps de troubles, reprenaient de temps à autre leur ancien métier, pour détrousser sur les chemins les marchands et les voyageurs : quelquefois même les traînant de force dans leurs forteresses, ils les plongeaient dans des cachots jusqu'à ce qu'ils eussent payé pour se racheter une forte somme d'argent qu'on nommait une Rançon ; et il n'y avait alors personne qui eût le pouvoir de prévenir de pareilles violences, parce que l'empereur Charles le Chauve lui-même était trop occupé de ses propres affaires, pour songer à défendre contre les seigneurs châtelains la vie et la liberté de ces pauvres gens, qui ne se mettaient plus en route, pour le moindre voyage, sans recommander leur âme à Dieu.

Alors des plaintes si générales s'élevèrent dans le royaume contre la construction de ces châteaux, dont le nombre augmentait tous les jours, que ce prince fut obligé d'ordonner par un capitulaire la démoli-
864.] tion de tous ceux qui avaient été élevés sans sa permission, et de défendre d'en bâtir de nouveaux ; mais personne ne tint compte des ordres ni de la défense d'un monarque qui n'était plus assez fort pour faire respecter ses volontés, et dont l'impuissance était telle, que tous ses efforts n'avaient pu empêcher les Normands de remonter avec leurs barques les fleuves et les rivières dont les bords étaient devenus le théâtre habituel de leurs dévastations.

En même temps, les comtes et les ducs qui, comme vous savez, étaient dans l'origine de simples officiers que les rois envoyaient dans les provinces pour y commander en leur nom, cessant de redouter le prince qui leur avait confié son autorité, profitè-

rent de la circonstance pour s'ériger à leur tour en seigneurs puissants et redoutables ; ils se construisirent comme les autres des châteaux forts : et lorsque Charles le Chauve leur envoya l'ordre de les démolir, ils méprisèrent ses capitulaires, lui répondirent qu'ils étaient les maîtres de la province qu'il leur avait confiée, et l'obligèrent même à souffrir qu'après eux leurs fils s'emparassent de leurs seigneuries,
comme d'un héritage légitime. Le faible [877.
Charles, ainsi outragé par ses sujets, ne crut pas pouvoir mieux faire que de céder à leurs prétentions ; et en peu d'années la France se trouva partagée entre une multitude de Ducs, de Comtes, de Marquis (c'est-à-dire de comtes des frontières), qui étaient plus maîtres dans le royaume que le roi lui-même.

L'un des seigneurs les plus puissants de cette époque, mes jeunes amis, était un illustre capitaine appelé ROBERT, que l'on avait surnommé LE FORT, à cause de son courage et de son habileté. Charles le Chauve, espérant se faire un appui d'un si vaillant homme, l'avait fait comte de Paris et d'ANJOU, l'une des provinces de France les plus exposées aux ravages des Normands dont les longues barques remontaient journellement la Loire; mais après avoir bravement défendu, pendant plusieurs
années, son territoire contre ces Barbares, [866.
Robert le Fort périt dans une bataille sur les bords de ce fleuve, et les hommes du Nord se répandirent alors sans obstacle sur tout le pays environnant.

Pendant ce temps, le pauvre peuple souffrait et gémissait, car les Normands ne pouvant escalader les inabordables forteresses où les seigneurs s'étaient retranchés, s'en dédommageaient amplement sur les chaumières des paysans qu'ils incendiaient après avoir égorgé le bétail, et enlevé tout ce qu'elles contenaient. Il n'y eut pas alors jusqu'aux églises et aux cloîtres qui ne devinssent la proie de ces sauvages, qui, détestant le christianisme sans le connaître, dépouillaient impitoyablement les lieux saints

de tout l'or et de tout l'argent qu'ils pouvaient y découvrir.

Les monastères et les églises renfermaient alors un grand nombre de reliques précieuses, c'est-à-dire de corps de saints et de saintes, que la vénération des fidèles conservait dans de magnifiques tombeaux ornés d'or et de pierreries. Les Normands, promptement instruits de cette circonstance, ne manquaient pas de tout bouleverser pour découvrir ces reliques qu'ils brisaient ensuite en mille morceaux; et souvent de pauvres moines qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite, furent pris et massacrés par ces Barbares, qui n'épargnaient même pas les femmes et les enfants. April 13 – 1864.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Genre de construction des châteaux forts. Intérieur des donjons ou citadelles. — Habillement des femmes au IXe siècle. — Croyances superstitieuses de cette période. — Ducs, Comtes et Marquis substitués aux Leudes et Antrustions de la première dynastie. — Composition musicale de Charles le Chauve. — *Hanap* d'or donné par ce prince à l'abbaye de Saint-Denis. — Tombeau de Charles le Chauve.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

865. Invasion et mort de Ragnard-Lodbrog en Angleterre.
871. Alfred le Grand reprend le West-Sex sur les Danois.
878. Leur roi Gothrun est forcé de recevoir le baptême.

LE SIÉGE DE PARIS.

Depuis l'an 877 jusqu'à l'an 888.

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter, mes jeunes amis, sur Louis II, dit LE BÈGUE, ainsi nommé à cause de l'extrême difficulté qu'il éprouvait à parler; vous saurez seulement que ce prince, qui était fils de Charles le Chauve, monta sur le trône de France après la mort de son père; mais il ne régna pas comme lui sur l'Italie dont les fils de Louis le Germanique s'étaient emparés. Louis le

Bègue, après un règne de deux années seulement, mourut très-jeune encore, laissant trois fils qui furent tous trois rois des Français, et dont je vous parlerai successivement. [879.

Les deux fils aînés de ce monarque se nommaient LOUIS III et CARLOMAN; une tendre affection les unissait l'un à l'autre, et la bonne comme la mauvaise fortune les trouva toujours inséparables. Ne pouvant espérer de reconquérir les provinces que les comtes et les seigneurs avaient usurpées sur leurs prédécesseurs, ces deux princes partagèrent entre eux le reste du royaume; et LOUIS III reçut pour sa part la Neustrie, tandis que Carloman prit le titre de roi d'Aquitaine.

Jamais peut-être en aucun temps le pauvre peuple de France n'avait été si malheureux que pendant cette période. En même temps que les Normands étendaient de tous côtés leurs ravages, dépeuplant les campagnes, et ne laissant debout sur leur passage ni châteaux, ni villages, ni monastères, les petits-fils de Charlemagne étaient contraints de marcher constamment les armes à la main, pour se faire respecter des seigneurs rebelles qui leur disputaient les lambeaux de leur héritage.

L'amitié la plus touchante régnait entre ces princes, sans que jamais la moindre jalousie la troublât un moment; car la jalousie, qui est un grand défaut, quel qu'en soit l'objet, devient un vice odieux entre deux frères dont le devoir est de tout partager sans dispute et sans regret.

Lorsqu'il leur arrivait d'aller ensemble à la guerre, c'était à qui des deux empêcherait son frère de s'exposer aux coups des ennemis ou à de trop grandes fatigues; et leur plus vive satisfaction était de se confier l'un à l'autre leurs plus secrètes pensées, parce qu'une confiance mutuelle est le premier besoin d'une véritable amitié.

De pareils princes semblaient faits pour un siècle meilleur, et en effet la Providence ne fit que les

montrer à la terre. Un accident déplorable coûta la vie au roi Louis III, qui montant un jour un cheval fougueux, fut emporté par cet animal avec tant de violence sous une porte basse, qu'il eut la tête fracassée.

882.] Son frère Carloman était encore tout entier à la douleur de sa perte, lorsque les seigneurs de Neustrie l'appelèrent à recueillir son héritage, en le suppliant de les secourir contre les Normands dont les ravages dans leur pays menaçaient de ne pas laisser pierre sur pierre. Carloman se rendit à leurs prières ; mais depuis la mort de son frère, la vie lui était devenue à charge, et soit à la guerre, soit à la chasse, il affrontait indifféremment les plus grands dangers, exposant ainsi une existence qui n'avait plus aucun charme à ses yeux. Un jour donc que ses chiens poussaient à outrance un sanglier furieux, le jeune roi se précipita devant ce terrible animal qui l'atteignit d'un coup de boutoir, 884.] sorte de défense naturelle dont le sanglier est armé, et le tua sur la place.

Chacun regretta amèrement ces deux aimables princes qui furent déposés ensemble dans le même tombeau, afin de ne point séparer après leur mort ceux qui avaient été si tendrement unis pendant leur vie.

Ce fut à un oncle des jeunes rois, que les seigneurs de Neustrie et d'Aquitaine offrirent après eux de régner sur ces deux royaumes. Ce prince était le plus jeune fils de Louis le Germanique, dont je vous ai parlé dans l'histoire de Louis le Débonnaire ; il régnait déjà sur l'Allemagne et sur l'Italie, et se trouvant ainsi possesseur de presque tous les États 884.] de Charlemagne, il prit, comme ce grand homme, le titre d'empereur d'Occident.

Charles le Gros, ainsi nommé à cause de son excessif embonpoint qu'il entretenait, dit-on, par une voracité digne du Romain Vitellius, n'avait point l'humeur guerrière : l'exiguïté de sa taille, et

ses formes disgracieuses lui donnaient un extérieur peu imposant, et malheureusement il manquait d'énergie au moral comme au physique. Aussi ayant rassemblé une grande armée pour combattre les Normands, il marcha au-devant d'eux; mais à l'approche des ennemis le courage lui manqua, et il leur abandonna sans résistance tout le pays qu'ils voulurent ravager.

Cependant ces Barbares, ne trouvant aucun obstacle sur leur passage, se dirigèrent vers Paris, où ils supposaient avec raison qu'ils trouveraient des trésors considérables et de riches églises à dépouiller. [885.

Déjà du haut des remparts de cette capitale, alors entièrement renfermée, comme vous savez, dans cette petite île que nous nommons aujourd'hui la Cité, on voyait au loin la fumée des villages réduits en cendres, et les eaux de la Seine roulant des cadavres que les Normands y avaient précipités. Les Parisiens consternés, se préparaient à mourir, puisque Dieu et les hommes paraissaient les avoir abandonnés, lorsque leur comte nommé Eudes, qui était le fils aîné du célèbre Robert le Fort, résolut de défendre les murs de leur ville jusqu' à la dernière extrémité.

Eudes ne se laissa donc point intimider par les démonstrations des Normands, qui essayèrent plusieurs fois vainement d'escalader les murailles, en poussant des hurlements sauvages que l'on entendait à une grande distance; il distribua des armes à tous les habitants, sans distinction d'âge et même de sexe, et soutint ainsi contre ces redoutables conquérants un siége qui ne dura pas moins de deux années.

Une foule de Parisiens furent tués dans ces combats, et la faim ou la misère en fit périr un plus grand nombre encore dans les rues de la ville; mais ceux qui leur survivaient auraient mieux aimé cent fois partager leur sort, que de tomber au pouvoir

des Normands, dont la barbarie ne leur laissait d'autre alternative que le plus dur esclavage, ou des tourments plus affreux que la mort elle-même.

Cependant l'empereur Charles le Gros, tout honteux de laisser aussi longtemps ce peuple intrépide exposé à tant de calamités, se mit à la tête d'une nouvelle armée que lui amenèrent les seigneurs d'Austrasie, de Neustrie et même de Germanie, car ces divers pays avaient été également ravagés par les Barbares, et se décida enfin à marcher au secours du comte Eudes.

Déjà les Normands avaient vu périr dans les combats un grand nombre de leurs meilleurs soldats, et les Parisiens, réduits aux plus cruelles angoisses, continuaient d'opposer à leurs assauts le courage du désespoir : aussi, lorsque les Barbares apprirent que l'armée de l'empereur approchait, leur première pensée fut-elle de se disposer à la retraite ; et personne ne douta que le moment ne fût venu où Charles allait enfin délivrer le royaume de ces terribles envahisseurs : mais il n'en fut point ainsi, et la honteuse faiblesse de Charles le Gros vint démentir toutes ces prévisions.

Ce prince, dont nous savons déjà que la guerre et ses hasards n'étaient point l'élément favori, s'était flatté que son approche suffirait pour imposer aux assiégeants ; mais lorsque des hauteurs de Montmartre, qui dominent Paris, il vit briller au soleil les lances des Normands, il ne se sentit plus assez rassuré pour risquer les chances d'une bataille que toute son armée demandait à grands cris ; et il fit offrir secrètement au chef des ennemis une grosse somme d'argent, pour qu'il conduisît ses soldats dans un autre pays.

Les Normands acceptèrent avec joie cette proposition, et se retirèrent en méprisant la lâcheté de ce prince, qui avait préféré leur donner ses trésors plutôt que de se mesurer avec eux.

La vaillante nation des Francs fut indignée de voir qu'il payât ainsi des adversaires qu'il eût été

glorieux d'exterminer en les combattant en bataille rangée; les seigneurs qui avaient pris les armes déclarèrent d'une voix unanime qu'ils ne pouvaient plus obéir à un prince indigne de commander à des hommes de cœur; et Charles, ayant cherché un refuge en Allemagne, où il se flattait peut-être encore que le bruit de sa honte ne serait point parvenu, ses sujets eux-mêmes le dépouillèrent du titre d'empereur, et le reléguèrent dans un abbaye de cette contrée, où il mourut l'année suivante, étranglé, dit-on, par ses propres domestiques ! [888.

Avec Charles le Gros, finit l'empire d'Occident que Charlemagne avait fondé. Sept royaumes se formèrent des vastes débris des États que ce grand prince avait possédés; ce furent ceux d'Italie, d'Allemagne, de Lorraine, de Bourgogne, de Provence, de Navarre, et enfin celui de France, sans compter une multitude de seigneuries indépendantes qu'il serait trop long de nommer ici. Il faudra donc tâcher d'apprendre à connaître sur une carte géographique la position de ces différents royaumes, et surtout de vous rappeler que c'est à cette époque qu'il faut, à proprement parler, faire remonter l'origine de la plupart des États qui existent aujourd'hui dans cette partie de l'Europe.

Plusieurs années après le siége de Paris, un des successeurs de Charles le Gros céda aux Normands, pour mettre fin à leurs ravages, une belle province maritime de France où ils s'établirent, et qui prit dès lors le nom de NORMANDIE. Ces peuples devinrent donc Français comme les habitants des autres parties du royaume, mais pendant bien longtemps encore il y eut des personnes qui conservèrent l'habitude de dire tous les jours une prière pour demander à Dieu d'être préservées de la fureur des Normands.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

878. Suite du règne d'Alfred le Grand en Angleterre.

LA FÉODALITÉ.

Depuis l'an 888 jusqu'à l'an 923.

Comme ce n'est point seulement l'histoire des rois de France, mais celle de tous les Français que je veux vous raconter, il est bon que vous sachiez ce qui eut lieu dans les Gaules après la chute de l'empire d'Occident, et quelle fut à cette époque l'origine du régime FÉODAL ou de la FÉODALITÉ, dont vous aurez sans doute à vous occuper plus d'une fois dans le cours de vos études historiques.

J'ai eu occasion de vous faire connaître, il n'y a pas longtemps, par quelle circonstance les campagnes s'étaient tout à coup hérissées d'une multitude de châteaux forts, derrière lesquels les seigneurs francs, les abbés des monastères, et même les évêques venaient se mettre à l'abri des ravages des Normands et des autres aventuriers qui couraient le pays. Mais il n'y avait pas seulement des seigneurs dans les Gaules, et tout le monde n'était pas assez riche pour se construire un château où il pût se retirer avec sa famille. Les pauvres paysans surtout étaient exposés à toute la furie des Normands, et comme il n'y avait ni roi, ni prince, ni duc, ni comte qui prît pitié d'eux, ces malheureux se voyaient abandonnés sans secours à tous les fléaux qu'entraînent la guerre et la dévastation.

Cependant les seigneurs, retranchés derrière leurs épaisses murailles, avec un petit nombre de domestiques, se fussent bientôt trouvés dans l'embarras, s'ils eussent laissé périr au pied de leurs donjons les paysans qui les nourrissaient en cultivant leurs champs, et qui au moment du danger pouvaient leur servir de soldats.

Alors ces seigneurs dirent aux paysans : " Si vous consentez à cultiver les champs qui s'étendent autour de nos châteaux, et à nous donner chaque année une

partie de vos récoltes, lorsque les Normands s'approcheront, nous vous permettrons de vous retirer derrière nos murailles avec vos femmes, vos enfants, vos bestiaux, et tout ce que vous pourrez soustraire aux Barbares. Nous vous rendrons justice lorsque vous viendrez nous la demander, et nous rebâtirons vos maisons quand elles auront été brûlées. Mais aussi lorsque nous irons à la guerre, vous serez obligés de nous suivre avec vos armes pendant quarante jours ; il ne vous sera plus permis d'aller demeurer ni même de prendre une femme sur la terre d'un autre seigneur sans notre autorisation ; vous serez notre propriété, vous, vos enfants, votre charrue, votre bétail, vos maisons ; vous viendrez cuire votre pain dans un four qui nous appartiendra ; nous pourrons vous vendre avec la terre que vous cultiverez, mais jamais sans elle, et l'on vous appellera du nom de SERFS, ce qui veut dire esclaves."

Les pauvres paysans étaient si malheureux dans ce temps-là, mes bons amis, qu'ils acceptèrent avec joie les propositions de leurs puissants voisins ; et comme il n'y a personne au monde qui puisse absolument se suffire à soi-même, on ne vit bientôt plus dans toutes les Gaules que des seigneurs et des serfs.

Mais parmi ces ducs, ces comtes, ces évêques, ces abbés, possesseurs de châteaux forts, qui leur assuraient la domination du pays, il s'en trouvait de plus puissants les uns que les autres, parce qu'ils avaient un plus grand nombre de serfs, ou des châteaux mieux fortifiés. Ceux donc qui étaient les plus forts dirent aux plus faibles :

" Si vous voulez nous rendre hommage pour votre terre, c'est-à-dire vous engager à nous être fidèles, à ne point disposer de votre château, de vos fils, de vos filles, sans notre permission, et à nous suivre à la guerre avec les serfs de vos domaines, toutes les fois que nous vous appellerons, alors nous vous protégerons contre vos ennemis ; nous nous opposerons

formellement à la démolition de vos murailles et à la dévastation de vos terres ; nous vous rendrons justice si vous nous la demandez, et l'on dira que nous sommes vos SUZERAINS et que vous êtes NOS HOMMES LIGES OU NOS VASSAUX."

Or, vous comprenez aisément que parmi cette multitude de seigneurs, il ne s'en trouva guère qui ne fussent plus ou moins puissants que leurs voisins, de sorte qu'en quelques années toute la France fut couverte de seigneuries dont les possesseurs étaient les hommes liges les uns des autres ; et l'on appela cet ordre de choses le régime Féodal ou la FÉODALITÉ, parce que la fidélité au suzerain, ou, comme on disait alors, la FÉAUTÉ, était le premier de tous les devoirs. Les terres qui se trouvaient soumises à ce régime reçurent le nom de FIEFS ; et pour augmenter le nombre de leurs vassaux, la plupart des seigneurs eurent l'idée de diviser leurs domaines en une multitude de petits fiefs, qui assujettissaient au devoir féodal les familles de ceux qui les acceptaient.

Quant au pauvre peuple, ce fut lui qui porta tout le poids de ce régime où il était compté pour si peu ; c'était à lui de combattre lorsque les seigneurs se disputaient entre eux ; c'était à lui de bâtir ces forteresses massives qui servaient ensuite à le contenir dans l'obéissance ; c'était encore lui qui arrosait de ses sueurs le sillon dont la récolte appartenait en grande partie à son maître, et de son sang le champ de bataille où il plaisait à celui-ci de le traîner.

L'horreur de cette situation misérable des serfs de la campagne était encore accrue par la cruauté de la plupart des seigneurs, presque tous ignorant les premiers devoirs de la religion et de l'humanité. En butte aux traitements les plus barbares de la part de ces maîtres impitoyables, la moindre faute les exposait à des châtiments atroces, tels que la mutilation d'un membre, ou la privation de la vue ; trop heureux encore quelquefois s'ils ne se voyaient pas

condamnés à expirer sous le bâton, ou à languir jusqu'à leur dernier soupir dans les ténèbres d'un cachot dont les portes se fermaient à jamais sur eux.

Les serfs de plusieurs provinces du royaume étaient tenus de battre l'eau des fossés du château féodal pendant la nuit pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil du seigneur par leurs coassements; dans quelques autres, il leur était interdit de tuer un bœuf ou un porc pour leur nourriture, sans apporter aussitôt à leur maître les pieds et la langue de cet animal. Dans presque toute la France, les prémices des moissons ou des vendanges étaient la propriété des seigneurs, qui s'attribuaient d'ailleurs le droit absolu de disposer des biens de leurs serfs comme de leurs personnes. Il ne faut pourtant point confondre, mes jeunes amis, les serfs des campagnes, à cette époque, avec les esclaves achetés autrefois sur les marchés publics, et qui étaient le plus souvent des prisonniers de guerre. Le nombre de ces esclaves était considérablement diminué dans les Gaules depuis que les Barbares s'étaient convertis au christianisme, parce que notre religion ne permet pas aux hommes de priver leurs semblables de la liberté; ceux-ci d'ailleurs servaient comme domestiques dans l'intérieur des maisons, tandis que les serfs appartenaient à la terre sur laquelle ils étaient nés, et on les regardait vulgairement comme "attachés à la Glèbe," c'est-à-dire au champ qu'ils étaient tenus de cultiver de leurs mains.

Charles le Gros avait à peine rendu le dernier soupir, qu'un certain nombre de seigneurs élevèrent au trône de France le vaillant comte Eudes, l'un d'entre eux, et celui-là même qui avait si courageusement défendu Paris contre les Normands.

Eudes n'était point de la famille des Karolings, et pour cette raison beaucoup de ducs et de comtes de l'autre côté de la Loire, et même plusieurs de ceux

de Neustrie, refusèrent de lui obéir; mais comme il possédait un grand nombre de châteaux forts et de domaines fort étendus, un évêque lui posa la couronne sur la tête, et il est mis ordinairement au nombre des rois de France.

Cependant les seigneurs de Neustrie qui avaient refusé de se soumettre au comte Eudes, se souvinrent tout à coup qu'il existait encore un prince de la
893.] famille de Charlemagne, qu'ils proclamèrent roi de France sous le nom de CHARLES III.

Charles III était le plus jeune frère des rois Louis III et Carloman, et ce fut lui qui, pour mettre un terme aux ravages des hommes du Nord, leur abandonna cette belle province à laquelle ils ont donné leur nom, et dont faisait alors partie le pays des
911.] Bretons. ROLLON, duc des Normands, après s'être fait baptiser, reconnut même le roi des Français pour son suzerain.

Or, il était d'usage, en pareil cas, d'observer certaines cérémonies auxquelles le chef barbare eut bien de la peine à se soumettre: il fallait d'abord que la vassal mît ses deux mains dans celles de son seigneur, pour lui témoigner qu'il renonçait à user de sa force sans sa permission. Rollon fit d'abord quelques difficultés de consentir à cet arrangement; mais ce fut bien pis encore lorsqu'on lui apprit qu'il devait, en signe de soumission, fléchir un genou devant le roi franc, et même lui baiser le pied. Cette fois le Barbare se refusa absolument à ce cérémonial humiliant, et tout ce que l'on put obtenir de lui fut de charger un de ses officiers d'accomplir cette formalité. Il désigna donc pour cet office un Normand de sa suite, dont la taille était si élevée et l'humeur si insolente, qu'au lieu de se baisser, cet homme grossier saisit rudement la jambe du monarque, et la leva si haut qu'il le fit tomber à la renverse. Cette chute, dans une occasion si solennelle, fut considérée comme un fâcheux pronostic qui ne tarda pas à se vérifier, car le sort de Charles devint

bientôt l'un des plus déplorables qu'un roi puisse encourir.

En effet, les seigneurs neustriens qui l'avaient appelé au trône, s'apercevant bientôt de la faiblesse de son caractère, se déclarèrent contre lui dans une assemblée, et rompirent en sa présence des brins de paille pour signifier qu'ils se brouillaient à jamais avec ce monarque qu'ils ne pouvaient estimer. Ce fut même à cette occasion que Charles, qui n'eut pas la force de les faire rentrer dans le devoir, reçut le surnom de SIMPLE, qui lui est resté, et qui signifie un homme peu habile et peu spirituel.

Peu de temps après cet événement, ce prince infortuné, réduit à la seule ville de LAON, l'une des plus fortes de France, et dont il était le seigneur (car il fallait bien que les rois eussent aussi des seigneuries,) tomba au pouvoir de ses ennemis, qui lui firent passer en prison la plus grande partie de sa vie.

L'intention des seigneurs mutinés avait été aussi de saisir la reine Ogine, femme du roi captif, et son fils Louis, alors âgé de trois ans seulement; mais cette princesse, qui était fille d'un roi d'Angleterre, avertie de leurs desseins, trouva moyen de s'embarquer sur un navire qui les conduisit dans cette île où ils se trouvèrent à l'abri des embûches de leurs ennemis.

Sur ces entrefaites, le roi Eudes étant venu à mourir, les seigneurs français, qui commençaient à prendre l'habitude de faire et de défaire leurs rois, conduisirent dans la cathédrale de Reims un frère de ce monarque, et obligèrent l'évêque de cette ville à lui conférer l'onction sainte sous le nom de ROBERT Ier; mais ce prince ne jouit pas longtemps de cette élévation; il périt sous les murs de Soissons, dans une bataille livrée contre les partisans de Charles le Simple, qui, délivré un moment par cet événement, ne put pourtant pas finir ses jours en liberté. Par un nouveau jeu de son inconstante

[922.

fortune, il retomba bientôt après au pouvoir de ses ennemis, et mourut, l'année suivante, au château de PÉRONNE, en Picardie, où il avait trouvé sa dernière prison.
923.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Costume et chaussure de Charles le Simple. — *Dalmatique* fourrée d'hermine. — Caractère particulier du régime féodal. — Usage du *haubert* et de l'*habit maillé*. — Formes juridiques observées sous la Féodalité. — *Plaids* de la *Porte* et jugement *entre les Lions*. — Solennité des banquets féodaux.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

906. Ravages des Magyars ou Hongrois en Allemagne et en Italie.
911. Conrad Ier, roi d'Allemagne, de la maison de Franconie.
919. Henri Ier, dit l'Oiseleur.
924. Meurtre de Bérenger Ier, roi d'Italie

LES DERNIERS KAROLINGS.

Depuis l'an 929 jusqu'à l'an 986.

Je ne sais, mes jeunes amis, si dans les histoires que je viens de vous raconter, vous aurez remarqué que je me suis servi plusieurs fois du mot de FRANCE pour désigner le pays que jusqu'ici nous avions nommé la Gaule : c'est qu'en effet pendant les troubles qui suivirent le règne désastreux de Louis le Débonnaire, les Francs, les Bourguignons, les Gaulois, les Visigoths et tous les autres peuples qui depuis si longtemps occupaient ce territoire, avaient cessé de se distinguer entre eux par leurs noms particuliers, pour ne plus former qu'une seule et même nation, un seul et même peuple, auquel on a donné le nom commun de FRANÇAIS, que nous avons toujours conservé depuis.

Déjà, d'une extrémité à l'autre de l'ancienne Gaule, on ne parlait plus qu'un seul langage, appelé LANGUE ROMANE, et formé du mélange du latin avec la langue teutonique des Barbares. Cette circonstance est

fort remarquable, parce que c'est de cette langue romane qu'est venue avec le temps celle que nous parlons aujourd'hui.

Ce fut dans la province de Neustrie, où les Francs étaient les plus nombreux, que le langage roman prit d'abord naissance, mais insensiblement il se répandit dans toutes les provinces gauloises, excepté pourtant en Bretagne, dont les habitants conservent même encore de nos jours un idiome particulier que l'on croit être l'ancienne langue celtique.

Cependant, sous les derniers Karolings, la langue romane n'était point encore adoptée par toutes les classes de la nouvelle nation française : les princes de la maison royale surtout conservaient obstinément leur langage germanique ; les évêques, dans leurs assemblées, n'employaient que le latin ; mais les seigneurs et le peuple en général ne parlaient que le roman.

Dans le temps que Charles le Simple languissait au château de Péronne, les plus puissants seigneurs du royaume, parmi lesquels on distinguait HUGUES LE BLANC, comte de Paris, fils du roi Robert Ier, et possesseur d'un grand nombre de fiefs considérables, jugèrent à propos d'appeler au trône l'un d'entre eux, nommé RAOUL, duc de Bourgogne, qui avait épousé l'une des petites-filles de Robert le Fort. [923.

Raoul n'était point non plus de la famille des Karolings ; mais ce fut précisément pour cette raison que les seigneurs français le portèrent au trône. Depuis que l'on s'était aperçu que les descendants de Charlemagne affectaient de conserver leur langue barbare, la nouvelle nation ne les voyait plus qu'avec défiance, et leur reprochait de se regarder plutôt comme les princes des Germains, que comme ceux des Français. Le roi Raoul était pieux, sage et généreux ; et, satisfait d'être un des plus puissants suzerains de France, il n'ambitionnait point cette couronne qui avait causé le malheur de tant d'autres ;

mais il céda aux instances de Hugues le Blanc, son beau-frère, et accepta la royauté.

Vous allez me demander peut-être pour quel motif le comte Hugues était ainsi surnommé LE BLANC; et je dois en effet vous faire connaître que ce surnom lui fut donné, dit-on, à cause de la couleur de l'armure qu'il portait habituellement dans les batailles, où chaque seigneur adoptait une couleur particulière, afin que ses compagnons d'armes pussent le distinguer parmi les combattants.

Raoul, qui ne régna que quelques années, mourut sans postérité; et la plupart des Français pensèrent alors que Hugues accepterait à son tour la royauté; mais il s'en fallait bien que cette dignité parût digne d'envie au comte de Paris, et ce fut lui au contraire qui proposa aux seigneurs assemblés d'offrir la couronne au jeune fils de Charles le Simple, que sa mère Ogine avait autrefois conduit en Angleterre.

Plusieurs seigneurs français s'embarquèrent donc pour cette contrée, qui, comme vous savez, est une île; et comme le jeune Louis était encore de l'autre côté du détroit qui sépare les deux pays lorsqu'il
936.] fut proclamé roi de France, on lui donna le nom de Louis IV ou d'OUTRE-MER, sous lequel il est connu dans l'histoire.

Hugues le Blanc se rendit avec beaucoup d'autres seigneurs sur le rivage où le nouveau monarque devait débarquer, et l'accompagna en grande pompe jusqu'à la ville de Laon, où il fut sacré roi de France.

Or, c'était justement dans cette même ville, transformée, à cette époque, en capitale du royaume, parce qu'elle était la seule qui appartînt en propre à la famille des Karolings, que Charles le Simple avait passé captif la plus grande partie de son existence, et le choix de cette résidence ne fut point heureux pour son successeur.

Louis IV, qui n'avait que seize ans lorsqu'il fut ainsi appelé au trône, consentit d'abord à suivre les

conseils de Hugues, mais, ensuite, il eut la mauvaise pensée de se conduire par lui-même, et commit plusieurs fautes qui lui suscitèrent de nombreux ennemis. Louis d'Outre-Mer eût mieux fait sans doute de se confier entièrement à l'expérience et au dévouement de ceux qui l'avaient ramené en France: mais son plus grand tort fut de se brouiller avec le vaillant Hugues, et celui-ci, indigné de son ingratitude, l'abandonna au pouvoir des Normands et des autres ennemis de la race carlovingienne; il eût même passé peut-être, comme son père la plus grande partie de sa vie dans une étroite prison, si la reine Cerberge, sa femme, qui était la belle-sœur de Hugues, n'eût obtenu de ce seigneur de l'arracher au triste sort qui le menaçait.

On ne sait pourtant pas ce qui serait résulté de la rivalité de ces deux princes, entre lesquels se divisaient les seigneurs français, parce que l'un leur représentait le rejeton de l'illustre dynastie des Karolings, tandis que l'autre était à leurs yeux le chef de la nouvelle nation française; lorsque Louis d'Outre-Mer étant à la chasse dans une forêt des environs de Reims, fit une chute de cheval, dont il mourut peu de jours après. [964.

Cette fois encore personne ne douta que Hugues le Blanc ne plaçât sur sa propre tête la couronne de France; mais ce grand homme aimait mieux faire des rois que de le devenir; et comme Louis IV avait laissé deux fils en bas âge, nommés Lothaire et Charles, il conduisit lui-même à Reims l'aîné de ces princes, et le fit sacrer roi des Français.

Cet événement fut le dernier auquel prit part Hugues le Blanc: ce vaillant prince étant tombé malade quelque temps après, laissa en mourant sa puissance à ses trois fils, dont l'aîné, Hugues, duc de France et comte de Paris comme son père, fut surnommé Capitou ou Capet, ce qui voulait dire alors un homme de tête et de cœur.

Tant que Charles, ce jeune frère du roi Lothaire

auquel Hugues le Blanc n'avait point songé dans le partage du royaume, ne fut qu'un enfant, il ne se montra point jaloux que la royauté eût été donnée tout entière à son aîné; mais lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, la vue de la grandeur de son frère excita en lui un si vif ressentiment, qu'il prit la résolution de lui disputer cette couronne royale qu'il convoitait, quoiqu'elle fût encore alors, comme celle de ses prédécesseurs, environnée de mille périls.

Quittant alors furtivement la France, Charles se rendit auprès d'OTHON II, roi de Germanie, qui était un de ses cousins, et décida ce prince à déclarer la guerre à Lothaire, et à marcher sur Paris avec une armée considérable; parvenu même aux portes de cette capitale, il monta sur les hauteurs de Montmartre pour apercevoir cette grande ville, dont il s'était flatté de se rendre maître sans combat; mais il n'alla pas plus loin, et se retira en déclarant hautement qu'il n'était venu jusqu'à cet endroit que pour faire chanter par son armée une messe que l'on pût entendre de l'église NOTRE-DAME, qui est la cathédrale de Paris.

980.] Personne ne fut dupe de cette forfanterie, parce qu'il était peu vraisemblable que le roi Othon fût venu de si loin avec soixante mille soldats, uniquement pour faire chanter une messe, comme il l'affirmait; et en effet, l'on ne tarda pas à découvrir que la cause de cette retraite précipitée n'était autre que l'approche de Lothaire et de Hugues Capet, qui ayant réuni des troupes, s'avançaient résolûment pour tenter les chances d'une bataille.

Le prince allemand eut donc à peine le temps de se retirer en toute hâte, mais complétement battu peu de jours après par les Français au passage de la rivière d'AISNE, auprès de Soissons, il ne dut son salut qu'à une trêve que lui accorda le roi Lothaire, qui ne voulait point la perte de son cousin.

Cette modération de Lothaire irrita les seigneurs

français, qui lui reprochèrent, comme ils l'avaient déjà reproché à son père et à son aïeul, d'être plus Germain que Français. Un certain nombre d'entre eux, qui lui étaient restés fidèles jusqu'à ce jour, tournèrent toutes leurs espérances du côté de Hugues Capet ; et on put prévoir dès lors que la dynastie des Karolings touchait à sa fin.

Lothaire ne survécut que quelques années [986.
au mécontentement général de la nation ; et lorsqu'il mourut, empoisonné, dit-on, par la reine Emma sa femme, peu de Français le regrettèrent. Son fils, Louis V, surnommé le Fainéant, sans doute parce qu'il était infirme de corps et d'esprit, lui succéda sur le trône ; mais ce prince [987.
mourut après un règne de deux ans seulement, et dans sa personne s'éteignit, en France, l'illustre dynastie dont Charlemagne avait été le fondateur.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

962. Défaite des Hongrois sur le Lech.

965. Conquête de l'Italie par Othon le Grand. — Il est couronné empereur d'Occident par le pape Jean XII.

L'EXCOMMUNICATION.

Depuis l'an 987 jusqu'à l'an 1032.

En parcourant l'histoire de cette période, mes jeunes amis, il semblerait que l'extinction de la famille des Karolings en France dut produire une grande sensation parmi les seigneurs féodaux qui s'étaient partagé les provinces du royaume sous les derniers règnes de cette maison. Eh bien, il n'en fut point ainsi : chacun d'eux, retranché dans son château ou renfermé dans sa ville, ne prit aucun intérêt à la destinée d'une royauté dont il ne pouvait plus attendre ni bien ni mal ; et quoique l'on plaignît généralement le sort de cette famille, dont les

fondateurs avaient régné si glorieusement autrefois sur la nation franque, il ne se trouva pas un seigneur qui tentât de prendre les armes en faveur du prince. Charles, auquel on reprochait d'ailleurs, avec juste raison, d'avoir attiré l'armée du roi de Germanie au sein du royaume.

Cette circonstance parut si favorable à Hugues Capet pour se faire décerner le titre de roi des Français, qu'après avoir convoqué à Soissons une assemblée des principaux seigneurs de l'ancienne Neustrie, et avec l'aide des ducs de Bourgogne et
987.] de Normandie qui étaient ses parents et ses amis, il se fit sacrer à Reims par l'évêque de cette ville, avec les cérémonies observées depuis les plus anciens temps de la monarchie.

Ce fut ainsi que la postérité de Robert le Fort fut appelée à monter sur le trône de Charlemagne, à l'exclusion des derniers descendants de ce grand prince ; et Hugues Capet devint le fondateur de la troisième dynastie de nos rois, auxquels on a donné le nom de Capétiens.

Cependant le titre de Roi que venait de prendre le comte de Paris n'ajoutait rien à l'étendue de la puissance dont il avait joui jusqu'alors ; son royaume se bornait exactement au duché de France et aux autres domaines qu'il tenait de son père ; et si vous jetez les yeux sur la carte du pays à cette époque, vous verrez que les États du nouveau roi, entièrement compris entre la Meuse et la Loire, se trouvaient resserrés de toutes parts par les duchés de Bourgogne, de Normandie et de Bretagne, dont les titulaires avaient pourtant consenti à être les hommes liges, ou, comme on l'a dit depuis, les grands Feudataires de la couronne. Mais Hugues Capet appartenait réellement à la nouvelle race française ; il possédait de nombreux châteaux forts ; une foule de seigneurs se reconnaissaient ses vassaux, et pardessus tout personne n'ignorait quel était son caractère énergique.

Pendant ce temps le prince Charles, prétendant que la couronne de France devait lui appartenir après la mort de son neveu Louis le Fainéant, trouva moyen de s'introduire dans cette même ville de Laon qui paraissait destinée à servir de prison à toute sa famille, et ayant réuni quelques serviteurs, il se flatta un moment que les seigneurs français viendraient se rallier autour du dernier représentant de la race carlovingienne. Mais cet espoir fut cruellement déçu; personne ne parut devant les murailles de Laon, que lui-même n'osait point perdre de vue, si ce n'est Hugues Capet, qui, à la tête d'une armée, lui livra pluiseurs assauts meurtriers, où les dernières ressources de son parti s'épuisèrent.

C'est une triste vérité qui ressort à toute moment des enseignements de l'histoire, mes jeunes amis, que les princes malheureux conservent rarement des amis, et même que la plupart du temps leurs propres serviteurs, non contents de les abandonner, sont les premiers à les trahir. Ce fut précisément ce qui arriva au prince Charles, qui ayant placé toute sa confiance dans l'évêque de Laon, nommé Adalbéron, se vit cruellement trahi par ce prélat, qui fit offrir secrètement à Hugues Capet de lui ouvrir les portes de cette ville.

Le roi reçut avec joie cette proposition, malgré le mépris que lui inspirait sans doute une telle action; et quoiqu'il détestât les traîtres, il ne manqua pas de profiter de la trahison. Le malheureux prince fut donc surpris dans son lit par les soldats de Hugues Capet, qui le conduisirent dans une tour à Orléans, où il mourut quelques années après de tristesse et d'ennui, ainsi que la princesse sa femme. Deux jeunes princes qui lui survécurent furent bannis de France après la mort de leurs parents, et se réfugièrent auprès du roi de Germanie leur cousin, qui leur accorda le duché de Lorraine à titre de fief, c'est-à-dire à condition qu'ils se reconnaîtraient ses hommes liges, eux et leur postérité. Ces princes

devinrent par la suite la tige de l'illustre maison de Lorraine, qui a donné depuis des empereurs à l'Allemagne, et dont j'aurai sans doute occasion de vous reparler dans cette histoire.

Hugues Capet, se voyant déjà avancé en âge, voulut que son fils Robert fût sacré à Reims,
996.] comme lui-même l'avait été, afin que personne, après sa mort, ne contestât à son successeur le titre de roi de France. Il est à remarquer que l'exemple ainsi donné par Hugues Capet de faire sacrer, de son vivant, le roi qui devait lui succéder, fut imité par tous les premiers Capétiens, tant qu'ils ne pensèrent pas que leur droit héréditaire à la couronne fût suffisamment établi par leur naissance.

Robert, second roi de ce nom qui régna en France, avait une cousine nommée Berthe, qui était une personne si accomplie que ce prince, touché de ses vertus, résolut de l'appeler à partager son trône en la prenant pour femme.

Telles étaient cependant la douceur et la modestie de la jeune Berthe, qu'elle refusa d'abord cette grandeur inattendue, mais elle céda enfin aux prières de son cousin, et consentit, pour l'amour de lui, à supporter cette élévation qui devait lui devenir bien funeste. Or, il faut que vous sachiez que dans ce temps-là il était défendu aux personnes qui étaient cousin et cousine, ou qui avaient été parrain et marraine d'un même enfant, de jamais se marier sans en avoir obtenu la permission du pape. Malheureusement, dans leur jeunesse, Berthe et Robert avaient tenu ensemble un enfant sur les fonts de baptême, parce que personne alors ne prévoyait qu'ils dussent être unis.

Quoique le roi Robert, en épousant sa cousine, n'eût cependant pas fait une action répréhensible, il avait commis, par ignorance sans doute, une faute grave en ne sollicitant pas préalablement du pontife romain l'autorisation nécessaire en pareil cas : et cette omission devint en effet pour les deux époux une source inépuisable d'infortunes.

Il n'en fallut pas davantage pour que le pape, qui se nommait alors GRÉGOIRE V, enjoignît au monarque français de renvoyer Berthe qui ne pouvait plus être sa femme ; mais Robert, refusant d'obéir à cette décision sévère, déclara qu'il préférerait la mort au malheur de se séparer d'une princesse qui lui était si chère.

Alors le pape, voyant que ce prince résistait aussi ouvertement à ses avertissements, le frappa d'EXCOMMUNICATION, c'est-à-dire lui défendit d'entrer désormais dans les églises, et de communier avec les fidèles jusqu'à ce qu'il se fût soumis à ses volontés. [998.

C'était à cette époque un terrible châtiment que cette excommunication ; car, dès qu'on apprit en France que le roi et la reine étaient excommuniés, personne n'osa plus s'approcher d'eux, pas même leurs parents et leurs serviteurs. Les pauvres mêmes auxquels Berthe se plaisait chaque jour à distribuer des aumônes de sa propre main, s'enfuyaient à son approche ; et c'était là ce qui affligeait le plus cette charitable princesse.

Il ne resta dès lors auprès des jeunes époux que deux domestiques, chargés de préparer leur nourriture ; et encore ces fidèles serviteurs étaient-ils tellement frappés de terreur, qu'ils brisaient aussitôt les vases dont le monarque s'était servi pour boire et pour manger, et jetaient au feu les aliments qui restaient de ses repas.

Pendant ce temps, le royaume était en interdit, c'est-à-dire qu'on ne disait plus la messe dans les églises ; les tableaux qui s'y trouvaient étaient couverts d'un voile noir ; les statues de saints avaient été descendues de leurs niches et revêtues d'habits de deuil, et il était défendu de faire entendre le son des cloches, même pour les funérailles des morts.

Le peuple était plongé dans une si grande consternation, que la bonne reine se jeta aux pieds du

roi pour le supplier de la renvoyer, puisqu'elle était assez malheureuse pour causer autant de tristesse; mais Robert ne pouvait encore se résigner à la voir s'éloigner sans retour.

Tout à coup le bruit se répandit parmi le peuple que la reine venait de mettre au monde un monstre qui avait une queue de serpent et une tête d'oie sauvage; les personnes raisonnables ne crurent pas à ce prétendu prodige; mais la populace, qui était alors très-ignorante, ne douta pas un instant qu'un pareil phénomène ne fût la punition du mariage du roi avec sa cousine.

Enfin, Robert, touché de l'affliction toujours croissante de ses sujets, consentit au départ de la triste Berthe; et cette princesse infortunée se retira au couvent de Chelles, autrefois fondé par la reine Bathilde, où elle vécut encore plusieurs années dans la pratique de toutes les vertus. Quant au roi, il ne put jamais cesser de la regretter, quoiqu'on l'eût contraint peu de temps après de prendre pour femme une autre princesse, nommée CONSTANCE DE PROVENCE, qui le rendit père de quatre fils.

La Providence accorda au roi Robert, qui se plaisait, dit-on, à se mêler aux moines de Saint-Denis pour chanter les louanges de Dieu, la force de supporter toutes les amertumes de sa vie. Sa seule consolation était de répandre sur son peuple d'abondantes aumônes, dont la charitable Berthe lui avait
1031.] inspiré la douce habitude; et lorsque, suivant la coutume, son corps fut transporté dans cette abbaye pour y célébrer ses funérailles, on entendait de toutes parts des pauvres s'écrier en pleurant: "Nous avons perdu le meilleur des rois."

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

998. Dynastie des Gaznévides dans l'Inde.
1001. Massacre des Danois en Angleterre le jour de Saint-Brice.
1019. Première apparition des Normands en Italie.
1028. Origine et progrès des Turcs Seljoucides dans l'Asie Mineure.
1031. Décadence rapide du califat de Cordoue en Espagne.

LA TRÊVE DE DIEU.

Depuis l'an 1031 jusqu'à l'an 1060.

Quatre rois du nom de HENRI ont régné à diverses époques sur la France, et comme le fils de Robert II est le plus ancien de ces princes, il a été appelé HENRI Ier.

Depuis que les seigneurs féodaux, par la construction de leurs inébranlables châteaux forts, s'étaient vus presque sans partage, sous les derniers Karolings, les dominateurs absolus des campagnes, il arrivait fréquemment, mes jeunes amis, que ces rudes batailleurs se disputassent par les armes des lambeaux de provinces ou de territoire. Aussi comprendrez-vous aisément que, du temps de Henri Ier, la plupart des provinces de France fussent à tout moment le théâtre de ces guerres particulières où des ducs, des comtes, des marquis, ravageaient les terres de leurs voisins, incendiaient les chaumières de leurs paysans, et tuaient ou enlevaient leurs serfs pour les transporter sur leurs propres domaines ; de sorte que dans certaines contrées la terre demeurait sans culture, parce que personne n'osait plus se montrer dans les champs, de peur d'être pris ou tué par les hommes farouches qui les dévastaient ; la famine et souvent la peste achevaient de dépeupler le pays, et il n'y avait pas de fléau que cette guerre cruelle et sans cesse renaissante ne traînât à sa suite.

Cependant dans la plupart des provinces françaises, surtout de celles situées sur la rive gauche de la Loire, un grand nombre d'évêques, touchés de pitié en voyant la misère des populations, se réunirent en CONCILES, c'est-à-dire en assemblées ecclésiastiques, pour remédier aux malheurs de ces combats désastreux que l'on nommait des guerres PRIVÉES, parce qu'elles avaient lieu entre particuliers. Ces

saints personnages, dans l'espoir d'imposer aux plus turbulents, menacèrent ceux qui s'engageraient désormais dans ces déplorables querelles, de les excommunier ainsi que leurs soldats, et de maudire leurs chevaux, leurs armes et tout ce qui leur appartiendrait : des prêtres, par ordre des conciles, parcoururent les campagnes tenant en main des cierges allumés, qu'ils renversaient ensuite et éteignaient à la vue du peuple assemblé, en s'écriant : "Ainsi s'éteigne la joie de ceux qui ne veulent pas la paix et la justice !..." Les pieux efforts des évêques furent enfin couronnés de succès.

Cette suspension de désordres fut appelée la PAIX DE DIEU, parce que c'était au nom de Dieu qu'elle était ordonnée. La terreur de l'excommunication fit rentrer les plus mutins dans le devoir ; et la plupart d'entre eux jurèrent au pied des autels de ne plus incendier les monastères, d'épargner les pauvres paysans, et de respecter les charrues et les autres instruments de labourage ; mais au bout de quelques années, comme il n'existait alors d'autre moyen que la force pour se faire rendre justice, puisque l'autorité du roi ne s'étendait pas hors de son duché de France, les seigneurs décidèrent d'un commun accord, avec l'assentiment des conciles, que si quelque querelle venait à s'élever entre eux, il leur serait permis de guerroyer pendant trois jours et deux nuits de chaque semaine. Ces jours-là, comme on peut le croire, personne n'était assez hardi pour se hasarder sur les chemins, ou pour s'exposer, en allant travailler aux champs, à tomber au pouvoir des gens de guerre, à qui rien n'était défendu en pareille circonstance.

1041.]

Cette singulière convention, bien digne en effet de ce temps de barbarie, fut appelée la TRÊVE DE DIEU ; mais il s'en fallut bien qu'elle fût observée dans tous les pays de l'ancienne Gaule : le roi Henri Ier surtout s'opposa à ce qu'elle fût accueillie dans son duché de France, prétendant qu'à lui seul, en qualité de

roi, appartenait le droit de contenir dans l'obéissance les vassaux de ses domaines; mais comme ceux-ci ne le craignaient guère, la tranquillité publique n'en fut pas moins compromise, et le peuple continua d'être opprimé.

Cependant il faut que je vous dise que du temps de Henri Ier, on remarquait déjà que les seigneurs français devenaient moins grossiers et moins intraitables; quelques-uns d'entre eux, comprenant même tout ce qu'avait d'odieux les coutumes sauvages qu'ils avaient suivies jusqu'alors, s'engageaient par un vœu solennel à ne jamais maltraiter les pauvres, à protéger les veuves et les orphelins, et enfin à défendre, envers et contre tous, les dames et les gens d'Eglise qui réclameraient leur secours. Ils prononçaient ce serment au pied des autels avec de certaines cérémonies dont je vais tâcher de vous donner une idée, et on leur donnait le titre de CHEVALIERS, parce qu'il était d'usage qu'ils ne combattissent qu'à cheval, et couverts d'une forte armure de fer.

Le jeune homme qui avait mérité par son courage et sa bonne conduite d'obtenir la dignité de chevalier, après avoir été revêtu d'un habit blanc, passait en prière, dans une chapelle, toute la nuit qui précédait le jour où il devait être reçu. On appelait cela la VEILLE DES ARMES, et le postulant, les mains jointes, se mettait dévotement à genoux devant une image de la sainte Vierge, pour lui demander la grâce de bien vivre et de bien mourir.

Dès que le jour paraissait, des prêtres, après lui avoir donné la communion, lui ôtaient sa robe blanche pour le revêtir d'une tunique couleur de pourpre, emblème de son propre sang qu'il devait être prêt à verser jusqu'à la dernière goutte pour le service de l'Église; ils le conduisaient ensuite devant un ancien chevalier, à qui l'on donnait le titre de parrain, qui, après l'avoir embrassé, lui administrait trois légers coups de plat d'épée sur

les épaules, et un petit soufflet sur la joue, ce qui signifiait qu'il était obligé de tout endurer pour tenir son serment. Après cette cérémonie, que l'on nommait l'ACCOLADE, le parrain remettait au nouveau chevalier une épée bénite, et lui chaussait des éperons dorés, afin qu'il n'oubliât pas qu'il devait toujours être disposé à courir partout où ses nouveaux devoirs l'appelleraient.

La dignité de chevalier que des rois eux-mêmes s'honorèrent de recevoir, ainsi que vous le verrez dans la suite de cette histoire, conférait à celui qui en était revêtu, des priviléges interdits à toute autre classe de personnes. On lui donnait le titre de "Messire" ou de "Monseigneur," et sa femme recevait celui de "Madame" ou de "Noble Dame." Le roi même, en écrivant à un chevalier, l'appelait son cher et fidèle ami; et il lui était permis de faire surmonter la maison qu'il habitait d'une girouette en forme de BANNIÈRE ou de PENNON, sorte d'enseigne que chaque capitaine faisait porter devant lui dans les batailles.

Les chevaliers étaient habituellement suivis à la guerre et servis dans leurs châteaux par des jeunes gens qui aspiraient aussi à devenir chevaliers à leur tour; leurs fonctions étaient d'aider leur seigneur à revêtir et à quitter sa pesante armure, ils l'aidaient également à monter à cheval, et ne le perdaient jamais de vue dans les combats. Ces jeunes gens portaient le nom d'écuyers ou de VARLETS.

1060.] Henri Ier, avant sa mort, eut soin que son fils aîné, nommé PHILIPPE, fût sacré à Reims, comme lui-même l'avait été du vivant de son père: ce jeune monarque, dont la puissance ne s'étendait pas encore au delà du duché de France, prit le nom de Philippe Ier, et le règne de ce prince fut contemporain de l'un des événements les plus importants de l'histoire du monde.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Origine et utilité de la chevalerie. — Éducation du page ou varlet d'un haut baron. — Explication des cérémonies de la

chevalerie. — Classes diverses de chevaliers. — Bannières et Pennons. — Chevaliers errants. — Vœux, *emprises* et superstitions chevaleresques. — Influence réelle de cette institution sur les mœurs publiques. — Peine décernée contre un chevalier félon. — Hérauts et rois d'armes. — Honneurs funèbres rendus aux chevaliers après leur mort.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1043. Premières conquêtes des fils de Tancrède de Hauteville en Italie.
1053. Le pape Léon IX, prisonnier des Normands a Civitella
1057. Robert Guiscard reçoit du pape Nicolas II le titre de duc de Pouille et de Calabre.
1060. Conquêtes du Normand Roger à Malte et en Sicile sur les Sarrasins.

LA PREMIÈRE CROISADE

Depuis l'an 1060 jusqu'à l'an 1108.

Du temps de Philippe Ier, on rencontrait sur les chemins un grand nombre de personnes qui, portant un large chapeau rond et une robe grossière sur laquelle étaient attachés des coquillages, s'en allaient priant Dieu, et un bâton blanc à la main, faire un long voyage pour visiter le Saint-Sépulcre de Jérusalem, c'est-à-dire le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ces gens, que l'on nommait des PÈLERINS, parce que leur voyage était en effet un pèlerinage, devaient rester plusieurs mois en route avant d'arriver en Palestine où vous savez que Jérusalem est située; et des dangers de toute espèce les attendaient dans les pays barbares qu'ils avaient à traverser pour y parvenir; mais ils espéraient que Dieu les protégerait dans cette pieuse entreprise, et qu'il ne permettrait pas aux Sarrasins qui étaient alors maîtres de la terre sainte de les tuer ni de les réduire en esclavage.

Il y eut un homme, appelé PIERRE L'ERMITE, qui entreprit comme tant d'autres le pèlerinage de

Jérusalem, et lorsqu'il revint en Europe après une longue absence, il racónta d'une façon si touchante les maux que les pèlerins enduraient dans leur voyage, que les larmes venaient aux yeux de tous ceux qui écoutaient ses récits.

Pierre l'Ermite était ainsi nommé parce qu'avant d'aller visiter la terre sainte, il avait vécu pendant plusieurs années dans un ermitage, où il avait acquis par sa piété une grande réputation de sagesse et de vertu ; et personne ne douta que Pierre ne dît exactement la vérité.

Pierre, à son retour de Palestine, avait d'abord passé à Rome où le pape qui dans ce temps-làse nommait URBAIN II, lui avait permis, après l'avoir écouté attentivement, d'engager les rois et les seigneurs chrétiens à réunir des soldats pour chasser les Sarrasins de Jérusalem et leur arracher le tombeau de Jésus-Christ.

Il fallait voir ce petit vieillard dont les yeux semblaient éclater d'une foi ardente, parcourir successivement l'Italie et la France, s'adressant tour à tour aux peuples, aux seigneurs, aux évêques, aux rois eux-mêmes, les supplier de ne point abandonner les malheureux pèlerins à la barbarie des infidèles, ni le Saint-Sépulcre à leurs profanations ; partout sur son passage la foule s'assemblait pour l'entendre, et les princes eux-mêmes en l'écoutant ne pouvaient se défendre d'un profond respect.

1015.] Alors un nombre infini d'hommes, de femmes et d'enfants de tous les pays chrétiens suivirent Pierre l'Ermite, qui leur promettait de les conduire à Jérusalem, et cette multitude se mit en marche aux cris mille fois répétés de : DIEU LE VEUT ! DIEU LE VEUT ! On leur donna le nom de CROISÉS, parce que chacun d'eux portait sur l'épaule droite une croix d'étoffe rouge, et leur enterprise reçut celui de CROISADE.

Je ne vous raconterai pas ici tout ce que cette foule tumultueuse de Croisés, où l'on comptait plus

de pèlerins que de soldats, eut à souffrir avant de parvenir jusqu'à Jérusalem ; il vous souffira de savoir qu'ils éprouvèrent toutes sortes de maux pendant plus d'une année que dura leur voyage, et que la plupart d'entre eux périrent sans avoir atteint le but de leur dévotion : car ceux qui ne moururent pas de misère furent presque tous pris ou égorgés par les Sarrasins, qui eurent la barbarie de crever les yeux à beaucoup de ces malheureux.

Cependant une nouvelle armée de croisés composée cette fois d'un bon nombre de chevaliers et de soldats, et conduite par un capitaine français nommé GODEFROI DE BOUILLON, s'empara enfin de Jérusalem ; et ils oublièrent tous leurs maux dès qu'ils se furent prosternés devant le Saint-Sépulcre, dont Godefroi conserva la garde avec le titre de roi de Jérusalem. [1099.

Cette première Croisade prêchée par Pierre l'Ermite et dirigée par Godefroi de Bouillon, mes jeunes amis, ne fut que le prélude d'un grand nombre d'entreprises du même genre, qui, pendant plus de deux cents ans, conduisirent plusieurs armées chrétiennes aux lieux qui furent le berceau de notre sainte religion.

Vous verrez plus tard quelle influence notable les Croisades exercèrent successivement sur l'Europe à peine encore sortie de la barbarie, et vous remarquerez en même temps que le roi Philippe I[er] ne prit aucune part personnelle à cette immense manifestation populaire, dont il se contenta d'être le témoin.

Plusieurs années après cette expédition, on rencontrait dans la plupart des pays de l'Europe des croisés qui allaient dans les campagnes et dans les châteaux raconter en chantant ce qu'ils avaient vu en Palestine, et l'histoire des nobles seigneurs qui s'étaient couverts de gloire en combattant les infidèles.

Ces chanteurs se nommaient des MÉNESTRELS, et

ils étaient bien reçus dans tous les lieux où ils se présentaient, parce qu'ils apportaient à chacun des nouvelles de ses parents ou de ses amis qui étaient partis pour la terre sainte et n'en étaient point revenus. On leur offrait un souper et un gîte, et personne ne doutait alors qu'un bon accueil ainsi fait aux ménestrels ne dût porter bonheur à la maison qui leur accordait l'hospitalité.

D'autres pèlerins encore, qui revenaient aussi de la Palestine, remenaient des singes, des ours et divers autres animaux dont ils amusaient les passants pour gagner leur vie. Ceux-là se nommaient des JONGLEURS, et le roi Philippe Ier ordonna que lorsqu'un jongleur se présenterait à l'une des portes de Paris, où chaque personne en entrant était tenue de payer une petite pièce de monnaie, le jongleur serait dispensé de cette redevance, pourvu qu'il fît danser son singe devant le portier. Cette coutume, qui subsista pendant un grand nombre d'années, a donné lieu à un proverbe : " Payer en monnaie de singe," que l'on applique encore aujourd'hui à ceux qui ne payent leurs dettes que par des paroles trompeuses ou des subterfuges.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1006. Bataille d'Hastings ; conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie.
1073. Pontificat de Grégoire VII.
1077. Querelle des investitures. — Pénitence publique de l'empereur Henri IV.
1081. Sac de Rome par Robert Guiscard.
1086. L'Espagne envahie par les Almoravides. — Jérusalem conquise par les Turcs Seljoucides.
1087. Mort de Guillaume le Conquérant
1090. Roger prend le titre de grand comte de Sicile.
1095. Première Croisade prêchée par Pierre l'Ermite.
1099. Prise de Jérusalem par les croisés.

L'AFFRANCHISSEMENT

DES COMMUNES.

Depuis l'an 1108 jusqu'à l'an 1137.

Le roi Philippe Ier avait été marié deux fois, et sa première femme lui avait donné un fils qui, en succédant à son père, prit le nom de LOUIS VI, et fut surnommé LE GROS, parce qu'il avait beaucoup d'embonpoint. [1108.

Louis est le second roi de France que l'on ait ainsi surnommé, et vous vous rappelez sans doute encore Charles le Gros qui aima mieux payer aux Normands des sommes considérables, que de s'exposer aux chances d'une bataille contre ces redoutables adversaires. Mais Louis VI n'avait pas d'autre ressemblance avec le dernier empereur d'Occident, et ce fut au contraire un prince habile et courageux.

La plus grande partie de la vie et du règne de Louis le Gros se passa à batailler contre plusieurs de ses vassaux qui, jusque dans son duché de France, osaient lui désobéir ouvertement, en saccageant les monastères, et dévalisant sur les grands chemins les voyageurs et les marchands qui traversaient leurs domaines pour se rendre à Paris ; mais le roi, avec l'aide de quelques autres seigneurs fidèles, défit successivement tous ces mutins, s'empara d'un grand nombre de châteaux qu'il démolit, et fit si bien qu'en peu d'années, il vit les plus turbulents se soumettre à son obéissance et lui renouveler l'hommage de leurs fiefs ; de sorte que Louis VI fut en réalité le premier roi capétien qui se fit craindre et respecter, par sa sévérité autant que par sa justice.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous aurez vu que GUILLAUME LE CONQUÉRANT, qui s'empara de

ce pays, était un duc de Normandie qui possédait en outre en France plusieurs provinces voisines de l'ancienne Neustrie. Eh bien, il arriva que Louis le Gros s'étant brouillé avec le roi d'Angleterre, fils du héros normand, qui était en même temps un des principaux vassaux de la couronne de France, chacun des deux rois se mit en campagne avec une armée, et la Normandie devint le théâtre de cette guerre, qui n'était que le prélude d'une lutte sanglante et acharnée à laquelle, pendant plusieurs siècles, devait donner lieu la rivalité des deux nations.

1120.] Dans un combat livré à cette occasion, auprès d'un village nommé BRENNEVILLE, un soldat anglais, ayant reconnu Louis dans la mêlée, saisit la bride de son cheval, et s'écria de toute la force de ses poumons : "Le roi est pris ! le roi est pris !" Mais le prince, sans s'émouvoir : "Si tu savais jouer aux échecs," lui dit-il, "tu saurais que le roi ne se prend pas ;" en achevant ces paroles, il leva sa masse d'armes, et assomma le soldat sur la place.

Ce combat de Brenneville, dans lequel Louis venait ainsi de montrer autant de sang-froid que de courage, en présence du danger le plus imminent, fut à peu près le seul fait militaire de cette guerre : il ne coûta pourtant la vie qu'à trois chevaliers de part et d'autre ; mais on comptait alors pour rien le sang des guerriers d'un ordre inférieur, tels que les écuyers, varlets et simples soldats, qui périrent en grand nombre dans cette même rencontre.

Mais tandis que Louis le Gros s'illustrait ainsi par sa valeur personnelle, il se passait, non-seulement dans son royaume, mais encore dans plusieurs autres provinces de France, des événements qu'il est très-important que vous connaissiez.

Pendant que les seigneurs féodaux retranchés dans leurs châteaux forts, profitaient de leurs guerres privées pour rançonner le peuple des campagnes et

réduire les laboureurs au désespoir, au mépris de la trêve de Dieu, la plupart de ceux qui avaient trouvé moyen de se soustraire à leurs rapines, s'étaient retirés, avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient, dans l'intérieur des villes où ils n'avaient plus à redouter les violences des gens de guerre; car presque toutes les villes, à cette époque, appartenant à des évêques ou à des comtes, étaient entourées de fossés et de hautes murailles qu'il n'était pas aisé aux soldats ennemis de franchir; de sorte qu'en peu d'années la population de ces villes s'était augmentée d'un grand nombre d'habitants, qui y apportaient leur richesse ou leur industrie, c'est-à-dire l'art ou le métier dont ils faisaient usage pour gagner leur vie.

Alors l'on vit pour la première fois, dans les principales cités de France, s'établir des ouvriers de toute espèce, tels que des tisserands, des charpentiers, des tourneurs, des orfévres, des armuriers, des brasseurs, qui, par un travail assidu, devinrent de riches marchands et d'honnêtes citoyens, et supportèrent avec peine que les seigneurs prétendissent leur faire subir une domination aussi pesante que celle dont les malheureux serfs des campagnes étaient accablés.

Mais il arriva que dans plusieurs villes françaises, presque à la même époque, les habitants se réunirent sur la place publique ou dans la plus vaste église du lieu, et jurèrent de ne plus souffrir que leur seigneur molestât aucun d'eux, ni dans sa personne ni dans sa propriété. Tous ceux qui prêtèrent ce serment, reçurent le nom de BOURGEOIS ou de COMMUNIERS, et leur réunion s'appela une COMMUNE. [1115.

Après cela, pour qu'à un signal convenu chacun pût se rendre à l'assemblée toutes les fois que cela serait nécessaire, on plaça dans la plus haute tour de la ville, une grosse cloche qui fut nommée le BEFFROI, au son de laquelle tous les Communiers,

accourant avec leurs armes, étaient tenus de se réunir sous les ordres d'un magistrat choisi par eux, et auquel on donnait le titre d'ÉCHEVIN.

Ces premiers symptômes de la formation des communes en France, mes jeunes amis, se manifestèrent en quelques années dans un certain nombre de villes, qui jusqu'alors avaient appartenu à différents comtes ou évêques; mais lorsque ceux-ci tentèrent de s'y opposer par la force, les communiers, réunis au son du beffroi, leur livrèrent des combats sanglants; et, aussi courageux que persévérants dans le but qu'ils s'étaient proposé, forcèrent ces seigneurs à leur accorder, pas des conventions écrites, tous les avantages d'une sage liberté. Les contrats qui furent passés alors entre les communiers et leur comtes, reçurent le nom de CHARTES; et Louis VI apposa son cachet royal sur plusieurs de ces chartes, afin qu'à l'avenir, il fût interdit aux seigneurs de troubler les bourgeois des villes où s'étaient élevées des communes, sans s'exposer au ressentiment du roi, dont chacun commençait à respecter la volonté.

Il faudra tâcher de vous rappeler que ce fut sous Louis le Gros que les communes de France commencèrent à exister, parce que cet événement est un des plus importants de notre histoire nationale; jusqu'à ce moment, il n'y avait eu dans ce pays que des seigneurs et des serfs; mais depuis cette époque, on distingua une nouvelle classe de personnes, qui fut celle des Bourgeois, ou la BOURGEOISIE.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1100. Prospérité des républiques italiennes de Venise, Gênes et Pise.

1133. Découverte des Pandectes de Justinien à Amalfi par les Pisans.

LE PARLEMENT.

Depuis l'an 1137 jusqu'à l'an 1180.

Vous n'avez point oublié sons doute ces assemblées tumultueuses du Champ de Mars, où je vous ai raconté que se réunissaient les Francs du temps des premiers Mérowings; vous n'ignorez pas non plus que lorsque la race conquérante se trouva dispersée sur le territoire des Gaules, elle cessa de se rendre avec autant d'empressement à ces réunions, et que bientôt on n'y compta plus que des évêques, des comtes et des leudes royaux; mais ce que je ne vous ai point encore dit, c'est que depuis les derniers Karolings, ces assemblées, renouvelées par Charlemagne, qui se plaisait à les consulter sur ses Capitulaires, étaient presque entièrement tombèes en désuétude; et que la plupart des seigneurs féodaux, retranchés dans leurs manoirs fortifiés, ne les quittaient plus qu'avec répugnance pour assister à de semblables convocations.

Eh bien, lorsque Louis VII, dit LE JEUNE, eut succédé à son père, Louis le Gros, il appela autour de lui les vassaux de son duché de France, auxquels on donnait alors le titre de BARONS, ce qui voulait dire, dans la langue du temps, "hommes libres." Ces barons français étaient les véritables descendants des anciens chefs francs qui avaient autrefois conquis les Gaules, et leur réunion, où venaient aussi siéger les évêques et les abbés des principaux monastères, reçut le nom de COUR PLÉNIÈRE ou de PARLEMENT. [1137.

Les premières annés du règne de Louis le Jeune se passèrent, comme la plus grande partie du règne de son père, à guerroyer contre ses vassaux insoumis, et à étendre la domination française. Il fut le premier roi capétien qui passa la Loire, et occupa une partie des provinces méridionales de l'ancienne

Gaule, où beaucoup de seigneurs qui jusqu'alors n'avaient point reconnu l'autorité du roi de France, furent contraints de lui rendre hommage et de se déclarer ses hommes liges.

Or, il faut que vous sachiez que dans ce temps-là on commençait à diviser la France en deux parties qui se distinguaient entre elles par le langage qu'on y parlait ; l'une, appelée la LANGUE D'OÏL et située sur la rive droite de la Loire ; l'autre, nommée la LANGUE D'OC, située de l'autre côté de cette rivière. On les nommait ainsi à cause du différent langage de leurs habitants, qui au nord disait OÏL, pour affirmer, tandis que ceux du midi disaient OC.

Cependant la domination de Louis VII en Languedoc ne fut pas de longue durée, et ce fut principalement sur les grands vassaux de son duché de France qu'il affermit sa puissance.

Ce prince n'avait pas moins de belles qualités que son père ; mais un seul trait de son histoire vous fera comprendre combien il est dangereux pour un roi, et même pour toute autre personne, de s'abandonner à un emportement irréfléchi.

Un jour donc que Louis le Jeune, guerroyant
1142.] contre le comte de CHAMPAGNE, l'un des feudataires de la couronne de France, était au moment de s'emparer d'une petite ville nommée VITRY, qui appartenait à ce seigneur, les habitants de cette ville lui opposèrent une résistance si opiniâtre, qu'il ne put s'en rendre maître qu'après un combat des plus meurtriers.

Une si longue défense avait tellement irrité Louis, qu'il s'écria dans un moment de colère, qu'il voudrait que toute la ville de Vitry ne fût plus qu'un monceau de cendres.

En proférant cette terrible menace, le roi, qui n'était pas cruel, ne pensait sans doute pas à la mettre à exécution ; mais les courtisans qui l'entouraient, s'imaginant lui être agréables, sans attendre de nouveaux ordres, se hâtèrent de mettre le feu

aux quatre coins de cette malheureuse ville, qui devint entièrement la proie des flammes, ainsi que l'église principale, où plus de huit cents personnes, hommes, femmes et enfants, avaient cherché un refuge contre la vengeance du roi : aucun de ces infortunés n'en échappa.

Cet effroyable incendie durait encore, lorsque Louis, comprenant toute l'énormité d'un pareil crime, tomba dans un désespoir affreux ; mais ce qui augmenta encore sa douleur, c'est qu'il se vit presque aussitôt frappé d'excommunication par le pape, comme le roi Robert II l'avait été, et n'obtint le pardon de sa faute, qu'en s'engageant par serment à conduire lui-même une nouvelle croisade en Palestine, où les Sarrasins, qui menaçaient de reprendre Jérusalem, avaient déjà fait périr une multitude de chrétiens.

Un vieillard vénérable, nommé SAINT BERNARD, prêcha cette seconde croisade en France et ne Allemagne, comme l'avait fait autrefois Pierre l'Ermite ; et une nombreuse armée de croisès se mit en marche sous la conduite de Louis, que la reine, sa femme, suivit dans cette expédition lointaine. Mais avant de s'embarquer pour ce périlleux voyage, le roi confia, pendant son absence, le gouvernement de ses États à un respectable abbé de Saint-Denis, appelé SUGER, l'un des hommes les plus sages et les plus savants de son siècle, dont il connaissait l'attachement à sa personne, et le dévouement aux intérêts du pays. Ce fut également des mains de Suger qu'il reçut, au moment de son départ, un drapeau que l'on nommait l'ORIFLAMME, et auquel on croyait alors que le succès de la guerre était toujours attaché.

Cette oriflamme n'était autre chose que la bannière de l'abbaye de Saint-Denis, dont, depuis Hugues Capet, les rois de France se connaissaient les vassaux. On donnait ce nom à cet étendard parce qu'il était porté sur une lance d'or, et que

l'étoffe flottante en était découpée en forme de FLAMME.

Cette seconde croisade ne fut pourtant point couronnée de succès; l'armée chrétienne épouvra des pertes considérables; et le roi lui-même n'échappa que par son courage aux dangers effrayants dont il se vit environné: mais ce fut seulement après avoir épuisé dans vingt combats inutiles toutes les forces de son armée, qu'il se décida à retourner en France, où de nouveaux malheurs l'attendaient dans sa propre famille.

La reine ÉLÉONORE, sa femme, était une des plus belles et des plus puissantes princesses de son temps; elle lui avait apporté en dot le duché d'AQUITAINE, l'un des principaux États du midi de la Gaule; mais en même temps elle était si altière et si acariâtre, que Louis, ne pouvant s'accommoder de son humeur, aima mieux, contre l'avis du sage Suger, lui restituer son duché, que de continuer, à vivre avec une femme aussi impérieuse. [1152.]

Ce fut pourtant une grande faute que commit alors ce prince, car il n'eut pas plutôt répudié la fière Éléonore, qu'elle épousa Henri, duc de Normandie, et bientôt après roi d'Angleterre, qui ajouta ainsi une belle province à celles qu'il possédait déjà en France.

Louis n'eut pas de peine à se consoler d'avoir perdu une si méchante femme; aussi ne tarda-t-il pas à épouser une bonne et vertueuse princesse, nommée ALIX DE CHAMPAGNE, avec laquelle il trouva de plus heureux jours que n'aurait pu lui en donner l'altière Éléonore.

Cependant plusieurs années s'étaient écoulées sans que le ciel parût bénir ce mariage; et Louis regarda comme une suite de la colère divine, de n'avoir point de fils auquel il pût transmettre sa couronne.

Alors on fit des prières publiques et des processions auxquelles le roi et la reine assistèrent, ainsi

qu'un grand nombre de barons français; et au bout de quelque mois il leur naquit un fils, que l'on nomma d'abord DIEU-DONNÉ, parce que Dieu l'avait donné en effet aux prières de la France, [1165. et ensuite PHILIPPE AUGUSTE, parce qu'il était né dans le mois d'août, que l'on nommait alors le mois d'AUGUSTE.

Le roi et la reine éprouvèrent une joie inexprimable d'avoir enfin obtenu un fils qui pût un jour leur succéder sur le trône de France; mais, comme cela arrive trop souvent sur la terre, ce fut cet enfant qu'ils avaient tant désiré qui devint, sans le vouloir, la cause d'un grand malheur.

Le jeune prince avait grandi sous les yeux de ses parents; et sa sagesse, sa grâce, sa bonté le faisaient déjà chérir de tous ceux qui l'approchaient: le roi surtout l'adorait; et Philippe, par ses belles qualités, se montrait digne de toute la tendresse de son père.

Un jour Louis, voulant donner à ce fils bien-aimé le plaisir de la chasse, l'emmena avec lui dans une vaste forêt peuplée d'un grand nombre de cerfs, de loups et de sangliers. Philippe prit un plaisir extrême à voir les chiens attaquer quelques-uns de ces animaux; et comme les jeunes gens n'ont pas toujours la prudence nécessaire, son ardeur l'entraîna si loin, que la nuit le surprit au milieu de ces bois qu'il ne connaissait pas, et où il lui devint bientôt impossible de se retrouver dans l'obscurité.

Quoique le prince fût presque encore un enfant, il avait été trop bien élevé pour éprouver de la peur: mais il pensait avec douleur à l'inquiétude de ses parents dont il connaissait toute la tendresse, en ne le voyant pas revenir; et il en ressentait un si vif chagrin, qu'il se mit à pousser de temps en temps des cris aigus afin que les gens du roi, qui sans doute le cherchaient de tous côtés, vinssent à sa rencontre, et le reconduisissent auprès de son père.

Tout à coup il voit devant lui un grand homme

noir ayant une hache sur l'épaule et tenant dans ses mains un vase où brûlaient des charbons enflammés : à cette étrange apparition, Philippe s'arrête, une sueur froide coule de son front et il jette un cri plaintif....

Quelques-uns de vous, mes jeunes amis, vont peut-être frémir du danger de ce pauvre prince, qui aurait pu se croire un moment tombé au pouvoir de quelque génie malfaisant dont cette forêt était le refuge; mais vous savez comme moi que les génies malfaisants n'ont jamais existé que dans l'imagination des ignorants ou des malades.

En effet, ce spectre, dont la vue avait causé un moment d'effroi au petit prince, était tout uniment un charbonnier, le plus brave homme de son métier, qui, prenant Philippe par la main après l'avoir rassuré, le dirigea, malgré l'obscurité, à travers la forêt dont il connaissait les moindres détours, et le ramena auprès du roi, qui lui fit donner une bonne récompense.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la joie de Louis, lorsqu'il serra dans ses bras ce fils tant aimé qu'il avait cru perdu ; mais il avait éprouvé une si cruelle inquiétude pendant cette nuit terrible,
1186.] que peu de mois après il tomba malade, et mourut dans un âge encore peu avancé.

C'est ainsi que Dieu permet quelque-fois que les personnes et les choses qui nous sont les plus chères, nous deviennent les plus funestes.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Usage de la cotte d'armes. — Costumes et coiffure des femmes françaises au XII[e] siècle. — Invention de l'arbalète. — Étendard royal de cette époque. — Cris d'armes. — Armoiries et devises de la noblesse. — Science du blason. — Invention des Tournois et pas d'armes. — Naissance de l'architecture ogivale. — Tours du beffroi, hôtels de ville et Parloirs aux bourgeois. — Siéges et escabeaux employés pendant cette période. — *Jonchées* de paille et de verdure. — Chandelles de cire.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1138. Avénement de la maison de Souabe au trône impérial.

Conrad III. — Commencement de la querelle des Guelfes et des Gibelins.
1147. Seconde croisade. — Origine des atabecks de Syrie. — Grandeur de Noureddin.
1152. Règne de Frédéric Barberousse.
1162. Ruine de Milan par les Impériaux.
1163. Conquête de l'Espagne par les Almohades.
1167. Ligue lombarde contre Frédéric.
1176. Défaite de Frédéric à Legnano par les Milanais.
1187. Jérusalem reprise sur les chrétiens par Saladin.

LA BATAILLE DE BOUVINES.

Depuis l'an 1180 jusqu'à l'an 1214.

Un des personnages les plus remarquables de l'histoire d'Angleterre est sans contredit celui de Richard Cœur de Lion, qui fut retrouvé par son page fidèle dans une prison où le duc d'Autriche l'avait enfermé par trahison. Ce prince héroïque vivait dans le même temps que Philippe Auguste, et tous deux réunirent leurs armées [1190. pour tenter une troisième croisade, et aller combattre les Sarrasins.

A cette époque, la ville de Jérusalem venait de retomber au pouvoir des infidèles ; et les deux rois livrèrent plusieurs combats sanglants sans pouvoir se rapprocher de la cité sainte. Richard et Philippe s'illustrèrent tous deux par des prodiges de valeur ainsi que les soldats qui les accompagnaient : mais tous leurs efforts réunis n'aboutirent qu'à s'emparer d'une ville forte nommée SAINT-JEAN-D'ACRE, après un siége long et meurtrier.

Pendant longtemps la plus parfaite union régna entre ces deux princes, qui ne connaissaient d'autre rivalité que celle de la gloire ; mais malheureusement une sorte de défiance mutuelle étant venue les diviser, on put, dès ce moment, regarder la cause des chrétiens en Palestine comme entièrement désespérée. Le mauvais succès de cette entreprise et

son animosité contre Richard, déterminèrent même Philippe à se retirer; et ce prince, après avoir vaillamment combattu, se rembarqua pour la France où l'attendaient d'autres travaux.

Lorsque je vous ai parlé à diverses reprises des ducs de Bourgogne, de Normandie et d'Aquitaine, je vous ai dit que depuis Hugues Capet, ils s'étaient reconnus les hommes liges des rois de France. Ces seigneurs, à la vérité, étaient pour la plupart aussi puissants que leur suzerain; chacun d'eux pouvait aisément mettre sur pied des armées plus nombreuses que celle des Capétiens; mais ils n'en étaient pas moins soumis envers ces princes, à l'obéissance que les vassaux doivent à leur seigneur.

Or, depuis que Guillaume le Conquérant avait envahi l'Angleterre, les rois de ce pays, à raison de leur duché de Normandie, se trouvaient devenus les hommes liges des rois français: et cette dépendance alluma bien des guerres entre ces deux nations, qui n'étaient pourtant pas faites pour se haïr; vous verrez même, par la suite, combien de malheurs en résultèrent pour les deux royaumes.

Richard Cœur de Lion était mort peu de temps après son retour de Palestine; et Jean sans Terre son frère, qui lui avait succédé, vous est sans doute trop connu par le meurtre de son neveu Arthur, pour que je vous raconte son histoire. Mais il faut que vous sachiez que sous la féodalité, lorsqu'un vassal commettait quelque mauvaise action, ou manquait à l'obéissance qu'il devait à son seigneur, celui-ci avait le droit de faire comparaître le coupable devant un tribunal composé de vassaux du même rang que l'accusé, que l'on nommait ses Paris, ou ses égaux, par lesquels il devait être jugé; de plus, si le coupable, refusait de se présenter, le suzerain pouvait s'emparer de ses terres et seigneuries, et le dépouiller de tout ce qu'il possédait.

Ce fut précisément ce qui arriva à Jean sans Terre après la mort de son neveu Arthur de Bre-

tagne. Le roi, comme son suzerain, le cita devant le parlement pour se justifier de ce crime, mais le roi d'Angleterre se garda bien d'obéir ; et Philippe Auguste profita de l'occasion pour s'emparer du duché de Normandie et de plusieurs autres provinces qui appartenaient à son vassal. L'Aquitaine se trouva dès lors la seule province que les Anglais conservassent dans les Gaules ; et plus de cent années s'écoulèrent encore avant qu'elle fût réunie au royaume de France, comme vous le verrez par la suite.

Cependant Jean sans Terre, indigné d'une sentence aussi sévère, parcourait l'Europe pour susciter des ennemis à Philippe Auguste, qu'il accusait de l'avoir dépouillé injustement. Plusieurs princes, qui ne voyaient pas sans inquiétude l'agrandissement du roi de France, s'associèrent à son ressentiment ; et parmi eux le comte de Flandre, appelé FERRAND, auquel se joignit l'empereur d'Allemagne, qui se nommait OTHON, comme celui qui vint aux portes de Paris, du temps des derniers Karolings.

Ces princes, ayant réuni des armées, marchèrent à la fois de divers côtés contre Philippe Auguste, qui n'eut que le temps de prendre l'oriflamme, autour de laquelle accoururent un grand nombre de barons fidèles, et surtout une troupe considérable de soldats des communes de France, qui se distinguaient entre eux par la couleur des bannières de leurs villes.

En même temps les barons qui étaient les plus rapprochés du roi, le supplièrent de leur donner sa bénédiction : et ils ne se relevèrent que lorsque Philippe, remontant à cheval, eut donné le signal du combat.

Il y avait entre les deux armées un petit pont en bois que les Français traversèrent pour aller à la rencontre des ennemis. Ce pont fut confié aux sergents d'armes qui formaient la garde ordinaire du roi, et chacun se disposa à bien recevoir les coalisés, qui étaient au moins trois fois plus nombreux que

les Français : mais un noble patriotisme et un dévouement absolu pour leur roi, animaient ces derniers, qui virent sans offroi se déployer devant eux les bataillons de leurs adversaires.

1214.] Ce fut dans une vaste plaine située auprès du village de Bouvines, en Flandre, que s'engagea bientôt un terrible combat, dans lequel une multitude de soldats périrent de part et d'autre. Philippe Auguste lui-même courut un grand danger, car, il fut renversé dans la mêlée sous les pieds des chevaux, et sans sa bravoure et celle des chevaliers qui l'entouraient, il eût été infailliblement pris ou tué.

Pendant ce temps, l'empereur Othon, placé au centre de son armée, faisait porter au sommet d'un char élevé qui le précédait son étendard impérial, sur lequel était représenté un aigle d'or reposant sur un dragon, afin que toute son armée distinguât de loin le lieu où il combattait. La victoire parut d'abord pencher du côté des alliés, mais lorsque Philippe, remontant à cheval, eut repris le commandement de ses troupes, le désordre se mit dans les rangs des ennemis ; et, après d'inutiles efforts pour ressaisir l'avantage qui leur échappait, leur armée entière fut forcée de chercher son salut dans la fuite.

L'empereur Othon lui-même se laissa entraîner par les fuyards, abandonnant aux mains des Français son étendard, et le comte Ferrand, qui tomba vivant en leur puissance.

Si je vous ai raconté cette bataille de Bouvines avec autant de détails, c'est pour vous donner une idée de toutes celles qui eurent lieu dans cette période, et jusqu'à l'invention de la poudre à canon. Les chevaliers, qui, comme vous savez, combattaient à cheval et couverts des pieds à la tête d'une pesante armure de fer, s'illustrèrent par leur valeur dans cette journée ; mais pourtant un grand nombre d'entre eux ayant été renversés dès le premier choc, et n'ayant pu se relever sans le secours de leurs

écuyers, la victoire eût peut-être échappé aux Français, si les gens des communes, légèrement vêtus, et armés seulement d'arcs, de flèches et d'épées, n'eussent arrêté seuls, pendant plusieurs heures, les efforts de toute l'armée ennemie.

Après cette victoire, le roi fit conduire à Paris, dans un chariot attelé de quatre chevaux, le comte de Flandre, qu'il condamna à passer en prison la plus grande partie de sa vie ; et Philippe Auguste se trouva le monarque le plus redoutable et le plus respecté de son temps.

Il n'y pas encore bien des années que l'on voyait à Paris, au-dessus de la porte d'une chapelle qui a été démolie depuis cette époque, une pierre sur laquelle étaient écrits en vieux français, ces mots que vous comprendrez aisément :

" A la prière des sergents d'armes, monsieur saint Loys fonda cette église et y mist la première pierre. Ce fust pour la joie de la victoire qui fust au pont de Bovines, l'an 1214.

" Les sergents d'armes pour le temps gardoient ledit pont, et vouèrent que si Dieu leur donnoit victoire, ils fonderoient une église en l'honneur de madame sainte Catherine. Ainsi fust-il."

Le même jour que Philippe Auguste battait complétement l'empereur Othon dans les plaines de Bouvines, Louis, son fils aîné, prince jeune et vaillant, mettait en fuite le terrible Jean sans Terre dans un autre combat, et obligeait ce méchant homme à chercher un asile en Angleterre.

Ce double événement, qui ruinait l'espoir des coalisés, assurait désormais à Philippe un règne paisible et glorieux ; jamais aucun prince capétien n'avait possédé un royaume aussi étendu, ses vassaux les plus turbulents se trouvaient réduits à l'obéissance, et le roi ne songea plus qu'à créer des établissements utiles.

Dans ce temps-là, Paris n'était pas, comme nous le voyons aujourd'hui, une grande ville, où s'élèvent

tant de monuments remarquables. Les rues sombres et étroites n'étaient pas même pavées, et l'on ne pouvait les parcourir sans marcher continuellement dans une boue noire et épaisse dont on avait peine à se tirer; ce fut même pour cette raison que pendant longtemps cette capitale porta le nom de LUTÈCE, ce qui voulait dire; "la Ville de Boue."

Un jour que Philippe Auguste était placé à l'une des croisées, de son château, qui s'élevait alors au lieu où l'on voit aujourd'hui le Palais de Justice, il aperçut des chariots chargés de marchandises que plusieurs forts chevaux arrachaient avec peine de cette vase épaisse.

Ce spectacle pénible suggéra au roi la pensée de faire disparaître cette fange immonde, au moyen de larges dalles de pierres plates, avec lesquelles on pava d'abord plusieurs des principales rues; ce n'est que bien longtemps après cette époque que l'on a commencé à faire usage des pavés bombés que l'on emploie à présent.

Vous connaissez sans doute ce magnifique palais que l'on nomme le LOUVRE; eh bien! c'est à Philippe Auguste que l'on fait remonter la construction, sur ce même emplacement, d'une grosse tour, où il renferma son trésor royal, et qui servit plus d'une fois de prison aux grands personnages qu'il voulait priver de leur liberté. Ce fut même dans cette tour que le comte de Flandre subit sa longue captivité.

Cet édifice reçut, dit-on, le nom de LOUVRE, parce qu'il fut bâti au milieu d'une forêt qui servait autrefois de repaire à un grand nombre de loups; il ne se trouvait pas alors au centre de la ville, comme vous le voyez à prèsent, et les maisons de Paris les plus rapprochées de ce lieu ne dépassaient guère le palais de la Cité.

Mais ce qui doit paraître à nos yeux bien préférable à la fondation des monuments dont Philippe Auguste embellit sa capitale, ce fut la protection qu'il accorda aux maîtres et aux écoliers qui se ren-

daient à Paris de toutes les provinces de France pour s'y livrer à l'étude, car il n'y avait pas alors comme aujourd'hui des colléges dans la plupart des villes du royaume. Les écoles de Paris devinrent en peu d'années les plus fameuses de ce siècle, et ce fut en grande partie à leur illustration, que cette grande ville dut sa célébrité et son prodigieux accroissement.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1190. Troisième croisade. — Mort de Frédéric Barberousse en Arménie.
1191. Puissance redoutable du Vieux de la Montagne.
1197. Mort de l'empereur d'Allemagne Henri VI.
1203. Quatrième croisade.
1204. Isaac l'Ange à Constantinople. — Prise de cette capitale par les Français et les Vénitiens.
1206. Mort de Baudouin Ier, empereur latin. — Henri de Flandre son frère, lui succède.
1212. Frédéric II est appelé à l'empire d'Allemagne.

LES ALBIGEOIS.

Depuis l'an 1214 jusqu'à l'an 1226.

Tandis que Philippe Auguste régnait aussi glorieusement sur la France, il se passait en Languedoc, qui, comme vous savez, ne faisait point encore partie des États de ce monarque, des événements trop importants pour qu'il soit possible de les passer sous silence.

A cette époque, les villes du Languedoc étaient, pour la plupart, bien autrement riches et puissantes que celles du reste de la France ; leurs communes étaient plus populeuses et plus commerçantes, et les chartes qu'elles avaient obtenues de leurs seigneurs, obligeaient ces derniers à respecter les moindres priviléges de la bourgeoisie, dont les magistrats, librement élus, portaient le titre de Consuls.

Mais voilà que dans cette contrée, dont le climat

est un des plus agréables du monde, on vit tout à coup paraître des prédicateurs qui, s'adressant au peuple, l'excitaient à se soustraire à l'obéissance des pontifes de Rome. La foule se pressait autour de ces prédicateurs, et l'on donna à ceux qui embrassaient leurs doctrines le nom d'ALBIGEOIS, parce que ce fut à ALBI, l'une des villes principales de ce pays, qu'ils commencèrent à se faire entendre.

1208.] Or il se trouva plusieurs seigneurs languedociens qui se déclarèrent en faveur des Albigeois, et parmi eux un jeune prince, nommé RAYMOND-ROGER, qui était comte de BÉZIERS et de quelques autres villes ou châteaux forts. L'exemple de Roger fut suivi de plusieurs de ses voisins, et comme il était très aimé de ses vassaux, il n'y eut bientôt plus que des Albigeois dans toute cette partie du Languedoc.

Le pape qui régnait alors à Rome se nommait INNOCENT III; c'était un vieillard irascible et emporté; et quoique la religion chrétienne ne se soit répandue sur toute la terre que par la douceur et la charité de ses apôtres, ainsi que vous l'avez appris dans l'histoire du Nouveau Testament, le pape ordonna au comte de Toulouse, qui était le plus puissant seigneur du Languedoc, de contraindre les Albigeois, par la force des armes, à rentrer sous l'obéissance de l'Église romaine.

Mais le comte de Toulouse, appelé RAYMOND VI, qui était l'oncle et l'ami de Raymond-Roger, refusa d'employer la violence contre ce jeune seigneur; et il n'en fallut pas davantage pour que le pontife le frappât d'excommunication, et envoyât en France, avec le titre de LÉGAT, un ambassadeur chargé de prêcher une croisade contre les Albigeois, qu'il regardait comme plus abominables que les Sarrasins, et auxquels on donnait le nom d'HÉRÉTIQUES, c'est-à-dire d'ennemis de Dieu.

Dans ce temps-là, il y avait encore en France beaucoup de seigneurs turbulents et batailleurs, qui,

forcés par les progrès de la puissance royale de mettre un terme à leurs querelles privées, ne demandaient pas mieux pourtant que de guerroyer; et beaucoup d'entre eux, à l'instigation du légat de Rome, se hâtèrent de prendre la croix contre les chrétiens de l'Albigeois, comme leurs pères l'avaient fait autrefois contre les mahométans de la Palestine. Ils emmenèrent avec eux la plus grande partie de leurs vassaux, et leur innombrable armée, dévastant tout sur son passage, se présenta sous les murs de CARCASSONNE, l'une des principales villes du comté de Béziers, où le peuple des campagnes s'était réfugié auprès de son seigneur; car il était ordonné aux nouveaux croisés de ne pas laisser pierre sur pierre, et de toute égorger, jusqu'aux plus jeunes enfants.

Cependant Raymond-Roger, touché de pitié à la vue de ce pauvre peuple, qui, entassé pêle-mêle dans les rues de la ville, était déjà la proie de la misère et des maladies, ne put résister à ce spectacle déchirant, et, pour mettre fin à tant de calamités, il fit offrir au légat de se rendre au camp des croisés pour ce réconcilier avec l'Église et faire sa soumission au pape, pourvu qu'on lui promît d'épargner son peuple, et de faire retirer du Languedoc l'armée des croisés qui dévastait cette province.

Mais à peine ce seigneur trop confiant se fut-il présenté au milieu des croisés que, par une lâche trahison, il fut chargé de fers, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et jeté dans une prison, où il languit plusieurs années avant de mourir.

Alors le légat ordonna à son armée de s'emparer de Carcassonne, et d'égorger tout ce qui s'y trouverait, sans distinction d'âge ni de sexe. Cet ordre barbare fut exécuté avec la dernière rigueur: trente mille hommes, femmes et enfants, périrent dans une seule journée, et lorsqu'un des seigneurs croisés, fatigué de carnage, vint demander au légat à quels signes ses soldats pouvaient reconnaître les héré-

tiques parmi cette foule de peuple : " Tuez toujours, répondit cet homme impitoyable, Dieu saura ceux qui sont à lui."

Ce mot est atroce, mes jeunes amis, et je ne vous l'ai répété que pour vous faire connaître de quelle fureur étaient animés ces barbares qui, au nom d'une religion dont le premier devoir est d'aimer son prochain comme soi-même, ordonnaient de sang-froid ces affreux massacres. Presque toutes les villes du comté de Béziers furent traitées avec la même cruauté; Toulouse elle-même, capitale du Languedoc, tomba au pouvoir des croisés; le comte Raymond fut chassé de ses États, où il ne rentra que pour mourir quelques années après; et cette riche province ne présenta bientôt plus qu'un aspect de désolation.

Lorsque cette effroyable boucherie fut terminée, les croisés, épouvantés de leur propre rage, se dispersèrent de tous côtés; et comme il fallait bien donner un autre seigneur à cette province dépeuplée, ce fut à SIMON DE MONTFORT, l'un des plus inexorables chefs de la croisade, que le pape abandonna les domaines du malheureux Raymond-Roger, sous la seule condition qu'il se reconnaîtrait vassal de l'Église romaine.

Mais l'ambitieux Simon ne jouit pas paisiblement de cette élévation qu'il croyait avoir méritée par son ardeur à exécuter les ordres cruels du légat. Sa vie entière ne fut qu'une suite de combats et de défaites contre les Albigeois sans cesse renaissants, et soutenus par plusieurs grandes communes du Languedoc qui avaient pris le nom de République. AMAURY de Montfort, fils de Simon, se vit même contraint,
1223.] après la mort de son père, d'offrir au roi Louis VIII, qui venait de succéder à Philippe Auguste, la souveraineté de ce malheureux pays qu'il ne pouvait plus défendre; et ce fut alors que cette province méridionale de l'ancienne Gaule com-

mença à faire partie du royaume de France, dont elle n'a plus été séparée depuis cette époque.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1215. Conquêtes de Gengis-Khan en Asie.
1225. Renouvellement de la ligue lombarde contre l'empereur d'Allemagne Frédéric II.

LE RÈGNE DE SAINT LOUIS.

Depuis l'an 1226 jusqu'à l'an 1270.

Louis IX n'avait que douze ans lorsque, [1226. par la mort de son père Louis VIII, il fut appelé au trône de France; mais comme il était trop jeune pour régner par lui-même, ce fut la reine Blanche de Castille, sa mère, qui, avec le titre de Régente, gouverna le royaume, jusqu'à ce que le jeune prince eût atteint sa quatorzième année, qui était l'âge où les rois français étaient censés avoir assez de raison pour diriger les affaires du pays.

Blanche de Castille, qui était aussi belle que sage, fut certainement une des plus vertueuses princesses qui aient jamais existé: douée d'une piété profonde et sincère, elle sut inspirer à son fils, dès sa plus tendre enfance, des sentiments religieux dont il ne s'écarta jamais: et c'est sans aucun doute, aux vertus éminentes de cette mère chrétienne, que ce prince dut le germe des hautes qualités qui lui ont mérité la vénération des fidèles, et la gloire que l'Église a décernée à sa mémoire, en l'invoquant sous le nom de saint Louis.

Le jeune roi avait une physionomie pleine de charme, un regard expressif, et de beaux cheveux blonds dont les boucles retombaient gracieusement sur ses épaules; toute sa personne portait le caractère de la douceur et de la majesté. Toujours vêtu plus simplement que les seigneurs qui l'entouraient, il se distinguait parmi eux par la grâce de son main-

tien et la dignité de ses manières ; affectueux et poli envers les humbles et les pauvres, il était noble et fier à l'égard des riches et des puissants, qui ne pouvaient l'approcher sans être pénétrés d'amour et de respect : né avec un courage naturellement bouillant, et que la religion seule pouvait tempérer, il sut à la fois s'illustrer par sa valeur, et adoucir les maux de la guerre par une charité infatigable.

Mais ce qui ajoutait encore à tant de vertus, c'était la tendresse et la reconnaissance qu'il ne cessait de témoigner à la reine sa mère, à laquelle, après Dieu, il se croyait redevable de ses bonnes qualités : c'est que les plus grands hommes, comme les plus puissants rois, n'ont jamais oublié le respect qu'un enfant bien né conserve toujours pour ses parents. Cette piété filiale que Louis pratiqua dès sa première jeunesse vécut autant que lui, et dans quelque circonstance qu'il se trouvât placé, son amour pour sa mère ne se démentit pas une seule fois.

Il y avait auprès du château de VINCENNES, à peu de distance de Paris, un chêne au pied duquel le jeune roi aimait à venir s'asseoir : c'était là que ses plus pauvres sujets étaient admis à lui parler sans difficulté ; il secourait les uns, il consolait les autres, et jamais personne ne le quittait sans avoir reçu de sa main quelque bienfait, ou de sa bouche quelque parole bienveillante.

A l'époque de la jeunesse de saint Louis, on voyait dans les rues de Paris un grand nombre de pauvres aveugles à demi-nus, qui, sans guides, s'en allaient mendiant leur pain, dont ils manquaient le plus souvent ; le roi fut touché de pitié du sort de ces misérables ; il fit bâtir pour eux un hôpital, où il ordonna que tous les aveugles qui se présenteraient fussent soignés s'ils étaient malades, ou nourris s'ils étaient bien portants. Cet hôpital existe encore aujourd'hui sous le nom d'hospice des QUINZE-VINGTS · et depuis près de six cents ans

qu'il a été fondé, c'est à la bienfaisance du saint roi que les aveugles indigents doivent les secours charitables dont ils sont l'objet

Cependant Louis IX ne s'occupait pas seulement de répandre des bienfaits sur les pauvres et de créer des établissements utiles; il savait en même temps se faire respecter des ennemis de la France, et lorsqu'il allait à la guerre, c'était toujours à la tête des plus vaillants guerriers qu'on le voyait combattre.

Louis sortait à peine de l'enfance lorsque [1241.] le duc de Bretagne, le comte de Toulouse, fils du malheureux Raymond, que Simon de Montfort avait autrefois dépouillé de ses États, et plusieurs, autres grands vassaux de la couronne, espérant profiter de sa jeunesse, réunirent des troupes contre le roi de France, comme l'avaient fait autrefois le comte de Flandre et l'empereur Othon, que Philippe Auguste vainquit à Bouvines ; ils appelèrent même à leur aide Henri III, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, qui débarqua bientôt sur les côtes de Bretagne à la tête d'une armée ; mais Louis, ayant marché à leur rencontre suivi d'un bon nombre de ses barons, les défit complétement auprès d'une ville appelée TAILLEBOURG, après une sanglante bataille, où le jeune monarque combattit lui-même au premier rang avec la plus grande valeur. Le roi d'Angleterre, effrayé d'une pareille défaite, abandonna précipitamment les princes qui l'avaient appelé à leur aide, en les accusant de l'avoir trompé, et le comte de Toulouse se reconnut humblement le vassal du roi de France.

Vous n'avez point oublié sans doute, mes jeunes amis, ces croisades en Palestine dont je vous ai parlé dans les histoires de Philippe Ier, de Louis VII et de Philippe Auguste : je ne sais si ces récits vous ont paru intéressants, mais Louis IX, dès son enfance, prenait un plaisir extrême à se les faire répéter.

Un jour, cet excellent prince tomba si dangereusement malade, que toute la France fut plongée dans la désolation : les religieux des différents monastères, portant les reliques des saints, firent des processions solennelles pour demander à Dieu la conservation de ses jours, et une foule de peuple les suivait pieds nus, et chantant des cantiques souvent interrompus par les sanglots de tous les assistants.

Bientôt on désespéra de sa vie, et la jeune reine sa femme, qui avait nom MARGUERITE DE PROVENCE, se tint assise avec la reine Blanche auprès du lit du malade, où toutes deux ne cessaient de pleurer jour et nuit. Mais le roi avait conservé toute sa connaissance ; et dans le temps que les médecins avaient perdu tout espoir de le sauver, il se remit entre les mains de Dieu, et fit vœu que, s'il échappait à cette maladie, il conduirait lui-même une nouvelle croisade contre les Sarrasins.

Aussitôt le mal diminua rapidement, et en peu de jours Louis, qui n'avait point oublié sa promesse, fut assez bien rétabli pour se préparer à cette guerre lointaine, dont la reine Marguerite voulut partager les périls. Les princes, frères du roi, s'associèrent à la gloire de cette entreprise ; et un grand nombre de seigneurs qui n'étaient pas assez riches pour subvenir autrement aux frais d'un si long voyage, vendirent tous leurs biens pour accompagner le roi.

Vous savez sans doute déjà que la Palestine est située dans cette partie de la terre que l'on nomme [1249.] l'ORIENT, parce que c'est de ce côté que le soleil se lève : eh bien, l'Égypte dont parle l'histoire ancienne, est aussi une des provinces de l'Orient ; et ce fut vers cette contrée, occupée depuis longtemps par les Sarrasins, que Louis dirigea les nouveaux croisés, qui, à peine débarqués, se rendirent maîtres d'une ville forte appelée DAMIETTE, bâtie sur l'une des principales embouchures du Nil.

Je n'essayerai point de vous raconter ici par quelles belles actions Louis IX s'illustra dans cette

guerre, il vous suffira de savoir qu'il eut à livrer avec des succès divers un grand nombre de combats, dont le plus sanglant fut celui de LA MASSOURE, où périrent un frère du roi et une multitude de nobles croisés. [1250.

Louis, blessé et presque mourant, tomba lui-même au pouvoir des infidèles, qui l'eussent sans doute égorgé s'ils n'eussent été saisis de respect à la vue de ce grand prince, que l'infortune rendait plus vénérable encore que lorsqu'il se trouvait à la tête d'une puissante armée.

Calme et résigné dans un si grand revers, Louis parut encore supérieur à sa mauvaise fortune; car il avait placé toute sa confiance en Dieu, et savait bien qu'il ne devait rien craindre des hommes, même les plus barbares, tant qu'il serait couvert de la protection du ciel.

Après une dure captivité, pendant laquelle le roi ainsi que tous ceux qui étaient auprès de sa personne se trouvèrent souvent exposés aux plus grands périls, dont il les tira chaque fois par sa patience et sa fermeté, il lui fut enfin permis de se racheter avec ses serviteurs, en rendant Damiette pour sa rançon.

Alors Louis rejoignit dans cette ville la reine Marguerite et ses enfants, et après avoir rassemblé les débris de cette vaillante armée qui avait partagé ses désastres, il monta sur un vaisseau, et fit voile pour la France, où il avait appris avec douleur que la bonne reine Blanche venait de mourir. [1252.

Mais tandis que la famille royale était embarquée sur ce navire, il survint tout à coup une si violente tempête, que l'équipage se crut au moment d'être submergé. Déjà les matelots ne pensaient plus qu'à recommander leur âme à Dieu, et chacun suppliait Louis de se jeter dans une barque qui le conduirait, avec toute sa famille, dans une île que l'on apercevait à quelque distance.

La reine elle-même s'était jetée aux pieds du roi

pour le déterminer à profiter du seul moyen de salut qui leur restât; mais cet excellent prince déclara avec fermeté que la vie du dernier matelot était aussi précieuse aux yeux de Dieu que la sienne, et qu'il s'en remettait entièrement aux desseins de la Providence.

Rien ne put le faire renoncer à cette généreuse résolution; il demeura inébranlable, et son courage devint la cause du salut de tout le navire, car les matelots, pour sauver un si bon maître, firent des efforts qu'ils n'auraient point tentés pour conserver
1254.] leur propre existence; enfin la tempête se calma, et Louis aborda bientôt en France, où l'appelaient depuis longtemps les vœux de ses sujets.

Ce vaillant roi, que je viens de vous montrer si grand dans l'infortune, regardait comme le premier de ses devoirs de veiller sans cesse au bien des Français; et c'est à sa justice et à son amour pour l'humanité que l'on doit les premières lois qui aient eu pour objet d'améliorer le sort du pauvre peuple : ces
1260.] lois sont connues dans notre histoire sous le nom d'ÉTABLISSEMENTS DE SAINT LOUIS.

Il existait en France, avant ce bon prince, un usage barbare qui remontait déjà à une bien haute antiquité, puisqu'il avait été apporté dans les Gaules par les Francs Ripuaires ou par les Burgondes, et adopté par les seigneurs féodaux, qui, comme vous savez, étaient obligés de rendre la justice aux vassaux de leurs domaines, et je vais tâcher de vous expliquer comment ils remplissaient ce devoir.

Lorsque deux hommes avaient un procès l'un contre l'autre, leur seigneur, au lieu d'examiner soigneusement les raisons que chacun pouvait alléguer contre son adversaire en les faisant expliquer devant lui, ordonnait qu'ils se battissent en sa présence jusqu'à ce que l'un des plaideurs fût tué ou s'avouât vaincu. On appelait ce combat le DUEL JUDICIAIRE ou le JUGEMENT DE DIEU, parce qu'on ne doutait point alors que Dieu n'accordât toujours la

victoire à celui qui avait le bon droit pour lui ; tandis que le plus souvent, mes jeunes amis, c'était le plus adroit ou le plus fort qui terrassait son ennemi.

Ces combats ordonnés par le juge, avaient lieu le plus souvent à la porte des églises, et en présence de nombreux témoins. Les seigneurs y combattaient avec la lance et l'épée, et couverts de leurs cottes de mailles ou de leurs armures ; mais les serfs, s'il leur était ordonné d'en venir au jugement de Dieu, ne devaient se servir que de bâtons.

Saint Louis voulut remédier à cet usage cruel, qui mettait ainsi la fortune et la vie du faible et de l'innocent à la merci de l'homme injuste mais adroit ; et il établit qu'à l'avenir les juges, au lieu d'ordonner le combat, seraient obligés d'écouter les deux adversaires et les témoins qu'ils amèneraient, de recueillir par écrit leurs déclarations, et enfin de rendre à chacun une bonne et exacte justice.

Or, ce changement important dans la manière de juger, ne se trouva point du goût des barons français qui, pour la plupart, ne sachant que manier la lance ou l'épée, regardaient encore comme indigne d'eux d'apprendre à lire et à écrire : ils se fatiguèrent bientôt d'écouter les plaideurs qui se présentaient le plus souvent devant leur tribunal, portant des sacs remplis de parchemins écrits, au moyen desquels chacun prétendait faire valoir ses droits ; et ils ne trouvèrent rien de mieux que de confier ce soin qui leur était désagréable, à des hommes plus instruits qu'eux, auxquels ils donnèrent le titre de BAILLIS ; le roi lui-même, voyant que ses barons ne se rendaient plus qu'avec peine à son parlement, se vit forcé, d'appeler aussi dans ce tribunal des LÉGISTES, c'est-à-dire des hommes qui avaient étudié les lois dans les écoles de Paris qui, depuis Philippe Auguste, n'avaient pas cessé de prospérer. Ces personnages, qui, en grande partie, appartenaient à la bourgeoisie des communes, reçurent le nom de

GENS DE ROBE, parce que les juges portaient dès lors, comme aujourd'hui, de longues robes noires ; et bientôt ils furent les seuls qui siégeassent dans les tribunaux du roi et des seigneurs.

Saint Louis, par ses Établissements, interdit aussi aux barons de ses domaines ces funestes guerres privées qui s'étaient renouvelées bien des fois depuis le temps de la Paix de Dieu ; et les laboureurs purent enfin rendre grâce à la Providence de leur avoir donné un roi qui s'occupât ainsi de mettre un terme aux misères qui avaient si longtemps désolé le peuple des campagnes.

Mais si la sagesse de Louis IX s'efforçait de remédier aux maux qui avaient pesé jusqu'alors sur ses sujets, il déploya une excessive sévérité envers ceux qui, dans un instant de colère ou d'ivresse, proféraient des jurements impies ou insultaient les choses sacrées ; car il ordonna qu'ils eussent les lèvres percées avec un fer rouge, et, s'ils étaient âgés de moins de quatorze ans, qu'ils fussent dépouillés de leurs habits et fouettés en place publique.

C'était punir bien sévèrement, mes jeunes amis, une faute qui n'appartient qu'aux gens grossiers ou à ceux qui ont perdu la raison ; mais le saint roi ne connaissait pas de plus grand crime que d'offenser Dieu, tandis qu'au contraire il se montrait toujours disposé à pardonner les offenses qui lui étaient personnelles ; c'est que ce bon prince avait appris de bonne heure que l'un des plus beaux préceptes de notre religion est celui qui prescrit le pardon des injures.

Cependant Louis IX n'avait point oublié le vœu qu'il avait fait autrefois, de combattre les Sarrasins partout où il les rencontrerait, et il résolut de con-
[1270 duire en Orient une nouvelle armée, pour accomplir sa promesse. Cette fois ce fut contre une ville d'Afrique nommée TUNIS, bâtie précisément sur le lieu où existait autrefois la fameuse

Carthage, et qui appartenait aux infidèles, qu'il dirigea cette nouvelle croisade.

Mais à peine eut-il débarqué sur le rivage africain, que la peste, éclatant avec violence au milieu de son camp, y exerça d'horribles ravages: et le roi lui-même, qui fut un des premiers atteints, en soignant les malades et donnant de ses propres mains la sépulture aux morts, comprit aussitôt que son mal était sans remède.

Alors il fit appeler auprès de son lit l'aîné de ses fils, qui devait lui succéder sous le nom de PHILIPPE III, et après lui avoir recommandé de faire le bonheur des Français et de vivre dans la crainte de Dieu, il expira saintement sur un lit de cendres, où il s'était fait déposer par humilité, à la vue de son armée inconsolable.

Dans le moment où Louis venait de rendre le dernier soupir, le comte d'Anjou, son frère, débarquait sur le rivage avec une troupe considérable de nouveaux croisés, et ce prince s'arrêta consterné, en voyant autour de la tente du roi les princes, les barons, les soldats, qui, confondus dans une douleur commune, pleuraient amèrement celui qui, pour la première fois, les quittait au milieu des périls. [1270.

Plusieurs mois après la mort du saint roi, un vaisseau portant des voiles noires quitta tristement le rivage de Tunis, et se dirigea vers la France : c'était Philippe III, qui accompagnait sur ce navire les dépouilles mortelles de son père, dont il porta ensuite les ossements sur ses épaules, depuis le bord de la mer jusqu'aux tombes royales de Saint-Denis.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Costume national des deux sexes au XIIe siècle. — Mode du Surcot. — Manière de porter la barbe et les cheveux. — Jupes armoriées des dames nobles. — Construction des cathédrales gothiques. — Art de la peinture sur verre. — Trouvères, troubadours et *ménestriers*. — Musique vocale et instumentale. — Progrès de la langue et de la poésie. — Usage des litières. — Ameublements de cette période. — *Ciels à gouttière* et lits à *courtines*.

— Horloges à roues. — Tapis *velus*. — Jeu *des rois et des reines*. — Supplice de la mutilation. — Obstacles mis par saint Louis au duel judiciaire. — Superstitions populaires et croyance à la magie. — Cérémonies funéraires des rois et des princes de leur famille.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1227. Frédéric II excommunié par le pape Grégoire IX.
1233. Fureurs mutuelles des Guelfes et des Gibelins en Italie. — Prédications pacifiques du frère Jean de Vicence.
1245. L'empereur Frédéric II déposé par le concile de Lyon.
1250. Mort de Frédéric II.
1254. Fin prématurée de Conrad IV, son successeur.
1259. Mort de Gengis Khan.
1261. Chute de l'empire latin de Constantinople. — Les Paléologues.
1265. Manfred excommunié par le pape Innocent IV.
1266. Défaite et mort de Manfred sur les bords du fleuve Calore.
1268. Meurtre de Conradin à Naples. — Charles d'Anjou, roi de Sicile.

MARIE DE BRABANT.

Depuis l'an 1270 jusqu'à l'an 1278.

1270.] Le roi Philippe III, fils de saint Louis, qui succéda à son père sur le trône de France, fut surnommé LE HARDI à cause de la valeur peu commune dont il avait fait preuve dans tous les combats auxquels il avait pris part.

Ce prince avait été marié dans sa jeunesse à une sage et vertueuse princesse, qui mourut bientôt après, en lui laissant un fils nommé LOUIS, que le roi aimait tendrement, parce que tous les traits de cet enfant lui rappelaient ceux de sa pauvre mère.

Cependant, après plusieurs années de veuvage, les amis du roi l'engagèrent à prendre une autre femme, avec laquelle il pourrait encore passer une vie douce et exempte de peines ; en même temps, ils lui proposèrent une princesse qui avait nom MARIE, et qui était la sœur du duc de BRABANT, l'un des plus puissants voisins du roi de France.

En effet, Marie de Brabant était encore meilleure qu'elle n'était belle, quoiqu'on parlât depuis longtemps à la cour de France de ses cheveux d'or et de ses doux yeux; aussi, dès que Philippe eut appris tout le bien qu'on disait d'elle, il n'hésita plus à la demander en mariage, et plaça sur sa tête la couronne royale, qu'elle porta avec autant de grâce que de majesté.

Cet heureux événement fut célébré à la cour par des fêtes magnifiques, des jeux de toute espèce et des festins splendides; on distribua au peuple plus de largesses et d'aumônes qu'on ne l'avait fait depuis longtemps, et chacun bénissait la jeune reine dont les premiers pas en France étaient marqués par tant de bienfaits.

Or, le roi Philippe le Hardi, mes jeunes amis, avait auprès de lui un homme qui se nommait PIERRE LABROSSE. Ce Pierre Labrosse avait été autrefois le barbier de saint Louis, et, selon l'habitude de ces sortes de gens, en rasant son maître, il lui débitait, pour l'amuser, toutes les nouvelles qu'il avait pu ramasser par la ville.

Cet homme avait beaucoup d'esprit et d'adresse; et Philippe, qui le connaissait depuis son enfance, s'était si bien accoutumé à ses manières et à son langage, qu'il rendit Labrosse dépositaire de ses plus secrètes pensées, et le barbier, comblé des faveurs du roi, se trouva bientôt investi de toute la confiance de son maître.

Cependant cet homme, qui paraissait à Philippe d'un caractère si enjoué et d'un esprit si aimable, cachait sous ces dehors séduisants une âme scélérate et un cœur profondément corrompu; ce misérable conçut une affreuse jalousie de l'affection que le roi portait à sa nouvelle épouse Marie de Brabant, dont il préférait la conversation et la société à celle de son favori; et il n'en fallut pas davantage pour que Labrosse cherchât à perdre cette bonne et vertueuse princesse.

Vers ce temps-là, il arriva que le jeune Louis, cet enfant qui était né du premier mariage du roi, mourut presque subitement, sans que l'on pût savoir à quelle maladie il avait succombé ; et Labrosse, se rendant secrètement auprès du monarque, encore plongé dans la stupeur d'une si grande perte, lui fit entendre, par des discours perfides, que la reine pouvait avoir empoisonné son fils, pour assurer à ses propres enfants la couronne qui aurait dû appartenir à ce jeune prince.

Une si affreuse dénonciation jeta le roi dans une étrange perplexité ; ce malheureux prince repoussait avec horreur la pensée que Marie pût être coupable d'un si grand crime, après avoir témoigné une vive affection au pauvre Louis, qu'elle pleurait sincèrement ; et pourtant la mort inopinée de ce cher enfant lui paraissait inexplicable.

Alors le perfide Labrosse fit usage des moyens les plus odieux pour que Philippe ajoutât foi à ses calomnies : comme il prétendait posséder quelque connaissance en médecine, il fit apporter devant le roi le corps du petit prince, et se plut à faire remarquer à ce père désolée des taches livides, qu'il assurait être autant de traces incontestables de poison.

Ce ne fut pas tout encore ; il vint un homme qui déclara que la veille de la mort du jeune Louis, la reine avait été aperçue, pendant la nuit, dans un appartement écarté du palais, préparant de ses propres mains des sucs de plantes dont l'usage était inconnu. Rien ne fut omis de la part de ce misérable, qui avait été corrompu par l'or de Labrosse, pour donner à cet odieux mensonge une apparence de vérité ; et malgré le doute affreux dans lequel le roi flottait encore, l'infortunée Marie fut plongée dans une prison, d'où elle ne devait plus sortir que pour être brûlée vive comme empoisonneuse, à moins que quelque chevalier n'eût la générosité de venir la défendre de son épée : car vous savez que les chevaliers étaient obligés par leur serment de secourir les

faibles et les opprimés ; et en effet, cette femme infortunée n'eût pas évité cet affreux supplice, si le duc de Brabant, son frère, ne se fût présenté lui-même pour prendre sa défense.

La reine se trouva donc préservée des suites de cette accusation, et le peuple, qui ne pouvait croire qu'elle fût coupable, se livra aux transports de la joie la plus vive. Mais ce n'était point assez pour cette princesse innocente d'avoir la vie sauve, si Philippe pouvait encore conserver contre elle quelques soupçons, et elle demeurait inconsolable de l'imposture atroce qui lui avait déjà coûté tant de larmes.

A cette époque où l'ignorance et la crédulite régnaient chez presque toutes les classes de la nation, il y avait dans une petite ville de Flandre une vieille femme qui, dans tous les pays voisins, passait pour découvrir les secrets les plus cachés, et les mystères les plus impénétrables. Elle était connue sous le nom de la Béguïne de Nivelle, et avait choisi pour demeure un vieux clocher ouvert aux quatre vents, où les corneilles et les ramiers, qui partageaient sa retraite aérienne, étaient les seuls êtres vivants dont elle voulût bien supporter la compagnie.

Marie avait souvent entendu parler de la béguine de Nivelle, et, dans son désespoir, elle imagina de supplier le roi d'envoyer auprès de cette femme habile quelques-uns de ses fidèles serviteurs, pour lui demander ce qu'il fallait croire des accusations qui avaient été portées contre la reine. Philippe, qui ne souhaitait rien tant au monde que de voir sa chère Marie complétement justifiée, consentit avec joie à cette nouvelle épreuve, espérant enfin, par ce moyen, découvrir la vérité tout entière.

Pierre Labrosse, comme vous pouvez croire, eût vivement désiré que la devineresse gardât le silence, car il savait que le roi ne lui pardonnerait jamais son odieuse calomnie ; mais il ne put empêcher que les envoyés de Philippe ne se missent en route pour Nivelle, où ils trouvèrent aisément la retraite de la béguine.

Du plus loin que celle-ci les aperçut, et avant même qu'ils lui eussent exposé le sujet de leur visite, elle s'écria qu'ils se hâtassent d'assurer le roi qu'il avait été trompé, et que Marie de Brabant n'avait jamais commis le crime dont on l'accusait ; mais elle ne fit point connaître le calomniateur.

Les bons serviteurs s'en retournèrent donc au plus vite auprès de Philippe, qui éprouva une joie extrême en entendant cette réponse ; le fourbe Labrosse feignit de se réjouir avec lui, et, dans toute la cour, Marie fut la seule personne qui, plongée dans une tristesse que rien ne pouvait distraire, passait les jours et les nuits à prier Dieu de faire connaître à la fois son innocence et l'auteur de tous ses maux. Les vœux de cette bonne princesse ne tardèrent pas à être exaucés.

A quelque temps de là, un étranger, dont personne

1278.] ne put découvrir le nom ni le pays, vint apporter à Philippe une lettre qu'un voyageur mourant l'avait chargé de remettre entre les mains du roi seul : cette lettre apprenait au monarque toute la trahison de son favori, et je vous laisse à penser quelle fut l'indignation de ce prince lorsqu'il connut de quelle trame odieuse l'infâme Labrosse avait été l'auteur. Dans sa juste colère, il ordonna que ce scélérat fût pendu comme un méchant et un malfaiteur ; et la bonne reine, pleinement justifiée cette fois aux yeux de son mari, vécut longtemps heureuse avec Philippe, qui ne songea plus dès lors qu'à lui faire oublier par sa tendresse toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées.

C'est ainsi, mes jeunes amis, que la Providence, par des moyens inattendus, vient souvent en aide à ceux qui l'invoquent dans leur détresse.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1273. Election de Rodolphe de Hapsbourg à l'empire.
1280. Puissance des Mongols à la Chine.
1284. Rivalité de Gênes et de Pise en Italie. — Bataille de la Meloria.
1288. La Tour de la Faim.

LES VÊPRES SICILIENNES

Depuis l'an 1278 jusqu'à l'an 1285.

Pendant que le roi Philippe le Hardi régnait en France, il se passa dans l'île de Sicile, que d'autres histoires vous ont appris à connaître, un événement que je ne dois pas vous laisser ignorer. [1278.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait autrefois conduit dans cette île une armée française, à l'aide de laquelle il avait fait la conquête du royaume de Naples, dont la Sicile faisait partie. Ce prince, aussi généreux que vaillant, accorda de si grandes récompenses aux soldats qui l'avaient suivi, que beaucoup d'entre eux, renonçant à leur patrie, consentirent à se fixer dans un pays dont ils se croyaient devenus les légitimes possesseurs.

Malheureusement la plupart de ces guerriers étaient des hommes grossiers, fiers et insolents, qui crurent avoir le droit de mépriser les Siciliens, parce qu'ils les avaient vaincus; mais ceux-ci, dont le caractère national est implacable et vindicatif, supportaient impatiemment que la présence de ces étrangers leur rappelât sans cesse leur défaite. Plusieurs des principaux seigneurs du pays, parmi lesquels se faisait remarquer un médecin nommé JEAN PROCIDA, de l'une des plus illustres familles de Sicile, ne cessaient pas d'ailleurs d'entretenir des relations secrètes avec les princes étrangers ennemis de la France, et de nourrir parmi le peuple l'espoir d'une délivrance prochaine.

Or, vous saurez que la capitale de la Sicile est la ville de PALERME, et qu'à cette époque un grand nombre de Français s'y étaient établis.

Un jour de Pâques, qui, dans tous les pays chrétiens, est la principale fête de l'année, au moment même où sonnaient les cloches des vêpres, un soldat

français, dont le vin avait troublé la raison, ayant maltraité une jeune fille dans une rue de Palerme, celle-ci, par ses cris, appela les passants à son secours; et la populace ameutée, se jetant sur cet homme, le mit en pièces. Jusque-là, cette vengeance paraissait légitime, puisqu'elle n'avait frappé que l'auteur d'une action criminelle; mais la fureur du peuple, une fois soulevée, ne se borna point à ce seul meurtre.

Pendant que les cloches des vêpres retentissaient encore dans Palerme, tous les Français établis dans cette ville furent égorgés, sans distinction d'âge ni de sexe, et la multitude en furie ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes. Un seul Français fut épargné, parce qu'il ne se trouva personne qui voulût porter la main sur un vieillard bienfaisant et inoffensif.

Dès que ce massacre fut connu dans les autres villes de Sicile, le même sort devint le partage de tous les Français contre lesquels Procida excitait l'indignation populaire. Cette épouvantable boucherie reçut le nom de Vêpres siciliennes, et le nombre des victimes de cette déplorable catastrophe s'éleva, dit-on, à plus de huit mille.

Il est à remarquer que depuis cette époque, le royaume de Naples, qui se trouva, par cet événement, séparé pendant près de cent cinquante ans de celui de Sicile, a été funeste à notre nation; et que la maison d'Anjou que le frère de saint Louis avait appelée à régner sur cette contrée, s'éteignit elle-même après une longue suite de revers et de crimes de toute espèce.

Philippe le Hardi ne fut pas maître de sa douleur et de son ressentiment, lorsqu'il apprit que son oncle Charles d'Anjou avait perdu cette couronne qui venait de coûter la vie à un si grand nombre de ses sujets: il se disposait même à conduire une armée formidable contre le roi d'Aragon, qui s'était déclaré pour Jean Procida et les révoltés de Palerme, lors-

qu'il mourut de maladie dans un âge encore peu avancé. [1285.

Philippe, son fils aîné, âgé de dix-sept ans, monta sur le trône à sa place, et on le nomma PHILIPPE IV, ou PHILIPPE LE BEL, à cause de la beauté de son visage et de sa taille noble et élevée.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1282. Fin du règne de Charles d'Anjou en Sicile.

LES TEMPLIERS

Depuis l'an 1285 jusqu'à l,an 1314.

Quoique Philippe le Bel sortît à peine de l'enfance, lorsque la couronne lui échut en partage, il annonçait déjà un caractère si énergique et des qualités tellement remarquables, que son avénement fit concevoir l'espérance d'un règne comparable aux plus beaux temps de la monarchie ; et en effet, cet espoir se fût réalisé, s'il n'en eût terni l'éclat par une action aussi injuste que barbare. [1285.

Dans le cours de ces croisades dont je vous ai parlé tant de fois, tous les guerriers qui se rendaient en Palestine étaient certainement doués d'une grande bravoure, que relevait encore l'éclat d'une foi vive et ardente ; mais parmi les plus illustres, on distinguait les religieux soldats, qui portaient le titre de TEMPLIERS ou de CHEVALIERS DU TEMPLE, parce qu'ils s'étaient voués à la garde et à la défense du temple de Jérusalem.

Le chef des Templiers était investi du titre de grand maître, et c'était ordinairement un vieillard aussi renommé par ses vertus que par son courage. Du temps de Philippe le Bel, le grand maître des Templiers se nommait JACQUES MOLAY.

Pendant les guerres des croisades, et longtemps encore après, les chevaliers du Temple avaient vail-

lamment combattu les Sarrasins, et l'histoire de cet ordre est remplie du récit des belles actions qu'ils accomplirent, en défendant pied à pied la terre sainte contre les infidèles.

Cependant leurs efforts étant devenus inutiles, depuis que les peuples de l'Europe avaient renoncé aux croisades (car après la mort de saint Louis on ne vit plus d'expéditions de ce genre), les Templiers rentrèrent en France, et d'immenses richesses qu'ils avaient acquises dans leurs guerres, furent employées par eux à élever de magnifiques palais, où ils passaient leurs jours dans l'abondance et peut-être dans la mollesse. Une pareille existence n'est certainement pas honorable pour des guerriers qui, en se consacrant à la défense du Saint-Sépulcre, avaient fait vœu de vivre dans la pauvreté et dans le travail; mais ils ne méritaient pourtant pas le sort terrible qui les attendait.

Depuis un certain nombre d'années, les choses avaient bien changé en France. Les premiers rois Capétiens n'avaient pas eu besoin de payer les soldats que les barons leur amenaient, lorsqu'ils étaient contraints de faire la guerre; mais depuis que la plupart de ces seigneurs avaient vu démolir leurs châteaux, et les habitants de leurs villes établir des communes, ils ne réunissaient plus autour de leur personne qu'un petit nombre de vassaux, que les rois étaient en outre obligés d'équiper et d'armer à leurs propres dépens; de sorte que, sous le règne de Philippe le Bel, les trésors que renfermait autrefois la tour du Louvre étaient entièrement épuisés, et ce prince se vit contraint d'avoir recours à une multitude de moyens plus ou moins injustes, pour subvenir aux besoins les plus urgents de sa couronne. Tantôt il dépouillait les marchands étrangers, que l'on nommait alors des Lombards, parce que la plupart de ces négociants étaient originaires d'Italie; tantôt il répandait dans le royaume des monnaies d'une valeur inférieure à celle qu'il leur supposait;

expédient désastreux qui, en altérant la confiance publique envers le souverain, lui valut de la part du peuple le surnom de FAUX MONNAYEUR

Malheureusement, parmi les conseillers de Philippe le Bel, il se trouva des hommes qui lui persuadèrent que les Templiers, fiers de leurs richesses, autrefois soldats fidèles et obéissants, n'étaient plus que des sujets séditieux qui, oubliant leur ancienne gloire, ne songeaient plus qu'à s'assurer une vie molle et efféminée ; d'autres encore lui insinuèrent que les immenses richesses que renfermaient les caves des chevaliers du Temple seraient mieux placées dans ses mains que dans les leurs, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'en emparer ; de sorte que Philippe, entraîné par de pernicieux avis, résolut la perte de cet ordre religieux, qui avait autrefois servi si utilement la cause de la chrétienté. [1305.

Le même jour, à la même heure, avec le même secret, dans toutes les provinces du royaume, les Templiers, saisis par les ordres du roi, passèrent de leurs palais somptueux dans de sombres cachots. On les accusa de crimes abominables ; on les chargea de fers, et ils furent soumis à d'effroyables tortures, qui étaient alors le moyen employé pour forcer un accusé de déclarer ce qu'on voulait lui faire dire. Le plus grand nombre d'entre eux, vaincus par la douleur, ou dans l'espoir de sauver leur vie, confessèrent tout ce qu'on exigea d'eux, et renoncèrent ainsi, pour sauver leur vie, aux douceurs du Temple et aux richesses de leur ordre.

Mais le grand maître Jacques Molay et plusieurs de ses compagnons, après avoir langui pendant plusieurs années dans une affreuse captivité, préférèrent la mort à une confession aussi mensongère. En vain on les menaça du supplice du feu, auquel on condamnait alors les sacriléges et les apostats, c'est-à-dire ceux qui avaient outragé la religion et renoncé au christianisme, ils préférèrent monter ensemble sur un bûcher qui avait été dressé à cet effet à

l'extrémité de l'une des îles de la Seine, au lieu même où s'élève aujourd'hui la statue du roi Henri IV.

Dès que ces intrépides chevaliers virent briller autour d'eux la flamme qui devait les consumer, ils commencèrent à entonner d'une voix forte les vêpres des morts, et ces chants funèbres ne cessèrent de se faire entendre que lorsque la fumée les eut tous suffoqués.

1314.] On raconta, vers cette époque, que Jacques Molay, ce vieillard vénérable qui avait inutilement protesté de l'innocence de ses frères, lorsque déjà la flamme s'élevait au-dessus de sa tête, proféra une citation terrible, en appelant le roi Philippe à paraître avant un an au tribunal de Dieu. La foule du peuple qui entourait le bûcher fut frappée de terreur en entendant ces paroles.

1315.] En effet, l'année n'était pas achevée, lorsque Philippe le Bel, qui avait regretté, mais trop tard, son injuste rigueur envers les Templiers, mourut de maladie; et la Providence permit que la prédiction du grand maître se trouvât ainsi accomplie.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Chevaux *bardés* de fer. — Boucliers, rondelles et écus. — Costumes des hommes au XIVe siècle. — Justaucorps. — Manches démesurément larges, robes traînantes et camail à capuchon. — Chaussure à la Poulaine. — Changements survenus dans la coiffure des femmes. — Cornes et escoffions. — Procession du Renard. — Ordonnance de Philippe le Bel sur les torches de cire. — Autre ordonnance qui règle le nombre des mets de chaque repas. — Ordonnance du même prince contre la profusion de la vaisselle d'or et d'argent. — Entremets à Saint-Denis en présence de ce monarque. — Superstitions populaires sur les *envoûtements*.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1290. Ruine de Pise par les Génois et les Florentins.
1300. Progrès des Turcs dans l'Asie Mineure.
1306. Découverte de la boussole par Flavio Gioia d'Amalfi.
1307. Affranchissements des cantons suisses (Melctal, Furst et Guillaume Tell).
1309. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'emparent de l'île de Rhodes.

ENGUERRAND DE MARIGNY.

Depuis l'an 1315 jusqu'à l'an 1317.

Philippe le Bel en mourant, laissa trois fils dont je vous parlerai chacun à son tour, parce qu'ils furent successivement rois des Français. L'aîné de ces princes est ordinairement nommé Louis X., dit LE HUTIN, ce qui voulait dire alors le mutin ou le batailleur, quoiqu'il n'ait guère assez vécu pour se montrer l'un ou l'autre. 1315.

Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, Louis, selon l'usage, voulut aller se faire sacrer à Reims, où cette cérémonie ne se célébrait jamais sans être suivie de fêtes splendides et de grandes largesses envers le peuple; mais il en coûtait beaucoup d'argent pour déployer cette magnificence, et quand le nouveau roi se fit ouvrir le coffre-fort qui avait appartenu à son père, il reconnut avec douleur qu'il était presque entièrement vide.

Alors il manda devant lui ENGUERRAND DE MARIGNY, qui avait été le confident et le trésorier du roi Philippe, et lui ordonna de déclarer ce qu'étaient devenues toutes les richesses que ce prince avait enlevées aux marchands étrangers, et les trésors que renfermaient les caves des Templiers.

Or, Enguerrand de Marigny était un ministre habile et expérimenté, qui pouvait, mieux que personne, donner au jeune roi les renseignements qu'il désirait, parce qu'il avait été chargé à diverses reprises par Philippe le Bel d'employer des sommes considérables à lever des troupes et à diriger plusieurs entreprises secrètes, mais il craignit d'exciter le mécontentement de son nouveau maître, en lui découvrant les prodigalités souvent inutiles qui avaient épuisé le trésor royal sous le dernier règne.

Cependant Enguerrand avait un grand nombre d'ennemis, à cause des faveurs dont Philippe le Bel,

qui appréciait tout son mérite, n'avait pas cessé de le combler pendant toute sa vie; mais le plus implacable de tous était CHARLES, comte de VALOIS, frère du dernier roi, et oncle de Louis X., envers lequel le favori n'avait peut-être pas toujours montré assez de déférence et de respect.

Le comte de Valois se rendit donc auprès de son neveu, qu'il trouva fort mécontent de se voir ainsi appauvri, lorsqu'il s'imaginait qu'il suffisait d'être roi pour posséder des trésors, et n'eut pas de peine à lui persuader qu'Enguerrand s'était approprié une partie des richesses que renfermaient les coffres du roi son maître, dans le temps que les clefs avaient été confiées à sa garde. Les insinuations de son oncle agirent même si vivement sur l'esprit de Louis, qu'il fit aussitôt jeter Marigny dans le plus sombre cachot du palais du Temple, où il ordonna qu'il serait renfermé jusqu'à ce qu'il eût restitué les sommes énormes qui avaient été dilapidées.

Lorsque le malheureux Enguerrand se vit ainsi plongé dans une prison où le jour et l'air même ne pénétraient qu'avec peine, il tomba dans une profonde affliction. Vainement il protesta de son innocence; vainement il demanda avec instance qu'il lui fût permis de parler au roi, en affirmant que quelques mots lui suffiraient pour se justifier, cette faveur lui fut opiniâtrément refusée par ses accusateurs qui entouraient le monarque, et la rigueur dont ils usèrent à son égard alla même jusqu'à interdire à sa propre femme de lui apporter des consolations dans la triste prison où il gémissait.

J'ai déjà eu occasion de vous faire remarquer combien d'erreurs et de superstitions s'étaient, dans ce temps reculé, répandues parmi les différentes classes de la nation; et quoique sous Louis le Hutin les Français se montrassent déjà moins ignorants que par le passé, depuis que beaucoup d'entre eux acquéraient quelque instruction dans les écoles de Paris, bien des personnes encore ajoutaient foi à de

prétendus maléfices, auxquels aujourd'hui l'homme le plus simple rougirait de croire un seul instant.

Ainsi l'on assurait alors que certains magiciens possédaient l'art de fabriquer de petites figures en cire, à la ressemblance des personnes qu'ils voulaient faire mourir; et qu'ensuite, en enfonçant une aiguille dans le cœur de ces poupées, ils faisaient maigrir et dessécher à volonté ceux dont ils avaient représenté les images.

Or, Louis le Hutin, quoique tout jeune encore, était d'une santé languissante; et l'on crut s'apercevoir que, depuis quelques jours, il semblait dépérir à vue d'œil. Il n'en fallut pas davantage pour que le comte de Valois accusât la dame de Marigny d'avoir, dans l'espoir de sauver son mari, préparé contre le monarque un semblable maléfice; et cette vague accusation parut suffisante pour que cette dame fût aussi jetée en prison.

C'était ce qu'attendaient les calomniateurs d'Enguerrand pour le faire périr; ils pressèrent [1315. le roi avec tant d'instance de faire justice d'un homme qui avait ainsi conspiré contre sa vie, que ce prince, faible d'esprit et déjà très-malade, consentit enfin à ce que cet innocent fût tiré de son cachot, et pendu aux fourches de MONTFAUCON, que lui-même venait de faire construire, auprès de Paris, pour le supplice des malfaiteurs.

Cependant Louis X, que l'accomplissement de cet acte d'iniquité ne rendit ni plus riche, ni mieux portant, imagina, pour se procurer quelque argent, de vendre aux serfs de ses domaines la liberté dont jouissaient depuis si longtemps les bourgeois des communes; mais il se trouva peu de ces pauvres gens qui eussent assez de confiance dans les promesses du roi pour lui abandonner, sous ce prétexte, le peu de bien qu'ils avaient amassé par leur travail, de sorte que cet expédient ne réussit pas encore à remplir le coffre royal.

Un autre moyen dont se servit encore [1315. Louis le Hutin pour réparer la pénurie de

ses finances, c'est-à-dire du trésor de l'État, ce fut, comme son père lui en avait donné l'exemple, de forcer les marchands étrangers à lui payer chaque année de grosses sommes d'argent ; à ce prix seulement il leur fut permis de continuer leur négoce, sans craindre de voir leurs marchandises pillées, ou leurs maisons incendiées par la populace ou même par les gens du roi.

Louis le Hutin ne survécut que peu de temps au
1316.] malheureux favori de son père ; il mourut quelques mois après, non par l'effet des sortiléges de la dame de Marigny, qui fut aussitôt rendue à la liberté, mais des suites d'une lente et douloureuse maladie, dont il était atteint depuis plusieurs années.

Le comte de Valois ne jouit pas d'une fin aussi paisible que le roi son neveu. Dès que sa haine contre Marigny fut satisfaite, il reconnut toute l'énormité du crime qu'il avait commis en calomniant un innocent ; il vécut accablé des remords les plus déchirants, fit faire de magnifiques funérailles à sa victime, et ordonna qu'on récitât chaque jour, dans une chapelle qu'il avait fondée tout exprès, des priéres pour le repos de l'âme de messire Enguerrand de Marigny.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1317. Conquêtes rapides des Turcs ottomans dans l'Asie Mineure.

LES PASTOUREAUX.

Depuis l'an 1316 jusqu'à l'an 1328.

1316.] Louis le Hutin, en mourant, ne laissa qu'une fille nommée Jeanne ; mais peu de mois après sa mort, la reine, sa femme, mit au monde un petit garçon que l'on appela Jean Ier, et que l'on

compte ordinairement au nombre des rois de France, quoiqu'il n'ait vécu que cinq jours.

Alors les légistes consultés allèrent chercher une vieille coutume des Francs, que l'on nommait la Loi Salique, par laquelle il était interdit aux femmes d'hériter d'une terre salienne; et comparant la couronne de France à un domaine, ils déclarèrent qu'elle ne pouvait appartenir à la princesse Jeanne, et que le second fils de Philippe le Bel, frère de Louis X, en était le légitime héritier. Ce prince parvint alors au trône sous le nom de Philippe V, et on le surnomma Le Long, à cause de sa haute taille.

Du temps de Philippe le Long, il arriva plusieurs événements qui troublèrent la paix [1317. du royaume, et causèrent une infinité de malheurs que l'on eût évités dans un siècle plus éclairé.

Deux moines qui avaient quitté leurs cloîtres se mirent à parcourir les campagnes, prêchant une croisade d'un nouveau genre : au lieu de s'adresser, comme Pierre l'Ermite, au pape et aux seigneurs, ils annonçaient que la Terre sainte ne pouvait être délivrée que par les bergers et les pauvres d'esprit, désignant ainsi les hommes simples et livrés à la plus complète ignorance.

Les prédications de ces moines produisirent un effet prodigieux sur le peuple des campagnes, qui, en divers lieux, s'assembla tout à coup en foule pour les entendre et les accompagner. Les laboureurs et les enfants qui gardaient les troupeaux furent les premiers à abandonner les champs où ils avaient vécu jusqu'alors ; et bientôt ces nouveaux croisés se trouvèrent réunis au nombre de plusieurs milliers. On leur donna dès lors le nom de Pastoureaux, parce que la plupart d'entre eux appartenaient à la classe des pasteurs.

D'abord ces Pastoureaux se bornèrent à suivre en procession et pieds nus une grande croix de bois qu'ils faisaient porter devant eux : ils marchaient

deux à deux et en silence, se bornant à demander du pain à la porte des églises et des monastères.

Mais bientôt ils pénétrèrent dans les villes, et vinrent même jusqu'à Paris, où leur entrée fut marquée par toutes sortes de désordres ; ils forcèrent les prisons pour en arracher ceux de leur troupe qui s'y trouvaient enfermés, et maltraitèrent même le prévôt, qui était le premier magistrat de cette grande ville.

De semblables actions méritaient déjà une punition sévère ; mais les Pastoureaux se livrèrent à bien d'autres excès envers les juifs, qu'ils détestaient, parce qu'ils les regardaient tous comme les auteurs de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Or, vous savez sans doute déjà que les juifs, depuis la prise de Jérusalem par l'empereur Titus, sont disséminés sur toute la surface de la terre, où ils sont condamnés à ne jamais se réunir pour former un grand peuple, comme celui qui habitait autrefois la Terre sainte. Le nombre de ces juifs était alors fort considérable en France, où, pendant de longues années leur condition avait été des plus misérables, exposés qu'ils étaient à tous les outrages de la populace qui les repoussait avec horreur et les accablait de toute sorte d'outrages ; mais un grand nombre d'entre eux ayant amassé d'immenses richesses par le commerce qu'ils exerçaient presque seuls à cette époque, Philippe le Bel, et après lui Louis le Hutin, les assimilant aux Lombards et aux autres marchands étrangers, leur avaient accordé aide et protection sous la condition qu'ils payeraient chaque année au roi une somme d'argent assez considérable.

Ce fut contre ces infortunés que les Pastoureaux déployèrent toutes leurs fureurs : partout où ils les rencontraient, ils les poursuivaient avec rage comme s'ils eussent été des animaux malfaisants, les égorgeaient sans pitié, et se partageaient leurs dépouilles.

On raconte que quatre ou cinq cents de ces misérables, ne sachant comment échapper à leurs persécuteurs, se réfugièrent dans une tour élevée, où ils se défendirent longtemps avec des pierres et des bâtons, et lorsque ces armes furent épuisées, ils poussèrent le désespoir jusqu'à précipiter leurs propres enfants sur les assaillants. A la fin, ces infortunés, égarés par tant de maux, chargèrent le plus jeune d'entre eux de les égorger tous jusqu'au dernier, et de n'ouvrir la porte de la tour que lorsqu'il se verrait seul. Cet homme fit en effet ce qu'on lui avait commandé, et lorsqu'il laissa pénétrer les Pastoureaux dans ce lieu de désolation, ces barbares eux-mêmes frappés d'horreur, reculèrent épouvantés d'un pareil spectacle.

Les insensés qui avaient pris faussement la religion pour prétexte de tant de cruautés, ne profitèrent pas du pillage des biens de leurs victimes ; le roi Philippe le Long ordonna à ses officiers du Languedoc de se mettre à leur poursuite et de les enfermer dans de vastes plaines, voisines de la mer, où, manquant d'abri et de nourriture, ils périrent bientôt tous de misère et de maladie. Telle fut la fin des Pastoureaux, dont on n'entendit plus parler en France depuis cette époque.

[1318.

Cependant le trésor de Philippe le Long n'était pas mieux garni d'écus que celui de son frère Louis X ne l'avait été ; et comme un roi sans argent est fort à plaindre, la seule préoccupation de ce prince était de chercher un procédé pour remplir ses coffres. Mais parmi les conseillers dont il était entouré, il se trouvait des hommes peu scrupuleux, à qui tous les moyens étaient bons pourvu qu'ils fussent profitables, et vous allez voir ce qu'ils inventèrent pour procurer au roi cet argent dont il était si avide.

Il y avait alors en France beaucoup d'hommes et de femmes atteints d'une maladie incurable que l'on nommait la Lèpre ; cette lèpre était une espèce de

gale que les chrétiens, au temps des dernières croisades, avaient rapportée de l'Orient, où la malpropreté du peuple de ces climats l'avait rendue fort commune; mais comme cette maladie, qui est d'un aspect hideux et dégoûtant, pouvait se communiquer très-aisément, on obligeait les lépreux à se tenir cachés dans leurs maisons, et à vivre absolument séparés des autres hommes. Il y avait même alors, dans la plupart des villes de France, des édifices construits loin des habitations, auxquels on donnait le nom de LÉPROSERIES, parce qu'ils étaient destinés à servir de refuge aux malheureux atteints de ce mal affreux.

Tout à coup le bruit se répandit qu'un grand nombre de fontaines et de puits du royaume avaient été empoisonnés par les lépreux; on assurait même que la femme de l'un de ces infortunés avait été vue jetant dans une rivière un petit sac contenant la tête d'une couleuvre, les pattes d'un crapaud, et des cheveux d'homme imprégnés d'une liqueur noire, comme si de pareils objets eussent pu empoisonner une rivière; mais, à cette époque, l'ignorance du peuple était si profonde, que nombre de gens n'hésitèrent point à accueillir des propos aussi dénués de vraisemblance.

Sans s'informer seulement si quelques personnes avaient été incommodées pour avoir bu de l'eau des fontaines que l'on prétendait infectées, ni même si ce crime était possible, Philippe le Long, qui n'avait en vue que d'acquérir de l'argent, ordonna à ses juges de faire saisir tous les lépreux, et de les condamner au supplice du feu, que l'on faisait subir aux empoisonneurs.

[1318.] Un grand nombre de juifs furent encore enveloppés dans ces persécutions, comme complices des prétendues scélératesses des lépreux; ils furent brûlés avec ces derniers, et les biens de ces malheureux, confisqués au profit du roi, passèrent ainsi dans ses trésors.

Mais déjà ce prince, quoique à peine âgé de trente ans, ne pouvait plus jouir des richesses qu'il arrachait ainsi aux souffrances de tant de misérables ; et tandis que la France s'épouvantait de tous ces supplices, Philippe succombait aux atteintes d'une maladie mortelle, que bien des personnes regardèrent comme une juste punition de son avarice et de sa cruauté. [1322.

Philippe le Long ne régna que cinq années, et je n'aurai point d'histoire à vous raconter sur son frère CHARLES IV, qui lui succéda, et que l'on surnomma LE BEL, comme son père Philippe, le persécuteur des Templiers.

Vous saurez seulement que Charles IV, qui mourut aussi après un règne de peu d'années, ne laissa point d'enfant mâle ; et comme les légistes avaient décidé que la loi salique excluait les femmes du trône de France, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, ce fut Philippe de Valois, cousin des derniers rois et fils du comte Charles de Valois, qui obtint la couronne après Charles le Bel. [1328.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1321. Invention de la poudre à canon.
1326. Mort d'Othman, fondateur de la dynastie des Osmanlis en Bithynie.

LE PREMIER DES VALOIS.

Depuis l'an 1328 jusqu'à l'an 1347.

Cinq rois appelés Philippe avaient déjà occupé le trône de France, depuis Hugues Capet, lorsque le successeur de Charles le Bel, à son avénement, prit le nom de PHILIPPE VI ou de Valois, sous lequel il accomplit l'un des règnes le plus remarquables de notre histoire nationale. [1328.

Ce prince, à la vérité, par son imprévoyance et

peut-être par son orgueil, causa de grands malheurs à la France, et attira sur ce pays d'effroyables revers ; mais la magnificence et la pompe dont, le premier, il entoura le trône, le rendirent aussi cher que redoutable à la noblesse française, qui cessa entièrement sous son règne de se montrer turbulente et insoumise, comme elle l'avait été sous le premiers Capétiens.

Vous n'avez point oublié sans doute, mes jeunes amis, cette impérieuse Éléonore de Guienne, que Louis le Jeune se vit contraint de répudier, à cause de son caractère altier, et qui se vengea cruellement de cet affront, en épousant presque aussitôt l'héritier du trône d'Angleterre, à qui elle apporta en dot son duché d'Aquitaine, qui comprenait alors la plus grande partie des provinces situées sur la rive gauche de la Loire. Depuis cette époque, tous les rois d'Angleterre avaient précieusement conservé ce titre de ducs d'Aquitaine, qui les plaçait au premier rang des grands vassaux de la couronne de France ; et Philippe VI, aussitôt son avénement, eut soin de faire savoir au monarque qui se trouvait alors revêtu de cette double dignité, qu'il eût à venir, dans un court délai, rendre foi et hommage à son nouveau suzerain pour son duché de Guienne.

1328.]
Le prince qui portait alors la couronne d'Angleterre était cet illustre Édouard III, que vous avez déjà probablement appris à connaître dans l'histoire de ce royaume. C'était un des plus vaillants capitaines de son temps ; et comme il n'avait pas moins de fierté que de courage, ce ne fut pas sans peine qu'il consentit à venir ployer le genou devant Philippe VI, et lui jurer l'obéissance que, suivant les coutumes de la féodalité, un bon et fidèle vassal devait garder à son suzerain. Mais enfin Édouard s'embarqua pour la France, suivi de quelques chevaliers anglais, et parut en présence du nouveau roi, qu'il trouva entouré d'une nombreuse assemblée des seigneurs de sa cour.

Dans cette cérémonie de foi et hommage, selon les anciens usages féodaux, le vassal devait s'avancer tête nue, sans épée et sans éperons, et se mettre à genoux aux pieds de son seigneur suzerain ; mais le roi d'Angleterre ne put se résoudre à s'humilier ainsi devant son égal, et se tenant debout, il promit simplement, à haute voix, de garder fidélité au roi de France, comme son "féal et amé vassal," et s'en retourna presque aussitôt dans ses États, ne rêvant au fond du cœur que guerre et que vengeance.

Il ne fut pas difficile de prévoir dès lors que les deux rois ne seraient pas longtemps amis ; et Philippe prépara ses armes en secret, tandis qu'Edouard, de retour à Londres, parut pendant quelque temps avoir déposé sa haine et ses desseins ; mais vous allez voir de quelle manière les ennemis de Philippe de Valois trouvèrent moyen de l'en faire ressouvenir.

Un jour que le roi d'Angleterre avait convié à un festin les plus belles dames et les plus grands seigneurs de son royaume, on vit tout à coup entrer dans la salle du banquet un gentilhomme français, nommé Robert d'Artois, beau-frère de Philippe VI, que celui-ci avait dépouillé de tous ses biens et banni du royaume, pour avoir tenté, par de prétendus sortiléges, de faire mourir le fils aîné du roi de France.

Or Robert d'Artois, dont le caractère était aussi implacable que vindicatif, n'avait pas cessé, depuis son bannissement, de chercher à susciter des ennemis à Philippe, avec leur aide se flattant de rentrer dans sa patrie, pour y recouvrer ses terres et ses châteaux dont ce monarque s'était emparé. Aussi voyait-il avec peine qu'Édouard, au milieu des délices de sa cour, semblât oublier les desseins hostiles qu'il avait formés contre le roi de France.

Robert donc fut introduit dans la salle du festin, suivi de plusieurs musiciens et joueurs de vielle, et portant dans ses mains un plat d'argent, sur lequel était servi un gros oiseau rôti que l'on nomme un héron, dont la chair noire et huileuse n'offre qu'un mets peu appétissant et peu recherché.

Les musiciens jouèrent alors des cymbales; et tandis qu'une agréable symphonie se faisait entendre, Robert s'avança d'un pas ferme vers Édouard, mit un genou en terre, et lui présentant très-humblement son héron, le supplia de vouloir bien l'accepter, ce que le roi fit de fort mauvaise grâce; et vous n'en serez point surpris, lorsque vous saurez que cet oiseau était dans ce temps l'emblème de l'indolence et de la lâcheté, comme le paon représentait alors le courage et la fierté.

Cependant Édouard était un prince trop belliqueux pour ne point s'indigner d'avoir mérité un tel présent, qu'il regarda avec raison comme un reproche de son oisiveté; et, se levant aussitôt de table, il jura, en présence de toute sa cour, que l'année ne s'achèverait pas sans que Philippe le vît sur les terres de France, le fer et la flamme à la main, venger l'affront qu'il venait de recevoir.

A ce serment solennel, tous les chevaliers anglais se levèrent avec enthousiasme, et prirent le ciel à témoin qu'ils suivraient le roi leur maître partout où il lui plairait de les conduire. Il y eut même un de ces guerriers qui s'engagea à tenir l'un de ses yeux constamment fermé, jusqu'à ce qu'il eût vaincu les Français, et dès ce moment il tint parole.

En effet, l'année n'était pas encore écoulée, lorsque Édouard parut sur les côtes de France avec un nombre considérable de vaisseaux portant une armée
1446.] formidable, détruisit une flotte française qu'il surprit à l'embouchure de la Somme, et s'avança rapidement jusqu'aux portes de Paris, sans qu'aucun obstacle ralentît sa marche victorieuse; mais Philippe n'aurait point ainsi abandonné cette grande ville à ses ennemis; et appelant autour de lui sa vaillante noblesse, il se hâta de marcher contre Édouard, qui se retira devant les Français jusqu'à un village nommé CRÉCY, situé à peu de distance des côtes de l'Océan, où était demeurée la flotte anglaise.

Le roi d'Angleterre avait un fils, nommé le prince de Galles, et plus souvent le PRINCE NOIR, parce qu'il avait fait vœu de ne porter que des armes et des panaches de cette couleur, jusqu'à ce qu'il eût remporté une victoire. Ce jeune homme n'avait que seize ans ; mais il montrait déjà tant de courage, que son père voulut qu'il commandât en personne la plus grande partie de son armée, le jour de la bataille qui se préparait, afin, disait-il, qu'il y gagnât ses éperons de chevalier.

Le prince Noir avait à peine achevé de ranger ses troupes sur les vastes collines qui dominent le village de Crécy, lorsqu'il apprit que Philippe s'avançait avec une armée très-supérieure en nombre à celle des Anglais, et se disposait à engager le combat. Cette nouvelle fut reçue dans les rangs de ceux-ci avec un calme profond, présage toujours assuré de la victoire.

Dans les rangs français, au contraire, l'ardeur inconsidérée que Philippe avait su inspirer à ses troupes, n'avait pu être ralentie, ni par une marche pénible de plusieurs lieues dans la même journée, ni par une pluie abondante qui avait rendu les chemins impraticables. Parmi les chefs et les soldats, c'était à qui joindrait lé plus tôt les ennemis ; et les plus grands seigneurs eux-mêmes donnaient à leurs vassaux l'exemple de cette impatience qui devait leur être si funeste.

Le roi de France avait placé aux premiers rangs de son armée une troupe nombreuse d'archers italiens, fameux par leur courage et leur adresse à lancer des flèches ; mais lorsqu'il leur fit donner l'ordre d'engager le combat, ces étrangers répondirent qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs arbalètes, dont les cordes à boyaux se trouvaient détendues par l'humidité de la pluie qui n'avait pas cessé de tomber depuis le matin.

En entendant cette réponse, les seigneurs, qui entouraient le roi, s'écrièrent que ces Italiens étaient

des traîtres qui ne faisaient qu'embarrasser l'armée; et poussant sur ces malheureux leurs gens d'armes et leurs chevaux bardés de fer, ils firent de ces étrangers un épouvantable carnage, qui mit le comble au désordre qui régnait déjà dans l'armée française, et dont les ennemis surent bientôt tirer un parti avantageux.

Alors s'engagea dans ce lieu une terrible bataille, où l'on combattit de part et d'autre avec tant d'acharnement, que quelqu'un, voyant cet épouvantable mêlée d'hommes et de chevaux, courut dire au roi d'Angleterre que tout était perdu; mais ce prince, qui était doué d'un caractère ferme et inébranlable, demanda, sans changer de couleur, si son fils était mort; et lorsqu'on lui eut répondu que ce jeune prince combattait avec vaillance au premier rang: "Laissez donc faire l'enfant," répondit-il, "et qu'il gagne ses éperons."

Il me serait impossible de vous raconter ici combien de faits glorieux pour les deux nations s'accomplirent dans cette journée, où, malgré toutes les prouesses du roi de France et de ses intrépides chevaliers, dont l'ardeur inconsidérée fut la première cause du désastre, la victoire demeura enfin au prince Noir, qui, pendant cette action, déploya la bravoure d'un jeune soldat et la prudence d'un vieux capitaine. Les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille, que les débris de l'armée française furent contraints de leur abandonner.

Ce fut ce jour-là, dit-on, que l'on entendit pour la première fois l'explosion de ces terribles canons dont on se sert encore aujourd'hui dans les batailles. Les Français, qui n'avaient aucune idée des épouvantables effets de ces machines meurtrières, furent d'abord saisis de terreur en voyant leurs bataillons foudroyés par ces armes effrayantes, dont ils comparaient les ravages aux éclats du tonnerre; mais bientôt ils se rallièrent avec intrépidité, et ne songèrent plus qu'à mourir glorieusement.

Un vieux prince aveugle, nommé JEAN, roi de Bohême, à qui Philippe de Valois avait depuis quelque temps accordé un asile à la cour de France, ne voulant pas survivre à une telle défaite, pria avec instance ceux qui l'entouraient de lui procurer, avant de périr, la satisfaction de donner un bon coup d'épée; et ayant fait attacher son cheval à ceux de cinq autres chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués, on les trouva tous six morts au lieu même où ils avaient combattu. Tous les Français, seigneurs et vassaux, nobles et gens des communes, combattirent avec le même courage; et lorsque, le lendemain, le vainqueur fit donner la sépulture à tant de vaillants guerriers dignes d'un meilleur sort, on compta parmi les morts onze princes, quatre-vingts barons, douze cents chevaliers et trente mille soldats.

Philippe de Valois ne put être arraché qu'avec peine de ce champ funeste où venait de tomber la fleur de la nation; et le soir de cette fatale journée, suivi de quelques braves soldats qui s'étaient ralliés à lui après la bataille, il vint heurter fort tard à la porte d'un château, où il demanda l'hospitalité. Le seigneur châtelain s'étant présenté aussitôt aux créneaux pour demander qui frappait ainsi à cette heure avancée de la nuit: " Ouvrez, c'est la fortune de la France!..."

Quant à Édouard, peu de jours après cette victoire éclatante, il mit le siége devant la ville de Calais, dont il ne s'empara pourtant que l'année suivante, après une résistance vive et meurtrière. [1347.
Ce fut alors que six bourgeois de Calais s'illustrèrent par leur dévouement; mais comme cette intéressante histoire vous a été racontée dans un autre livre[1], je n'aurai pas besoin de vous la répéter dans celui-ci.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1328. Premières invasions des Turcs ottomans en Europe.
1335. Naissance de Timour-Lenc.
1341. Jean Cantacuzène se fait proclamer empereur à Constantinople.

LA PESTE NOIRE.

Depuis l'an 1347 jusqu'à l'an 1350.

La perte de la bataille de Crécy et la prise de
1347.] Calais qui la suivit d'une année, ne furent pas les seuls désastres qui pesèrent sur la France pendant le règne de Philippe de Valois : une affreuse épidémie, connue sous le nom de PESTE NOIRE, après avoir ravagé une partie de l'Europe, s'abattit tout à coup sur le Languedoc, et causa successivement dans tout le royaume une effroyable mortalité.

1348.] De tous côtés on ne voyait que des malheureux qui, atteints de la contagion, expiraient en poussant des cris lamentables ; la mort, avec toute son horreur, se montrait sous toutes les formes ; les uns tombaient dans les rues ou sur les chemins, foudroyés par un mal subit et sans remède ; les autres, minés par une fièvre dévorante, voyaient de moment en moment s'approcher le terme de leur existence. Les liens les plus sacrés de la famille semblaient suspendus ou effacés ; les mères elles-mêmes n'approchaient plus qu'en tremblant du berceau de leurs enfants ; et chacun évitait avec un soin égal la rencontre et le contact de ses proches ou de ses amis, de peur de contracter ou de communiquer le mal dont personne ne pouvait être certain d'être préservé. Bientôt on ne trouva plus qu'un petit nombre d'hommes assez courageux pour donner des secours à leurs semblables ; et les morts restés sans sépulture, tant ils étaient nombreux, ajoutaient encore à l'horreur de ce tableau. Jamais enfin un tel spectacle de désolation ne s'était offert au monde.

Au milieu d'une calamité qui menaçait toutes les têtes, et que rien ne pouvait combattre, il se trouva des gens qui, égarés par le désespoir, s'indignaient

que Dieu pût permettre un pareil fléau, et vomissaient des imprécations contre la Providence, au lieu de la prier et de l'invoquer dans leurs douleurs, comme la religion nous l'enseigne ; car il ne faut point douter, mes chers amis, que la prière ne soit un remède contre les souffrances de la vie, et il est bien rare que celui qui prie avec ferveur n'éprouve pas aussitôt quelque soulagement.

Cependant cet effroi du peuple, en le portant ainsi à des actes de désespoir et d'impiété, ajoutait encore à la violence de l'épidémie, qui semblait chaque jour étendre ses ravages. Alors Philippe, espérant mettre un terme à cette fureur, ordonna que les blasphémateurs, c'est ainsi que l'on nomme ceux qui outragent la Divinité par leurs paroles, auraient les lèvres fendues avec un fer tranchant, afin que chacun pût les reconnaître à la première vue.

Pendant ce temps, d'autres misérables, en proie à un horrible aveuglement, prétendaient que le fléau n'était causé que par les juifs, qu'ils accusaient d'avoir empoisonné les puits et les fontaines pour faire périr les chrétiens, donnant ainsi une apparence de réalité aux accusations portées contre les lépreux sous le règne de Philippe le Long. Bientôt, comme l'égarement conduit trop souvent à la barbarie, tous les juifs qui tombèrent entre les mains du peuple furent impitoyablement massacrés, ou expirèrent sur des bûchers ardents.

Il faut que je vous fasse remarquer, à propos de cette triste histoire, que dans presque tous les pays où l'effroyable fléau de la peste a régné, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les mêmes scènes d'horreur, excitées par de vagues accusations d'empoisonnement, se sont renouvelées avec les mêmes circonstances. Il semble que lorsque la populace se voit ainsi menacée d'une calamité qu'elle ne peut ni détourner ni combattre, et dont la cause lui est inconnue, ce soit contre elle-même qu'elle tourne sa rage, dont les effets ne font que

rendre plus rapides les progrès de l'épidémie, par la terreur qu'elle excite.

La peste noire, après avoir dévasté pendant trois ans la France presque entière, et particulièrement la ville de Paris, où elle frappa, dit-on, en six semaines, plus de cinquante mille victimes, s'éteignit enfin, comme pour faire place à d'autres fléaux.

En voyant son royaume en proie à une semblable désolation, force fut au roi Philippe de demander la paix à son terrible vainqueur, qui lui accorda seulement une trêve de sept années. Mais le monarque français n'en vit pas la fin ; car il mourut peu de temps après, consumé des regrets du passé et des inquiétudes de l'avenir.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Inventions de l'armure articulée. — Bannière royale sous les Valois. — Usage des canons de bataille. — Costume des élégants du XIVe siècle. — Introduction du *hennin* flamand. — Chaperons des hommes. — Vêtements mi-partis. — Outres de cuirs en usage sous Philippe VI. — Plats *tailloirs* ou *tranchoirs*. — Pots à aumônes. — Célèbres entrèmets de cette période. — Boissons et liqueurs usitées dans les repas. — Multiplicité des potages ; fameuse *Soupe dorée*. — Fête des fous et des ânes. — Progrès de l'horlogerie en Italie. — Accusation d'envoûtement. — Croyance à la magie blanche et noire.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1346. Suite du règne de Jean Cantacuzène à Constantinople.
1347. Rienzi se fait proclamer tribun à Rome.

LE COMBAT DES TRENTE.

Depuis l'an 1350 jusqu'à l'an 1355.

1350.] Le fils aîné de Philippe de Valois se nommait JEAN. C'était un prince honnête et courageux, qui avait bravement combattu dans plusieurs batailles contre les Anglais : il prit, en montant sur le trône, le nom de Jean II, parce que l'on comptait au nombre des rois de France l'enfant de

Louis le Hutin, qui n'avait vécu que cinq jours, et il fut en même temps surnommé LE BON, à cause de son affabilité envers ses moindres sujets.

Ce prince eut, comme son père, beaucoup d'infortunes à supporter, et il paya bien cher l'honneur de porter une couronne. Peu de règnes ont été aussi désastreux que le sien, et pourtant il n'y a guère dans notre histoire d'époque plus fertile en événements mémorables.

Quoique une trêve de sept années eût été jurée entre Édouard III et Philippe de Valois, comme je vous le disais tout à l'heure, et qu'aucun de ces princes ne mît en effet d'armée en campagne, la guerre se poursuivait dans diverses provinces entre les seigneurs des deux nations. C'était dans ces combats partiels que les barons français et anglais nourrissaient cette haine qui divisaient alors les deux nations, mais, tout en continuant de se haïr, ils apprenaient du moins à s'estimer.

Je voudrais, mes jeunes amis, n'avoir pas sans cesse à vous raconter cette multitude de guerres et de batailles de tout genre, dont la plupart des livres d'histoire sont remplis, parce que ces événements offrent peu d'intérêt à votre âge ; mais pourtant je ne dois pas vous laisser ignorer un fait d'armes extrêmement célèbre, qui eut lieu en Bretagne au temps du roi Jean, et qui servira mieux que tout ce que je pourrais vous dire, à vous faire connaître l'esprit et le caractère des hommes de cette époque.

[1350.

Un baron breton, nommé ROBERT DE BEAUMANOIR, ayant appris qu'à peu de distance de son château, habitait un capitaine anglais de grande renommée, l'envoya défier de venir, avec trente chevaliers de sa nation, combattre contre un pareil nombre de Français. De semblables propositions avaient souvent lieu entre les guerriers de ce temps, et jamais elles n'étaient rejetées.

Le lieu du rendez-vous fut choisi auprès de la ville de PLOERMEL, en Bretagne, et aucun des com-

battants de part et d'autre ne manqua de s'y trouver au jour et à l'heure indiqués. Ces vaillants hommes d'armes s'avancèrent tout couverts de fer, ainsi que leurs chevaux, et lorsque le signal eut été donné, ils se précipitèrent les uns sur les autres, et combattirent à outrance.

Dès le premier choc, plusieurs cavaliers des deux nations furent terrassés ; la lutte fut aussi terrible que devait le faire prévoir le courage éprouvé des combattants, et la victoire flotta, pendant plusieurs heures, incertaine entre les deux partis.

On raconte que dans cette rencontre, que l'on a nommée le COMBAT DES TRENTE, à cause du nombre des cavaliers de chaque nation qui s'y trouvèrent engagés, le sire de Beaumanoir, grièvement blessé, et dévoré d'une soif ardente, allait se retirer du combat ou succomber, lorsqu'un de ses compagnons, s'apercevant qu'il fléchissait, lui cria : "Bois ton sang, Beaumanoir, ta soif se passera." L'intrépide Breton, ranimé par ces paroles, redoubla d'efforts, et la victoire se déclara enfin pour les Français ; huit chevaliers anglais étaient restés morts sur la place, et les autres se rendirent à discrétion.

Ce courage féroce et indomptable ne doit pas surprendre, lorsqu'on se rappelle que la vie entière des gentilshommes de ce temps était consacrée à des exercices militaires, et que la guerre était leur occupation de tous les moments.

Pendant que ces choses se passaient, le roi Jean, dès son avénement au trône, se voyait environné d'ennemis, dont le plus acharné faisait partie de sa propre famille. CHARLES d'ÉVREUX, dit le MAUVAIS, roi de Navarre, petit-fils, par sa mère, de Louis le Hutin, avait épousé la fille du roi ; mais au lieu de s'attacher à son beau-père et de le servir loyalement, ce méchant homme conçut une jalousie furieuse contre un seigneur espagnol nommé Ferdinand de La Cerda, que ce prince affectionnait particulièrement, et qu'il avait même élevé à la dignité de con-

NÉTABLE, qui était alors le rang le plus illustre des armées françaises.

Cette haine de Charles le Mauvais contre le connétable devint si effrénée, qu'ayant [1354. résolu de la satisfaire à tout prix, il aposta autour d'une hôtellerie où il savait que ce seigneur devait s'arrêter dans un voyage, de misérables assassins qui le surprirent dans son lit, et l'égorgèrent sans pitié. [1354.

A la première nouvelle de ce lâche attentat, le roi, indigné contre Charles, jura de le punir d'une manière terrible, et le bannit à jamais de sa presénce. Mais bientôt les princes et les princesses de sa famille, d'un commun accord, s'étant jetés à ses pieds, obtinrent la grâce du coupable, qui reçut enfin la permission de reparaître à la cour de France; cependant, au lieu de témoigner du repentir et du regret, cet homme incorrigible se montra au contraire plus disposé que jamais à seconder les ennemis du roi dans tout ce qu'ils entreprendraient contre sa personne. Il ne cessa de mal parler de son beau-père en toute occasion, et l'on croit même qu'il se ligua secrètement avec les Anglais pour leur ouvrir l'entrée du royaume.

Or, il faut que vous sachiez que quelques années avant les événements que je viens de vous raconter, il était arrivé que les habitants d'une belle province, que le Rhône séparait de l'Aquitaine, et que l'on nommait le DAUPHINÉ, avaient supplié le roi Jean de les recevoir sous son obéissance, à la seule condition que son fils aîné prendrait le titre de DAUPHIN: et en effet, depuis cette époque, ce titre a été jusqu'à nos jours celui du premier-né des rois [1349. de France.

Le Dauphin, fils de Jean II, se nommait aussi Charles. A peine âgé de dix-huit ans, il se montrait déjà sage et réfléchi, et témoignait en toute circonstance une affection sincère à son beau-frère le roi de Navarre, qu'il croyait alors plutôt égaré par

de mauvais conseils qu'entraîné au mal par ses propres penchants. Charles, qui portait aussi le titre de duc de Normandie, tenait habituellement sa cour à Rouen, la plus grande ville de cette province; et ayant appris que Charles le Mauvais se proposait de le visiter avec un bon nombre de seigneurs qui lui étaient attachés, il les invita à un festin pour célébrer leur bienvenue. Aucun des Navarrais n'y manqua, et le repas le plus splendide commençait à peine, lorsque tout à coup les portes de la salle s'ouvrirent, et le roi Jean, que chacun croyait à cinquante lieues de là, parut suivi d'une troupe nombreuse de sergents d'armes et de seigneurs.

"Que nul ne bouge d'ici, quelque chose qu'il voie!" s'écria une voix terrible; et les convives troublés, se levant aussitôt de table, s'avancèrent au-devant du roi pour le saluer respectueusement, mais ce prince, dont le visage était pâle de colère: "Or sus, traître!" dit-il en s'adressant au roi de Navarre, et le saisissant d'un bras vigoureux: "Tu n'es pas digne de t'asseoir à la table de mon fils, et je ne veux boire ni manger tant que tu vivras." A ces mots, le roi des Ribauds, qui était le bourreau de la cour du roi, s'avançait déjà pour saisir sa proie, lorsque le Dauphin, embrassant les genoux de son père, le supplia d'épargner le roi de Navarre, afin qu'il ne fût pas dit dans le monde entier que le festin auquel il l'avait invité n'était qu'un piége déloyal tendu pour l'attirer à sa perte.

Le roi, malgré sa colère, parut se rendre aux justes raisons de son fils, et s'en alla dîner, dit l'histoire, avec ceux qui l'avaient accompagné, laissant le roi de Navarre et les seigneurs de sa suite sous bonne et sûre garde. Chacun crut un moment que le ressentiment de Jean était apaisé, et que les Navarrais en seraient quittes pour la peur; mais à peine le repas fut-il terminé, que ce prince, montant à cheval avec une troupe de ses gardes et de ses barons, et faisant amener dans un champ voisin tous les amis

de Charles le Mauvais, les livra au bourreau à l'instant même, et leur fit couper la tête en sa présence.

Ce fut ainsi que périrent plusieurs des principaux seigneurs de Normandie, qui [1355. n'avaient commis d'autre crime que de montrer trop d'attachement au roi de Navarre. Quant à celui-ci, Jean ordonna qu'il fût conduit pieds et poings liés dans son château du Louvre, à Paris, que vous connaissez déjà, et où il passa plusieurs années dans une étroite prison.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1354. Meutre du tribun Rienzi dans une sédition à Rome.
1355. Jean Cantacuzène cède l'empire d'Orient à Jean Paléologue, so gendre.

LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN.

L'an 1355 jusqu'à l'an 1358.

Cependant les sept années de la trêve que Philippe de Valois avait autrefois conclue avec les Anglais, étaient près d'expirer ; et déjà ceux-ci se préparaient à renouveler la guerre en Guienne, où le prince Noir venait de débarquer une puissante armée.

Jean le Bon se vit donc obligé de réunir aussi des soldats ; mais comme les seigneurs ses vassaux, presque tous ruinés par tant de guerres désastreuses, ne lui en amenaient plus qu'un petit nombre, il convoqua à Paris, de toutes les provinces du royaume, une grande assemblée de barons, d'évêques et de bourgeois des communes, à laquelle on donna le nom d'ÉTATS GÉNÉRAUX.

Quoique je n'aie point encore eu occasion de vous parler de ces sortes d'assemblées, celle que réunit le roi Jean, au moment de recommencer la guerre contre les Anglais, ne fut pas la première de ce genre que l'on eût vue en France. Vous avez déjà

appris à connaître, sous les deux premières dynasties, les Champs de Mars et de Mai, et, sous les Capétiens, les cours plénières successivement transformées en Parlement. Eh bien ! les plus anciennes assemblées où l'on ait vu figurer les députés des communes à côté des barons et des prélats de France, furent convoquées par Philippe le Bel, dans quelques circonstances où il crut avoir besoin du concours de tous les Français, et particulièrement lorsqu'il voulut faire juger les Templiers, et s'approprier leurs dépouilles. À la vérité, les bourgeois ne se rendirent d'abord à ces réunions qu'avec une extrême répugnance, parce que la plupart du temps c'était pour leur demander de l'argent ou des soldats qu'on les tirait de chez eux : mais peu à peu ils s'accoutumèrent à ce nouvel état de choses, et résolurent de profiter de l'occasion pour adresser au roi des cahiers de doléances, c'est-à-dire de plaintes, où ils lui représentaient humblement les souffrances du peuple.

1355.] Le roi Jean, ayant donc convoqué les États généraux à Paris, commença, selon la coutume, par réclamer d'eux des secours qui lui permissent de guerroyer contre les Anglais ; et les États lui accordèrent ses demandes, mais à la condition pourtant qu'il leur promettrait en retour d'abolir certains usages dont le peuple des villes et des campagnes se plaignait depuis un grand nombre d'années.

Ainsi, c'était autrefois la coutume, lorsque la cour arrivait en quelque lieu, que les gens du roi allassent par les maisons, enlever les meubles, les matelas, les chevaux, les mulets, les ustensiles de toute espèce, et tout ce qui pouvait être à leur convenance. On appelait cela exercer "le droit de prise," et ce droit injuste ruinait en un seule jour la plupart des habitants.

Les États généraux, entre autres griefs, ne manquèrent donc pas de signaler ce désordre au roi ; et ce prince, qui ne pouvait se passer de leur concours,

les assura qu'à l'avenir pareille chose ne se renouvellerait plus; mais il s'écoula pourtant encore bien des années avant que ce pillage fût complétement aboli.

A ce prix, cependant, les députés du royaume consentirent à permettre au roi Jean de lever une armée considérable de fantassins renforcée d'un bon nombre d'hommes d'armes complétement équipés et montés; ils lui abandonnèrent en outre une forte somme d'argent, au moyen de laquelle il s'engagea à défendre vaillamment le royaume contre les Anglais.

Alors le roi s'avança au-devant du prince Noir qui marchait déjà sur Paris, et les deux armées se rencontrèrent auprès de cette même ville de Poitiers, où je vous ai dit qu'autrefois Charles Martel defit les Sarrasins. Les Français étaient au moins cinq fois plus nombreux que leurs adversaires; et le prince Noir, tout vaillant qu'il était, hésita un moment à s'exposer au danger d'être accablé par le nombre.

Toutefois, comme la crainte ne pouvait avoir d'empire sur sa grande âme, il se décida promptement à courir les chances d'un combat, et l'on vit alors s'engager une bataille dont l'issue fut encore plus funeste à la France que celle de la journée de Crécy. Les princes et les barons français, emportés encore une fois par un courage aveugle et sans réflexion, chargèrent l'ennemi en désordre, et causèrent ainsi la perte de toute l'armée, qui joncha la plaine de ces cadavres: Jean lui-même, avec plusieurs de ses fils, tomba vivant au pouvoir du vainqueur.

Jamais encore, dans les jours les plus malheureux de notre histoire, une pareille calamité n'avait frappé le royaume: ni la valeur indomptable du roi, qui combattit le dernier avec le courage d'un lion, n'ayant plus à ses côtés que son plus jeune fils, Philippe, duc de Bourgogne, qui ce jour-là mérita le surnom

de Hardi quoiqu'il fût à peine âgé de douze ans ; ni les efforts des barons français, dont la plupart expièrent par une mort glorieuse leur fatale imprudence ; ni l'héroïsme des moindres soldats de l'armée, ne purent empêcher une défaite complète.

Le roi, blessé au visage et accablé de fatigue, après avoir rendu son épée à un chevalier français qui se trouvait parmi les ennemis pour qu'il ne fût pas dit qu'il avait été désarmé par un Anglais, fut conduit aussitôt devant le prince Noir, qui se montra aussi généreux après la victoire qu'il avait été intrépide pendant la bataille. Il honora le malheur de son illustre captif en le servant lui-même à table, et refusa par respect de prendre place à ses côtés, parce que, disait-il avec modestie, il ne se croyait pas digne de s'asseoir près d'un si grand prince et d'un si vaillant capitaine.

Le roi Jean, d'abord conduit à Bordeaux, principale ville du duché de Guienne, qui, comme vous savez, appartenait alors aux Anglais, fut bientôt après embarqué pour l'Angleterre, où il demeura plusieurs années, constamment traité avec tous les égards dus à son rang et à son noble caractère.

Après cela un voile de douleur parut couvrir tout le royaume ; il semblait que le malheur eût commencé à régner sur la France avec la maison de Valois ; et l'on dit que ce fut le jour de cette fatale bataille de Poitiers, que les soldats français firent entendre pour la dernière fois le chant guerrier du paladin Roland.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1356. Prospérité du royaume musulman de Grenade en Espagne.

ETIENNE MARCEL.

Depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1364

Tandis que le roi Jean était ainsi conduit prisonnier en Angleterre, le dauphin Charles avait pris le titre de régent du royaume. [1356. C'était, comme je vous l'ai dit, un prince sage et prudent dont quelques mécontents n'apprécièrent pas d'abord tout le mérite, parce qu'après la bataille de Poitiers, au lieu de rallier autour de sa personne les débris de l'armée française, il avait jugé plus à propos de laisser ce soin à ses généraux, pour se rendre en toute hâte à Paris, où il devenait urgent de prendre les mesures convenables en pareille circonstance, avant que la nouvelle de cette défaite n'eût jeté le trouble dans la capitale.

Cependant ce prince, au milieu du découragement général que ce revers inattendu avait répandu dans les esprits, se trouva fort embarrassé de faire face à tous les dangers dont le royaume était menacé ; son plus vif désir eût été d'acquitter sans retard, envers les Anglais, la rançon du roi son père, pour que ce prince pût rentrer dans ses Etats ; mais les préparatifs énormes de cette guerre, dont l'issue venait d'être si funeste, avaient épuisé tous les coffres ; et le roi d'Angleterre mettait un si haut prix à la liberté de son prisonnier, que le Dauphin désespéra de pouvoir jamais réunir une pareille somme d'argent.

Alors il eut l'idée d'assembler de nouveau les États généraux à Paris, pour les pays de langue d'Oïl, et à Toulouse, pour ceux de la langue d'Oc, et de leur exposer tous les malheurs qui depuis l'année précédente avaient assailli le roi et le royaume, en les suppliant d'unir leurs efforts aux siens pour remédier à tant de désastres. Mais cette fois les États, qui venaient de voir, en quelques mois, se fondre les armées et les trésors qu'ils avaient confiés

au roi Jean, se montrèrent peu disposés à s'imposer de nouveaux sacrifices; il se trouva même parmi eux des hommes qui, animés de l'amour du bien public, résolurent de ne rien négliger pour éviter à l'avenir les fautes qui, en si peu de temps, avaient mis le royaume à deux doigts de sa perte.

Parmi ces hommes généreux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, on distinguait ROBERT LE COQ, évêque de Laon, et ETIENNE MARCEL, prévôt des marchands de Paris, c'est-à-dire principal magistrat de cette grand eville. Ces deux bons citoyens n'ignoraient pas qu'au lieu d'employer les trésors livrée au roi Jean, à lever des soldats et à se préparer aux chances de la guerre, ce prince avait eu la faiblesse d'en distribuer la plus grande partie à ses courtisans, gens pour la plupart aussi avides de largesses qu'inutiles aux pays.

Étienne Marcel, au contraire, bien différent de ces hommes insatiables, à la première nouvelle de la défaite de Poitiers, n'avait songé, en sa qualité de prévôt de Paris, qu'à mettre cette capitale en état de défense, soit en faisant réparer promptement les murailles qui l'entouraient, soit en tendant, à l'entrée de chaque rue, de grosses chaînes de fer, qui empêchassent la cavalerie ennemie d'y pénétrer. Aussi, tandis que dans les campagnes, les habitants, frappés d'épouvante, voyaient chaque jour des bandes de brigands de toute nation incendier leurs chaumières, égorger leurs bestiaux et leur enlever même leurs enfants, les Parisiens, à l'abri de leurs bonnes murailles, se trouvaient préservés de toute attaque, et bénissaient la prévoyance de leur premier magistrat.

Mais un autre fléau, produit par le désespoir même des malheureux campagnards, vint bientôt mettre le comble aux maux qui les accablaient. Non contents d'exercer envers ces pauvres gens les plus affreuses vexations, les barbares, qui ravageaient les provinces, ajoutaient encore à leurs cruautés par d'amères déri-

sions, disant que, pour arracher quelque chose d'un paysan, il fallait frapper rudement JACQUES BONHOMME : c'était le sobriquet ridicule qu'ils donnaient à cette classe malheureuse, dont ils épuisaient ainsi la patience à force de mauvais traitements.

En effet, ces infortunés, ne pouvant plus supporter désormais de pareilles misères, se réunirent dans les campagnes au nombre de plusieurs milliers ; et formant des ban des tumultueuses, ravagèrent à leur tour les environs de Paris, saccagèrent les châteaux, dévastèrent les villes et les villages, et déclarèrent surtout une guerre à mort à tous les barons, qu'ils regardaient comme les auteurs de leurs maux, parce qu'ils ne faisaient aucun effort pour les secourir. Cette insurrection des paysans français, pendant la captivité du roi Jean, est connue sous le nom de JACQUERIE, et vint mettre le comble aux malheurs publics ; car personne n'apportant plus de vivres dans Paris, les horreurs de la famine se joignirent bientôt à la désolation générale.

Cependant Robert Le Coq et Étienne Marcel, au nom des États assemblés, supplièrent le Dauphin de prendre pitié du sort de tant de misérables ; et pour que désormais les dépouilles du peuple ne servissent plus aux largesses des rois envers leurs courtisans, ils demandèrent avec instance qu'un châtiment sévère fut infligé aux officiers qui s'étaient partagé les trésors royaux. Le Dauphin, qui avait un intérêt puissant à ne pas se brouiller avec les États, leur répondit d'abord par quelques promesses évasives ; mais lorsqu'il s'agit de remplir ses engagements, il chercha chaque jour à gagner du temps sous de nouveaux prétextes, et finit par ne rien faire de ce qu'il avait promis.

Alors, les amis d'Etienne Marcel qui étaient en grand nombre dans l'assemblée, indignés de ce manque de foi du Dauphin, résolurent de lui opposer son beau-frère Charles le Mauvais, ce roi de Navarre que Jean II avait autrefois privé de sa liberté ; et,

l'arrachant de la tour du Louvre, où il languissait depuis plusieurs années, ils le présentèrent au peuple de Paris comme le libérateur du royaume et le réparateur de tous les maux. C'était un redoutable adversaire que les partisans du prévôt venaient de susciter au Dauphin.

Depuis ce moment, les États insistèrent plus fortement auprès de ce prince, pour qu'il abandonnât à la vengeance publique les officiers contre lesquels Robert Le Coq et Étienne Marcel avaient porté plainte; et le Dauphin s'étant laissé conduire à l'hôtel de ville, sous prétexte de rassurer par sa présence les Parisiens alarmés, eut la douleur de voir deux de ses plus fidèles serviteurs égorgés sous ses yeux, et si près de lui, que leur sang jaillit jusque sur ses vêtements. Charles lui-même aurait couru les plus grands dangers, si Marcel, pour le préserver de la fureur populaire, ne l'eût forcé de se couvrir la tête de son propre chaperon, qui était rouge et bleu, et de se montrer ainsi à la populace, qui le salua de mille acclamations.

Or, il faut que je vous dise que ce chaperon, moitié rouge, moitié bleu, que Marcel venait de placer ainsi sur la tête du Dauphin, était une sorte de coiffure adoptée par les habitants, pour se distinguer entre eux; et il n'y avait alors guère de Parisiens qui n'eussent arboré ce signe de ralliement, les uns par crainte, les autres par opinion.

Cependant les deux officiers du Dauphin qui avaient été si cruellement massacrés à ses pieds, appartenaient à la classe des barons de Champagne, qui supplièrent ce prince de ne pas laisser impunis de pareils meurtres; et pour lui donner les moyens d'en tirer vengeance, il le déterminèrent à sortir de Paris, dont le roi de Navarre, en haranguant fréquemment le peuple qu'il soulevait ou apaisait à son gré, était devenu le véritable souverain. Charles de France consentit donc à se retirer au milieu d'eux pourvu qu'ils s'engageassent à lui donner les moyens

de se venger des Parisiens et surtout d'Etienne Marcel, qu'il regardait comme son plus mortel ennemi.

Dans cette circonstance, le prévôt, prévoyant que de grands dangers menaçaient Paris et la cause qu'il avait embrassée, s'unit plus étroitement au roi de Navarre, qu'il fit proclamer capitaine général du royaume; mais les Parisiens ayant soupçonné, peu de jours après, que Charles le Mauvais, tout en paraissant servir le parti du peuple, cherchait secrètement à se raccommoder avec le Dauphin, et que même il avait contribué, avec les troupes de ce prince, à l'extermination des JACQUES (c'était le nom donné aux paysans qui suivaient la Jacquerie), le dépouillèrent de ce titre, le chassèrent de leur ville, et défendirent à Marcel de jamais le recevoir dans leurs murs.

Pendant ce temps, le Dauphin s'était approché de la capitale avec les soldats que les barons de Champagne lui avaient amenés; mais dans l'impossibilité d'attaquer cette grande ville, dont toute la bourgeoisie avait pris les armes, il se contentait d'empêcher les vivres d'entrer dans Paris, où déjà la famine se faisait sentir avec violence, lorsque Marcel, pénétré de douleur à la vue des souffrances de tout ce peuple, se décida à ouvrir secrètement une porte de cette capitale au roi de Navarre, sous la condition que ce prince y ferait arriver les farines et les bestiaux, que les troupes de Dauphin arrêtaient au passage.

Mais au moment où le prévôt, ayant saisi les clefs de l'une des portes principales, allait encore une fois livrer la ville à ce méchant homme, [1358. une troupe de bourgeois, conduits par un échevin nommé JEAN MAILLARD, assaillit les compagnons de Marcel, en criant MONTJOYE ET SAINT-DENIS, qui était alors le cri de guerre des Français, et Maillard, atteignant le prévôt d'un coup de hache, le renversa mort sur la place.

Le meurtre de Marcel, dans cette occasion décisive, changea tout le cours des événements; la faveur populaire, qu'il avait possédée sans partage pendant sa vie, se convertit tout à coup en haine furieuse; son corps, traîné dans les rues, par la plus vile populace, fut mis en pièces, et précipité dans un égout: Charles le Mauvais se vit contraint de chercher fortune ailleurs, et le Dauphin rentra dans Paris, où sa présence fit cesser les désordres.

Vous entendrez peut-être dire quelquefois qu'Étienne Marcel, qui périt ainsi victime de la cause qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, excita par son humeur turbulente presque tous les malheurs que je viens de vous raconter; mais ce n'est point ainsi qu'il faut juger ce grand citoyen, qui ne doit point être accusé des misères de cette époque. Marcel avait été choisi par les bourgeois pour être leur premier magistrat et leur défenseur; il connaissait les souffrances du peuple au milieu duquel il vivait, et le seul espoir d'y porter remède l'avait déterminé à encourir la haine du Dauphin, que devait lui être si fatale.

Le calme intérieur était à peine rétabli à Paris, après tant d'orages, qu'une nouvelle tempête parut prête à fondre sur la France. Le roi d'Angleterre s'avança presque aux portes de Paris, et le Dauphin se décida à tout sacrifier pour éviter au royaume une ruine complète. Il sollicita donc et obtint d'Édouard III une paix peu glorieuse à la vérité, quoique chèrement achetée, mais qui devait rendre le repos à l'Europe et la liberté à son père. Le traité qui
1360 terminait cette longue et désastreuse querelle fut signé à BRÉTIGNY, petite ville située entre Paris et Étampes: il assura au prince anglais la possession définitive d'une partie de ses conquêtes, et particulièrement celle de la ville de Calais et du duché de Guienne; mais ce qui importait le plus au roi d'Angleterre, c'est qu'il l'affranchit désormais de toute vassalité envers la couronne de France.

Quant au roi Jean, comme il s'en fallait encore de beaucoup que l'on eût pu réunir la somme énorme que le vainqueur exigeait pour sa rançon, il fut convenu qu'il donnerait en otages, jusqu'à ce que cette somme fût payée, un certain nombre des plus nobles seigneurs et des plus riches bourgeois de son royaume. A ce prix seulement, la liberté de rentrer dans ses États lui fut rendue ; mais il n'en jouit que peu d'années, car étant retourné de nouveau en Angleterre, pour y proposer à son ancien ennemi une croisade contre les Sarrasins, il tomba malade à Londres, et mourut quelques jours après. [1364.

Près de vingt ans après la mort de Jean II, Charles le Mauvais, dont la haine contre son beau-père avait tant contribué aux calamités de son règne fut puni, dit-on, d'une manière où l'on ne peut méconnaître le doigt de Dieu. Ce prince ayant été à son tour atteint d'une maladie grave, son médecin lui ordonna, pour réparer ses forces qui l'abandonnaient chaque jour davantage, de se faire coudre dans un drap imbibé d'esprit-de-vin : ce qu'il fit avec empressement, tant il avait à cœur de recouvrer la santé ; mais ce remède, dont il attendait la vie, devint la cause de sa perte ; car son valet de chambre ayant eu l'imprudence d'approcher une lampe du malade, le feu prit aussitôt au drap dont il était enveloppé, et le mauvais prince fut consumé vif, avant qu'on pût parvenir à éteindre la flamme que l'esprit-de-vin alimentait avec violence. [1377

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1361. Amurat Ier, sultan des Turcs ottomans, s'empare d'Andrinople.

1363. Institution de la milice des Jannissaires.

LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.

Depuis l'an 1364 jusqu'à l'an 1380.

1364.] Sous le règne de Charles V (c'était le nom qu'avait pris le Dauphin, en succédant à son père), il y avait en Bretagne un chevalier nommé BERTRAND DU GUESCLIN, qui fut certainement un des hommes les plus illustres dont la France peut s'enorgueillir.

Le jeune Bertrand, dans son enfance, était tellement dépourvu des grâces ordinaires de cet âge, que les yeux même de ses parents s'arrêtaient avec peine sur ce fils qui devait pourtant un jour répandre tant de gloire sur leur maison. Sa taille était épaisse et disgracieuse, ses épaules larges, sa tête disproportionnée, sa physionomie commune; et sans l'éclat extraordinaire de son regard, on eût difficilement reconnu chez cet enfant, si maltraité de la nature, une âme énergique et douée des plus rares qualités. "Je sais bien," disait-il souvent, dans le langage naïf de cette époque, "que je suis difforme, et que jamais je ne serai bien aimé des dames, mais je saurai du moins me faire craindre des ennemis du roi."

Né avec un caractère farouche que les menaces et les châtiments ne faisaient qu'irriter, ceux qui l'entouraient eurent d'abord le tort d'exciter son orgueil, en cherchant à l'humilier; mais alors le sauvage enfant devenait intraitable, et s'armant d'un bâton, il frappait rudement quiconque avait osé l'outrager; heureusement enfin ses parents comprirent la nécessité d'essayer par la douceur de dompter cette humeur difficile; et bientôt en effet on obtint de lui plus de déférence et de docilité, car Bertrand était doué d'un cœur noble et généreux que l'on avait trop longtemps méconnu. On ne put cependant jamais parvenir à lui apprendre à lire; et le précep-

teur qui lui fût donné dans cette intention fut contraint d'y renoncer ; à la vérité, ce n'était pas chose rare dans ce temps-là, que de voir un gentilhomme ou un vaillant capitaine ne connaître ni A ni B, parce qu'alors les gens de guerre regardaient la science comme bonne tout au plus à des moines ou à des légistes ; pour eux, ils se trouvaient parfaitement instruits lorsqu'ils possédaient l'art de donner de bons coups d'épées, et de manier adroitement un cheval de bataille. Aussi, dès son plus jeune âge, Bertrand ne respirait-il qu'exercices militaires et que combats. Sa mère qui l'aimait tendrement se plaignait sans cesse de son humeur tapageuse, et disait souvent qu'il n'y avait pas au monde de plus méchant garçon, toujours blessé, et toujours battant ou battu.

Un jour que cette dame, en pleurant, contait ainsi ses peines à une religieuse de ses amies, celle-ci, qui prétendait lire sur la physionomie de chacun la destinée qu'il devait avoir un jour, fit approcher l'enfant indocile, et après l'avoir considéré avec attention : "Ne vous plaignez pas, madame," dit-elle à sa mère, "que Dieu vous ait donné un tel fils ; car cet enfant deviendra un jour la gloire de votre maison et celle de tout le royaume." La pauvre dame ne crut guère alors à cette prédiction, qui se vérifia pourtant dans la suite d'une manière si éclatante, comme nous le verrons tout à l'heure.

En attendant, le caractère turbulent et impérieux du petit Bertrand ne le faisait aimer ni des enfants de son âge, ni des personnes raisonnables. Tout le monde le craignait ou le haïssait ; chacun évitait son approche ; mais la Providence, qui avait permis qu'il parût ainsi disgracié de la nature, avait mis en lui une âme intrépide et un esprit d'une trempe supérieure.

C'était l'usage, dans ce temps-là, que l'on célébrât des jeux où les chevaliers de tous les pays environnants se présentaient, couverts de leurs armures,

pour combattre les uns contre les autres à grands coups de lance et d'épée. Ces jeux se nommaient des TOURNOIS. Les combattants y paraissaient ordinairement le visage masqué par la visière de leur casque, et ils joutaient ensemble si rudement à pied et à cheval, qu'il arrivait fréquemment que quelqu'un d'entre eux restât mort sur la place.

Bertrand venait d'atteindre sa dix-septième année, lorsqu'on publia, à son de trompe, dans tout le pays de Bretagne, qu'il serait célébré un grand tournoi où toute la noblesse des environs était invitée à se rendre. Le sire du Guesclin, père de Bertrand, fut un des premiers à se mettre en route pour cette solennité militaire; et, prenant avec lui tous ses chevaux de bataille et ses écuyers, il refusa d'emmener son fils, qu'il trouvait encore trop jeune, ou peut-être trop mal élevé pour prendre part à de pareilles fêtes.

Bertrand demeura donc bien chagrin au logis, lorsque son père fut parti, car il se sentait déjà un homme intrépide et vigoureux; il lui vint dans l'idée de monter un vieux cheval qui était resté dans un coin de l'écurie, et d'aller aussi au tournoi sans que personne le reconnût.

Le jeune homme n'avait point d'argent pour se faire un brillant équipage, et la curiosité seule le conduisit d'abord à cette fête; mais, lorsqu'il entendit le son des trompettes, le cœur lui battit avec violence; il ne fut plus maître de son désir de descendre aussi dans l'arène; et apercevant un chevalier qui, après avoir honorablement combattu, se retirait dans une maison voisine pour se reposer de ses fatigues, il l'y suivit, se jeta à ses pieds, et le supplia avec tant d'instance de lui prêter ses armes et son cheval pour paraître à son tour dans la lice, que le bon chevalier, touché de l'extrême ardeur de ce jeune homme, consentit sans peine à satisfaire ses désirs.

Dès que Bertrand se fut ainsi équipé, il baissa la

visière de son casque pour éviter que l'on aperçût son visage; et ayant obtenu, selon l'usage, des juges du camp, la permission de combattre, il renversa dans la poussière les plus vaillants guerriers. Déjà même on le proclamait vainqueur, et il allait recevoir le prix de l'honneur, lorsqu'un chevalier s'avança pour le lui disputer à son tour. Le jeune homme se préparait encore à terrasser ce nouveau rival, lorsqu'il reconnut dans cet adversaire le sire du Guesclin, son père. Alors Bertrand, courant vers lui, abaissa sa lance, et mettant un genou en terre, le pria de lui accorder sa bénédiction.

Le bon père releva son fils en pleurant de joie, et tous les assistants l'applaudirent plus encore à cause de sa piété filiale, qu'à cause ces victoires qu'il venait de remporter. Le prix du courage qu'il avait mérité pas ses prouesses lui fut décerné d'une voix unanime, mais il ne l'accepta qu'à condition qu'il lui serait permis de le partager avec le complaisant chevalier qui lui avait prêté son cheval et son armure.

Dès ce moment Bertrand ne quitta plus les armes: selon la coutume de ce temps qui voulait que chaque gentilhomme eût son cri d'armes, il choisit pour le sien NOTRE-DAME GUESCLIN: et ce cri, tant qu'il vécut, devint le signal de la défaite des Anglais et des autres ennemis du roi, qui l'en récompensa en le faisant Connétable de France, c'est-à-dire chef de toutes les armées du royaume.

Aussi habile capitaine que vaillant chevalier, Bertrand devint bientôt la terreur des Anglais, qui n'avaient plus alors leur prince noir pour les commander. Partout où du Guesclin paraissait, les ennemis de la France prenaient la fuite; et grâce au courage de l'illustre Connétable, les désastres de Crécy et de Poitiers furent presque entièrement réparés.

Parmi les malheurs incalculables que les longues guerres contre l'Angleterre avaient [1368.

attirés sur la France, on pouvait mettre au premier rang, à l'époque du règne de Charles V, l'existence d'un nombre infini de soldats de toute nation et de toute origine qui, vendant leur épée à quiconque pouvait la payer, dévastaient le royaume dans tous les sens, et s'occupaient moins de combattre les ennemis, que de dépouiller les pauvres habitants.

Les Routiers (c'était ainsi que l'on nommait ces soldats farouches et insatiables de pillage) formaient des bandes formidables que l'on désignait alors sous le nom de GRANDES COMPAGNIES, ou compagnies d'aventures ; plusieurs barons français et anglais s'étaient mis à leur tête, et cette soldatesque indisciplinée était un fléau que rien ne pouvait contenir ni détourner. Du Guesclin, que sa haute renommée de courage faisait respecter même de ces hommes terribles, fut chargé par Charles V de conduire plusieurs de ces compagnies en Espagne, sous prétexte de guerroyer, mais en réalité dans l'espoir qu'elles y seraient exterminées. Malheureusement, cette expédition, où le Connétable acquit une nouvelle gloire, quoique la fortune des armes ne lui fût pas toujours favorable, ne produisit pas l'effet qu'on en attendait : après une courte campagne, les Routiers rentrèrent par troupes dans le royaume, où, sous différents chefs, ils continuèrent encore leurs ravages pendant près de cinquante années.

Il me serait impossible, mes jeunes amis, de vous dire ici tous les services que Du Guesclin rendit à la France tant qu'il vécut, mais l'espace nous manque pour vous raconter cette histoire où vous apprendriez en même temps à honorer le nom de ce grand homme, qui montra dans toutes les circonstances de sa vie autant d'humanité que de bravoure. Atteint d'une
1380.] maladie mortelle pendant qu'il assiégeait, en Auvergne, le château de RANDAN, occupé par les Anglais, il s'aperçut bientôt qu'il allait mourir, et faisant appeler autour de son lit les capitaines de son armée, il leur recommanda, en les

embrassant, de ne point oublier, dans quelque pays qu'ils fissent la guerre, que les gens d'Église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne devaient jamais être traités en ennemis.

Lorsque l'illustre Connétable eut rendu le dernier soupir, le gouverneur du château de Randan vint déposer sur son cercueil les clefs de ses portes, pour témoigner ainsi à la face du monde entier le respect que ses ennemis mêmes portaient à sa mémoire.

Charles V, que l'on a surnommé LE SAGE à cause de ses bonnes intentions plutôt que du bien qu'il fit à son royaume, voulut que le corps de Du Guesclin fût transporté dans les caveaux de Saint-Denis, et qu'il trouvât ainsi sa sépulture parmi celle des rois et des princes de leur famille. Le peuple, que Du Guesclin avait toujours protégé de son épée, venait en foule sur les routes que son cortége funèbre devait parcourir, et pleurait en voyant passer le cercueil de ce grand homme.

Le roi ne survécut que peu de mois au vaillant capitaine qui l'avait si bien servi; [1380.] et le royaume perdit presque en même temps les deux hommes qui seuls depuis bien longtemps étaient parvenus à lui rendre quelque calme.

C'est à Charles V que l'on attribue la fondation, à Paris, de cette belle et immense bibliothèque qui est aujourd'hui la plus précieuse du monde entier. A cette époque, elle ne contenait guère plus de neuf cents volumes manuscrits (nombre considérable pour ce temps), et elle était renfermée tout entière dans un cabinet de l'hôtel Saint-Paul, que ce prince avait fait bâtir sur la rive droite de la Seine, au-dessus de Paris et dont on ne trouve plus guère de trace à présent.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Armes courtoises. — Cérémonial observé dans les tournois. — Changements survenus dans la forme des chaperons. — Origine de la Cocarde. — *Chapel* de feutre. — Destination de la *nef* au XIVe siècle. — Fameuse nef du roi Jean. — Première mention des fourchettes de table sous Charles V. — Invention de la peinture à

l'huile par Jean de Bruges. — Croyance à l'alchimie et à l'astrologie judiciaire. — Fortune mystérieuse de Nicolas Flamel. — *Horoscopes de Nativité.* — Jeux populaires en usage pendant cette période. — Construction de l'horloge du palais par Henri de Vic. — Pratique superstitieuse de Du Guesclin au moment d'un combat singulieur. — Obsèques militaires du Connétable.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1370. Timour-Lenc s'empare du trône impérial de Zagatal. — Ses conquêtes rapides en Orient.

LA DÉMENCE DE CHARLES VI.

Depuis l'an 1380 jusqu'à l'an 1422.

L'histoire de la maison de Valois est presque toujours celle des malheurs de la France; mais aucune période n'offre une plus longue suite de désastres que le règne du fils aîné de Charles le Sage, qui lui succéda sous le nom de Charles VI.

Ce prince, âgé de dix ans lorsqu'il fut appelé au trône, annonçait déjà de belles qualités, une âme honnête et un cœur vertueux; mais le sort ne permit pas qu'il jouît des avantages que lui promettaient ces heureux dons de la nature. Dès son enfance, il se trouva entouré de parents jaloux et d'ennemis acharnés; le peuple souffrit beaucoup avant que le roi fût en âge de gouverner par lui-même, et ce moment tant désiré était à peine arrivé, que Charles VI éprouva le plus grand de tous les maux, car il perdit la raison.

Charles avait toujours eu l'esprit faible, parce que ses oncles, que son père mourant lui avait donné pour tuteurs, afin de régner plus aisément à sa place, avaient eu intérêt à négliger son éducation; mais un événement imprévu acheva de déranger sa pauvre cervelle.

1392.] Un jour que le roi, jeune encore, se disposait à faire la guerre contre le duc de Bretagne, qui refusait de se reconnaître son vassal,

il traversait en plein midi une vaste forêt, suivi de plusieurs chevaliers armés ; un homme, d'une taille gigantesque et à demi nu, s'élança tout à coup du milieu du bois, et saisissant avec force la bride de son cheval, lui cria d'une voix terrible : "O roi ! n'avance pas, tu es trahi !" A peine eut-il prononcé ces paroles, que cet inconnu rentra précipitamment dans le bois, où bientôt on le perdit de vue.

En entendant ces mots étranges, Charles tomba dans une rêverie profonde ; il ne proféra plus une seule parole, et poursuivit son chemin dans un silence effrayant, qu'aucun des seigneurs de sa suite n'osait interrompre.

Derrière le roi marchaient deux jeunes pages, chargés de porter la lance et le bouclier du monarque, et l'un d'eux ayant par hasard laissé heurter cette lance contre le casque de son compagnon, ce choc produisit un léger retentissement.

Aussitôt Charles, arraché de sa rêverie par ce bruit inattendu, s'imagine qu'on en veut à sa vie ; sa tête s'égare, il tire son épée et se précipite sur ceux de sa suite qui sont le plus rapprochés de sa personne ; quatre de ces malheureux tombent sous ses coups, sans songer seulement à se défendre, et les autres n'ont que le temps de prendre la fuite pour éviter un sort semblable.

Cette horrible fureur ne dura pourtant qu'un moment ; le roi, presque épuisé par cette crise effrayante, descendit bientôt après de cheval, et après s'être dépouillé de son armure, s'endormit profondément au pied d'un arbre. Ce fut là qu'on le trouva, au bout de plusieurs heures, encore plongé dans un sommeil dont on ne put le tirer qu'avec peine ; mais combien le moment de son réveil fut affreux pour les fidèles serviteurs qui l'entouraient, et que sa frénésie n'avait pu éloigner de lui !... Le roi de France n'était plus qu'un insensé.

Alors on appela de tous les pays les plus habiles médecins de ce temps, qui tentèrent vainement de le

rendre à lui-même; on eut même recours, en désespoir de cause, aux secours de la magie; ces prétendus savants, qui se faisaient fort de changer les lois de la nature, s'en retournaient en déclarant que le roi était certainement ensorcelé; car ils aimaient mieux mentir avec effronterie que de confesser l'impuissance de leur art. Cependant on parvint, à force de soins, à lui procurer quelques intervalles de raison, qui ne servaient au pauvre prince qu'à lui faire comprendre toute l'horreur de sa situation

Dans un de ces instants où le roi paraissait avoir repris son bon sens, et où il témoignait un grand goût pour les danses et les jeux de toute espèce, on imagina, pour le divertir, de donner une fête dans son propre palais, avec des mascarades dont il voulut être un des principaux acteurs.

A cet effet, il se déguisa en satyre, sorte de personnage fabuleux dont il est question dans la Mythologie, et parvint à décider cinq jeunes seigneurs de sa cour à prendre de semblables travestissements, que l'on fabriqua au moyen de robes enduites de poix auxquelles on attacha de longues étoupes, qui leur donnèrent l'apparence de véritables hommes des bois. Ainsi, déguisés, ces étourdis, ayant le roi à leur tête, entrèrent en dansant dans la fête, où chacun s'empressa de les entourer; mais à peine eurent-ils fait quelques pas au milieu de la foule, que quelqu'un, pour plaisanter, ayant eu l'imprudence d'approcher de l'un d'eux une torche allumée, le feu prit aussitôt aux étoupes dont il était entouré, et se communiqua rapidement de l'un à l'autre, à l'exception du roi, sur lequel on eut le bonheur de jeter assez promptement un large manteau pour qu'il fût préservé de l'incendie.

Cependant ses infortunés compagnons, entièrement embrasés, couraient çà et là au milieu du palais, en poussant des hurlements effroyables, sans qu'on pût arrêter le feu qui les dévorait, parce que la poix dont leur robe était enduite s'étant fondue et allumée, il

n'y avait plus aucun moyen de l'éteindre. Quatre de ces imprudents jeunes gens périrent ainsi à l'instant même, dans des souffrances affreuses, et le cinquième, quoique horriblement brûlé, n'évita la mort qu'en se plongeant dans une cuve d'eau qui se trouva par hasard dans une salle voisine.

Quant au malheureux Charles VI, ce déplorable événement produisit sur son esprit une si douloureuse impression, que peu de jours après, il éprouva de nouveaux accès de démence qui ne laissèrent bientôt plus à son intelligence affaiblie que des lueurs faibles et incertaines.

Ce monarque infortuné avait été marié dès sa première jeunesse à une princesse allemande, dont le nom se trouve tristement mêlé à la plupart des sinistres événements de cette période. Isabeau de Bavière (c'était ainsi qu'elle s'appelait), jeune, belle, élégante, spirituelle, fut accueillie en France avec tout l'enthousiasme que devaient exciter tant d'avantages réunis ; et son entrée solennelle à Paris fut célébrée par des fêtes qui semblaient être le présage d'un règne prospère. Mais la nouvelle reine ne tarda pas à tromper toutes les espérances que son premier aspect avait fait naître : sa jeunesse et sa beauté cachaient une âme égoïste et implacable ; son élégance devint la source d'un faste effréné qui dissipa les trésors de la couronne, péniblement amassés par Charles le Sage ; et son esprit même ne se manifesta que par les intrigues et les menées dont elle fit usage pour satisfaire les plus mauvaises passions.

Lorsque cette princesse, incapable d'éprouver aucun bon sentiment, eut acquis la certitude que la cruelle maladie de son royal époux ne laissait aucun espoir de guérison, elle écarta de sa personne ses plus fidèles serviteurs, le relégua dans le plus triste appartement de son palais, et ne permit qu'à un seul domestique de donner des soins à son malheureux maître, qu'elle laissa dans le plus affreux dénûment.

Pour elle, ne songeant plus qu'à déployer une magnificence inouïe jusqu'alors, elle crut imposer silence à la multitude par le luxe prodigieux de ses ajustements et de ses équipages; mais le peuple, qui n'oubliait pas son roi, en la voyant passer suivie d'une foule de courtisans, priait Dieu pour Charles VI, et lui donnait le surnom de Bien-Aimé.

Cependant de ce mariage si fatal à ce malheureux prince étaient nés plusieurs fils, qui tous étaient encore en bas âge, et dont l'aîné, nommé Charles ainsi que son père, portait, comme héritier du trône, le titre de Dauphin de France. Quelques seigneurs fidèles, à la tête desquels était le comte d'Armagnac, connétable de France et l'un des plus grands seigneurs du royaume, entouraient cet enfant précieux; mais ils ne purent empêcher que le jeune Dauphin ne courût de grands dangers par la scélératesse de sa mère, qui n'était pas même capable d'aimer ses propres enfants.

Il y avait alors en France deux princes que divisait une haine mutuelle, causée par l'ambition que chacun d'eux nourrissait de gouverner seul le royaume pendant la démence du roi. L'un était Louis, duc d'Orléans, propre frère de Charles VI, et l'autre son cousin, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, fils de ce Philippe le Hardi, qui, tout jeune encore, avait si vaillamment combattu à côté du roi Jean son père, le jour de la bataille de Poitiers.

La reine Isabeau, qui affectionnait le duc d'Orléans, peut-être parce qu'il partageait ses goûts de luxe et de magnificence, aurait préféré qu'il obtînt la régence du royaume et se défît de Jean sans Peur; mais ce dernier était si redoutable par la violence de son caractère et la puissance de ses armes, qu'elle craignit d'irriter un pareil ennemi, et engagea même le duc d'Orléans à se raccommoder avec son cousin. Ces deux hommes, qui se haïssaient cordialement, après s'être embrassés devant toute la cour, furent admis ensemble à la communion, et

même la nuit suivante dormirent ensemble dans le même lit, ce qui suivant un usage de ce temps, parut aux yeux de tous la preuve certaine d'une réconciliation sincère.

Le lendemain de ce raccommodement public, qui semblait promettre quelque calme au royaume, vers huit heures du soir, par la profonde obscurité d'une nuit du mois de novembre, le duc d'Orléans sortait de chez la reine, monté sur une mule, sorte de monture fort ordinaire à cette époque; il n'avait d'autre escorte que deux écuyers placés sur un même cheval, et quatre ou cinq valets à pied, portant des torches pour s'éclairer dans les rues sombres de Paris, où il s'en fallait bien qu'il y eût alors, comme aujourd'hui, des réverbères et des boutiques illuminées, lorsque tout à coup une troupe de gens armés entoura le prince en criant: "A mort! à mort!" A ce cri, les gens de duc, effrayés ou gagnés d'avance, à l'exception d'un seul écuyer, abandonnèrent leur maître; et celui-ci, ne pouvant croire que ce guet-apens fût dressé contre sa vie, s'avança au-devant de ces inconnus en leur disant avec calme: "Je suis le duc d'Orléans!" Mais ces forcenés, qui le cherchaient, le reconnaissant à sa voix, se jetèrent sur lui et lui fendirent la tête d'un coup de massue. Le fidèle écuyer, qui seul était resté près de son maître, fut percé de coups en cherchant à couvrir le prince de son propre corps; et les assassins, à la faveur des ténèbres, se dérobèrent par la fuite, sans avoir été reconnus. [1407.

Dans le premier moment de stupeur, causée par cet événement, personne ne sut à qui attribuer ce crime inouï. On vit le duc de Bourgogne, comme les autres princes, assister en habits de deuil aux funérailles du malheureux duc d'Orléans, et donner même des marques de regret à sa mémoire. Mais peu de jours après, le bruit se répandit que parmi les meurtriers, on avait distingué, malgré l'obscurité, plusieurs serviteurs de la maison de Bourgogne,

et l'on ne douta plus alors que Jean sans Peur ne fût l'auteur de cet attentat. Cette rumeur devint bientôt si générale, que ce prince, se voyant soupçonné, ne chercha pas plus longtemps à nier son crime : il déclara hautement lui-même qu'il avait commandé le meurtre, et se retira en Bourgogne, où il attendit fièrement l'effet de l'indignation publique.

Cependant, au milieu de l'épouvante causée par tant d'audace, il n'y eut pas un Français qui ne fût profondément touché de la douleur de VALENTINE DE MILAN, veuve du prince assassiné, et mère de plusieurs jeunes enfants que le crime de Jean sans Peur venait de rendre orphelins. Cette noble dame, malgré son désespoir, eut encore la force de venir à Paris, accompagnée de quelques-uns de ces petits princes, et de se jeter aux pieds du roi Charles VI, qui, dans ce moment, paraissait n'avoir recouvré une lueur de raison que pour être témoin des désastres de sa famille. Le roi, attendri par ses larmes, la releva avec bonté, lui promit une prompte et sévère justice, et peut-être lui eût-il tenu parole, si tant de secousses, en ébranlant de nouveau son faible cerveau, ne l'eussent fait retomber presque aussitôt dans une démence complète.

Alors s'éloigna pour Valentine l'espoir de la juste vengeance qui l'avait soutenue jusqu'à ce moment. Cette princesse inconsolable ne put survivre à des
1408.] malheurs sans remède, et elle succomba bientôt à tant d'angoisses et de douleurs, après avoir fait jurer à ses fils que jamais ils ne reverraient en face l'assassin de leur père.

Mais le silence et l'exil ne pouvaient convenir longtemps à celui qui n'avait pas craint de se mettre ainsi au-dessus de toutes les lois divines et humaines ; et Jean sans Peur, aussitôt que la première impression de son crime se fut affaiblie, n'hésita point à envoyer à Paris un fameux prédicateur, nommé JEAN PETIT, qu'il chargea de prouver par un discours

prononcé devant les princes, les barons et les autres seigneurs de la cour, qu'il avait eu le droit de faire tuer son cousin le duc d'Orléans.

Or, c'était la coutume dans ce temps-là que tous les discours publics fussent semés de paroles tirées de l'Évangile et des autres livres saints, comme si un pareil meurtre pouvait être excusé par des paroles, quelles qu'elles fussent. Aussi Jean Petit eut beau dire, il ne put empêcher que ce crime ne fût jugé abominable. Il fallut donc que le duc de Bourgogne recourût à d'autres moyens, et peu de temps après on le vit reparaître à Paris, bravant hautement le ressentiment de ses ennemis, et armant pour les contenir les bouchers de cette capitale, dont il avait su se faire des partisans. Ces hommes, accoutumés à répandre le sang, devinrent la terreur des gens paisibles, et on leur donna le nom d'ÉCORCHEURS, parce qu'il n'y avait pas de barbarie dont ils ne se montrassent capables.

Alors Isabeau de Bavière, que tant d'horreurs n'épouvantaient pas, se déclara ouvertement l'amie du duc de Bourgogne; elle lui abandonna le comte d'Armagnac, ainsi que les meilleurs serviteurs du roi et du Dauphin; et ce petit prince lui-même eût sans doute été victime comme eux de cette infernale politique de sa mère, si un courageux seigneur, nommé TANNEGUY-DUCHATEL, pour l'arracher aux périls qui l'environnaient, ne l'eût emporté sous son manteau hors de Paris, et conduit bientôt après dans une ville de France, où tout ce qui restait encore des amis de sa famille s'empressèrent de venir le joindre. [1417.

Pendant ce temps, Jean sans Peur, demeuré seul maître de Paris, gouvernait le royaume en faisant couler chaque jour le sang des plus honnêtes gens sur des échafauds, ou en livrant aux mains de ses infâmes écorcheurs les malheureux dont il avait rempli les prisons de la capitale. Isabeau de Bavière, reine aussi cruelle qu'elle avait été mau-

vaise épouse et mauvaise mère, s'associait à tous ses crimes; et les Anglais, sous la conduite de leur roi Henri V, troisième successeur du redoutable Édouard III, ayant débarqué une armée considérable en Normandie, gagnèrent sur les armées françaises, auprès d'un village nommé Azincourt, une sanglante bataille, où périt l'élite de la noblesse de notre nation, et dont le résultat fut de mettre entre leurs mains la plus grande partie du royaume de France.

1419.] Cependant le jeune Dauphin, qui pendant cette période désastreuse venait enfin d'atteindre l'âge d'homme, fit proposer au duc de Bourgogne une entrevue sur le pont d'une petite ville nommée Montereau, peu distante de Paris, sous prétexte de conférer sur les moyens de mettre fin à tant de désordres. Par une défiance réciproque, et que l'événement ne justifia que trop bien, il avait été convenu d'avance que les deux princes arriveraient en même temps au lieu du rendez-vous, avec une suite composée d'un même nombre de barons et de chevaliers, ce qui fut rigoureusement exécuté; mais au moment même où tous deux mettaient le pied sur le pont et s'avançaient l'un vers l'autre, un homme, que l'on ne reconnut pas dans le tumulte, s'élança sur le duc de Bourgogne, le frappa d'un coup de hache qui l'étendit mort sur la place. Le jeune Dauphin, à ce spectacle affreux, s'évanouit, et l'on fut obligé de l'emporter avant qu'il eût repris connaissance.

Personne en France ne crut le Dauphin capable d'avoir ordonné ce lâche assassinat, quoique Jean sans Peur fût son plus formidable ennemi, et que ce dernier eût lui-même donné l'exemple d'un pareil attentat envers son cousin d'Orléans; mais la reine Isabeau, que la mort du duc de Bourgogne abandonnait à ses propres forces, n'hésita point à rejeter sur son fils toute l'horreur de ce crime odieux. Dans son ressentiment, elle embrassa le parti des Anglais,

et leur ouvrit les portes de Paris, où leur roi Henri V fit son entrée à la tête d'une armée, [1422. et dont ils demeurèrent les maîtres pendant plus de quinze années.

L'infortuné Charles VI, dont la raison avait achevé de s'égarer dans l'étroite captivité où Isabeau le retenait, ne survécut pas longtemps à ces malheurs publics, dont il n'était plus cependant en état de comprendre toute l'étendue ; et lorsqu'il mourut, il y avait si peu d'argent dans le trésor royal, que l'on fut obligé de vendre une partie des meubles et de la vaisselle de la couronne, pour subvenir aux frais de ses funérailles, qui furent célébrées à Saint-Denis.

Le peuple suivit en pleurant les restes d'un prince dont l'infortune avait causé toutes celles du royaume. Après qu'on l'eut descendu dans le tombeau de ses ancêtres, les officiers de sa maison brisèrent leurs épées et renversèrent leurs armes ; et il y eut des gens apostés par la reine Isabeau qui crièrent : " Vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre !"

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Abolition du cri d'armes sous Charles VI. — Vicissitudes du Surcot national. — Manches *à l'ange* ou *perdues*. — Bonnets pyramidaux ou *grands papillons*. — Charlots couverts employés par Isabeau de Bavière. — Entrées solennelles des rois et reines de France. — Premier théâtre permanent de l'hôpital de la Trinité. — Confrérie de la Passion. — Epoque présumée du perfectionnement des cartes à jouer par *Jacques Gringonneur*. — Progrès de la poésie française. — Charles d'Orléans. — Appareil observé auprès des rois morts jusqu'à leurs funérailles. — Pompe funèbre de Charles VI. — Corporation des *Hanssouards* ou Porteurs de sel. — Signes de deuil publics ou particuliers.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1396. Bataille sanglante de Nicopolis.
1397. Union de Calmar entre les trois Etats du Nord.
1400. Origine de la maison de Médicis à Florence.
1402. Bataille d'Ancyre.
1403. Captivité et mort de Bajazet Ier.
1405. Mort de Timour-Lenc à Samarcande.

JEANNE D'ARC.

Depuis l'an 1422 jusqu'à l'an 1434.

La Loire est, comme vous savez, une grande rivière qui sépare la France en deux parties, dans chacune desquelles sont situées plusieurs belles provinces et un grand nombre de villes.

Ce fut au delà de cette rivière que le Dauphin, qui, depuis la mort de son père, avait pris le nom de CHARLES VII, fut obligé de se retirer, parce que les Anglais occupaient Paris et le trois quarts du royaume. Ses ennemis lui donnèrent par dérision le titre de ROI DE BOURGES, la seule cité de quelque importance qui demeurât en sa puissance.

1422.] Jamais encore aucun roi de France ne s'était vu réduit à une condition aussi misérable que le successeur de Charles VI. Il ne possédait ni armée, ni trésor, ni capitale, ne vivait que des dons de quelques villes fidèles, et n'avait d'autres gardes et d'autres serviteurs que quelques généreux Français qui avaient tout quitté pour suivre leur roi; mais, dans toutes les provinces de France, le peuple savait que la couronne appartenait au fils de Charles VI, et les bourgeois des communes n'attendaient qu'une occasion pour lui ouvrir leurs portes et repousser les Anglais.

Personne n'osait pourtant es érer la fin de tant de calamités, lorsqu'un événement extraordinaire vint arracher la France à la domination du roi d'Angleterre.

Il y avait alors dans le village de DOMREMY, sur les bords de la Meuse, une jeune fille simple et naïve que l'on nommait JEANNE D'ARC. Son père était un respectable laboureur, qui, dès sa première jeunesse, lui avait inspiré toutes sortes de bons sentiments, et les habitants de son village, qui étaient du parti des Armagnacs (c'était ainsi que l'on désignait les

ennemis des Anglais et du duc de Bourgogne), ne cessaient de plaindre le sort de Charles VII, qu'ils se plaisaient à nommer leur gentil Dauphin.

Un jour d'été, vers l'heure de midi, Jeanne se trouvait seule dans le jardin de son père, occupée de quelques soins domestiques, lorsque tout à coup une vive clarté frappa ses yeux, et il lui sembla qu'une voix mélodieuse parlait à son oreille.

Jeanne d'Arc se sentit d'abord saisie malgré elle d'une grande frayeur; mais la voix lui parla avec tant de douceur, et lui donna de si bons conseils, en lui recommandant de prier Dieu, d'aller souvent à l'église, et d'être toujours sage et docile, que cet effroi fut bientôt dissipé, et elle ne douta pas que cette voix mystérieuse ne vînt du ciel, parce que toutes ses pensées étaient continuellement tournées vers Dieu.

Une autre fois Jeanne gardait également seule son troupeau dans la campagne, lorsque la même voix se fit entendre, et il lui parut que plusieurs êtres éclatants de beauté s'offraient à ses regards.

L'un d'eux, disait-elle, avait les traits et la physionomie d'un homme vertueux. Ses épaules portaient des ailes; mais sa tête n'était ceinte d'aucune couronne. Autour de ce personnage se groupaient un nombre infini d'anges du ciel, qu'une clarté éblouissante environnait de toutes parts. Jeanne fut encore effrayée de cette vision; mais elle crut entendre le beau jeune homme lui adresser la parole avec bonté, et elle cessa de trembler.

Il lui dit alors, racontait-elle, qu'il se nommait L'ARCHANGE SAINT MICHEL (l'un des anges les plus puissants, et celui-là même qui terrassa le démon); que Dieu, ayant pitié de la France, l'avait choisie, elle, Jeanne d'Arc, pour délivrer le royaume des Anglais, et conduire Charles VII à Reims, afin qu'il y fût sacré comme ses aïeux l'avaient été.

A ces mots, la jeune bergère fondit en larmes; elle répondit à l'archange qu'elle n'était qu'une pauvre

et simple fille qui ne saurait ni monter à cheval ni conduire une armée ; mais le beau jeune homme la rassura, en lui ordonnant de se présenter devant un seigneur des environs qui le ferait conduire auprès du roi, et lui promettant qu'elle accomplirait heureusement ce voyage.

Cependant, la pauvre Jeanne était trop timide pour oser entreprendre ce que l'archange lui avait ordonné, et ce même personnage l'avait visitée plusieurs fois avant qu'elle eût pu se décider à lui obéir. Chaque fois, il lui recommandait d'être docile à sa voix, et l'assurait que Dieu lui serait en aide. Il lui parlait surtout des malheurs de la France, dont elle avait grande pitié.

De ce moment Jeanne devint triste et rêveuse ; et elle se retirait souvent dans un endroit écarté, où plusieurs fois on la vit prier Dieu à voix basse et de toute son âme.

Pendant ce temps les Anglais, auxquels il restait si peu de chose à faire pour conquérir tout le royaume, vinrent mettre le siége devant Orléans, l'une des plus grandes villes des bords de la Loire, et située à peu de distance de Bourges, où le roi Charles VII s'était réfugié.

Alors l'archange apparut plus souvent à Jeanne d'Arc, en lui répétant au moins trois fois chaque semaine qu'il fallait qu'elle vînt en France, c'est-à-dire auprès du roi ; et cette généreuse fille, ne pouvant plus résister davantage, résolut d'obéir à la voix céleste, avec la ferme confiance que Dieu l'aiderait dans son entreprise.

Ce fut Jeanne elle-même, mes jeunes amis, qui raconta tout ce que je viens de vous dire, lorsqu'elle se mit en route pour aller trouver le roi avec deux de ses frères, qui voulurent absolument l'accompagner. Elle arriva ainsi dans la ville de Bourges, où d'abord il lui fut impossible d'approcher du roi ; mais elle mit tant d'instance à solliciter la permission de parler au monarque, qu'elle obtint enfin d'être intro-

duite dans la maison qu'habitait Charles VII. Dès qu'elle entra dans la salle où se trouvait ce prince, qu'elle n'avait pourtant jamais vu, et qu'entouraient un grand nombre d'officiers et de serviteurs, elle courut vers lui sans hésiter, et embrassa ses genoux, quoiqu'il fût plus simplement vêtu que tous les seigneurs qui l'environnaient, et qu'il se cachât à dessein derrière sa suite.

Sans être intimidée en aucune façon de se trouver ainsi au milieu d'une foule de barons et d'hommes armés, et en présence du roi, elle lui déclara qu'elle venait, de par Dieu, faire lever le siége d'Orléans, et le conduire à Reims, pour qu'il y fût sacré, comme devaient l'être alors tous les rois de France.

Ceux qui entendirent cette fille de dix-sept ans parler avec tant d'assurance furent d'abord tentés de croire qu'elle avait perdu la raison; mais lorsqu'elle eut demandé au roi des armes et des soldats pour aller délivrer Orléans, personne ne douta qu'il n'y eût en elle quelque chose de surnaturel, et que la volonté divine elle-même ne lui mît les armes à la main. Alors les plus braves guerriers, parmi lesquels on distinguait le vaillant DUNOIS, cousin du roi, et les chevaliers LA HIRE et XAINTRAILLES, se firent un honneur de la suivre à la guerre et de lui obéir.

Charles lui fit donc donner une armure complète, à l'exception d'une épée qu'elle envoya chercher dans le tombeau d'un vieux chevalier, mort depuis bien des années, parce que, dit-elle, l'archange lui avait ordonné de ne jamis se servir d'une autre arme. Elle fit porter devant elle une bannière blanche, qu'elle prenait en main dans les moments de péril; et l'on vit cette faible fille marchant sur Orléans à la tête d'une armée, combattre avec une intrépidité digne des plus braves soldats, jusqu'à ce qu'elle eût forcé les Anglais de se retirer, et d'abandonner le siége de cette ville. [1429.

Ainsi fut sauvée cette grande cité, dont la perte

eût entraîné celle du royaume; et Jeanne d'Arc reçut dès lors le surnom de PUCELLE D'ORLÉANS, que l'histoire lui a conservé.

Quoique blessée dans plusieurs rencontres, Jeanne ne quittait jamais le champ de bataille, où sa présence encourageait les guerriers; quant à elle, aucun danger ne semblait l'étonner, et c'était en toute occasion le poste le plus périlleux qu'elle choisissait de préférence.

Le moment approchait où Jeanne d'Arc avait annoncé qu'elle conduirait Charles VII à Reims pour y être sacré. Elle réunit ses bataillons, et

1429.] amena le roi jusque dans la cathédrale de cette ville, où elle se tint tout armée auprès de sa personne, pendant toute la durée de cette cérémonie.

Cependant Jeanne n'avait point oublié les paroles de l'archange saint Michel, et dès que le roi fut sacré, elle demanda avec instance qu'il lui fût permis de retourner dans son village; car elle n'aimait guère cette vie tumultueuse des camps, elle qui n'avait jamais vécu que comme une bonne et simple fille; mais le roi insista tellement pour qu'elle restât encore auprès de lui, qu'elle promit, quoique à regret, de ne pas le quitter jusqu'à ce que les Anglais fussent chassés de Paris et de tout le royaume.

La guerre qui continuait de part et d'autre avec acharnement, donna encore à Jeanne d'Arc l'occasion de remporter de nouvelles victoires sur les Anglais et de leur reprendre plusieurs villes; mais on remarqua que chaque jour elle montrait plus de tristesse, et parlait plus souvent de son village et de son vieux père.

Lorsque Jeanne regrettait si amèrement sa chaumière et persistait à se retirer, elle était sans doute agitée par quelque pressentiment de ce qui devait lui arriver si elle désobéissait à l'archange, qui ne l'avait envoyée que pour délivrer le roi et le faire

sacrer à Reims. En effet, étant allée peu de temps après se jeter dans la ville de Compiègne, dont les Anglais venaient de former le siége, elle tomba, dans une mêlée, au pouvoir des ennemis, qui ne purent cacher leur joie d'avoir entre leurs mains celle dont les victoires avaient mis un terme à leurs conquêtes.

Ces formidables étrangers, honteux d'avoir été vaincus par une faible femme, après l'avoir achetée aux soldats qui l'avaient prise, eurent la bassesse de l'accuser de sorcellerie, comme si son courage et sa vertu n'eussent pas été ses seuls sortiléges; et, quoique convaincus eux-mêmes de son innocence, ils trouvèrent des juges assez iniques pour la condamner, suivant l'usage de ce temps, à être brûlée vive comme magicienne.

Le prince qui portait alors la couronne d'Angleterre n'était plus le redoutable Henri V, à qui la victoire d'Azincourt et la trahison d'Isabeau de Bavière avaient ouvert les portes de Paris, et livré la plus grande partie de la France: son fils encore au berceau lui avait succédé depuis quelques années sous le nom de Henry VI; et c'est au règne de ce monarque enfant que s'attache la honte [1422. du meurtre de Jeanne d'Arc. Il est à remarquer pourtant que cet acte d'iniquité, commis en son nom, sembla peser désormais comme une fatalité sur toute l'existence du roi d'Angleterre, qui perdit peu temps après toutes les provinces que les Anglais possédaient encore en France. A peine de retour dans ses États, des malheurs inouïs vinrent accabler ce prince à qui l'on ne pouvait reprocher que trop de faiblesse. Sa vie entière ne fut qu'une longue suite de désastres et de misères; et ses derniers jours s'écoulèrent dans une prison, où il périt, le dernier de sa race, étranglé de la main de ses propres sujets.

Charles VII ne se montra pas d'abord aussi affligé qu'il aurait dû l'être de la perte de la pauvre Jeanne, à laquelle, après Dieu, il était pourtant redevable

d'avoir recouvré le royaume de ses pères; mais,
1436.] lorsqu'il eut chassé les Anglais de Paris, il combla sa famille de biens, et rendit de tardifs honneurs à la mémoire de Jeanne d'Arc.

Quant à l'implacable Isabeau, à qui l'on attribuait avec raison la plupart des malheurs de cette période, les succès de ce fils qu'elle détestait la frappèrent d'un
1434.] coup mortel; abandonnée des Anglais eux-mêmes, elle expira chargée des malédictions du peuple de France; et l'on fut obligé, pour soustraire ses restes à la fureur populaire, de les transporter pendant la nuit sur la Seine, dans un bateau couvert jusqu'aux caveaux de Saint-Denis, où des moines masqués la déposèrent sans aucune cérémonie: "Ne plus, ne moins, dit un ancien historien, qu'une simple demoiselle."

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1422. Siége de Constantinople par le sultan Amurat II. — Nouvelles conquêtes des Turcs en Europe.
1434. Cosme de Médicis à Florence.

LOUIS XI.

Depuis l'an 1435 jusqu'à l'an 1483.

Charles VII, ayant ainsi recouvré son autorité par le courage d'une simple bergère et un miracle véritable de la toute-puissance divine, devint un monarque redoutable et révéré. Après avoir entièrement chassé les Anglais de ses États, il conquit
1435.] sur eux la Guienne, province que leurs rois possédaient depuis le temps de Louis VII, et la réunit définitivement à sa couronne, de sorte qu'il ne resta plus dans tout le royaume que les duchés de Bourgogne et de Bretagne qui appartinssent à d'autres seigneurs que le roi de France. La honte du traité de Brétigny se trouva ainsi effacée,

et l'on perdit bientôt le souvenir des funestes journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Ce fut également ce monarque qui, dans ses vieux jours, mit fin aux ravages des routiers et des compagnies d'aventure, en organisant sous le nom de COMPAGNIES D'ORDONNANCE et de FRANCS-ARCHERS, des troupes régulières à cheval et à pied, qui rendirent inutile et dispersèrent pour toujours cette multitude d'aventuriers de toute nation, que les malheurs de la France et l'espoir du pillage attiraient dans les campagnes, qu'ils n'avaient pas cessé de dévaster pendant toute la durée des guerres contre l'Angleterre. [1439.

Les peuples reconnaissants décernèrent à Charles le surnom de VICTORIEUX, et depuis bien des siècles la monarchie française n'avait pas atteint un pareil degré de prospérité.

Cependant ce roi puissant n'était point encore exempt de peines; et après avoir passé une vie si agitée, sa vieillesse fut cruellement troublée par les chagrins que lui causa le Dauphin son fils, dont le caractère était loin de répondre aux espérances que la tendresse paternelle de Charles VII lui avait fait concevoir de l'héritier de son trône.

LOUIS, c'était le nom du Dauphin, quoique à peine âgé de dix-huit ans, montrait déjà une humeur sombre, inquiète et turbulente. Informé que quelques seigneurs, par un reste d'attachement aux anciennes prérogatives de la féodalité, voyaient avec mécontentement que le roi les eût contraints à l'obéissance, il encouragea leurs murmures, et s'associa secrètement à des projets de vengeance et de trahison qu'ils nourrissaient contre ce monarque. L'espoir de régner quelques années plus tôt, s'il parvenait à renverser son père, lui dissimula les dangers de cette entreprise téméraire; il devint l'âme de tous leurs complots, même les plus criminels; mais Dieu le maudit comme il maudit toujours les enfants ingrats et dénaturés. [1440.

Charles ne tarda pas à découvrir les desseins formés contre sa couronne et peut-être contre sa vie; mais rien ne peut être comparé à la douleur qu'il ressentit en apprenant que son propre fils n'avait pas craint de prendre part aux plus coupables projets des rebelles; cependant il fut assez maître de son ressentiment pour se borner à mander le Dauphin en sa présence; et là, après lui avoir adressé sans témoins de justes reproches, il lui accorda un généreux pardon, sous la seule condition qu'il se séparerait de ceux qui l'avaient entraîné dans un pareil crime.

Tout autre fils que Louis, touché de tant d'indulgence, n'eût plus songé qu'à effacer ses torts par la sincérité de son repentir; mais le Dauphin était incapable d'un pareil sentiment: il continua de susciter chaque jour de nouveaux embarras à son malheureux père et finit par abandonner furtivement la cour de France, pour se retirer d'abord en Dauphiné, dont la souveraineté lui appartenait comme héritier du trône: puis bientôt après, ne se croyant pas assez en sûreté dans cette province, il sollicita un refuge auprès du duc de Bourgogne, Philippe le
[1456.] Bon, son cousin, fils du terrible Jean sans Peur, qui n'osa pas refuser un asile dans sa ville de Dijon à celui qui devait porter un jour la couronne de France.

Pendant que ce fils ingrat causait ainsi de cruelles
[1461.] afflictions au roi Charles, ce prince infortuné tomba dangereusement malade; et ses serviteurs lui ayant inspiré la crainte que ses ennemis jetassent du poison dans les boissons que lui préparaient ses médecins, il prit la résolution de refuser toute espèce de médicaments et de nourriture, et mourut peu de jours après, consumé de chagrins en même temps qu'épuisé par cette longue privation d'aliments.

Ainsi le Dauphin eut à se reprocher d'avoir, par sa méchanceté abrégé les jours de son père, et il se

trouva ainsi chargé du plus grand de tous les crimes aux yeux de Dieu et des hommes.

Cependant le roi étant mort, il fallut bien que le Dauphin prît sa place ; et cet homme, qui ne s'était encore fait connaître que comme fils coupable et sujet rebelle, se trouva naturellement porté au trône, où il monta sous le nom de Louis XI.

Le duc de Bourgogne, qui avait bien voulu le recevoir à sa cour lorsqu'il était errant et fugitif, croyant d'abord que personne ne voudrait se soumettre à un prince qui s'était fait détester par ses torts envers son père, offrit à Louis de lui donner une armée pour l'aider à rentrer à Paris. Mais le nouveau monarque, connaissant le respect que les Français ont toujours porté au sang de leurs rois, remercia son cousin, et se rendit à Reims, où il se fit sacrer, suivant l'ancienne coutume..

C'était l'usage, lorsque le rois de France rentraient à Paris après la cérémonie du sacre, qu'ils fissent dans cette capitale une entrée solennelle qui donnait lieu le plus souvent à des particularités fort curieuses : celle qui fut célébrée à l'occasion du retour de Louis XI, ayant été l'une des plus remarquables de ce genre, il n'est peut-être pas sans intérêt, mes jeunes amis, de vous en donner une idée.

Le roi, vêtu d'une tunique de couleur violette, recouverte d'une robe de satin blanc parsemée de fleurs de lis d'or, était coiffé d'un petit chaperon fort élégant. Il montait un cheval blanc, dont le dos était couvert d'une housse de drap d'or et de velours ornée d'orfévreries. Les princes de sa famille, et les plus grands seigneurs de la cour, le suivaient à cheval, également resplendissants d'étoffes précieuses et de pierreries.

Le prévôt de Paris et les magistrats de cette capitale vinrent au-devant du roi, tous vêtus de robes de damas fourrées de martre, selon l'usage, quoique l'on fût alors au cœur de l'été, et une foule immense de peuple remplissait les rues que le cortége devait parcourir.

A quelque distance de la ville se tenaient cinq dames richement habillées, et montées sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés. Ces dames représentaient les cinq lettres du nom de Paris, c'est-à-dire que la première portait le signe P, la seconde celui de l'A, la troisième celui de l'R, et enfin les deux dernières figuraient les lettres I et S, qui complètent le nom de la première ville de la France. Ces cinq dames firent chacune à leur tour un compliment au roi, qui, après les avoir écoutées avec plaisir, poursuivit sa marche.

A la porte de la ville, Louis aperçut un grand navire argenté, qui forme les armoiries de Paris; il était suspendu à la voûte, et l'on y voyait plusieurs personnages figurant les différents ordres de l'État et les vertus qui ont été le partage de la plupart des anciens roi de France.

Dans un autre endroit, était disposée une nouvelle scène, qui amusa singulièrement le roi, grand amateur lui-même de ce genre de divertissement: c'étaient des chasseurs qui, sonnant du cor, et suivis d'un grand nombre de chiens, poursuivaient une biche, ce qui, dit-on, faisait un grand tapage et un agréable spectacle.

De tous côtés, des flûtes, des hautbois, et d'autres instruments en usage à cette époque, faisaient entendre des airs mélodieux, tandis que des fontaines placées de distance en distance, laissaient couler à grands flots le lait, le vin et les liqueurs, dont les passants pouvaient s'abreuver à leur aise. Mais ce qui charma le plus le monarque, ce fut la vue de deux cents douzaines de petits oiseaux renfermés dans une infinité de cages que l'on ouvrit toutes à la fois; de sorte que pendant un instant l'air fut agité et presque obscurcie par cette multitude d'oiseaux, qui se dispersèrent de tous côtés en battant de l'aile et en gazouillant chacun à sa manière.

Cependant les débuts de ce règne, signalé par tant de réjouissances, n'annoncèrent point à la France

des jours paisibles ni heureux ; à peine Louis XI fut-il parvenu au trône, qu'il vit se tourner contre lui la plupart des barons féodaux dont il avait lui-même excité les mécontentements contre l'autorité royale, quelques années auparavant. Ces princes, à la tête desquels s'étaint placés les plus grands vassaux de la couronne, tels que FRANÇOIS II, duc de Bretagne. CHARLES LE TÉMÉRAIRE, comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, et enfin Charles, duc de BERRI, propre frère du roi, formèrent entre eux une alliance qu'ils nommèrent LA LIGUE DU BIEN PUBLIC, parce que le bien du peuple de France en était le prétexte apparent, quoiqu'en réalité ces seigneurs ne songeassent qu'à accroître leurs domaines au détriment de Louis, qu'ils connaissaient déjà trop bien pour ne pas le redouter.

Suivis d'une nombreuse armée de gens d'armes et d'archers, ces princes marchèrent sur Paris, dont ils savaient que le roi se trouvait éloigné en ce moment ; et ils étaient à la veille de se faire ouvrir les portes de cette grande ville, lorsque le retour de Louis XI les obligea de livrer, presque sous les murs de la capitale, dans un lieu nommé MONTLHÉRY, une bataille sanglante dont le résultat fut complétement indécis. Des deux côtés on combattit avec le même acharnement ; et si les princes confédérés demeurèrent maîtres du champ de bataille, ils n'en furent pas moins arrêtés aux portes de Paris par l'habile Louis XI, qui, sans employer d'autres armes que la ruse et la perfidie, parvint à dissoudre cette ligue formidable.

Trompés enfin par un traité de paix, conclu à CONFLANS sur les bords de la Seine, qui semblait devoir satisfaire à toutes les exigences qui leur avaient mis les armes à la main, les princes alliés se retirèrent successivement dans leurs États : mais bientôt Louis XI sut leur reprendre avec usure tous les avantages qu'il avait feint de leur accorder ; et dès ce moment tous les efforts de sa vie entière

n'eurent d'autre but que la ruine totale des grands vassaux de la couronne, qui avaient si longtemps balancé la puissance royale.

Louis XI ne fut pas, comme la plupart de ses prédécesseurs, un prince magnifique et généreux; au lieu de la robe bleu d'azur, parsemée de fleurs de lis d'or, que, depuis Philippe Auguste, les rois de France avaient adoptée pour costume, son vêtement ordinaire était un habit de drap grossier, et sa chaussure de vieilles enduites de graisse.

A son chapeau étaient attachées de petites images en plomb de la sainte Vierge et de plusieurs saints, auxquels il adressait dévotement ses prières, en s'agenouillant devant ce chapeau au moins cinq ou six fois dans la journée. Chaque fois qu'on lui apportait quelque nouvelle, bonne ou mauvaise, il recommençait ses génuflexions; puis se relevant, il ordonnait froidement de faire mourir quelques pauvres gens qui souvent n'avaient d'autre tort que de lui inspirer de la défiance, ou dont il lui plaisait de s'approprier les biens, pour en faire la récompense de ceux qui se montraient les dociles instruments de sa vengeance ou de sa barbarie.

C'est que ce monarque ignorait que la prière d'un cœur pur ou repentant peut seule être agréable à Dieu, et que c'était offenser la Divinité que de l'appeler en témoignage de ses actes de cruauté; il était loin de penser surtout, comme saint Louis, son aïeul, que la vie du moindre de ses sujets fût d'un prix inestimable aux yeux de Dieu.

Le duc de Nemours, compte d'Armagnac, petit-fils de celui qui avait été égorgé du temps de Charles VI pour avoir embrassé le parti du Dauphin contre le duc de Bourgogne, ainsi que je vous le racontais il n'y a pas longtemps, était un des plus grands seigneurs du royaume. Il s'était associé comme tant d'autres à la Ligue du bien public; et
1465.] quoique le traité de Conflans eût proclamé une réconciliation sincère entre le roi et les barons

alliés, il avait eu l'imprudence d'exciter de nouveau la colère du redoutable monarque. Aussi Louis XI étant parvenu à se saisir de sa personne, le condamna-t-il à avoir la tête tranchée; et pour ajouter encore à l'horreur du supplice de cet infortuné seigneur, on dit (mais beaucoup de personnes refusent de le croire), qu'il poussa la barbarie jusqu'à faire placer sous l'échafaud ses trois fils encore en bas âge, et vêtus de robes blanches, afin qu'ils fussent arrosés du sang de leur malheureux père. [1477.

Il ne vous sera pas difficile, après un pareil trait, de croire que ce prince impitoyable ne pouvait avoir d'amis; aussi les seules personnes dont il aimât à s'entourer étaient-elles des hommes de la lie du peuple, qu'il choisissait de préférence pour que leur intérêt lui répondît du dévouement absolu qu'il exigeait d'eux. Ses compagnons habituels étaient OLIVIER LE DAIN ou plutôt LE DIABLE, son barbier, dont il fit plus tard un ambassadeur, et TRISTAN L'ERMITE, Prévôt du palais, que le roi nommait son compère, et dont les fonctions consistaient à faire pendre, étrangler ou noyer ceux que son maître avait condamnés à mort.

De tous les serviteurs de Louis XI, celui qu'il avait admis dans ses confidences les plus intimes, était le cardinal LA BALUE, fils d'un simple meunier, et courtisan aussi habile que spirituel, à qui le roi avait conféré les plus hautes dignités de l'État et de l'Église; mais cet homme était insatiable, et Louis ne tarda pas à découvrir que La Balue avait livré à ses ennemis la plupart des secrets dont il avait eu connaissance. [1469.

En apprenant la trahison de son favori, peu s'en fallut que le roi, envoyant chercher son compère Tristan, ne fît coudre dans un sac et jeter à la rivière celui qui avait si indignement abusé de sa confiance; mais il réfléchit ensuite que ce supplice ne serait point d'assez longue durée, et préféra le

faire enfermer dans une cage de fer que l'on suspendit dans une tour, où il demeura onze années avant de recouvrer sa liberté.

Il y avait certainement une grande cruauté à faire endurer un pareil supplice à cet homme, quel que fût son crime : mais vous éprouverez sans doute moins d'indignation de ce châtiment, lorsque vous saurez que La Balue lui-même était l'inventeur de cette longue torture, dont il avait conseillé au roi de faire usage contre ceux pour qui la mort lui semblait un châtiment trop expéditif.

Malgré la barbarie dont il donna de si fréquents exemples, soit en appliquant des supplices inconnus jusqu'alors, soit en persécutant les plus honnêtes gens du royaume, Louis XI rendit en peu d'années, en France, le pouvoir royal plus fort qu'il n'avait jamais été. Sans aimer la guerre, il montra du courage et de l'activité toutes les fois qu'il fut obligé de la faire ; et non content d'avoir, par le supplice du malheureux duc de Nemours et de plusieurs autres, frappé de terreur les seigneurs et les barons qui auraient tenté désormais de résister à ses volontés, il acheva de ruiner les restes de la féodalité, en favorisant l'accroissement des communes et les progrès du commerce et de l'industrie. Mais l'un des principaux titres de gloire de ce monarque, à qui l'on doit également l'utile institution de la poste aux lettres, fut l'encouragement qu'il accorda à l'imprimerie, découverte toute récente à cette époque, en permettant à l'un des premiers inventeurs de cet art précieux de venir s'établir à Paris, où il l'exerça bientôt avec le plus grand succès.

Presque toute la vie de Louis XI fut employée à se défaire, soit par la ruse, soit par la force, d'un grand nombre d'ennemis puissants et redoutables ; mais le plus dangereux de tous fut Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qu'il avait combattu autrefois à Montlhéry, sous le nom de comte de Charolais, quoique ce prince fût le fils et le successeur de

Philippe le Bon, auprès duquel Louis, n'étant encore que Dauphin, avait trouvé dans sa jeunesse un refuge contre le juste ressentiment de son père.

Pendant plusieurs années, Charles le Téméraire, ainsi surnommé à cause de son extrême bravoure, que souvent il poussait jusqu'à l'extravagance, obligea le roi tantôt à le combattre tantôt à le ménager, sans que pour cela Louis se lassât de cette lutte perpétuelle, persuadé, comme il l'était, qu'un jour viendrait où ce prince imprudent se jetterait de lui-même dans quelque danger, où il trouverait une fin digne de son audace. En effet, Charles ayant été criblé de coups dans une bataille sanglante, livrée sous les murs de Nancy, en Lorraine, son corps, à peine reconnaissable, fut retiré d'un ruisseau à [1476. demi glacé, où son cheval s'était enfoncé. Favorisé par cet événement, Louis s'empara presque sans combat des États de ce prince, dont il dépouilla la jeune Marie de Bourgogne, sa fille, pour les réunir à la France; et depuis cette époque l'habile monarque aurait pu vivre tranquille sur ce trône qu'environnaient désormais la crainte et le respect, si la main de Dieu, en s'appesantissant sur son existence, ne lui eût fait expier, d'une manière terrible, les chagrins amers dont il avait abreuvé les derniers jours de son père, et ses iniquités sans nombre envers les sujets que la Providence lui avait confiés.

A mesure que le roi avançait en âge, son caractère devenait plus sombre et plus farouche Chaque jour sa défiance semblait s'accroître, et il semblait ne plus rêver que poignards et empoisonnements. Ne se croyant plus en sûreté dans Paris, où une garde nombreuse, presque entièrement composée de soldats Écossais, veillait sans cesse autour du Louvre, il choisit pour retraite le château de Plessis-lès-Tours, sur les bords de la Loire, qu'il fit défendre par des fossés profonds, des ponts-levis, des donjons et de triples murailles, où l'on ne pouvait pénétrer que par des portes hérissées de pointes de fer.

Des étroites fenêtres du château on apercevait dans la campagne un double rang de potences, où, sans autre forme de procès, le compère Tristan faisait pendre avec de grosses chaînes de fer les voyageurs ou les pèlerins qui, par ignorance, s'étaient trop approchés du manoir de l'ombrageux monarque; leurs corps demeuraient ainsi suspendus, jusqu'à ce que les oiseaux carnassiers les eussent dévorés, pour servir d'avertissement à ceux qui auraient eu l'imprudence de suivre le même chemin.

Malgré tant de précautions menaçantes, le roi, constamment préoccupé des pensées les plus sinistres, était assiégé par l'effroi d'une mort prochaine, qui ne lui laissait plus un instant de repos; autour de lui régnait un silence effrayant, que personne n'osait rompre, tant le moindre bruit lui causait d'alarmes.

Quelquefois, au milieu de la nuit, ce silence était tout à coup interrompu par des cris perçants que poussait le malheureux prince, sans doute agité par le remords des mauvaises actions qu'il avait commises. Alors la grosse cloche du château retentissait au loin, et ses serviteurs accouraient aux portes de l'appartement du roi, qui ne se rassurait que lorsqu'il entendait un grand nombre de voix murmurer de longues prières ou entonner de pieux cantiques.

D'autres fois, afin que ses sujets ne s'aperçussent pas qu'il était malade, il affectait de se montrer en public, paré avec recherche, et couvert d'ornements d'or et de pierreries, sous lesquels il se flattait encore de déguiser sa maigreur et son dépérissement; mais, dans ce moment même, il ne permettait pas que l'on approchât de sa personne, et ne se laissait voir le plus souvent que de l'extrémité d'une galerie.

Il y avait alors en Italie un saint ermite nommé François de Paule, qui vivait depuis quarante ans dans la solitude, et passait pour faire des miracles; on avait dit à Louis que les prières de cet homme vénérable pourraient prolonger sa vie, en le guérissant de

ses terreurs, et dans cette espérance, le roi fit tout au monde pour que le bon ermite consentît à le visiter.

Lorsque François, vêtu d'une robe de bure grossière, fut introduit au château de Plessis-lès-Tours, le roi vint se jeter à ses pieds en pleurant et criant : "Guérissez-moi ;" mais le saint lui parla de la nécessité du repentir pour se faire pardonner ses péchés, et l'engagea à se préparer à une mort chrétienne. Olivier le Diable et son médecin JEAN COTTIER ne lui cachèrent pas non plus que sa fin était prochaine, et cette certitude parut lui rendre tout son courage. [1483.

De ce moment le vieux roi se jeta dans les bras de la Providence ; mais, retrouvant alors toute sa présence d'esprit, il voulut encore mettre ordre aux affaires du royaume, et régla lui-même, dans les plus petits détails, la pompe de ses propres funérailles. Il enjoignit ensuite à ses officiers, avant même qu'il eût cessé de vivre, de se rendre auprès du Dauphin, son fils, qui allait devenir leur roi, et expira peu de jours après, en présence de François de Paule, qui, après avoir vu mourir un des plus grands rois de la terre, s'en retourna au désert pour y reprendre sa vie pauvre et édifiante.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Premiers canons de bronze. — Usage des *couleuvrines à main*. — Etendards royaux de Charles VII et de Louis XI. — Singulière prière de La Hire. — Devise de Philipe le Bon, duc de Bourgogne. — Ameublement de cette période. — Armoires, bahuts et dressoirs. — Etiquette observée à la cour de Bourgogne pour l'emploi de ces derniers meubles. — Hautes-chaires ou Faldistoires. — Pourpoint et *mahoitre*. — Eclairage somptueux des noces du duc de Bourgogne. — Entremets célébrés à cette occasion. — Coche suspendu de Marguerite d'York. — Miracles et mystères exécutés pour l'entrée de Louis XI à Paris. — Compagnie de la *Mère Folle* de Dijon. — Prisons et oubliettes. — Cages de Fer. — *Laissez passer la justice du roi*. — Signes étranges de deuil de René d'Anjou aux obsèques de Charles le Téméraire.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1436. Invention de l'imprimerie. — Première fabrique de papier de linge à Nuremberg.

1451. Avénement de Mahomet II.
1453. Siège et prise de Constantinople.
1464. Conjuration des Pazzi à Florence. (Histoire moderne.)
1478. Maison de Sforce à Milan. (Id.)

CHARLES VIII.

Depuis l'an 1483 jusqu'à l'an 1498.

Il est heureusement fort rare, mes jeunes amis, de voir des enfants ingrats et dénaturés envers leurs parents comme l'avait été Louis XI à l'égard de son père Charles VII ; mais il est bon de remarquer que ceux dont la jeunesse a été troublée par une faute aussi déplorable, ne se sont pas mieux acquittés dans tout le cours de leur vie, des autres devoirs qu'ils ont été appelés à remplir. Aussi personne ne doit-il être surpris que Louis XI, qui s'était montré mauvais fils, ne se soit montré également prince impitoyable, frère vindicatif, et père sons affection envers ses propres enfants.

Le Dauphin, fils de Louis, se nommait Charles ; c'était, dit un historien contemporain, un gentil prince, si doux, si gracieux et si affable, qu'il n'était point possible de voir une meilleure créature ; ce prince ne ressemblait donc guère à son père, que son humeur sombre et farouche rendait un objet de terreur pour tous ceux qui l'approchaient.

Cet effroi de la mort dont je vous disais tout à l'heure que Louis XI avait été si vivement agité, n'avait pas seulement pour cause la certitude d'une autre vie, où il lui faudrait rendre compte de ses mauvaises pensées comme de ses mauvaises actions ; il éprouvait en même temps une peine amère à songer qu'un autre, après lui, posséderait ce pouvoir absolu auquel il avait tout sacrifié. Cette idée lui était insupportable ; et quoiqu'il sût parfaitement que, selon l'ordre de la nature, le Dauphin dût être

son successeur, la vue seule de cet enfant lui était devenue si pénible, pendant les dernières années de sa vie, qu'il le confina au château d'AMBOISE, voisin de celui de Plessis-lès-Tours, avec son gouverneur et un petit nombre de domestiques, défendant que personne l'approchât sans sa permission, faisant négliger à dessein son éducation, et disant hautement, que si le jeune prince savait dissimuler sa pensée, il serait assez savant pour régner. Aussi le Dauphin apprit-il à peine à lire, et le seul genre d'instruction auquel il prit goût, fut le récit des vieilles histoires des Croisades, et celui des hauts faits d'armes de Bertrand du Guesclin et des autres chevaliers de grande renommée. L'attention qu'il prêtait à ces récits, lui inspira de bonne heure le désir d'imiter un jour ces vaillants capitaines, en faisant aussi de grandes guerres, et en s'illustrant comme eux par des traits de courage.

Cependant Louis XI mourut; mais avant d'expirer il se repentit amèrement d'avoir négligé l'instruction de son fils, et recommanda à ses grands officiers, en les envoyant auprès du jeune roi, de servir fidèlement leur nouveau maître, ainsi qu'ils l'avaient servi lui-même. [1483.

Toute la cour se rendit aussitôt au château d'Amboise pour rendre hommage au Dauphin, qui, après avoir pleuré sincèrement son père, monta sur le trône et devint roi de France sous le nom de CHARLES VIII.

Or, le nouveau roi n'était âgé que de treize ans, et quoique cet âge fût celui où, depuis Charles V, les rois de France étaient censés pouvoir gouverner par eux-mêmes, ce fut sa sœur aînée, nommée Anne, duchesse de BEAUJEU, qui prit le titre de régente. C'était une dame de beaucoup d'esprit et d'un caractère ferme, qui ne manquait pas de ressemblance avec son père Louis XI, et qui fit tous ses efforts pour maintenir le royaume dans un état florissant. Quelques actes de justice lui concilièrent prompte-

ment la faveur du peuple, qui lui sut un gré infini d'avoir fait pendre Olivier le Diable, le barbier et le confident du roi son père, que chacun accusait d'avoir trempé dans plus d'un crime abominable. Les biens considérables que ce méchant homme avait amassés furent confisqués, et l'on n'entendit plus parler désormais du prévôt Tristan l'Ermite, ni de ses barbaries. A la vérité, plusieurs princes et barons, se souvenant encore de la Ligue du bien public que Louis XI avait eu tant de peine à détruire, murmuraient d'obéir ainsi à une femme et à un roi enfant; mais leurs murmures n'étaient point fondés, car si la loi Salique excluait les femmes de la couronne de France, aucune coutume nationale ne les empêchait de régir le royaume, lorsque les rois étaient trop jeunes, ou absents de leurs États.

La seconde sœur de Charles VIII nommée JEANNE, différait entièrement de son aînée, la dame de Beaujeu : son caractère était timide, son extérieur peu agréable, son visage sans aucun charme, et pour comble de disgrâce elle était boiteuse et de petite taille. Cetta princesse avait épousé le plus proche parent du roi, Louis, duc d'Orléans, petit-fils du malheureux duc assassiné par Jean sans Peur, et de l'intéressante Valentine de Milan : ce jeune homme, que mille qualités brillantes rendaient aimable et séduisant, avait pourtant un défaut qui lui fit commettre bien des fautes ; c'était une ambition démesurée qui le brouilla avec la duchesse de Beaujeu, dont il supportait avec plus de peine que tout autre l'humeur impérieuse et le caractère altier.

Après avoir vainement employé tous les moyens de conciliation pour parvenir à se faire donner la tutelle du jeune monarque, dont il était le plus proche parent, il résolut de se plaindre, devant le parlement de Paris, que la dame de Beaujeu eût écarté de la régence les princes du sang royal ; mais cette sage compagnie, après avoir pris connaissance

de cette plainte, répondit par l'organe de son président : "Que le parlement n'était institué [1485. que pour rendre la justice aux peuples, mais qu'il ne lui appartenait en aucune façon d'intervenir dans les querelles des grands princes."

Ces paroles sont d'autant plus remarquables, que, lorsque nous serons plus avancés dans cette histoire, vous verrez les mêmes magistrats tenir un tout autre langage, et prétendre à leur tour au gouvernement de l'État.

Il fallut donc que le duc d'Orléans recourût à d'autres moyens ; et les seigneurs ennemis de la régente obligèrent les conseillers du jeune Charles à convoquer à Tours les États généraux du royaume, comme vous vous souvenez sans doute qu'ils avaient été assemblés au temps du roi Jean et dans quelques autres circonstances graves. Mais cette assemblée, composée d'un grand nombre de barons, d'évêques et de bourgeois, ne put mettre fin aux querelles des grands, quoiqu'elle comptât dans son sein plusieurs généreux citoyens, qui, à l'exemple d'Étienne Marcel et de Robert Le Coq, élevèrent la voix en faveur du pauvre peuple dont les seigneurs, dans leurs querelles, semblaient comme toujours compter les intérêts pour peu de chose.

Alors le duc d'Orléans, séduit par les mauvais conseils de quelques amis imprudents, se laissa entraîner dans une démarche dont il [1488. ne tarda pas à se repentir ; il prit les armes contre la régente, sous prétexte de délivrer le roi, qu'il l'accusait de tenir en captivité, et osa livrer une bataille à ses troupes dans un lieu nommé Saint-Aubin-du-Cormier, où il fut complétement vaincu, malgré les secours du duc de Bretagne qui avait embrassé son parti. Presque tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune périrent malheureusement, et lui-même fut jeté dans une prison où il passa trois années à faire des réflexions sur son imprudence et son étourderie, qui auraient pu lui devenir plus

funestes encore, car il s'était exposé à perdre la tête pour avoir porté les armes contre le roi.

Au lieu du terrible châtiment que le duc d'Orléans n'aurait certainement point évité sous Louis XI, dès que le jeune Charles VIII eut atteint l'âge où il pût gouverner par lui-même, l'un des premiers soins de ce monarque fut d'ouvrir à son cousin les portes de sa prison, et de lui tendre les bras, où ce prince se précipita avec transport: cette réconciliation fut aussi sincère que durable de part et d'autre; le duc d'Orléans se montra dès lors le plus fidèle ami de Charles VIII, qui ne cessa jamais de lui témoigner une confiance absolue.

Depuis que par la mort de Charles le Téméraire, le duché de Bourgogne se trouvait réuni au royaume, la Bretagne était la seule province de France qui eût conservé son duc particulier, et le prince qui régnait sur ce pays étant venu à mourir, sa puissance passa entre les mains de sa fille, ANNE DE BRETAGNE, jeune princesse d'une rare beauté et du plus aimable caractère. Elle était destinée dès son enfance à épouser l'empereur d'Allemagne; mais Charles VIII, qui craignait avec raison de voir cette union introduire des étrangers dans le royaume, ayant demandé lui-même la duchessee Anne en mariage, l'intérêt des
1491.] deux pays obligea cette princesse à l'accepter pour époux, et elle devint reine de France presque malgré elle.

Le roi, pour parler vrai, n'était pas beau; il était petit de taille, et mal proportionné; son corps chétif et sans grâce portait une grosse tête; les traits de son visage formaient un ensemble peu agréable; mais il était si bon, si affable, si poli, si attentif à prévenir les moindres désirs de sa femme, qu'en peu de temps la reine l'aima de toute son âme.

1494.] Cependant Charles VIII n'avait point oublié ce qu'il avait appris dans son enfance des prouesses des anciens chevaliers français; plus enthousiaste que jamais de ces aventures qu'il ne

pouvait espérer de rencontrer dans son royaume devenu paisible, il indiqua à Lyon un tournoi, comme celui où je vous ai dit que Bertrand du Guesclin combattit pour la première fois avec tant de vaillance; une foule de seigneurs s'y rendirent de tous côtés, avec une suite nombreuse et une prodigieuse magnificence d'équipages. Les fêtes que l'on célébra furent splendides, et le roi profita de l'élan général pour proposer à cette réunion de nobles guerriers de passer en Italie, où les rois de France, depuis Charles d'Anjou, prétendaient avoir des droits à exercer sur le royaume de Naples. Cette proposition fut accueillie avec acclamation, et cette vaillante noblesse, sans même prendre le temps de quitter ses habits de fête, se mit en marche pour cette contrée, où le souvenir des Vêpres Siciliennes était encore loin d'être oublié.

Malgré les nombreux alliés que Charles VIII trouva en Italie, il lui fallut livrer bien des batailles où il se distingua, parmi tant d'intrépides chevaliers, par sa gaieté dans les périls, et sa hardiesse à les affronter. Plus d'un succès couronna son entreprise; et déjà il s'était rendu maître de Rome et de Naples où il avait fait une entrée solennelle à la tête de ses troupes, lorsque, s'apercevant que tant [1495. de marches et de combats avaient considérablement diminué ses forces, il se décida à retourner en France avec moins de huit mille soldats, restes d'une armée quatre fois plus nombreuse, à la tête de laquelle il avait franchi les Alpes quelques mois auparavant.

Cependant Charles VIII, à qui l'impétuosité naturelle de son caractère n'avait pas permis d'apprécier les dangers de cette expédition aventureuse, n'avait pas plutôt mis le pied en Italie que la plupart de ceux même qui l'y avaient appelé, s'étaient tournés contre lui, les uns ouvertement, les autres par des alliances secrètes avec les ennemis de la France. Aussi, à peine eut-il commencé son mouvement de retraite, en traversant les Alpes Pennines, qu'il vit

l'Italie presque entière se soulever contre ses armes; et les forces réunies de ses adversaires lui fermer le seul chemin qu'il pût suivre pour rentrer dans ses États.

Ce fut auprès d'une petite ville appelée FORNOUE, dans une vallée profonde où il semblait impossible qu'une armée pût se déployer pour combattre, que les troupes ennemies, cinq fois plus nombreuses que celles du roi de France, l'attendirent de pied ferme, se flattant déjà de ne pas laisser échapper un seul Français; mais Charles, secondé par son intrépide gendarmerie, les attaqua avec tant de résolution, qu'il força cette multitude de lui ouvrir un passage, laissant quatre mille morts sur le champ de bataille, tandis que les vainqueurs ne perdirent pas plus de deux cents soldats. Cette journée de Fornoue, où Charles, par sa valeur, mérita qu'on dît de lui qu'il était "petit de corps, mais grand de cœur," devint l'occasion d'un acte de dévouement que l'on ne saurait trop admirer: neuf chevaliers français, ayant appris que les ennemis, connaissant la couleur de la cotte d'armes du roi, se proposaient de diriger tous leurs efforts contre ce prince, revêtirent tous d'un commun accord des armures semblables à la sienne, afin de détourner sur eux-mêmes les coups destinés au monarque.

Charles rentra donc en France avec une grande gloire acquise par de nobles travaux; mais c'était tout ce qui lui restait de cette expédition, où le sang et les trésors de ses sujets n'avaient point été épargnés: le royaume de Naples ne demeura point en sa puissance; et deux ans à peine après son retour, lorsqu'il songeait encore à tenter une seconde fois la même conquête, il mourut tout jeune encore, [1498.] après une maladie de quelques heures seulement, dans ce même château d'Amboise, où s'étaient écoulées les dernières années de son enfance.

Je ne puis mieux vous donner une idée de l'amour que les Français portèrent à ce roi, qu'en vous di-

sant que lorsqu'on célébra ses funérailles à Saint-Denis, deux des officiers de sa maison moururent de douleur d'avoir perdu un si excellent maître.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1486. Découverte du cap de Bonne-Espérance (Barthélemy Diaz).
1492. Prise de Grenade par les Espagnols. — Découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb.
1496. Voyage de Vasco de Gama aux Indes Orientales.

LE PÈRE DU PEUPLE.

Depuis l'an 1498 jusqu'à l'an 1515.

Après avoir parcouru successivement tant de siècles d'ignorance et de barbarie, nous voici enfin arrivés à l'une des époques les plus mémorables de l'histoire du monde, non-seulement par les événements qui la signalèrent, mais encore par les changements remarquables qui s'étaient opérés depuis un certain temps dans l'esprit des peuples de l'Europe.

En effet, dans le dernier siècle auquel appartiennent les événements dont je viens de vous raconter l'histoire, quelques hommes éminents par leur savoir et leur industrie, avaient fait des découvertes importantes et inventé des choses dont on n'avait eu jusqu'alors aucune idée : telle avait été d'abord la composition de la poudre à canon, que l'on attribue à un moine allemand, et dont on fit usage pour la première fois dans les batailles à la fatale journée de Crécy, ainsi que je vous l'ai fait [1346. observer. Cette invention, qui rendit inutiles les pesantes armures de fer auxquelles les seigneurs et les chevaliers devaient leur supériorité sur les autres combattants, acheva aussi de ruiner la féodalité, dont les châteaux, malgré leurs épaisses murailles et leurs larges fossés, cessèrent d'être imprenables, lorsqu'au moyen d'une certaine quantité de poudre placée sous les fondations d'un édifice, on put, par

une explosion terrible, renverser de fond en comble, d'un seul coup, des remparts que jusqu'alors les plus puissantes machines de guerre n'auraient pu parvenir à ébranler.

1436.] L'introduction de l'imprimerie, que Louis XI avait favorisée en France, comme je vous l'ai dit ailleurs, n'avait pas produit des effets moins remarquables dans un autre genre. Cette utile invention multiplia les livres à l'infini, et de ce moment il ne fut plus permis à personne de demeurer ignorant.

Aussi vit-on dès lors un plus grand nombre de personnes apprendre à lire et se livrer à l'étude ; et il est bon de remarquer qu'à mesure que les hommes devinrent plus instruits, ils se montrèrent également meilleurs et moins grossiers.

1492.] Enfin, au temps de Charles VIII, un habile pilote nommé CHRISTOPHE COLOMB, natif de Gênes en Italie, obtint du roi d'Espagne, à force de prières, troits petits vaisseaux sur l'un desquels il s'embarqua avec quelques marins intrépides ; et n'ayant d'autre guide qu'une aiguille mobile dont la pointe jouit de la singulière propriété de se tourner sans cesse vers le nord, il s'avança sur l'immensité de l'Océan, jusqu'à ce qu'il eût rencontré d'autres terres et des pays tout à fait inconnus jusqu'alors aux Européens. L'instrument dont il se servit pour ce voyage aventureux, est ce qu'on nomme aujourd'hui une BOUSSOLE, et il y avait alors peu de temps que les marins avaient appris à en faire usage.

Ces contrées étrangères, dont la découverte vous sera aussi racontée quelque jour, reçurent d'abord le nom de NOUVEAU-MONDE ; mais plusieurs années après, un autre navigateur appelé AMÉRIC VESPUCE, ayant suivi l'exemple de Christophe Colomb, donna au vaste continent qu'il découvrit à son tour la dénomination d'AMÉRIQUE, qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Ces inventions et les découvertes qui en furent la

conséquence, changèrent en peu de temps la plupart des anciens usages : l'or et l'argent dont on trouva des mines considérables dans le Nouveau-Monde, devinrent plus communs en Europe ; le commerce maritime enrichit un grand nombre de villes, qui, jusqu'alors, n'avaient eu aucune importance ; et l'on vit à Paris et dans plusieurs autre cités de France, s'ouvrir des écoles et des colléges, où les jeunes gens de toutes les provinces vinrent en foule acquérir l'instruction dont ils commençaient à comprendre la nécessité.

Cependant Charles VIII étant mort sans laisser de postérité, Louis, duc d'Orléans, son plus proche parent, fut appelé à lui succéder sous le nom de Louis XII. [1498.

Aussitôt son avénement, quelques-uns de ces courtisans qui ne manquent jamais d'accourir auprès des princes heureux, vinrent, entre autres flatteries, lui conseiller de se venger de ceux qui l'avaient combattu et fait prisonnier à Saint-Aubin-du-Cormier ; mais Louis leur eut bientôt imposé silence, en prononçant à haute voix ces paroles remarquables : " Ce n'est pas à Louis XII de venger les injures du duc d'Orléans."

Cette réponse est d'autant plus honorable dans la bouche de ce prince, mes jeunes amis, que le roi, en parlant ainsi, témoignait qu'il n'userait jamais de son pouvoir actuel pour punir ceux qui, en le combattant, lorsqu'il n'était qu'un sujet rebelle, n'avaient fait que remplir un devoir rigoureux mais nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, aussitôt après la mort de son mari, avait voulu se retirer dans ses États pour ne pas voir un autre prince occuper la place de celui qu'elle pleurait ; mais peu de temps après, Louis XII ayant fait rompre son mariage avec la pauvre Jeanne de France, cette seconde fille de Louis XI, si disgracieuse et si triste, qu'il avait épousée autrefois, offrit à la duchesse de

Bretagne de partager son trône, qu'elle accepta sans répugnance.

Par ce mariage, le duché de Bretagne se trouva définitivement réuni à la France dont il était demeuré séparé depuis les derniers démembrements de l'empire de Charlemagne, et je dois vous faire remarquer que presque toutes les provinces de l'ancienne Gaule vinrent ainsi successivement s'ajouter à ce royaume, auquel depuis cette époque, elles n'ont jamais cessé d'appartenir.

À peine parvenu au trône, Louis XII, que son affabilité avait déjà fait surnommer le Père du peuple, eut, à l'exemple du roi Charles, l'idée de passer en Italie pour faire valoir ses droits sur une province de ce pays nommée le MILANEZ, qui avait appartenu autrefois à la famille de sa grand'mère, Valentine de Milan, et que le roi d'Espagne, ainsi que plusieur princes d'Italie, prétendaient lui disputer. Il se mit donc en marche avec une armée nombreuse, mais formidable surtout par le courage des chevaliers qui l'accompagnaient, laissant le soin de gouverner ses États, pendant son absence à un sage et habile ministre, nommé le cardinal d'AMBOISE, dans lequel il avait placé toute sa confiance. [1501.]

Parmi ces nobles guerriers, il y avait un capitaine nommé BAYARD, qui, non-seulement était le plus brave des officiers de son temps, mais encore à qui ses vertus avaient fait donner le surnom de CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

Dès son enfance, Bayard s'était montré capable des plus grandes choses ; ses jeux mêmes annonçaient un caractère ferme et généreux, et sans être turbulent et mutin comme l'avait été Bertrand du Guesclin, il préférait à tous les exercices militaires qui exigent de la force et de l'adresse.

À peine sorti de l'enfance, Bayard partit pour suivre le roi Louis XII en Italie, après avoir demandé et reçu avec recueillement la bénédiction

de son vieux père, car il n'était pas possible qu'un si bon jeune homme ne fût pas un fils tendre et respectueux; et dès que l'occasion s'en présenta, il se distingua par plusieurs traits d'un courage intrépide.

Un jour que les ennemis paraissaient supérieurs en force à l'armée française, Louis XII, ayant ordonné de traverser un pont de bois qui se trouvait sur une rivière, recommanda de détruire ce pont aussitôt que les derniers soldats seraient passés, afin que les Espagnols ne pussent pas les suivre.

Malheureusement on n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre; et les Français allaient être surpris dans leur retraite, lorsque Bayard, s'apercevant que le pont était abandonné, se plaça presque seul à l'entrée de ce passage difficile, et arrêta par son courage toute l'armée ennemie: ce fut seulement après avoir combattu pendant plusieurs heures pour donner aux troupes du roi le temps de se retirer, que Bayard, couvert de blessures, rejoignit les siens, laissant les Espagnols stupéfaits à la vue d'une si admirable valeur.

Hors du champ de bataille, où le courage d'un lion semblait lui être naturel, Bayard avait la douceur et la simplicité d'un agneau; il détestait le mensonge, et aurait mieux aimé être puni pour une grande faute, s'il avait eu le malheur d'en commettre, que de s'excuser par une tromperie.

A ces précieuses qualités, Bayard joignait encore une piété sincère et une charité sans bornes. A la prise d'une ville d'Italie nommée BRESCIA, où il s'était élancé l'un des premiers à l'assaut, ses soldats lui amenèrent une jeune fille d'une beauté remarquable, qu'ils avaient arrachée à des dangers effrayants; cette demoiselle était baignée de larmes, et ne cessait de demander sa mère, dont elle ignorait la destinée. Le bon chevalier, touché de ses pleurs, n'eut pas de repos qu'il n'eût retrouvé cette dame; et non-seulement il lui rendit sa fille, mais encore, ayant appris

qu'elle était dans l'indigence, et veuve d'un gentilhomme milanais tué à l'armée, il la pria d'accepter pour la dot de cette jeune personne, une somme d'argent dont la Providence permit qu'il se trouva pourvu en ce moment pour en faire un si bon usage.

Ces deux personnes, pénétrées de la plus vive reconnaissance, voulaient embrasser ses genoux pour le remercier d'un pareil bienfait, mais il les releva avec grâce, at ne leur demanda pour prix de tant de bontés que de garder un secret inviolable sur cette aventure. Malgré cette précaution, la belle action qu'il avait faite fut bientôt connue de toute l'armée; et nous devons nous féliciter que cette dame n'ait pas mieux gardé ce secret, puisque son indiscrétion nous apprend que Bayard avait autant de modestie que de bienfaisance.

1508.] Cependant Bayard n'était pas le seul chevalier français qui montrât tant de vaillance et de vertu: Lous XII lui-même se distinguait par son courage au milieu de tant d'hommes intrépides. Un jour, dans un combat sanglant, quelques-uns de ses officiers murmuraient de voir le roi exposer, avec une sorte de témérité, sa vie et la leur aux coups des ennemis. "Que ceux qui ont peur," s'écria Louis en riant, "se mettent derrière moi." Ce mot fit rougir de honte les mécontents; et personne ne songea plus à son propre salut, en voyant le sang-froid du monarque.

L'un des guerriers les plus brillants de cette époque fut Gaston de Foix, comte d'Armagnac et duc de Nemours, propre neveu du roi, et parent du malheureux prince de ce nom à qui Lous XI avait fait trancher la tête. Ce jeune chevalier, que Louis XII aimait comme s'il eût été son propre fils, joignait aux qualités les plus aimables la valeur la plus intrépide; mais comme si cette famille d'Armagnac eût été

1512.] réservée à une infortune perpétuelle, il périt à la fleur de l'âge, à Ravenne en Italie, dans une bataille où il venait de remporter une victoire sig-

nalée sur les Espagnols ; et sa mort devint le signal des revers qui depuis ce moment ne cessèrent pas d'assaillir les Français dans cette contrée dont le sol fut arrosé de leur sang pendant plus d'un demi-siècle.

Les désastres de ces guerres d'Italie, presque aussi funestes à la France que les invasions des Anglais, obligèrent enfin Louis XII à rentrer dans son royaume, où le rappelait d'ailleurs la mort récente de son fidèle ministre le cardinal d'Amboise. [1510.] Ce prince ne pensa plus dès lors qu'à faire le bien de son peuple, dont il était adoré : monté sur une mule blanche, on le voyait chaque jour parcourir sans aucune suite les rues de Paris, écoutant avec douceur quiconque avait quelque grâce à solliciter, et donnant tous ses soins à ce que bonne et prompte justice fût faite à tout le monde.

Quelquefois aussi, déguisé sous des vêtements obscurs, il prenait plaisir à se mêler à la foule du peuple pour connaître ce que chacun pensait de son gouvernement : il recueillait attentivement les plaintes que les plus pauvres gens faisaient entendre ; et lorsqu'ils réclamaient une chose juste, c'était en voyant leurs vœux exaucés qu'ils apprenaient que le roi les avait écoutés.

Un grand seigneur de la cour ayant un jour, par accident sans doute, cassé le bras à un pauvre ouvrier qui n'avait point osé se plaindre, le roi, informé de cet événement dans une de ses promenades secrètes, mit aussitôt son bras en écharpe, comme s'il eût été blessé lui-même, et se présentant devant les juges, déclara qu'il ne se regarderait comme guéri, que lorsque l'auteur de cette blessure aurait été puni. Les juges, ayant pris des informations, condamnèrent l'homme riche à payer une somme d'argent au pauvre malade qu'il dut aussi faire guérir à ses frais, et le roi eut la satisfaction d'entendre les bénédictions de son peuple qui lui souhaitait une longue vie.

La reine Anne, dont la bienfaisance égalait celle de son royal époux, s'associait à ses bonnes
1514.] œuvres ; aussi sa mort fut-elle une grande affliction pour les pauvres et les malheureux. Vainement Louis s'était flatté de trouver des consolations dans une autre union, en épousant une jeune princesse nommée MARIE TUDOR, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, dont je vous ai parlé dans une autre histoire ; le vieux roi n'eut pas le temps de jouir du bonheur qu'il avait espéré de ce nouveau mariage, car il mourut peu de mois
1515.] après ; et le jour de ses funérailles, dans les villes et dans les campagnes, il semblait, à voir la douleur publique, que chaque Français eût perdu son père.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Modes introduites par Charles VIII. — Simplicité du costume de Louis XII. — Souliers à *bec de canne* ou à la *guimbarde*. — Robes à la *grand'gorre* et coiffure d'Anne de Bretagne. — Deuil de cette princesse après la mort de Charles VIII. — Double bonnet de la bourgeoisie. — Adoption des *Taillades*. — Manches gibbeuses et à *ventre de cornemuse*. — Tentures d'appartement en cuir doré ou argenté. — Miroirs métalliques circulaires. — *Couronnes* employées pour l'éclairage des églises et des palais. — Représentations dramatiques de la *Table de marbre*. — Théâtre des *Enfants-sans-Souci*.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1500. Découverte du Brésil par Alvarez Cabral.
1503. Mort du pape Alexandre VI. — Jules II lui succède.
1504. Mort d'Isabelle de Castille.
1508. Ligue de Cambrai contre Venise.
1512. Stenon Sture, administrateur du royaume de Suède.
1513. Commencement du pontificat de Léon X.
1515. Découverte de la mer du Sud par Balboa.

FRANÇOIS PREMIER.

Depuis l'an 1515 jusqu'à l'an 1547.

Si la mort du bon roi Louis XIII fut amèrement pleurée du peuple, dont il avait si bien mérité d'être aimé, il n'en fut pas de même de la part de la noblesse

française, dont la sagesse de ce prince, dans les derniers temps de sa vie, s'était efforcée de contenir l'humeur guerrière et aventureuse; aussi cette dernière salua-t-elle avec transport l'avénement du jeune comte d'Angoulême, gendre de [1515. Louis XII, et son plus proche parent, qui lui succéda sur le trône, où il prit le nom de FRANÇOIS Ier.

François Ier était élégant, affable et spirituel; il aimait les hommes instruits, et attira plusieurs d'entre eux à Paris, des divers pays de l'Europe, en les comblant de toutes sortes de faveurs: par ses bienfaits, il encouragea les sciences et les arts, dont les Français avaient pris le goût dans leurs expéditions d'Italie, le pays du monde le plus riche en monuments remarquables et en peintures précieuses; et son règne est surtout mémorable par la RENAISSANCE des lettres, qui jusqu'à cette époque avaient été peu cultivées en France: il effaça ainsi les dernières traces de la barbarie des anciens Francs, et eût été peut-être le prince le plus accompli de notre histoire, s'il n'eût trop aimé la guerre, et causé, par cette folle passion, de grands malheurs au royaume et à lui-même.

Lorsque François Ier fut appelé à régner sur la France, il y avait en Europe deux rois puissants dont il aurait dû s'efforcer de n'être jamais l'ennemi: l'un était Henri VIII, que vous avez sans doute appris à connaître dans l'histoire d'Angleterre; l'autre était CHARLES-QUINT, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, l'un des princes les plus habiles et les plus ambitieux qui aient jamais existé.

François Ier, qui, dans les premiers temps de son règne avait compris la nécessité de se concilier l'amitié de ces princes, proposa une entrevue à Henri VIII dans un endroit que l'on nomma le CAMP DU DRAP D'OR, à cause de la magnificence qui fut déployée pour ce rendez-vous des deux [1520. monarques.

Dans une vaste plaine de Flandre avaient été

élevés plusieurs palais en bois, si richement décorés, que la description que je pourrais vous en faire ressemblerait à ces récits merveilleux et mensongers que l'on trouve dans les contes de fées. Les reines de France et d'Angleterre y accompagnèrent leurs maris, et se firent suivre des dames les plus élégantes et les plus riches de leurs royaumes. Les deux rois se virent au milieu des fêtes, des bals, des tournois et des jeux de toute espèce, et ce fut à qui des deux porterait le plus loin l'élégance et la somptuosité.

Les courtisans des deux nations se ruinèrent pour surpasser leurs égaux en magnificence; et comme l'orgueil nous porte infailliblement à faire des sottises, il s'en trouva quelques-uns qui vendirent leurs terres et leurs châteaux pour acheter de beaux manteaux et des habits éblouissants d'or et de pierreries. Mais cette vanité ridicule ne leur attira que des railleries; et la plupart de ceux qui les voyaient passer aussi splendidement costumés, s'écriaient qu'ils n'étaient si fiers, sans doute, que parce qu'ils portaient sur leurs épaules leurs moulins, leurs forêts et leurs prairies.

Après avoir passé tout un mois au camp du Drap d'Or, au milieu des plaisirs de toute espèce, les deux rois se séparèrent fort satisfaits de leur entrevue, et se faisant mille promesses qu'ils n'avaient certainement l'intention de tenir ni l'un ni l'autre.

François Ier possédait alors un des plus puissants royaumes de l'Europe, et il suffira, pour vous en convaincre, de jeter un coup d'œil sur une carte de la France telle qu'elle était à cette époque. La Nor-
1214.] mandie, arrachée par Philippe Auguste à
Jean sans Terre; le Languedoc, vendue à
1226.] Louis VIII par Amaury de Montfort, à la
suite de la croisade contre les Albigeois; le
1343.] Dauphiné, réuni à la France sous Jean II; la
Guienne, conquise sur les Anglais par Charles
1449.] VII; la Bourgogne presque entière ajoutée
à ce royaume par Louis XI, après la mort de

Charles le Téméraire; la Breatagne enfin, acquise à Louis XII par son mariage avec la duchesse Anne, formaient un des plus beaux empires que l'on eût encore vus réunis sous la même domination, puisque l'abaissement de tous les grands vassaux, sous les règnes précédents, avait établi solidement l'autorité royale sur les différentes provinces de France. François aurait donc pu se contenter de cette vaste puissance que personne ne songeait à lui contester; mais il eut l'idée de faire revivre les anciennes prétentions de son prédéceseur sur le Milanez, et n'eut pas de repos qu'il ne se fût mis en mesure de tenter la conquête de ce pays. [1477. [1499.

Plein de confiance dans le nombre et la valeur des chevaliers qui marchaient sous ses drapeaux, le bouillant monarque n'attendit pas longtemps pour trouver une occasion de déployer son courage. A peine eut-il franchi les Alpes, que les Suisses, gagnés par le duc de Milan, essayèrent de l'arrêter dans les défilés qui forment ces montagnes; et les deux armées s'étant rencontrées auprès d'un village nommé MARIGNAN, ce lieu devint le théâtre d'une sanglante bataille, qui dura deux jours et deux nuits sans interruption, et où les Français remportèrent une éclatante victoire. Les plus vieux soldats assurèrent qu'ils n'avaient jamais vu un combat aussi acharné, et l'un des plus intrépides déclara que c'était une vraie bataille de géants. 1515.]

Le roi, qui s'était distingué par sa bravoure au milieu de tant de braves, voulut que le chevalier Bayard, qui avait combattu sous ses yeux pendant toute la bataille, l'armât chevalier avec les cérémonies usitées en pareille circonstance, et dont je vous ai parlé dans une autre occasion; Bayard, toujours aussi modeste, se défendit d'abord d'un si grand honneur que pouvaient revendiquer une foule de seigneurs plus élevés en dignité, mais certainement moins illustres par leurs vertus; il fallut bien cependant qu'il se soumît aux ordres du roi, et François

s'étant mis à genoux devant le noble capitaine, celui-ci lui appliqua, suivant l'usage, deux légers coups de son épée sur les épaules, et lui donna l'accolade.

Après cette cérémonie, le bon chevalier remit son épée dans le fourreau, en faisant serment de ne plus désormais se servir de cette arme que contre les infidèles et les Sarrasins.

Cependant François Ier, malgré son courage, ne fut pas aussi heureux dans toutes ses batailles qu'il l'avait été à Marignan; en Italie, les armées de Charles-Quint lui disputèrent pied à pied les provinces qu'il prétendait conquérir; et il lui fallut livrer une multitude de combats sanglants qui coûtèrent la vie à un grand nombre de braves gens.

1524.] Bayard lui-même, atteint d'un coup mortel dans une rencontre où il venait encore de s'illustrer par de nouvelles prouesses, et sentant sa fin approcher, se fit déposer au pied d'un arbre, où il ne pensait plus qu'à bien mourir, en priant Dieu de lui accorder le pardon de ses fautes, comme doit le faire un bon chrétien.

Il était là près d'expirer, lorsque les capitaines espagnols, ayant appris le malheur de cet intrépide chevalier, se rendirent auprès de lui et lui témoignèrent le regret qu'ils éprouvaient de voir périr un si vaillant homme. Bayard les remercia avec politesse, mais voyant s'avancer le connétable de Bourbon, qui, s'étant brouillé avec le roi de France, était sorti du royaume et avait embrassé le parti de ses ennemis, il ne fut pas maître de son indignation.

Ce seigneur s'étant approché de lui, voulut lui exprimer combien il avait pitié de le voir dans un si triste état. "Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre," lui répondit le mourant, "mais vous plutôt, monseigneur, qui portez les armes contre le roi votre maître, et contre votre pays." Peu d'instants après avoir dit ces belles paroles, qui firent rougir de honte le connétable, le bon chevalier rendit l'âme, emportant les regrets de toute la France, et l'estime même de ses ennemis.

La perte de cet homme illustre ne fut que le prélude des malheurs dont François Ier ne tarda pas à être frappé ; depuis ce moment toutes ses entreprises en Italie furent désastreuses, et il y avait à peine un an que Bayard n'existait plus, lorsque le roi, ayant mis le siége devant une place nommée PAVIE, se trouva en présence d'une armée espagnole [1525. que Charles-Quint avait envoyée pour la défendre.

Alors s'engagea auprès de cette ville une nouvelle bataille dans laquelle l'armée française fut taillée en pièces, malgré les efforts inouïs du roi et des braves qui l'accompagnaient : François Ier lui-même tomba au pouvoir des ennemis, et depuis la funeste bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier par les Anglais, une si grande calamité n'avait point affligé la France.

L'un des premiers soins du roi captif, après son malheur, fut d'écrire à sa mère pour l'en informer, car il avait pour elle trop de tendresse et de respect pour vouloir qu'elle apprît par d'autres le revers dont il était frappé : sa lettre commençait par ces mots remarquables, que vous entendrez souvent répéter : " Tout est perdu, madame, fors l'honneur."

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la joie de Charles-Quint lorsque le royal prisonnier lui fut amené en Espagne, où il ne fut pas traité d'abord avec tous les égards dus au souverain d'un grand royaume ; mais bientôt après l'empereur lui-même se repentit de sa dureté, et lui témoigna une politesse dont les rois, plus que personne, doivent l'exemple aux autres hommes.

François Ier demeura plus d'un an prisonnier à MADRID ; l'ennui de la captivité, le désœuvrement, les chagrins qu'il éprouvait, altérèrent sa santé, et s'il fût resté plus longtemps éloigné de la France, il serait mort peut-être au pouvoir de ses ennemis ; mais Charles-Quint, moyennant une forte rançon, consentit enfin à lui rendre la liberté, dont il profita aussitôt pour rentrer dans son [1526. royaume.

Près de quinze ans après ces événements, les deux rois n'étant plus en guerre, Charles-Quint, qui, en qualité de roi d'Espagne et d'empereur d'Allemagne, possédait des royaumes dans toutes les parties de l'Europe, fit demander à François Ier la permission
1540.] de traverser la France pour se rendre dans un des États de son vaste empire.

Le roi n'avait point conservé de rancune, car la rancune est le défaut des âmes petites et des mauvais esprits ; et il voulut témoigner à son rival de gloire qu'il ne lui conservait aucun ressentiment du passé.

Il fit donc préparer, pour recevoir le monarque espagnol, des fêtes magnifiques qui coûtèrent des sommes considérables ; et ce prince accoutumé à tromper les autres, eut bien de la peine à se persuader que cette somptueuse réception ne cachât pas quelque piége : il se trompait cependant, le roi de France était incapable d'une trahison, même envers son plus dangereux ennemi.

C'était l'usage, dans ce temps-là, qu'il y eût habituellement à la cour de France un homme malin et spirituel, que l'on nommait le FOU DU ROI. Ce fou affectait de porter un costume bizarre ; il pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête, sans que personne eût le droit de s'en fâcher ; et toute espèce de plaisanterie lui était permise, pourvu qu'il parvînt à faire rire le monarque, ce qui n'était pas toujours une tâche facile à remplir.

Le fou de François Ier se nommait TRIBOULET : dès qu'il apprit que Charles-Quint osait traverser la France, il se présenta devant le roi portant sous son bras un volumineux registre, et ce prince, qui s'attendait à quelque nouvelle saillie de son bouffon, lui demanda à quel usage il destinait cet énorme volume :

" C'est pour écrire les noms de tous ceux qui sont plus fous que moi," lui répondit Triboulet, "et je viens d'y inscrire celui du tout-puissant empereur Charles-Quint."

Triboulet, par cette réponse, voulait faire penser que ce souverain avait probablement perdu la raison, pour venir, ainsi se mettre à la disposition de son ancien ennemi ; le roi le comprit parfaitement, mais comme il ne se fâchait jamais des propos de Triboulet : "Eh ! que diras-tu donc de moi," demanda-t-il à ce plaisant personnage, "si je le laisse passer ?— J'effacerai le nom de Charles," répartit le fou, "et j'inscrirai à la même place celui de Votre Majesté."

Le roi s'amusa beaucoup de cette plaisanterie, fit un riche présent à Triboulet, et n'en reçut pas moins, avec toute la loyauté de son caractère, le superbe empereur, qui sortit du royaume de France comme il y était entré ; mais l'histoire rapporte que tant que Charles-Quint y demeura, il ne dormit pas tranquille, et ne mangea pas de bon appétit.

Je ne sais si François ne se fût pas repenti plus tard de n'avoir pas suivi le conseil de Triboulet, si l'on pouvait jamais se repentir d'une bonne action, car la France eut encore plusieurs guerres à soutenir contre l'ambitieux Charles-Quint qui ne prétendait à rien moins qu'à réunir toute l'Europe sous sa domination ; et ces guerres étaient à peine terminées, que François Ier mourut au château de RAMBOUILLET, auprès de Paris, où l'on montre encore dans une vieille tour, la chambre étroite et délabrée où ce prince rendit le dernier soupir. Son fils lui succéda sous le nom de HENRI II. [1547.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Progrès de l'artillerie. — Invention de l'arquebuse à rouet. — Costume adopté par François Ier. — Etendard royal de ce prince. — *Chevaliers ès sciences.* — Usage des *trousses.* — Barbe longue et cheveux courts. — Mode générale des Taillades. — Livrées blasonnées des pages et des laquais, — Architecture de la Renaissance. — Peinture sur émail. — Prospérité des beaux-arts. — Travaux et inventions de Bernard Palissy. — Représentations solennelles des mystères dans plusieurs villes. — Théâtre de l'hôtel de Bourgogne. — Jeu des *Pois-Pilés.* — *Monstre générale* ou Revue de la Basoche. — *Plantation du may.* — Monument de François Ier à Saint-Denis.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1516. Avénement de Charles-Quint au trône d'Espagne.
1517. Premières prédications de Luther.
1519. Élection de Charles-Quint à l'empire.
1520. Conquête du Mexique par Fernand Cortez. — Révolte des Communeros d'Espagne.
1521. Voyage de Magellan autour du monde.
1523. Gustave Wasa, roi de Suède.
1524. Débarquement de Pizarre au Pérou.
1529. Siége de Vienne par Soliman II.
1530. Confession d'Augsbourg.
1531. Ligue de Smalkade.
1537. Guerre entre les conquérants du Pérou.
1541. Expédition de Charles-Quint en Afrique. — Meurtre de François Pizarre.
1547. Bataille de Muhlberg. — Mort de Henri VIII, roi d'Angleterre.

LES PROTESTANTS.

Depuis l'an 1547 jusqu'à l'an 1559.

Depuis que le monde existe, mes jeunes amis, tous les hommes ont rendu à Dieu le culte qui lui est dû, mais tous ne l'ont pas fait de la même manière; et cette différence a souvent causé de violentes querelles, et même des guerres sanglantes, comme vous avez pu le lire déjà dans quelques livres.

Or, dans les temps même que François Ier commençait à régner en France, un moine nommé
1517.] Martin Luther, doué d'une brillante éloquence et d'une profonde érudition, se mit à prêcher publiquement en Allemagne des nouveautés qui devaient devenir fatales à la tranquillité des peuples et des rois. Il déclara que tous les chrétiens n'étaient pas obligés de se soumettre au pape, quoiqu'il eût été regardé jusqu'alors comme le chef suprême de l'Église chrétienne, et jeta ainsi parmi la foule qui s'assemblait pour l'entendre, de nombreuses semences de troubles et de dissensions. Ce n'était pas la première fois, à la vérité, que de pareilles choses étaient annoncées en Europe; et déjà l'Italie,

la France et l'Angleterre, plus de cent ans auparavant, avaient vu éclater de semblables tentatives contre l'autorité des papes ; mais elles excitèrent cette fois une fermentation presque générale dans la plupart des États de l'Europe, où ceux qui embrassèrent alors la doctrine de Luther reçurent le nom de LUTHÉRIENS.

Quelques années plus tard, on vit paraître en France un autre homme, nommé CALVIN, qui annonça à peu près les mêmes choses que Luther avait déjà prêchées en Allemagne, mais celui-là prétendit en outre que c'était offenser Dieu que de le prier devant les images et les statues dont il a toujours été d'usage de décorer les églises. Beaucoup de Français de toutes les conditions, depuis les plus grands seigneurs du royaume jusqu'aux dernières classes du peuple, embrassèrent la doctrine de Calvin comme on avait embrassé ailleurs celle de Luther ; et les partisans de cette religion nouvelle reçurent le nom de CALVINISTES.

Enfin les Luthériens d'Allemagne et les Calvinistes de France adoptèrent plus tard la dénomination de PROTESTANTS, parce qu'ils réclamèrent hautement ou PROTESTÈRENT contre la défense qui leur fut faite par un Concile assemblé à cette occasion, de propager les erreurs qu'ils avaient proclamées. On employa contre eux jusqu'à la violence, et François Ier permit que le Parlement condamnât plusieurs protestants français au supplice du feu, comme hérétiques, avec la même rigueur que l'on avait déployée autrefois contre les Albigeois du Languedoc.

D'un autre côté les chrétiens qui demeuraient attaché à la doctrine romaine, pour se distinguer de leurs adversaires, ayant pris la dénomination de CATHOLIQUES, que portaient autrefois les fidèles au temps des persécutions de l'Église naissante, cette distinction devint la cause première des guerres cruelles qui suivirent, et auxquelles on a donné le nom de GUERRES DE RELIGION.

A présent, lorsque vous retrouverez dans quelques livres, certains personnages ou certains peuples désignés par le titre de Protestants, vous vous rappellerez sans peine l'origine de cette qualification; et vous n'ignorez pas sans doute que, de nos jours, une partie des États de l'Europe pratiquent la religion de Luther, tandis que plusieurs autres observent la doctrine de Calvin.

1547.] Lorsque le roi Henri II monta sur le trône, après la mort de son père, il montra comme lui une grande animosité contre les protestants, et fit aussi brûler dans quelques villes du royaume plusieurs de ces infortunés; mais cette persécution, au lieu d'effrayer les calvinistes, ne fit qu'en augmenter le nombre; et bientôt le roi fut informé que, malgré sa défense, quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour avaient embrassé la nouvelle religion.

Au premier rang de ces personnages, on distinguait François de Coligny, baron d'Andelot, qui s'était acquis à la guerre une haute réputation de courage et d'habileté. Le roi, qui l'aimait à cause des services qu'il avait rendus au royaume, ayant appris qu'il s'était prononcé en faveur des calvinistes, le fit appeler en sa présence, et lui ordonna de déclarer si ce qu'on disait de lui était vrai, sachant bien qu'un homme tel que d'Andelot était incapable de déguiser la vérité: "Sire," lui répondit ce seigneur, "mon corps, mes biens et ma vie vous appartiennent; mais mon âme est à Dieu, que je ne saurais tromper, et j'aime mieux mourir que d'aller à la messe."

Une pareille réponse à laquelle le roi était loin de s'attendre, excita en lui une si vive indignation, que peu s'en fallut que Andelot ne la payât de sa tête; Henri se contenta pourtant de le bannir de sa présence, et lui interdit de reparaître à la cour; mais le fier seigneur demeura inébranlable dans ses sentiments; et les calvinistes, encouragés par la fermeté

d'un personnage aussi considérable, se montrèrent plus hardis et plus entreprenants.

Dans ce temps-là, la reine de France se nommait CATHERINE DE MÉDICIS. C'était une princesse italienne qui possédait autant d'astuce que d'esprit; mais il était bien rare qu'elle laissât pénétrer le fond de sa pensée, et le plus souvent c'était à ceux qu'elle détestait le plus qu'elle faisait le plus de caresses.

Il y avait alors à la cour de Henri II deux princes dont chacun s'accordait à reconnaître les talents et l'habileté. Ces princes étaient frères, et ils appartenaient à l'illustre maison de Lorraine, qui tirait, dit-on, son origine des derniers descendants de Charlemagne, autrefois expulsés de France par Hugues Capet. De ces deux princes, l'un se nommait le cardinal de LORRAINE, et l'autre, François, duc de GUISE. Ce dernier avait vaillamment combattu en plusieurs rencontres pour le service du roi, notamment pour repousser l'empereur Charles-Quint, dont l'armée avait envahi le royaume; et ce fut même ce prince qui reprit aux Anglais la ville de Calais qu'ils avaient toujours conservée depuis le temps de Philippe de Valois, c'est-à-dire pendant plus de deux cents ans.

Le duc de Guise n'aimait point les protestants, mais il détestait encore davantage ANNE DE MONTMORENCY, connétable de France, et de l'une des plus illustres familles de France, dont il était jaloux à cause de la confiance sans bornes que le roi ne cessait de témoigner à ce noble vieillard, qu'il se plaisait à consulter sur toutes ses affaires. Le connétable Montmorency était d'ailleurs l'oncle de d'Andelot, qui venait à cette époque d'embrasser ouvertement la doctrine de Calvin.

Malheureusement, dans une bataille livrée aux Espagnols auprès de Saint-Quentin, le connétable tomba au pouvoir des vainqueurs: [1555
et pendant le temps de sa captivité, le duc de Guise,

qui, était beau, aimable, poli et surtout fort insinuant, sut se rendre si agréable au roi et à la reine, que l'un et l'autre lui accordèrent toute leur confiance.

Alors cet habile courtisan, qui connaissait les préventions du roi contre les protestants, lui représenta le connétable comme l'espoir de ces derniers, à cause de l'affection qu'il portait à son neveu ; et fit naître ainsi une telle défiance dans l'esprit de Henri contre ceux qu'il soupçonnait de favoriser la nouvelle religion, que le roi, pour les écraser d'un seul coup, se rendit au Parlement, où ayant fait arrêter cinq magistrats qui professaient publiquement le calvinisme, il ordonna qu'on fît leur procès le plus promptement possible, voulant, dit-il, voir brûler de ses propres yeux ANNE DUBOURG, l'un d'entre eux, qu'il regardait comme le plus coupable de tous. Henri II n'était pourtant pas né cruel ; mais son caractère était faible et irrésolu, et ce défaut suffit pour le laisser dominer par les courtisans dont les princes de Lorraine avaient eu soin de l'entourer, afin d'empêcher que les protestants ne fissent parvenir au pied du trône de justes doléances contre les rigueurs dont ils se voyaient menacés.

Tandis que tout se préparait ainsi pour une violente persécution contre les partisans de la nouvelle doctrine, Henri fit célébrer à Paris des fêtes splendides, à l'occasion du mariage d'Élisabeth de France, sa fille aînée, avec le fils de Charles-Quint, qui, en succédant à son père sur le trône d'Espagne, avait pris le nom de PHILIPPE II ; mais la joie de ces fêtes se changea bientôt en deuil général, car
1559.] dans un tournoi auquel le roi voulut prendre part, en faisant preuve d'adresse contre un chevalier nommé le sire DE MONTGOMMERY, ce prince, ayant eu la visière de son casque traversée d'un coup de lance, fut si grièvement blessé à la tête, qu'il en mourut peu de jours après.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1554. Règne de Marie I en Angleterre. — Meurtre de Jeanne Gray. (Histoire d'Angleterre.)
1556. Abdication de Charles-Quint. — Avénement de Philippe II en Espagne et de Ferdinand Ire à l'empire.
1558. Elisabeth parvient au trône d'Angleterre. — Mort de Charles-Quint au couvert de Saint-Just.
1559. Mort de Gustave Wasa.

LA CONJURATION D'AMBOISE.

Depuis l'an 1559 jusqu'à l'an 1560.

Henri II laissa quatre jeunes princes, dont les trois premiers régnèrent successivement sur la France. Le Dauphin, à peine âgé de seize ans lorsque la mort inattendue de son père l'appela au trône, lui succéda sous le nom de François II ; et quoique le règne de ce prince ait été de courte durée, il n'en est pas moins remarquable par l'importance des événements dont il fut rempli.

Le nouveau roi était d'une santé faible et languissante ; et Catharine de Médicis, sa mère, dont l'ambition n'était comparable qu'a l'indolence du jeune monarque, gouverna le royaume sous son nom ou plutôt le laissa gouverner par les princes de Lorraine, à l'exclusion du connétable Montmorency, à qui l'on insinua, pour prix de ses anciens services, de se retirer dans ses terres. Cette ingratitude de la nouvelle cour causa une indignation presque générale ; et acheva surtout d'irriter les protestants, qui depuis longtemps n'attendaient que du connétable la fin des persécutions. [1559.

Alors les Guises se croyant tout permis cessèrent de garder aucun ménagement, et le cardinal de Lorraine principalement ne mit plus de bornes à son orgueil et à l'insolence de ses manières. Dans un voyage que le nouveau roi fit à son château de Fontainebleau, situé à peu de distance de Paris, il

se trouva un si grand nombre de gens attirés de toutes les provinces du royaume par l'espoir d'obtenir des récompenses ou des grâces que le cardinal, pour les éloigner, eut l'audace de faire planter une potence à la vue du château, et de faire publier à son de trompe, que toutes les personnes venues à la cour pour soliciter des faveurs eussent à sortir de la ville avant la fin du jour, sous peine d'être pendues. Cette insolence, dont chacun reconnut l'auteur, excita tellement le ressentiment de ceux qu'elle atteignit, que chacun se retira dans sa province, en maudissant le cardinal ; car les Français, en se voyant traités avec tant d'arrogance, ne pouvaient oublier qu'autrefois ils avaient été les compagnons de leurs rois, mais que jamais ils n'avaient été leurs esclaves.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous n'avez point oublié sans doute l'infortunée Marie Stuart, reine d'Écosse, qui périt, après une longue captivité, victime de la haine de l'implacable Élisabeth ; eh bien ! cette intéressante Marie, à peine âgée de treize ans à l'époque dont je vous parle, ayant été amenée en France lorsqu'elle n'était encore qu'une toute

1547.] petite fille, y était devenue la femme du jeune François II, et se faisait déjà chérir de tous ceux qui l'approchaient, par sa douceur et la grâce de ses manières.

Marie Stuart était nièce du duc de Guise par sa mère, propre sœur des princes de Lorraine, mais son âge ne lui permettant pas encore de prendre part aux événements de ce règne, personne ne s'en occupait que pour louer les charmes de sa figure ou ceux de sa conversation.

Or, vous saurez que la puissante Catherine de Médicis, tout habile et spirituelle qu'elle était, ajoutait foi à une multitude de pratiques superstitieuses que la seule raison de cette princesse aurait dû lui faire rejeter avec mépris.

A cette époque, peu de personnes croyaient encore

aux effets de la magie, mais beaucoup de gens, même parmi ceux qui passaient pour être instruits, étaient tombés dans une erreur qui nous paraît aujourd'hui tout aussi déraisonnable. Ils s'imaginaient qu'on pouvait lire dans les étoiles ce qui devait arriver un jour ; de sorte qu'au lieu de se faire dire, comme autrefois, leur bonne aventure par des devineresses, auxquelles elles présentaient le creux de leur main, les personnes crédules s'en allaient trouver de prétendus docteurs, qui passaient leur vie à observer les astres avec une lunette, persuadés qu'au moyen de certains calculs, basés sur le résultat de leurs observations, ils pourraient prévoir d'avance la marche des événements d'ici-bas.

La reine Catherine croyait de très-bonne foi à l'ASTROLOGIE (c'est ainsi que l'on nommait la science supposée des astrologues), et elle n'aurait pas entrepris la plus petite affaire sans consulter auparavant un savant italien, nommé COSME RUGGIERI, pour lequel elle avait fait construire dans son hôtel, qui était situé à Paris, à l'endroit où s'élève à présent la Halle au blé, une haute colonne, d'où il pouvait observer les étoiles tout à son aise.

Si quelque personne aujourd'hui pouvait encore tomber dans de semblables erreurs, le simple bon sens de chacun en aurait bientôt fait justice ; car rien n'est plus absurde que de croire à des pratiques aussi ridicules. Mais je dois vous faire observer, à cette occasion, qu'il ne faut point confondre l'astrologie, cette science chimérique qui n'a jamais reposé sur aucune base raisonable, avec l'ASTRONOMIE, science véritable et sublime, qui, par une connaissance approfondie des phénomènes célestes, est appelée à rendre chaque jour des services incontestables à la géographie et à la navigation.

En vous racontant la mort du chevalier Bayard sous le règne de François Ier, j'ai eu occasion de vous nommer le connétable de Bourbon, qui avait alors le malheur de porter les armes contre la France. Ce

connétable, qui était l'un des plus proches parents de la famille des Valois, était mort depuis longtemps ; et, pour le punir d'une faute aussi énorme, tous ses biens avaient été confisqués au profit du roi. Depuis cette époque, la famille de Bourbon, dont il était le chef, avait toujours été pauvre et mal venue à la cour.

Sous le règne de François II, il existait plusieurs princes de cette maison, et entre autres deux frères, dont l'aîné se nommait ANTOINE DE BOURBON, et le plus jeune LOUIS, prince de CONDÉ. Tous deux avaient embrassé avec ardeur la religion protestante et cette circonstance les avait rendus l'objet de la défiance du duc de Guise.

Antoine de Bourbon, malgré sa mauvaise fortune, avait épousé JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre et propre nièce de Henri II, qui lui apporta en dot la souveraineté de ce petit État, qui, comme vous le savez sans doute, était situé au pied des Pyrénées, à peu de distance de Toulouse.

De temps à autre, le roi de Navarre se montrait au Louvre, où il avait droit d'être accueilli avec tous les égards dus à un rang illustre, puisqu'il était le plus proche parent de François II, après les frères de ce monarque ; mais le cardinal de Lorraine et le duc de Guise prenaient à tâche qu'il n'y éprouvât que des dédains capables de l'irriter ; et Bourbon, dont le caractère était trop fier pour se plaindre ou trop timide pour éclater, fut plus d'une fois au moment de quitter Paris et de renoncer à cette cour, agitée par tant d'intrigues, et où il ne pouvait douter qu'on n'eût le dessein de l'abreuver d'outrages.

Le prince de Condé, au contraire, était irascible et entreprenant : indigné de l'insolence des Guises, il se mit à la tête d'un complot ayant pour objet d'enlever le jeune roi au pouvoir de ces princes, et de les faire punir sévèrement pour avoir persécuté les protestants et trompé la bonne foi du monarque. Un intrépide aventurier, nommé LA RENAUDIE, fut chargé par lui de l'exécution de ce coup audacieux.

Ce complot, que l'on nomme ordinairement la CONJURATION D'AMBOISE, parce que c'était dans cette ville, où la cour se trouvait alors, qu'il devait être mis à exécution, échoua complétement par l'adresse du duc de Guise. La Renaudie et un grand nombre de calvinistes qui avaient pris part à cette conjuration, périrent les armes à la main ou furent condamnés à la peine capitale ; et le prince de Condé lui-même, que l'on accusa d'avoir voulu renverser le roi de son trône, tandis que son seul but avait été de le soustraire à la domination des Guises, était à la veille de subir le même sort, lorsque le jeune François II, dont la santé était chancelante depuis sa plus tendre enfance, mourut dans ce moment même, à peine âgé de dix-sept ans, et n'ayant connu, pour ainsi dire, que les embarras de la royauté, à travers les cabales sans nombre qui avaient troublé son règne. [1560.

[1560.

Peu de mois après cet événement, qui fut en quelque sorte le prélude de toutes ses infortunes, la jeune Marie Stuart, devenue veuve du roi de France, retourna tristement dans son royaume d'Écosse ; et lorsqu'elle monta sur le vaisseau qui devait la ramener dans ses États héréditaires, on dit que ses yeux se remplirent de larmes, en voyant pour la dernière fois le rivage de France, comme si elle eût déjà pressenti les malheurs qui l'attendaient dans la sauvage patrie qu'elle allait revoir. [1561.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1560. Suite du règne de Philippe II en Espagne et d'Elisabeth en Angleterre.
1561. Retour de Marie Stuart en Ecosse.

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Depuis l'an 1560 jusqu'à l'an 1574.

Charles IX était le second fils de Henri II, et il n'avait que dix ans, lorsque, par la mort de son frère

1560.] François, il se trouva roi de France, sous la régence de sa mère Catherine de Médicis.

J'ai déjà eu occasion de vous raconter l'histoire de plusieurs règnes remplis de guerres, de désastres et de calamités de toute espèce, et pourtant celui de Charles IX fut encore plus funeste à la France que tous les maux qui avaient assailli le royaume aux temps même du roi Jean et de Charles VI.

Pendant les guerres contre l'Angleterre, une haine commune du moins unissait tous les Français contre la domination étrangère; mais à l'époque où nous sommes parvenus, la nation tout entière, en proie à des discordes civiles, dont la religion n'était que le prétexte, présentait le triste spectacle de deux camps ennemis, prêts à fondre l'un sur l'autre, et à s'entre-déchirer avec une égale furie.

Cependant les protestants poursuivis avec tant de rigueur sous Francois II, par l'influence de la maison de Guise, s'étaient enhardis en voyant le prince de Condé et l'amiral Coligny, frère aîné de l'inflexible d'Andelot, embrasser ouvertement leur parti : ils se plaignirent même si hautement des maux qu'ils avaient soufferts jusqu'alors, que peut-être de nouvelles persécutions eussent été dirigées contre eux, s'il n'y avait eu à cette époque auprès de la reine Catherine, un homme de bien que cette princesse avait appelé à la cour pour la conseiller contre le duc de Guise, dont l'orgueil et l'ambition démesurés commencaient à lui inspirer de justes craintes.

Cet homme respectable se nommait Michel de L'Hôpital; il était Chancelier du royaume, c'est-à-dire chargé de la garde des sceaux de l'État, que l'on était dans l'usage d'apposer au bas des ordonnances royales. La figure seule de L'Hôpital imposait du respect aux partisans les plus audacieux des princes lorrains ; il avait une grande barbe blanche, le visage pâle, l'air grave, mais bon ; et comme il ne parlait jamais que pour le bien public, le roi et la reine se faisaient un devoir d'écouter ses avis.

Le chancelier L'Hôpital, mes jeunes amis, était bon catholique ; mais il ne pouvait voir sans indignation que l'on usât de violence envers les protestants, qui jusqu'à ce moment s'étaient montrés aussi fidèles sujets du roi que les autres Français ; il obtint donc que désormais aucun calviniste ne serait brûlé ni pendu pour le seul fait de sa religion ; les princes de Lorraine furent un moment éloignés des affaires, et l'on ne vit plus dès lors s'allumer dans les provinces les bûchers où tant d'infortunés avaient déjà péri.

Il semble que les protestants auraient dû se contenter de cet adoucissement à leur sort ; mais, devenus plus audacieux par ces concessions, ils ne songèrent plus qu'à obtenir de nouveaux avantages, et dès qu'ils se crurent à l'abri des persécutions, ils devinrent mutins et rebelles. Sous prétexte que les Guises, ayant réuni des troupes, avaient enlevé le jeune roi et sa mère de leur chateau de Fontainebleau, où ils s'étaient retirés, pour les ramener à Paris, le prince de Condé et l'amiral Coligny rassemblèrent des armées de calvinistes, et marchèrent contre les troupes royales ; chaque jour le royaume fut ensanglanté par de cruels combats, où périrent de part et d'autre un grand nombre de Français.

Alors, comme aux plus mauvais jours de la monarchie, Dieu parut avoir abandonné la France ; le sang coula de tous les côtés ; les laboureurs, les citoyens des villes désertèrent leurs maisons pour prendre les armes, et personne ne se trouva plus à l'abri de la rage de tant de furieux.

Cependant la plupart de ceux qui avaient causé ces désastres, soit en persécutant les protestants, soit en feignant de les défendre, mais en effet pour leur propre intérêt, ne furent point épargnés par la justice divine. Le connétable Montmorency, qui avait vécu sous quatre rois, le roi de Navarre, le prince de Condé, périrent dans des batailles ; et François de Guise, ce chef ambitieux, mais intrépide, qui avait

été le premier auteur de tous les malheurs publics, fut assassiné par un gentilhomme protestant nommé POLTROT, au moment où il assiégeait Orléans, qui était devenu le refuge d'un grand nombre de calvinistes.
1562.] Atteint d'un coup mortel, et sentant aussitôt ses forces défaillir, le duc de Guise se repentit en bon chrétien des fautes, qu'il avait commises ; près d'expirer, il fit amener son meurtrier Poltrot auprès de son lit funèbre, et lui demanda avec douceur quel motif avait pu le porter à attenter à sa vie.

Poltrot, selon toute apparence, avait été poussé à commettre ce crime par quelque ennemi acharné du duc de Guise (on dit même qu'il nomma plus tard l'amiral Coligny) ; cependant il répondit alors que sa religion seule lui avait commandé cet homicide.

Mais le mourant n'eut pas plutôt entendu cette réponse : "Eh bien," lui dit-il, "ma religion vaut donc mieux que la tienne ; car elle t'a commandé le meurtre et la vengeance, et la mienne m'ordonne de te pardonner."

En effet, ce prince magnanime, avant d'expirer, avant recommandé qu'on renvoyât cet homme sans lui faire aucun mal ; mais, après sa mort, ses amis au désespoir firent périr Poltrot dans les supplices.

Le duc de Guise, en parlant ainsi, s'était montré vrai chrétien et excellent catholique, car nous ne pouvons rien faire qui soit plus agréable à Dieu que de par donner sincèrement à nos ennemis le mal qu'ils nous ont fait.

De tant de chefs qui avaient allumé la guerre civile dans le royaume, il ne restait plus que le cardinal de Lorraine et l'amiral Coligny, et ces deux hommes continuaient de se montrer ennemis irréconciliables. Mais François de Guise, en mourant, avait laissé un fils nommé HENRI, qui, après avoir pris le titre de son père, manifesta bientôt un caractère non moins intraitable et des idées aussi ambitieuses que celles de toute sa famille. Une profonde

blessure qu'il reçut au visage dans une bataille, et dont il porta toute sa vie la cicatrice apparente, lui fit donner plus tard le surnom de BALAFRÉ, sous lequel il est devenu célèbre dans l'histoire.

A côté de ce prince qui, à peine âgé de treize ans, annonçait assez déjà ce qu'il deviendrait un jour, on voyait un autre jeune homme dont les premières années promettaient dès lors cette franchise et cette loyauté dont il ne s'écarta jamais un seul jour; c'était HENRI, roi de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret.

Le jeune prince de Navarre avait été élevé dans la religion protestante par sa mère, femme d'un esprit supérieur et d'un caractère énergique ; et, quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, c'était déjà vers lui que les regards des calvinistes se tournaient avec confiance, parce qu'il était le seul héritier de cette famille de Bourbon, dont les chefs avaient péri pour la défense de la nouvelle religion.

Catherine de Médicis comprit de bonne heure ce qu'elle aurait à craindre d'un pareil homme, si jamais il se déclarait son ennemi et celui de ses enfants. Feignant subitement un rapprochement inespéré avec le parti protestant, elle offrit au prince de Navarre la main de MARGUERITE DE VALOIS, sœur de Charles IX, princesse d'une beauté remarquable ; et Henri, en fils respectueux, s'empressa de solliciter l'agrément de sa mère, à qui l'on assura que ce mariage mettrait un terme aux dissensions qui divisaient le royaume depuis tant d'années.

L'amiral Coligny, comme les autres chefs protestants, persuadé que cette union mettrait fin à la guerre civile, consentit lui-même à se rendre à Paris, où Charles IX le reçut avec tous les égards dus à son rang et à son âge avancé. Ce prince l'appela son père, lui accorda toutes les faveurs qu'il pouvait désirer pour sa famille et pour ses amis, et le combla de toutes sortes de présents. La seule apparence d'un si heureux changement

[1572.

combla le bon vieillard d'allégresse; et la joie fut générale en France à la vue de cette réconciliation que chacun crut sincère. Les Guises seuls se montrèrent tristes et inquiets, et ne purent dissimuler la haine qu'ils portaient aux calvinistes, et surtout à l'amiral Coligny.

Les noces du jeune Henri avec Marguerite de Valois étaient près de se conclure, lorsque la reine Jeanne d'Albret, atteinte d'un mal subit et inconnu, expira en peu d'instants entre les bras de son fils inconsolable : le bruit se répandit qu'elle avait péri victime d'un odieux empoisonnement; et, en effet, dans cette circonstance, la haine mal contenue et la défiance réciproque des catholiques et des protestants pouvaient justifier de pareils soupçons. Henri, qui prit alors le titre de roi de Navarre, perdit ainsi la meilleure des mères, dont la mort devint le signal de tous les malheurs qui devaient bientôt l'assaillir.

Tandis que les délais accordés à la juste douleur d'un bon fils retardaient la conclusion du mariage projeté, un nouvel événement vint jeter le trouble dans l'esprit des calvinistes, et inspirer de justes inquiétudes aux amis de Coligny. Des avis secrets, mais qui paraissaient venir de bonne source, l'avertissaient chaque jour qu'un complot était formé contre sa personne, et qu'il eût à veiller sur sa propre vie. Le noble amiral rejeta avec mépris les soupçons que l'on s'efforçait de lui inspirer, et lorsqu'il fit connaître au roi les avertissements qui ne cessaient pas de lui parvenir, ce prince, repoussant d'un air indigné la seule pensée d'un pareil attentat, assura l'illustre vieillard que ses jours étaient parfaitement en sûreté.

Il ne faut point penser que Charles IX usât alors d'une affreuse dissimulation pour faire tomber l'amiral dans le piége qu'on lui avait tendu; une telle duplicité serait si odieuse dans un jeune prince, qu'on doit éviter d'y ajouter foi; et, en effet, il paraît peu probable que Catherine de Médicis, le

duc de Guise et les seigneurs de leur parti eussent confié au monarque le complot qu'ils avaient formé contre la vie de leur ennemi; mais peu de jours après, comme l'amiral sortait du Louvre, un assassin, appelé MAUREVEL, caché dans une maison voisine de ce palais, le blessa grièvement d'un coup de feu qui lui traversa le bras gauche et lui emporta un doigt de la main droite: le meurtrier échappa à toutes les recherches; et Coligny, tout sanglant, quoique sa blessure ne fût point mortelle, fut rapporté chez lui par ses domestiques. Au premier bruit de cet attentat, Charles IX se rendit en toute hâte avec sa mère auprès du lit du blessé, qu'il s'efforça de rassurer par des paroles bienveillantes: "Mon père," s'écria-t-il, "la blessure est pour vous, mais la douleur est pour moi!..." Il lui promit en même temps de faire punir sévèrement les auteurs de ce crime, quels qu'ils fussent, et parvint ainsi à rendre quelque confiance à l'esprit des calvinistes.

Dans ces tristes circonstances, les noces du roi de Navarre et de Marguerite de Valois venaient d'être célébrées, et ce prince était devenu le beau-frère de Charles IX, qui, en affectant de lui témoigner la plus vive amitié, s'efforçait de la retenir à ses côtés, afin que personne ne trouvât moyen de l'avertir du complot qui se tramait contre les protestants.

Il y avait à peine quelques jours que le roi de Navarre était le mari de Marguerite, lorsque, vers le milieu de la nuit, on entendit retentir dans tout Paris la cloche d'alarme de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, qui existe encore auprès du Louvre, et bientôt après celle du palais de la Cité, que l'on ne sonnait jamais que pour annoncer la naissance ou la mort des rois et des princes de leur famille.

A ce signal, des bandes d'hommes armés se montrant tout à coup dans les différents quartiers se mettent à parcourir les rues de la ville, poursuivant les calvinistes de tous côtés, et assaillant les maisons qui leur avaient été désignées d'avance. La plupart

de ces malheureux, surpris dans leur premier sommeil, furent égorgés dans leurs lits ; d'autres, en cherchant à fuir dans l'obscurité, tembèrent sous les coups de ceux qui les reconnurent ; les gémissements des victimes, les hurlements des bourreaux, mêlés aux retentissements des cloches et de la mousqueterie, indiquaient assez que le massacre était général ; et, lorsque le jour parut, on put voir avec horreur les eaux de la Seine rougies du sang des infortunés que les meurtriers y avaient précipités.

Dès que le tocsin s'était fait entendre, le duc de Guise, à la tête d'une troupe armée, s'était dirigé vers la maison de l'amiral Coligny, qui, réveillé par le bruit, et ne doutant plus alors que ses jours ne fussent menacés, était sorti de son lit, et s'était couvert d'une robe de chambre. L'intrépide vieillard, qui avait bravé la mort dans cent batailles, renvoya quelques fidèles serviteurs qui voulaient le défendre jusqu'à leur dernier soupir, et s'avança seul au-devant des meurtriers, dont il voyait, à la lueur des torches, briller les épées et les poignards.

En apercevant devant eux cet homme vénérable dont le front était aussi calme que dans un jour de fête, quelques-uns de ces hommes atroces s'arrêtèrent, et furent sur le point de prendre la fuite ; mais l'un d'eux, nommé Besme, plus scélérat que tous les autres, lui ayant porté un coup d'épée, le noble amiral tomba baigné dans son sang ; et les misérables ayant précipité son corps par une fenêtre, au bas de laquelle le duc de Guise attendait impatiemment que sa haine fût satisfaite, cette noble dépouille fut abandonnée à la populace toujours altérée de sang et avide de cruautés.

Je ne vous dirai pas toutes les horreurs dont Paris fut le théâtre pendant cette nuit fatale ; et je regrette vivement, mes jeunes amis, d'avoir été forcé de vous raconter quelques-unes de ces scènes affreuses, que l'on a nommées les massacres de le Saint-Barthélemy, parce qu'elles eurent lieu, en effet,

pendant la nuit qui précédait la fête de ce saint. Cette date est tristement célèbre dans notre histoire, et les événements qu'elle rappelle seront toujours pour la France un souvenir de deuil.

Pendant que le jeune Henri, retenu par ordre de Charles IX dans ses appartements du Louvre, voyait égorger sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs qui étaient protestants comme lui, un de ces infortunés, poursuivi par des soldats, vint chercher un refuge jusque sous le lit de la reine de Navarre; mais il en fut arraché avec violence et massacré, malgré les prières de cette princesse. Ces malheureux périssaient ainsi dans tous les quartiers de la ville, sans qu'aucun d'eux songeât à se défendre, parce que les meurtriers avaient soin de crier à haute voix: "Le roi le veut! le roi le commande!" afin que personne n'osât leur résister.

Ces affreux massacres ne se bornèrent point à la seule ville de Paris, où Charles IX, dit-on, avait donné l'exemple de la fureur, en tirant lui-même de l'une des croisées du Louvre sur les calvinistes qui cherchaient à traverser la Seine pour se dérober aux coups de leurs ennemis; des ordres furent envoyés dans les provinces, où un nombre infini d'innocents périrent également victimes de la fureur populaire, excitée par les émissaires des Guises et de la cour.

Il est pourtant consolant, pour nous reposer d'une si déplorable histoire, de savoir que tous les gouverneurs du royaume ne souffrirent pas que dans leurs villes les ordres sanguinaires qu'ils avaient reçus fussent mis à exécution. Plusieurs s'y refusèrent formellement: et l'on est heureux de pouvoir citer, à cette occasion, la belle réponse que fit à Charles IX le vicomte d'Orthez, gouverneur de Bayonne, qui, ayant reçu l'injonction de faire main basse sur tous les calvinistes, écrivit à ce prince lui-même dans ces termes honorables:

"Sire, j'ai communiqué aux habitants de la ville et aux gens de guerre les ordres de Votre Majesté,

et je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau."

1574.] Charles IX ne survécut pas longtemps à cette horrible boucherie d'une partie de ses sujets ; comme s'il eût été atterré que tant de crimes eussent été commis en son nom, lorsque d'un seul mot il aurait pu les empêcher, il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit en peu de mois au tombeau.

On dit qu'à ses derniers moments, ce malheureux prince ne cessait de demander à Dieu le pardon de tous les maux dont il s'était rendu complice ; et en expirant il versait encore les larmes du plus amer repentir.

Le roi Charles IX, mes jeunes amis, n'était peut-être pas né méchant, mais il avait été perverti de bonne heure par les mauvais conseils de ceux qui l'entouraient ; et je dois vous dire que les mauvais conseils sont si pernicieux qu'ils peuvent en peu de temps corrompre le meilleur naturel, et préparer à celui qui s'y laisse entraîner des regrets d'autant plus amers qu'ils sont inutiles.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1564. Mort de l'empereur Ferdinand Ier. — Maximilien II lui succède.
1565. Troubles civils et religieux en Ecosse.
1567. Persécutions dans les Pays-Bas contre protestants. — Le duc d'Albe.
1568. Mort de l'infant don Carlos.
1571. Bataille de Lépante gagnée sur les Ottomans par don Juan d'Autriche.
— Révolte des Maures d'Andalousie.
1572. Insurrection des Pays-Bas.

LA LIGUE.

Depuis l'an 1574 jusqu'à l'an 1587.

Jusqu'à ce moment vous avez pu remarquer qu'en France la royauté était HÉRÉDITAIRE, c'est-à-dire que chaque roi transmettait sa couronne à son fils aîné

ou à son plus proche parent comme un héritage; mais il n'en était pas de même autrefois dans tous les royaumes de l'Europe; et en POLOGNE particulièrement, l'un des États du nord de cette partie du monde, la royauté était ÉLECTIVE, ce qui veut dire qu'après la mort de chaque monarque, ses parents ne régnaient point après lui, et que la nation pouvait élever au trône un prince qui ne fût pas même de la famille royale.

Tandis que Charles IX vivait encore, le troisième fils de Henri II qui avait nom HENRI, duc d'Anjou, avait été appelé par les Polonais à régner sur leur pays; mais dès que ce prince eut appris que son frère venait de mourir, il quitta secrètement la Pologne, et revint en toute hâte en France, où il monta sur le trône: ce nouveau roi prit le nom de HENRI III. [1574.

La France était encore consternée des malheurs des deux derniers règnes, et cependant rien n'annonçait que des jours plus tranquilles dussent succéder à tant de misères Les calvinistes qui avaient échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy, tournant toutes leurs espérances vers le roi de Navarre, ne nourrissaient plus que des projets de vengeance; tandis que de son côté, Henri la Balafré, enhardi par la défaite de ses ennemis et la mort de Coligny, était devenu si arrogant, que la reine Catherine elle-même s'apercevait trop tard qu'elle s'était donné un maître.

Pendant ce temps, Henri III, au lieu de détourner le nouvel orage qui se formait sur le royaume, s'entourait de jeunes seigneurs brillantes et spirituels, qui ne rêvaient que fêtes, plaisirs et combats: le peuple pouvait les voir à toute heure du jour, dans les salles basses du Louvre, s'exercer à toutes sortes de jeux d'adresse et de force, manier des épées et des poignards, franchir légèrement des barrières, et écouter avec avidité les récits des guerres et des batailles qui avaient ensanglanté les dernières années.

Autrefois Du Guesclin et Bayard se faisaient aussi raconter, dans leur première jeunesse, les faits d'armes des anciens chevaliers, et se disposaient ainsi à les surpasser encore par leur vaillance; mais ces nobles guerriers ne connaissaient point d'autres ennemis que ceux du roi et du pays. Du temps de Henri III, au contraire, c'était contre des Francais que ces préparatifs de guerre étaient dirigés; et il n'était pas difficile de prévoir que d'autres désastres allaient encore assaillir le royaume.

Le nouveau roi avait choisi, parmi les jeunes gens de sa cour, les plus beaux et les plus aimables pour former sa suite et sa compagnie journalière; ces seigneurs se faisaient remarquer par leurs toques élégantes, leurs hautes collerettes du travail le plus merveilleux, et la richesse de leurs habits, tout brillants d'or et de pierreries; on les nommait les MIGNONS du roi, parce qu'il semblait les aimer de toute son âme, et ne pouvait se passer d'eux un seul instant. Il éloignait de sa cour, pour leur plaire, les personnes raisonnables, et ne voulait rien voir que par leurs yeux. Malheureusement, parmi ces favoris, il n'y en avait pas un seul qui pût lui donner un bon conseil; au lieu de s'occuper de choses sérieuses, chacun d'eux ne songeait qu'à inventer chaque jour de nouveaux divertissements; mais une pareille vie ne leur porta point bonheur, et ils périrent tous misérablement.

1577.] Dans ce temps-là se forma en France, à l'instigation des partisans du duc de Guise, une association dont la défense de la religion catholique fut le prétexte, et qui s'étendit bientôt sur toutes les provinces du royaume: cette association, qui se composait de seigneurs, de prêtres, de bourgeois et de gens de toute espèce, avait pour but d'abattre la religion protestante en France; et ses adhérents lui donnérent le nom de la SAINTE LIGUE.

Le Balafré, s'était flatté de devenir le chef de cette ligue, parce qu'alors en effet il eût été plus

puissant que le roi lui-même, et aurait pu facilement se mettre à sa place: mais Henri III, averti à temps du danger qu'il courait, si ce prince turbulent obtenait ce nouvel avantage, convoqua les États généraux du royaume à BLOIS, ville située entre Orléans et Tours sur les bords de la Loire, et lorsqu'ils furent assemblés, le roi déclara hautement qu'il voulait être lui-même le chef de la Ligue, et ne point souffrir qu'aucun autre le fût.

Le duc de Guise fut déconcerté lorsqu'il entendit ces paroles, lui qui n'avait formé la Ligue que pour la diriger à son gré; il feignit pourtant de se soumettre aux volontés de Henri, mais il continua en secret d'accueillir les mécontents d'encourager leurs murmures, et de mal parler de ce prince toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Cependant le roi de Navarre, à qui les malheurs des protestants ses amis avaient inspiré une trop juste défiance, s'aperçut bientôt qu'il n'était plus en sûreté au milieu de Paris, où les partisans du duc de Guise ne cessaient d'exciter le peuple contre ceux qui professaient sa religion; et un jour. sous prétexte d'une partie de chasse dans les environs de cette capitale, il s'échappa de la cour, et fut reçu à bras ouverts par les calvinistes, qui appréciaient son courage et sa loyauté.

Alors se rallumèrent ces déplorables guerres civiles qui avaient déjà fait couler tant de sang français. Henri III portait une véritable affection à son beau-frère le roi de Navarre, et son plus vif désir eût été d'unir ses armes à celles de cet aimable prince; mais les ligueurs étaient là qui le pressaient de toutes parts, et quoiqu'il fût leur chef en apparence, il n'était plus maître de résister à leurs volontés. [1586.

Le roi de France se vit donc forcé d'ordonner à l'un de ses mignons, nommé le duc de JOYEUSE, jeune homme plus accoutumé à la vie molle de la cour qu'aux fatigues de la guerre, de conduire une

armée contre le roi de Navarre. Joyeuse ne manquait certainement pas de courage; mais il avait encore plus de présumption que de valeur; et dès qu'il aperçut les protestants, qui étaient beaucoup moins nombreux que ses soldats, il ne douta pas un instant qu'il ne dût remporter une victoire facile.

L'armée de Joyeuse était toute brillante d'or et de parures; celle du roi de Navarre, au contraire, n'avait que des habits usés et des armes sans ornements; mais elle se composait de chefs et de soldats calvinistes exercés à la guerre, à qui le souvenir de la Saint-Barthélemy inspirait un ardent désir de venger leurs frères.

1587.] Lorsque les deux armées se rencontrèrent auprès d'un village nommé COUTRAS, le roi de Navarre ne put s'empêcher, avant d'en venir aux mains, de déplorer à haute voix le malheur de ces guerres civiles, qui armaient ainsi les amis contre leurs amis, et les frères contre leurs frères; il plaignit le sort de la France, à qui la victoire devait être fatale de quelque côté qu'elle penchât, et prit Dieu à témoin qu'il aurait voulu éviter cet affreux combat.

Dans ce moment, un ami de ce prince, nommé MORNAY, homme d'une probité inébranlable, vint trouver le jeune roi, et lui rappela qu'il s'était rendu coupable d'une faute qui avait porté le trouble dans une honnête famille à laquelle il devait une réparation publique avant de combattre, puisqu'il pouvait être tué dans la bataille.

Le roi fut touché de cette remontrance, et comme il savait que l'on ne doit pas être honteûx de réparer une faute que l'on n'a pas eu honte de commettre, il fit aussitôt ce que Mornay lui avait demandé, en disant tout haut qu'on ne pouvait trop s'humilier devant Dieu, ni trop braver les hommes.

Le combat qui s'engagea bientôt après dans cet endroit coûta la vie de part et d'autre à un grand nombre de soldats; la victoire demeura au roi de Navarre, et Joyeuse, ne voulant pas survivre à sa

défaite, se jeta au milieu des bataillons ennemis, où il périt en combattant vaillamment.

Ou ne saurait exprimer quelle fut la douleur du roi de Navarre, lorsqu'il vit ce champ de bataille couvert de morts et de mourants, [1587. qui tous étaient français ; il fit enterrer honorablement ceux qui avaient cessé de vivre, et ordonna qu'on prît soin des blessés, dont la plupart lui durent la vie. Ce prince n'avait alors que vingt-deux ans, et il annonçait déjà ce qu'il serait un jour sous le nom de Henri IV.

Je dois vous faire remarquer, à l'occasion de la mort de Joyeuse, que ce jeune imprudent fut le seul des mignons de Henri III qui trouva une fin honorable sur un champ de bataille ; tous les autres favoris de ce prince périrent dans de misérables querelles, où ils faisaient parade d'un courage inutile et funeste ; et le roi leur fit élever dans une église de Paris, de magnifiques tombeaux de marbre blanc, qui furent brisés par la populace, pendant les événements que je vous raconterai tout à l'heure.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1574. Suite du règne de Philippe II en Espagne.
1576. Avénement de Rodolphe II au trône impérial.
1578. Mort du roi Sébastien de Portugal en Afrique.
1580. Conquête de ce royaume par le duc d'Albe. — Supplice des comtes de Horn et d'Egmont dans les Pays-Bas.
1581. Etablissement des Provinces-Unies de Hollande.
1583. Fondation de l'Etat de Virginie dans l'Amériques septentrionale, par Walter Raleigh.
1584. Assassinat du prince d'Orange.
1587. Meurtre de Marie Stuart à Fotheringay.

LA JOURNÉE DES BARRICADES.

Depuis l'an 1587 jusqu'à l'an 1589.

Cependant Henri III, à qui les ligueurs avaient bientôt laissé connaître qu'ils prétendaient porter le duc de Guise au trône de France, quoiqu'il n'y eût aucun droit, s'était complétement brouillé avec le

Balafré, dont les partisans osaient parler ouvertément de couper les cheveux au roi, et de le jeter dans un cloître, ainsi que cela s'était vu du temps des Maires du palais et des rois fainéants.

La ville de Paris était alors divisée en seize quartiers, à la tête desquels se trouvait un pareil nombre de magistrats choisis par le peuple, qui, dans les circonstances graves, se réunissaient en une seule assemblée nommée le CONSEIL DES SEIZE, pour delibérer sur ce qu'il convenait de faire dans l'intérêt de leur partî. Or ces magistrats, que les ligueurs avaient eu soin de choisir parmi leurs chefs les plus audacieux, étaient tous dévoués aú duc de Guise, et ils avaient résolu, pour en finir d'un seul coup, d'enlever le roi dans une des promenades qu'il faisait souvent autour de Paris, et de le plonger dans quelque cloître, où il obtiendrait, pour toute grâce, de finir ses jours.

Henri III, averti à temps de ce dessein, en sut prévenir l'exécution, en ne se montrant plus qu'entouré d'une garde nombreuse que les ligueurs n'osèrent point attaquer; mais, dès le lendemain, il fut informé qu'un nouveau complot était formé pour le surprendre dans son palais du Louvre, et l'en arracher de vive force. On lui fit savoir en même temps que le duc de Guise n'était plus qu'à quelques lieues de Paris, où sa présence devait donner le signal d'un soulèvement général.

1588.] Le roi, fort embarrassé dans cette circonstance, et ne sachant de qui prendre conseil, car il ne voyait autour de lui que des amis incertains ou des ennemis secrets, résolut de mander à Paris, pour se préserver de toute insulte, un corps de troupes étrangères dont il connaissait le dévouement à son service. Au même instant, il écrivit au Balafré pour lui interdire l'entrée de la capitale; mais lorsqu'il fallut lui faire parvenir ce message, on ne put expédier le courrier qui devait le porter à son adresse, parce qu'il ne se trouva pas dans les coffres du roi

vingt-cinq écus pour subvenir aux frais de son voyage. On peut donc juger par cette circonstance, combien il fallait dans ce temps que le royaume fût misérable, pour que le roi de France n'eût pas à sa disposition une somme aussi modique.

Sur ces entrefaites le duc de Guise avait continué son voyage, et, incapable d'aucune crainte, il venait d'entrer à cheval dans Paris, accompagné de sept domestiques seulement, bien certain que dès qu'il paraîtrait, le peuple se porterait en foule sur son passage. En effet, à peine la nouvelle de son arrivée fut-elle répandue, qu'il se trouva entouré d'une armée de trente mille hommes au moins, qui le saluaient de leurs acclamations, et dont quelques-uns, dans leur enthousiasme, se mettaient à genoux devant lui et baisaient le bas de ses vêtements. Ce fut suivi de cette foule immense qu'il osa se présenter au Louvre, où le roi lui reprocha faiblement sa désobéissance; mais un avis secret ayant prévenu le prince lorrain qu'on en voulait à sa vie, il sortit précipitamment du palais, et se retira dans son hôtel, où le peuple en armes résolut de veiller à sa sûreté.

Mais dès le lendemain à la pointe du jour, le bruit s'étant répandu tout à coup que les troupes étrangères mandées par le roi étaient aux portes de la capitale, on vit, en un instant, au son du tocsin des églises, se tendre, dans tout Paris, les chaînes qu'Étienne Marcel y avait fait placer autrefois, et bientôt après s'élever à l'entrée de chaque rue, des monceaux de meubles, de tonneaux et de matériaux de toute espèce, qui les fermèrent entièrement. Ce fut là ce qu'on nomma des BARRICADES, et c'est ce qui a donné son nom à cette journée, où Henri III, bientôt resserré dans le Louvre, se vit en quelques heures réduit à s'échapper furtivement de Paris pour ne pas tomber entre les mains des ligueurs. Il abandonna ainsi sa capitale au duc de Guise, qui usa noblement de sa victoire, en arrachant lui-même des mains de la populace les soldats de Henri qu'elle était près d'égorger.

Cependant un tel excès d'insolence était devenu insupportable; et Henri III, ne pouvant plus rentrer à Paris, dont le parti des Seize lui fermait les portes, convoqua une seconde fois à Blois les États généraux du royaume, où bientôt accourut une foule de seigneurs et de bourgeois effrayés de l'audace des ligueurs; quoique cette assemblée, en réalité, ne comptât qu'un petit nombre d'hommes assez énergiques pour se prononcer ouvertement contre le Balafré.

Ce prince audacieux lui-même ne manqua pas de se rendre à Blois, où dès son arrivée, le roi lui envoya l'ordre de se présenter devant lui pour se justifier: le duc de Guise n'hésita point à obéir, mais comme il sortait de son appartement, plusieurs de ses amis vinrent le supplier de retourner sur ses pas, en l'avertissant que ses jours étaient menacés. Cependant son courage accoutumé l'emporta sur les craintes qu'on s'était efforcé de lui inspirer, et il se rendit chez le roi avec un calme apparent, quoiqu'il ne pût se défendre en effet d'une certaine émotion qui ne lui était point ordinaire; mais à peine fut-il entré dans les antichambres du château, qu'une troupe de gardes du roi l'assaillit et le tua à coups d'épée. 1588.]

On raconte que Henri III, qui se tenait dans une salle voisine au moment où ce meurtre s'accomplissait, étant accouru dès qu'on l'avertit que son ennemi avait cessé de vivre, ne put s'empêcher, en voyant son corps criblé de blessures et étendu sur le plancher, de s'écrier d'une voix troublée: "Jamais je ne l'avais vu si grand qu'aujourd'hui."

Ainsi finit cet homme qui, doué de mille qualités brillantes, avait, à l'exemple de son père, bouleversé le royaume, et porté l'ambition jusqu'à vouloir placer la couronne sur sa tête: le cardinal de Guise, son frère, et plusieurs de leurs principaux amis, subirent le même sort: mais le trouble qu'ils avaient semé dans l'État ne devait pas finir avec eux.

Le premier soin de Henri III, après la mort de ces factieux, fut de se rapprocher du roi de Navarre, qu'il avait toujours aimé; ces deux princes se donnèrent rendez-vous au château de Plessis-lès-Tours, où vous savez que Louis XI passa les derniers temps de sa vie. Dès que Henri de Navarre aperçut le roi de France, il se jeta à ses pieds en versant des larmes de joie, et ce prince, le relevant aussitôt, l'embrassa avec tendresse, en lui donnant le doux nom de frère: chacun fut attendri de cette réconciliation, qui était sincère, à l'exception pourtant de quelques seigneurs catholiques de la cour de Henri III, qui ne pouvaient pardonner au roi de Navarre de les avoir vaincus à la tête des Calvinistes. Depuis ce moment, les deux princes furent amis jusqu'à la mort.

Alors ayant, réuni leurs soldats, ils marchèrent ensemble contre Paris, qui était encore au pouvoir des ligueurs, et où la nouvelle du meurtre des Guises avait excité des transports de rage impossibles à décrire; le duc DE MAYENNE, frère des princes assassinés, s'était mis à la tête de la Ligue, et, secondé par les Seize, qui avaient soulevé le peuple il se disposait à défendre cette grande ville contre l'armée des deux rois, qui s'avancérent bientôt jusqu'à Saint-Cloud.

A leur approche, la consternation se répandit dans Paris parmi les ligueurs et la populace, à qui les Seize avaient fait distribuer des armes; plusieurs parlaient même déjà d'aller, pieds nus et la corde au cou, se jeter aux pieds de Henri III, et lui demander grâce, lorsqu'on apprit tout à coup que ce prince venait de périr assassiné par un moine parisien nommé JACQUES CLÉMENT. [1589.

En effet, ce misérable, sous prétexte de remettre une lettre au roi en particulier, était parvenu à se faire introduire dans son cabinet; et tandis que ce prince lisait attentivement cette dépêche, le moine, tirant de sa manche un long couteau qu'il y tenait

caché, le lui plongea tout entier dans le ventre. Quoique blessé mortellement, Henri eut encore la force d'arracher le couteau de sa plaie, et d'en frapper le meutrier au visage; les gardes, attirés par ses cris, se précipitèrent sur ce scélérat, qu'ils mirent en pièces avant qu'il fût possible de le soustraire à leurs coups.

Henri III ne survécut qu'un seul jour à cette terrible blessure; il déplora avant de mourir le triste état où il laissait le royaume; pardonna comme Dieu nous l'ordonne, à tous ses ennemis, et s'adressant aux seigneurs catholiques qui entouraient son lit de mort, il leur déclara que le roi de Navarre, son plus proche parent, devait monter sur le trône après lui.

Peu d'instants après ces dernières paroles, il rendit l'âme, et fut pleuré sincèrement par le prince qu'il venait de désigner pour son successeur; car outre la douleur de cette perte qu'il ressentait vivement, le nouveau roi ne pouvait douter que cette catastrophe ne lui suscitât des malheurs sans nombre. Déjà plusieurs des seigneurs qui jusqu'alors étaient demeurés fidèles à Henri III, s'étaient retirés précipitamment dans leurs châteaux, pour y attendre l'issue des événements, et d'autres avaient témoigné ouvertement la répugnance qu'ils éprouvaient à obéir à un prince calviniste.

Henri III fut le dernier roi de la famille de Valois, et vous avez pu remarquer que les règnes de la plupart des princes de cette maison ont été désastreux pour notre patrie. Le roi de Navarre, qui lui succéda sous le nom de Henri IV, commença la dynastie des BOURBONS, dont la branche cadette régnait en dernier lieu sur les Français, dans la personne de Louis-Philippe Ier.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Devise de la maison de Bourbon et de celle de Lorraine. — Costumes fastueux introduits en France par Catherine de Médicis. — Entrée solennelle de Henri II à Rouen. — Usage des bas de

soie tricotés à l'aiguille. — Modes ridicules sous Henri III. — Courts mantelets. — Fraises *goderonnées* communes aux deux sexes. — Profusion des bijoux et des pierreries. — Broderies et *point-coupé*. — Habits de drap d'or et d'argent. — Chaises brisées ou fauteuils. — Couteaux de la Chine. — Abolition du royaume de la Basoche par Henri II. — Sciences secrètes et astrologie cultivées par Catherine de Médicis. — Tombeau de Henri II et de ses trois fils dans les caveaux de Saint-Denis.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE MODERNE.

1588. Destruction de l'Armada de Philippe II.

HENRI IV.

Depuis l'an 1589 jusqu'à l'an 1594.

Vous connaissez déjà une partie de l'histoire du roi de Navarre, que Henri III, dont il était le plus proche parent, proclama, en expirant, l'héritier du trône de France ; je vous ai montré ce prince au milieu des hasards de la guerre, plus grand encore par son humanité que par son courage : aussi je ne vous reparlerai plus guère de ses qualités brillantes ; mais je vous raconterai, le mieux qu'il me sera possible, par quelles actions il a mérité qu'on ait dit de lui qu'il était le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

C'est qu'en effet, quoique ce bon prince soit mort depuis plus de deux cents ans, son nom et sa figure franche autant que majestueuse sont connus jusque dans les plus pauvres chaumières du royaume ; et s'il était possible qu'il reparût un seul jour sur la terre, il n'y a peut-être pas un Français qui ne s'écriât en le voyant : "Voilà notre Henri IV !"

Henri ne fut point élevé délicatement, comme le sont ordinairement les enfants des princes et des grands personnages : au moment même de sa naissance, sa mère, Jeanne d'Albret, [1553. chanta gaiement une chanson dans le patois de son pays ; son grand père, ayant pris dans ses bras le

petit prince, qui était déjà fort et vivace, lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, selon l'usage des paysans béarnais, et lui fit avaler quelques gouttes de vin, que l'enfant parut goûter avec plaisir.

Aussitôt que Henri commença à marcher, on le laissa courir avec les autres enfants de son âge, la tête découverte et les pieds nus, en hiver comme en été. Cette éducation le rendit leste et vigoureux dès son plus jeune âge ; mais elle produisit encore sur toutes les habitudes de sa personne un effet plus favorable, en imprimant à ses manières un air de franchise et d'aisance qu'il conserva toute sa vie, et qui le fit aimer de tous ceux qui l'approchèrent. Aussi ne doit-on pas être surpris que, né avec les plus heureuses dispositions, Henri ait montré de bonne heure une âme généreuse et ferme dans un corps sain et vigoureux. Jeanne d'Albret, femme d'un caractère mâle et énergique, cultiva elle-même dans le jeune cœur de son fils les germes des belles qualités qu'il renfermait ; et vous savez que ce fut par cette princesse que Henri fut élevé dans la religion protestante, qu'elle avait adoptée.

Le roi de Navarre, que la mort de Henri III venait d'élever au trône de France, était donc digne à tous égards de la haute fortune à laquelle il se trouvait appelé ; mais il n'en fut pas moins sincèrement affligé du sort funeste de ce prince qu'il avait toujours aimé, malgré les événements qui pendant quelque temps les avaient armés l'un contre l'autre ; d'ailleurs, en prenant le titre de roi de France, Henri IV était bien loin encore de posséder ce royaume, et il lui fallut acheter par bien des traverses un trône qui lui appartenait cependant par droit de naissance.

1589.] Dès qu'on apprit à Paris le meurtre de Henri III et l'avénement de son successeur, les ligueurs, qui occupaient cette grande ville, passèrent successivement des excès d'une allégresse insolente aux transports d'une fureur aveugle ; après

avoir allumé des feux de joie dans les divers quartiers de la capitale pour célébrer la mort de celui que leurs prédicateurs appelaient le "nouvel Hérode," ils se réunirent en grandes processions pour parcourir les rues, travestis de mille manières bizarres et s'armant de broches, de vieilles épées et de tout ce qu'ils pouvaient rencontrer : c'était ainsi qu'ils se préparaient à combattre, en proclamant à haute voix qu'ils aimaient mieux mourir que de se soumettre à un roi HUGUENOT, car c'était le nom que le peuple donnait aux Calvinistes.

Le duc de Mayenne lui-même fut effrayé à la vue de cette multitude soulevée et proférant d'horribles menaces : il n'est même pas douteux que, s'il eût été libre, il eût préféré se jeter aux pieds de Henri IV, dont la grandeur d'âme lui était connue, plutôt que de demeurer au milieu de ces forcenés, que le conseil des Seize, tout entier formé de factieux, agitait et dirigeait à son gré.

Cependant les processions et les clameurs de ces furieux n'auraient point empêché Henri IV de se rendre maître de Paris, si les ligueurs n'eussent appelé à leur secours une armée espagnole, pour défendre cette ville contre son roi. A cette époque, c'était encore Philippe II, fils du fameux Charles-Quint, qui régnait en Espagne ; et depuis longtemps tous les efforts de ce prince ambitieux n'avaient d'autre but que de causer des malheurs à la France, dont la prospérité eût excité sa défiance et sa jealousie.

Ces raisons d'État qui excitent ainsi l'un contre l'autre les rois et les nations, sont ce que l'on appelle la POLITIQUE, et depuis les temps les plus reculés, cette science funeste a été la cause de bien des désastres.

Pendant ce temps, Henri IV, tout en déplorant le malheur de ces guerres continuelles dont le succès et les revers faisaient également couler le sang français, se vit bientôt dans la nécessité de combattre le

duc de Mayenne, qui avait marché contre lui avec une armée considérable de ligueurs et de cavaliers espagnols ; Henri ne comptait point un aussi grand nombre de soldats que son ennemi, mais chacun des siens était résolu de mourir pour un si bon roi. Les 1590.] deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Ivry, située à vingt lieues environ de Paris, où de part et d'autre tout se prépara pour une bataille dont le résultat semblait devoir être décisif.

Quoique le courage de Henri ne pût faillir à l'approche du danger, ce prince ne put envisager de sang-froid la perte prochaine de tant d'hommes qui allaient être tués dans le combat ; et dès qu'il vit l'ennemi s'approcher, il se fit amener son cheval de bataille, et s'avança sur le front de son armée, la tête découverte, afin que tous les soldats pussent voir son visage ; alors, joignant les mains et levant les yeux au ciel :

"Seigneur," s'écria-t-il, "vous voyez mes pensées, et vous connaissez le fond de mon cœur : s'il est avantageux à mon peuple que je possède la couronne, favorisez ma cause, et protégez mes armes ; si votre sainte volonté en a autrement disposé, ôtez-moi la vie, ô mon Dieu, en même temps que vous m'ôterez ce royaume, et que je meure du moins à la vue de ces braves guerriers qui s'exposent pour mon service."

Tous ceux qui environnaient Henri IV entendirent cette prière touchante, prononcée avec véhémence, et aussitôt il s'éleva dans l'armée un cri général de VIVE LE ROI ! qui était le cri ordinaire de notre nation, dans les grands périls et dans les grandes joies.

A ces acclamations, Henri, reprenant un air gai et serein, dit en regardant ses troupes et leur montrant de la main celles de Mayenne : "Mes amis, vous êtes Français, je suis votre roi, voilà l'ennemi ; si l'étendard vous manque, suivez mon panache blanc ; vous le verrez toujours au chemin de l'hon-

neur et du devoir." En achevant ces paroles, il prit son casque ombragé de plumes blanches, et donna le signal du combat.

Alors s'engagea une terrible bataille où le roi combattit avec tant de vaillance et d'ardeur, qu'au milieu de la fumée il disparut aux yeux de ses soldats qui cherchaient en vain dans la mêlée le panache blanc qu'il leur avait indiqué pour signe de ralliement ; le bruit se répandit même un moment qu'il avait été renversé, et peut-être tué ; et quelques-uns parlaient déjà de prendre la fuite, lorsque Henri, reparaissant tout couvert de poussière, leur cria qu'ils tournassent au moins la tête pour le voir mourir, s'ils étaient assez lâches pour l'abandonner : ces mots rendirent le courage aux plus épouvantés ; les ligueurs furent taillés en pièces, et le duc de Mayenne n'eut que le temps de se dérober par la fuite à une mort certaine.

Dans ce funeste combat, Henri ne cessait d'ordonner aux siens d'épargner le sang français, et l'ennemi avait à peine tourné le dos qu'il songeait déjà à faire relever les blessés, et à secourir les prisonniers.

Cette humanité touchante dans un pareil moment fut plus profitable à sa cause que la victoire même qu'il venait de remporter ; tous les prisonniers, auxquels il rendit la liberté, ne manquèrent pas de publier les soins qu'il leur avait fait donner : d'abord les ligueurs refusèrent de croire à tant de vertu, et lorsqu'il leur devint impossible d'en douter, beaucoup d'entre eux hésitèrent s'ils n'iraient pas se jeter aux genoux de ce bon prince.

Le roi ne tarda pas à se présenter devant Paris qu'il fit entourer par son armée, de [1592. telle façon que personne ne pouvait plus y entrer ni en sortir ; il devint même impossible d'y introduire la farine, la viande et les autres aliments les plus indispensables à la vie, et en peu de mois les habitants de cette malheureuse capitale se virent exposés

aux dernières extrémités de la faim et du désespoir.

Pendant les premières semaines, on essaya de faire durer le peu de provisions qui se trouvaient dans la ville, en réduisant chaque personne au plus strict nécessaire ; mais enfin, le pain venant à manquer tout à fait, ce fut une chose horrible que l'aspect de cette immense population mourant de faim, et cherchant à se procurer par tous les moyens imaginables la nourriture dont le besoin se faisait sentir chaque jour davantage. D'abord on tua les chevaux, les chiens, les chats et les animaux même les plus dégoûtants pour se nourrir de leur chair ; puis, lorsque cette ressource fut épuisée, on fit bouiller les peaux de ces bêtes, les cuirs des bottes et des souliers, et beaucoup d'hommes parvinrent à subsister de cette manière. Enfin la famine devint si affreuse, que quelques malheureux, dit-on, firent du pain avec des os de mort broyés ; mais cette exécrable nourriture coûta la vie à la plupart de ceux que le désespoir avait poussés jusqu'à cette extrémité.

Le cœur de Henri IV saignait en apprenant tant de misères, et l'idée que son peuple endurait de si épouvantables souffrances lui devint insupportable ; plusieurs fois des troupes de ligueurs affamés, hommes, femmes et enfants, avaient essayé de sortir de cette ville où la mort semblait désormais inévitable, et repoussés à la fois par les ligueurs et par les soldats du roi, plusieurs milliers de ces misérables avaient péri sans secours dans les fossés des remparts. Cette inhumanité, triste effet de la guerre civile, révolta le cœur paternel de Henri ; il défendit qu'à l'avenir les malheureux qui se présenteraient fussent traités avec une pareille rigueur, et lorsque les portes de Paris s'ouvrirent encore pour livrer passage à de nouvelles bandes affamées, Henri lui-même leur fit distribuer du pain et leur permit de s'éloigner. Ces infortunés, à qui la bonté du roi suivait la vie, pleuraient de reconnaissance et de

regret d'avoir outragé si longtemps cet excellent prince, qui les soulageait avec tant de charité dans leur détresse.

Cependant les chefs de la Ligue, poussés au désespoir par cette suite non interrompue de revers, imaginèrent de choisir un autre roi, dans l'espoir que les Français qui avaient suivi jusqu'alors le parti de Henri IV, en haine des ligueurs, se rallieraient sans difficulté au monarque qu'ils auraient désigné. Les Seize proposèrent même d'offrir la couronne au roi d'Espagne, pour décider ce prince à faire de nouveaux efforts en leur faveur; mais le Parlement du Paris, à qui cette proposition fut soumise, déclara formellement que la couronne de France ne pouvait appartenir à un souverain étranger; et la courageuse résistance de cette grave assemblée ouvrit les yeux à tous les Français, qui reconnurent enfin, mais trop tard, que les ligueurs les avaient trompés. Les Seize, ainsi abandonnés du peuple, furent obligés de chercher leur salut dans la fuite; les Espagnols vaincus sortirent du royaume, et le duc de Mayenne lui-même se soumit au roi, à qui Paris ouvrit ses portes.

Quelques mois auparavant, Henri IV s'était fait sacrer dans la ville de Chartres, [1593. parce que les ligueurs étaient encore maîtres de Reims; et comme le plus grand nombre des Français professe la religion catholique, il avait renoncé solennellement au culte protestant, dans une cérémonie accomplie à Saint-Denis, et que l'on nomma son ABJURATION.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE MODERNE.

1590. Suite du règne de Philippe II en Espagne. — Victoire de Maurice de Nassau dans les Pays-Bas.

LE MARÉCHAL DE BIRON.

Depuis l'an 1594 jusqu'à l'an 1610.

Henri IV, devenu maître de Paris, où il entra plutôt comme un père qui revient dans sa famille que comme un vainqueur irrité, fut bientôt après reconnu roi de toute la France, et depuis bien des siècles un si grand prince ne s'était pas assis sur le trône de Charlemagne, de Philippe Auguste et de saint Louis ; il accorda un généreux pardon à tous ses ennemis, et ne songea plus qu'à faire cesser les maux de ce pauvre peuple, qui avait tant souffert sous les règnes précédents.

Vous n'avez pas oublié sans doute que Henri, n'étant encore que roi de Navarre, avait épousé Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, peu de jours avant les massacres de la Saint-Barthélemy ; il semblait que le ciel n'eût point approuvé cette union contractée sous de si tristes auspices, et ces deux époux, entre lesquels il n'exista jamais d'affection réciproque, vécurent presque toujours éloignés l'un de l'autre.

1600.] D'un commun accord, tous deux sollicitèrent du pape la dissolution de ce mariage, que le souverain pontife leur accorda, sous prétexte que Henri et Marguerite étaient cousins ; et le roi, peu de temps après, ayant demandé la main d'une belle princesse italienne nommée Marie de Médicis, et proche parente de la reine Catherine, mère des derniers rois, cette princesse fut bientôt amenée en France, où Henri, après l'avoir épousée, l'appela à partager son trône.

Les rois sont ordinairement entourés de flatteurs et de courtisans, mais il appartenait à Henri IV de posséder de véritables amis : c'étaient Biron, dont le père était mort en combattant pour son service ; Mornay, l'homme le plus sévère et le plus irrépro-

chable du royaume ; D'AUBIGNÉ, qui n'avait jamais quitté Henri ni dans ses revers, ni dans ses victoires ; et enfin SULLY, sujet fidèle, ami sincère, ministre intègre, dont la vie entière fut employée à servir la France en servant le roi.

De ces quatre hommes précieux, qui entouraient le monarque de leur dévouement, un seul causa à cet excellent prince le plus vif chagrin qu'il pût éprouver : ce fut Biron, le plus jeune de tous, que Henri IV avait vu grandir sous ses yeux, et qu'il aimait comme un fils, malgré son caractère léger, inquiet et ambitieux.

Le roi l'avait comblé de dignités et de récompenses de toute espèce, et pourtant Biron n'était pas satisfait ; les plus grands honneurs et les plus grandes richesses lui semblaient encore au-dessous de son propre mérite ; une couronne royale ne lui aurait point paru trop pesante ; et il eut la témérité de se lier secrètement avec les ennemis de son bienfaiteur qui flattèrent cette ambition insatiable ; mais il lui arriva précisément ce qu'éprouverait un malheureux dévoré d'une fièvre ardente, s'il se précipitait dans un fleuve, dont les flots l'entraîneraient sans le désaltérer.

Henri, bientôt informé des desseins criminels du maréchal, refusa d'abord d'en rien [1602. croire, tant cet imprudent lui était encore cher : ce fut seulement lorsque son crime lui fut prouvé jusqu'à l'évidence, qu'il consentit à le livrer à des juges, qui, lui appliquant toute la rigueur des lois, le condamnèrent à mort, comme coupable de trahison envers le roi et envers l'État.

Une chose trop ordinaire à la cour, c'est de voir ceux qui tombent dans la mauvaise fortune abandonnés des personnes mêmes qui paraissaient leur être le plus attachées, comme si le malheur était contagieux ; aussi Biron, naguère encore si vanté, si recherché, si flatté, dût-il n'être point surpris de n'entendre aucune voix s'élever pour le défendre,

dès qu'il fut accusé. Mais comment quelqu'un aurait-il pu parler en sa faveur, lorqu'il fut le premier à abandonner sa propre cause ? Au lieu de montrer un juste repentir des desseins coupables qu'il avait formés, et d'implorer sa grâce du roi, qui ne lui demandait qu'un aveu sincère pour oublier tous ses torts, il prétendit que l'on avait employé des sortiléges pour le faire manquer à ses devoirs ; et ce fut un spectacle déplorable que de voir devant ses juges un maréchal de France, qui avait exposé sa vie dans vingt batailles, soutenir sérieusement qu'il avait été ensorcelé pour mal faire.

Dès ce temps-là, il n'y avait plus une personne raisonnable qui pût conserver une pareille croyance, et Biron faisait alors comme ces enfants menteurs, qui, lorsqu'ils ont commis quelque faute, donnent pour se justifier des raisons qu'ils ne croient pas eux-mêmes.

Cette pitoyable excuse ne suffit pas pour sauver le malheureux maréchal, et Henri, toujours prêt à pardonner, attendit vainement que Biron lui fît demander sa grâce.

Pendant ce temps le royaume devenait plus florissant qu'il n'avait jamais été : le roi, secondé par les talents et la probité de Sully, s'occupait sans relâche de réparer les désastres des guerres civiles ; le peuple était heureux, et célébrait partout les louanges du roi par des chansons qui sont parvenues jusqu'à nous, et dont la plus connue est celle de : VIVE HENRI IV !

En voyant cette prospérité d'un grand peuple, le bon roi souriait de plaisir, et souvent il répétait qu'il ne serait satisfait que lorsque le dimanche chaque paysan de France pourrait mettre la poule au pot.

Malheureusement tout le monde n'appréciait pas également les bienfaits du roi, et il était bien difficile qu'après tant de discordes, il ne restât pas quelques mécontents dans le royaume.

Le roi, peu de temps après s'être rendu maître

de Paris, pour satisfaire les Calvinistes, indignés de son abjuration, leur avait accordé la possession de plusieurs villes fortes de France, où ils pouvaient exercer librement leur religion. Bientôt il leur permit, sous de certaines conditions, de se livrer dans toute l'étendue du royaume à l'exercice de leur culte, par une ordonnance que l'on nomma l'Édit de Nantes, parce qu'elle fut rendue dans cette ville, où l'on montre encore la maison [1598. que ce prince habitait alors. Mais cette concession irrita de nouveau quelques vieux ligueurs, qui ne pouvaient se consoler d'être soumis à un roi qu'ils avaient repoussé de toutes leurs forces pendant si longtemps, et beaucoup d'entre eux continuèrent à nourrir secrètement des projets de haine et de vengeance.

Depuis quelques mois Henri paraissait triste, rêveur, et agité de noires pensées qui [1610. ne lui étaient point ordinaires; quoiqu'il fût en parfaite santé, qu'il vît croître sous ses yeux deux fils que lui avait donnés la reine Marie de Médicis, et que tout semblât lui sourire, il ne cessait de parler de sa mort prochaine, comme si c'eût été malgré lui.

Ces funestes pressentiments ne tardèrent point à se réaliser, au moment même où Henri se préparait à faire la guerre contre les Espagnols, ces anciens ennemis de la France, qui avaient tant contribué à prolonger les troubles de la Ligue; mais avant de s'éloigner de la capitale, pour tenter de nouveau le sort des armes, il résolut d'invester la reine du titre de Régente; et afin de lui donner plus d'autorité pour gouverner le royaume pendant son absence, il prit soin de faire couronner solennellement cette princesse dans l'église de Saint-Denis avec toute la pompe usitée en pareille circonstance.

Le lendemain de cette cérémonie, le roi, après avoir dîné au Louvre, était monté dans son carrosse, pour aller visiter Sully, avec six seigneurs qui

formaient sa suite ordinaire. Arrivée dans la rue DE LA FERRONNERIE, l'une des plus fréquentées de Paris dès cette époque, la voiture se trouva tout à coup arrêtée par un embarras de charrettes, et un homme s'étant élancé lestement sur le marchepied du carrosse, frappa de deux coups de couteau dans le poitrine cet excellent prince, qui expira sur-le-champ.

Ce misérable, dont le nom doit être à jamais en exécration à tous les Français, s'appelait RAVAILLAC : comme stupéfait du crime affreux qu'il venait de commettre, ce monstre demeura immobile dans la rue, tenant encore dans sa main le couteau ensanglanté ; et les gardes du roi, l'ayant saisi, l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût pas aussitôt arraché de leurs mains.

Il fallut donc que le cortége reprît tristement le chemin du Louvre, où le désespoir que manifestèrent tous les domestiques du roi ne fut que le prélude du deuil qui se répandit bientôt sur la France entière. L'exécrable Ravaillac subit, quelques jours après, un supplice horrible, qu'il avait bien mérité en perçant ainsi la cœur du meilleur des rois.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Cornette blanche de Henri IV. — Austérité du costume national sous ce règne. — *Vertugadins* et robes à fraises. — Chapeaux de feutre ornés de plumes. — Bas de soie. — Barbe longue et cheveux courts. — Usage des carrosses suspendus à rideaux de cuir. — Goût prononcé de Henri IV pour les jeux de hasard. — Effigie de cire portée aux funérailles de ce monarque.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1598. Mort de Philippe II.
1603. Mort de la reine Elizabeth. — Avénement de Jacques Ier.
1610. Entière expulsion des Maures d'Espagne sous Philippe III.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Depuis l'an 1610 jusqu'à l'an 1643.

Il n'y avait pas eu de roi de France appelé Louis, depuis le bon Louis XII, surnommé le Père du peuple; et le Dauphin, fils aîné de Henri IV, qui n'avait que huit ans et demi lorsqu'il parvint au trône, prit le nom de Louis XIII. [1610.

La reine Marie de Médicis veuve de Henri IV, fut investie de la régence du royaume, selon l'intention qu'en avait exprimée son illustre époux; mais, comme la reine Blanche, mère de saint Louis, elle n'eut pas la sagesse ou le bonheur de faire prospérer l'État.

Lorsque Marie de Médicis était arrivée d'Italie pour épouser Henri IV, elle avait amené avec elle une dame nommée Léonore Galigaï, qui avait su, par son esprit et son amabilité, se rendre si agréable à la reine, que cette princesse sollicita instamment du roi la permission de la conserver auprès de sa personne: Henri ne se sentait aucun penchant pour cette étrangère, dont le caractère lui inspirait une défiance involontaire; mais, cédant aux prières de la reine, il lui permit de la garder à son service.

Vers la même époque, un gentilhomme florentin, nommé Concino-Concini, vint aussi se fixer à la cour de France, où l'espoir de partager le crédit dont Léonore Galigaï jouissait auprès de la reine, lui inspira la pensée de demander sa main, qui lui fut accordée. Concini possédait d'ailleurs les dehors les plus séduisants; et son élocution aussi élégante que facile captiva tellement cette princesse elle-même, qu'elle l'admit bientôt, comme sa femme, à ses confidences les plus intimes, du vivant même de Henri IV. Aussi dès que Marie se trouva investie de la régence, n'y eut-il pas de richesses et de faveurs dont elle ne se plût à combler ces deux

adroites personnes, jusqu'à conférer à Concini, qui n'avait jamais rendu aucun service à l'État, le titre de MARQUIS d'ANCRE, et la dignité de maréchal de France, qui ne s'accorde ordinairement qu'à de braves officiers qui ont commandé les armées dans les batailles.

Cette faveur inouïe, que rien ne pouvait justifier, inspira tant d'orgueil au nouveau maréchal et à sa femme, que s'imaginant sans doute que le pouvoir et l'opulence les dispensaient de la politesse qu'ils devaient à chacun, selon son rang, ils manquèrent souvent des plus simples égards envers les plus grands personnages de l'État; tandis qu'au contraire ils auraient dû savoir que rien ne distingue mieux les personnes élevées en dignité, que des manières affables et polies envers ceux qui les approchent.

Les deux favoris de la régente oublièrent trop tôt les devoirs que cette fortune inattendue leur imposait : après avoir éloigné du jeune roi les plus fidèles serviteurs de Henri IV, et Sully lui-même, cet ancien et irréprochable ami de son maître, ils crurent que désormais rien ne leur serait impossible; mais quelques seigneurs de la cour, indignés de tant d'audace, devinrent leurs ennemis mortels, et ne manquèrent pas, pour leur nuire, de prévenir contre eux le jeune Louis XIII: et ce prince, cédant à l'influence de l'un de ses courtisans, nommé ALBERT DE LUYNES, plus âgé seulement de quelques années que le monarque lui-même, mais qui avait su captiver toute sa confiance, témoigna hautement, en plusieurs occasions, l'opinion la plus défavorable à ces parvenus, dont la haute fortune irritait tous ceux qui l'entouraient.

1617.] Il n'en fallut pas davantage pour perdre les Concini, dont l'arrogance ne connaissait plus de bornes: un jour que le maréchal d'Ancre se rendait au Louvre auprès de la régente, VITRY, l'un des capitaines des gardes du roi, l'atteignit d'un

coup de pistolet, sur le pont même du château, et abandonna son corps à la populace, qui le mit en pièces, après l'avoir ignominieusement traîné dans les rues.

Je ne saurais vous dire quelle fut la douleur de la reine Marie de Médicis en apprenant cette nouvelle ; mais son affliction fut bien plus grande encore, lorsque sa favorite Léonore, arrachée d'auprès d'elle, par ordre du roi son fils, qui venait alors d'atteindre sa majorité, c'est-à-dire l'âge où il devait gouverner par lui-même, fut traînée devant les juges du Parlement, qui la condamnèrent, comme sorcière, à être brûlée vive.

Cette femme n'avait pourtant point employé, pour captiver la reine, d'autre sortilége que l'influence d'un esprit fin et astucieux sur un caractère faible et indolent, comme l'était celui de Marie de Médicis ; mais cette accusation, ainsi que vous avez pu le remarquer plusieurs fois dans cette histoire, était un moyen infaillible de perdre ceux à qui l'on n'avait point de crime réel à reprocher ; et ce fut ainsi que Léonore Galigaï se trouva punie des dédains insultants dont elle avait accablé tant de personnes des plus nobles maisons du royaume.

Après la mort de ces malheureux, la reine, irritée contre tous ceux qui avaient causé leur perte, résolut de s'éloigner de la cour, et elle se retira dans ce château de Blois dont il a été si souvent question dans l'histoire de Henri III.

Louis XIII, qui eut aussi le malheur de se voir privé tout jeune encore des conseils de sa mère, était d'un caractère timide et défiant, qui le rendait en quelque sorte le jouet de tous ceux qui l'approchaient ; il ne perdait cette timidité si fâcheuse pour un prince, qu'au milieu des périls de la guerre, où sa contenance assurée faisait reconnaître aux soldats le fils du Béarnais.

Incapable de gouverner par lui-même, celui à qui le jeune roi confia d'abord l'exercice de son autorité,

fut ce même Albert du Luynes, qui, en renversant les Concini, n'avait travaillé qu'à sa propre élévation, et surtout à s'approprier leurs immenses trésors;
1621.] mais la mort prématurée de ce favori, qu'il avait gorgé d'honneurs et de richesses, obligea bientôt l'indolent monarque à faire choix d'un autre ministre: celui-ci fut le CARDINAL DE RICHELIEU, dont le nom est à jamais célèbre par les services qu'il rendit à la France.

1624.] Lorsque Richelieu parvint à la tête des affaires, il trouva la puissance royale menacée d'un grand danger. La plupart des seigneurs, profitant de la faiblesse de la reine mère, et de l'esprit d'intrigue des Concini, s'étaient emparés du gouvernement des différentes provinces de France, dont ils espéraient un jour pouvoir se faire autant de petits royaumes, comme les ducs et les comtes l'avaient fait du temps de Charles le Chauve, ainsi que je vous l'ai raconté.

La reine Marie et Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, prince jeune et aimable, mais faible et irrésolu, se montraient disposés à favoriser l'ambition mal déguisée de ces seigneurs, et Richelieu comprit aussitôt que la monarchie française était perdue, si la haute noblesse, abattue avec tant de peine par Louis XI, se trouvait encore une fois en possession des provinces comme au temps de la féodalité.

Alors ce profond politique, qui n'était pas, comme Sully, l'ami de son maître, connaissant l'incapacité de Louis XIII, résolut, pour en venir à son but, d'empêcher, qui que ce fût de captiver désormais la confiance du roi. A cet effet, il mit tout en œuvre pour le brouiller avec sa mère, qu'il força même de sortir de France, et parvint à inspirer au roi une défiance insurmontable contre Gaston son frère, qui, par des paroles imprudentes, avait eu le tort d'exprimer le mécontentement qu'il éprouvait de se voir écarté des affaires publiques, auxquelles sa dignité

d'héritier présomptif du trône semblait alors lui donner droit de prendre part. Enfin, voyant que tous les obstacles fléchissaient devant sa volonté, jusqu'à celle du roi lui-même, et ne trouvant pas le Parlement assez docile à ses vues, il fit choix de quelques juges entièrement dévoués à ses caprices, qui condamnèrent à la mort ou à l'exil plusieurs des principaux seigneurs du royaume, que le cardinal regardait comme autant d'obstacles aux desseins qu'il avait conçus.

A la vérité, les occasions ou les prétextes ne manquèrent point à Richelieu pour déployer ainsi une rigueur extrême envers les plus nobles familles de France, qui ne se soumettaient qu'avec peine à l'obéissance qu'il exigeait de tous les sujets du roi, quelque fût le rang qu'ils occupassent dans l'État. Des complots sans cesse renaissants contre l'autorité du cardinal, et même contre sa vie, lui avaient assez appris de combien d'ennemis personnels il était environné; tantôt c'était le jeune comte de CHALAIS, confident intime et ami du faible [1626. Gaston, qui, cédant au désir secret de ce prince, conspirait contre la vie de Richelieu, et périssait, à Nantes, sur un échafaud, pour un crime mystérieux dont ses juges seuls avaient connaissance; tantôt c'était le duc de MONTMORENCY, de l'une des plus illustres maisons du royaume, qui, abandonné du même duc d'Orléans, pour le service duquel il avait pris les armes en Languedoc, tombait au pouvoir du cardinal à Castelnaudary, et avait la tête tranchée à Toulouse, pour crime de haute trahison, sans que Louis XIII lui-même, craignant le ressentiment de son ministre, osât lui accorder sa grâce, que le peuple entier de cette ville importante implorait à genoux.

Une autre circonstance ne fut pas moins fatale à la noblesse française sous l'administration de Richelieu, en lui donnant un prétexte spécieux d'appliquer toute la sévérité des lois. Depuis les

guerres civiles dont la religion avait été si longtemps la cause apparente, les Français de toutes les classes avaient pris la coutume de ne paraître en public que l'épée au côté ; et cette habitude de porter ainsi des armes, dans les circonstances les plus pacifiques de la vie, avait entretenu chez la noblesse un esprit querelleur et méticuleux qui, sous le faux nom de point d'honneur, donnait lieu chaque jour à des combats singuliers presque toujours terminés par le meurtre de l'un et quelquefois même des deux adversaires. Sous le règne de Henri III particulièrement, cette fureur homicide des duels avait été poussée si loin, à la faveur des troubles civils, que la plupart des Mignons de ce prince, sans cesse exercés à ces jeux cruels, qui semblaient à leurs yeux comparables aux plus éclatantes prouesses de l'ancienne chevalerie, périrent dans de semblables querelles, auxquelles le roi lui-même n'avait ni le pouvoir ni la volonté d'opposer aucun obstacle. Sous le règne même de Henri IV, ce désordre devint si grand, que pour mettre un terme à de pareilles rencontres qui, en quelques années, avaient coûté la vie à plus de quatre mille gentilshommes
1605.] français, ce prince se vit contraint de rendre un édit qui condamnait à la peine capitale quiconque aurait tué son adversaire en duel.

Pendant les premières années de Louis XIII, cette mode féroce était pourtant encore portée à un si haut degré, que certains duellistes de profession, qui prenaient alors le titre de RAFFINÉS, se faisaient un honneur du nombre des combats singuliers dont ils étaient sortis victorieux, jusqu'à ce qu'enfin le cardinal de Richelieu, par un exemple terrible, vînt ralentir cette fureur des duels, en faisant condamner
1627.] à mort et exécuter sans miséricorde le comte de BOUTEVILLE, également de la noble maison de Montmorency, qui avait eu le malheur de tuer en duel son meilleur ami, pour le motif le plus frivole. Cette sanglante application d'une loi

rigoureuse fut d'un exemple salutaire pour la noblesse du royaume, qui comprit enfin qu'elle avait d'autres devoirs à remplir envers le pays que ceux imposés par le point d'honneur; et si, depuis cette époque, ce déplorable préjugé frappa encore quelques victimes, toujours trop nombreuses, l'opinion publique du moins fit justice de cette rage sanguinaire qui, pendant plus d'un siècle, avait en quelque sorte transformé la société française en une véritable arène de gladiateurs.

Cependant les Protestants, devenus plus défiants depuis la mort de Henri IV, [1628. s'étaient retranchés dans la ville de LA ROCHELLE, l'une de celles que ce prince leur avait abandonnées autrefois pour y exercer leur culte en liberté, et ils en avaient fait le refuge des mécontents et des mutins de tous les partis, quels qu'ils fussent; mais Richelieu, qui ne pouvait souffrir que l'autorité souveraine se trouvât ainsi méconnue au sein du royaume, parvint à décider le roi à marcher en personne contre cette ville pour en former le siége; il l'y conduisit lui-même, et dirigea les attaques contre cette place, dont il finit par se rendre maître après un siége long et laborieux.

En même temps, ce ministre habile, qui venait ainsi de fermer l'abîme des guerres de religion si funestes aux règnes précédents, signalait son administration par d'importantes améliorations: il favorisait le commerce, en étendant à tous les Français le droit de vendre et d'acheter certaines marchandises que la reine Marie de Médicis avait accordé, à titre de privilége, à quelques-uns de ses favoris, et rendait l'autorité royale plus forte qu'elle n'avait jamais été, en obligeant les plus nobles familles de France, dont un grand nombre vivaient encore retirées dans leurs châteaux, à se montrer à la cour pour y servir le roi de leurs personnes et de leurs biens.

Ce fut encore Richelieu qui conçut la pensée de

réunir les plus savants hommes du royaume, pour en former une société illustre, qui existe encore
1635.] aujourd'hui sous le nom d'ACADÉMIE FRANÇAISE. Enfin il embellit la capitale de plusieurs édifices remarquables, et créa un bon nombre d'établissements utiles, qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

La reine, femme de Louis XIII, était Espagnole de naissance: elle se nommait ANNE D'AUTRICHE, et c'était une bonne et vertueuse princesse. Son plus grand désir était d'avoir un fils qui pût porter un jour la couronne de France; mais bien des années s'étaient écoulées sans que ce souhait fût accompli.

Alors, comme au temps de Louis le Jeune, qui obtint ainsi du ciel la naissance de Philippe Auguste, Louis XIII ordonna dans tout le royaume des processions solennelles pour solliciter ce bienfait qu'il n'osait presque plus espérer.

1638.] Enfin la Providence accorda aux vœux de Louis cet enfant si désiré, et, comme Philippe Auguste, il fut un de nos plus grands rois.

La naissance du fils de Louis XIII ne tarda pas à être suivie de celle d'un autre enfant, qui reçut le nom de PHILIPPE et le titre de duc d'ORLÉANS, et fut le chef de la branche cadette des Bourbons.

Richelieu, déjà parvenu à un âge avancé, semblait avoir atteint le but des efforts de sa vie entière, en abaissant l'orgueil de la noblesse française, lors qu'il apprit que deux jeunes seigneurs de la cour, dont l'un surtout, nommé CINQ-MARS, avait su captiver l'affection du roi par les grâces de son esprit et de sa personne, étaient parvenus à indisposer ce prince contre son ministre; et ce simple soupçon suffit pour qu'il résolût de les perdre.

1642.] En effet le jeune Cinq-Mars, que Richelieu lui-même avait introduit auprès du roi, comme une société agréable et sûre, ayant conçu

l'espérance, d'après quelques paroles échappées au monarque, de voir enfin la faveur du cardinal toucher à son terme, eut l'imprudence fatale d'en témoigner sa joie à son ami de Thou, qui, plus âgé et plus sage, s'efforça vainement de l'engager à contenir cette joie dangereuse : mais Richelieu parvint bientôt à découvrir le complot formé contre son autorité, et dès ce moment, tout fut préparé pour assurer la perte des deux amis. Quelques écrits de la main de Cinq-Mars, adressés à des princes étrangers, devinrent la base d'une accusation capitale, dans laquelle de Thou se trouva enveloppé pour n'avoir pas révélé ces liaisons coupables avec les ennemis du royaume : des juges dévoués au cardinal leur furent donnés, et prononcèrent contre eux la peine de mort, qu'ils subirent tous deux avec une résignation qui fit couler les larmes des bourreaux eux-mêmes, sur la place publique de Lyon, sans que le faible Louis XIII osât seulement élever la voix en faveur du jeune Cinq-Mars, le seul homme peut-être qu'il eût jamais aimé.

Richelieu lui-même était à Lyon, tandis que ces deux infortunés subissaient le dernier supplice ; il les y avait amenés sur le Rhône, dans un bateau traîné à la suite du sien, et il quitta cette ville le jour même où ils cessèrent de vivre. Il partit pour Paris, porté par ses gardes dans une espèce de litière tellement grande, qu'elle contenait un lit, une table et une chaise où prenait place une personne chargée de le désennuyer par des conversations ou des lectures, pendant les quinze jours au moins que l'on employait alors à parcourir la distance de cent vingt lieues, qui sépare Lyon de Paris.

Les porteurs ne marchaient que tête nue, à la pluie comme au soleil ; lorsque les portes des maisons ou même des villes se trouvaient trop étroites pour que cette énorme voiture pût y entrer commodément, on abattait des pans entiers de muraille, afin que le cardinal n'éprouvât ni secousse ni

dérangement ; partout, sur son passage, il voyait accourir une foule de gens que son immense pouvoir faisait trembler devant lui.

Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Paris, où il habitait ce magnifique château, que l'on nommait alors le Palais-Cardinal, et qui est aujourd'hui le Palais-Royal.

Cependant cet homme puissant était atteint d'une maladie mortelle ; et son visage, décomposé par les progrès du mal, annonçait déjà une fin prochaine ; mais dans ce triste état, il gouvernait encore, et ses ennemis, tout nombreux qu'ils étaient, n'osaient pas encore lever les yeux.

La même année qui avait vu Cinq-Mars et de Thou périr sur un échafaud, vit aussi les derniers moments de leur implacable ennemi, comme si la Providence n'eût pas voulu qu'il survécût à ces déplorables victimes de son ambitieuse jalousie.

La reine Marie de Médicis, dont il avait aussi troublé la vie en l'éloignant du roi son fils, le précéda de quelques mois seulement dans la tombe ; la veuve de Henri IV finit ses jours dans l'exil, et Louis XIII mourut peu de temps après, [1642. laissant la puissance royale aux mains d'Anne d'Autriche, sa femme, et la couronne de France sur le front d'un enfant de cinq ans ; cet enfant était Louis XIV.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Changements survenus dans la forme du pour-point. — Profusion des galons et broderies. — Echarpes et baudriers introduits dans le costume civil. — Invention des perruques *in-folio*. — Carrosse à glace du maréchal de Bassompierre. — Lits à ruelle sous Louis XIII. — Abolition de la compagnie de la Mère-Folle de Dijon. — Condamnations criminelles fondées sur des accusations de magie. — Usage des lustres et girandoles dans les appartements. — Représentations dramatiques au théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE

1612. Avénement de Mathias au trône impérial.
1618. Conjuration des Espagnols contre Venise. — Défénestration de Prague.

1619-1623. Période palatine de la guerre de trente ans.
1623-1629. Période danoise.
1630. Période suédoise. — Victoires de Gustave-Adolphe.
1632. Mort de Gustave-Adolphe à Lutzen.
1634. Assassinat de Wallenstein.
1635. Période française. — Victoires du Grand Condé et de Turenne.

LA FRONDE.

Depuis l'an 1643 jusqu'à l'an 1661.

Le gouvernement d'un grand royaume est une charge si difficile à remplir, mes jeunes amis, que la reine Anne d'Autriche, investée par le Parlement du titre de Régente, peu de jours après la mort de Louis XIII, se vit forcée presque aussitôt de choisir plusieurs ministres qui l'aidassent de leurs conseils et de leurs lumières.

Mais les hommes comparables au cardinal de Richelieu sont rares à toutes les époques ; et si ceux que la reine choisit d'abord pour ses conseillers se crurent comme ce grand ministre à la hauteur des devoirs qui leur étaient imposés, leur peu d'habileté fit bientôt connaître que les airs de supériorité et d'importance qu'ils affectaient, cachaient une nullité complète dont l'opinion publique fit justice, en donnant au conseil de la régente le nom de "Cabale des Importants." Cette dénomination, qui répandit sur ce conseil un vernis de ridicule toujours funeste à l'autorité, les obligea promptement à se retirer des affaires publiques, dont la reine, éclairée cette fois par l'expérience, résolut de confier la direction à un homme vraiment habile, qu'elle avait su apprécier du vivant même de Richelieu, et à qui elle avait déjà témoigné une haute confiance, en le chargeant de surveiller l'éducation du jeune roi.

Ce nouveau ministre, nommé Jules Mazarin était encore un cardinal. Né en Italie, où il avait com-

mencé par porter les armes, il ne démentait point par son esprit insinuant et mobile la réputation de souplesse et de ruse attribuée depuis longtemps aux hommes politiques de cette contrée; et s'il ne se montrait pas en apparence aussi jaloux de dénomination que le despotique Richelieu, il n'était point, en réalité, moins avide de pouvoir et moins ambitieux que ce grand ministre; toutefois, comme il n'avait pas autant que ce dernier, le talent de se faire redouter, c'est surtout par son astuce qu'il prétendait affermir son autorité. Les plus grands seigneurs du royaume, qu'il accablait de caresses et de prévenances, en le voyant humble et doucereux à leur égard, ne doutèrent pas qu'un pareil homme ne leur rendît bientôt avec usure tous les avantages qu'ils avaient perdus sous le dernier règne; et lorsque Mazarin fut appelé à recueillir l'héritage des Importants, la plupart des courtisans applaudirent à l'élévation d'un ministre qu'ils croyaient entièrement dévoué à leur rendre service.

Quelques-uns de ces derniers, entre autres, en attendant qu'ils pussent lui arracher des provinces dont ils convoitaient la possession, au détriment de la puissance royale, l'obligèrent à disposer en leur faveur des trésors du royaume, et à vider dans leurs mains les coffres-forts que l'administration du grand cardinal avait laissés assez bien garnis d'écus.

Or, comme il n'y a point de trésor dont on ne trouve la fin lorsqu'on y puise sans cesse, il vint un moment où Mazarin, se voyant dans l'impossibilité de satisfaire tant de demandeurs insatiables, n'imagina pas de meilleurs moyens de ramasser quelque argent, que de frapper le peuple de nouveaux impôts, qui parurent d'autant plus lourds à supporter, que c'étaient les plus pauvres gens qui devaient les payer.

C'était l'usage, depuis un grand nombre d'années, que, lorsqu'on établissait de nouveaux impôts sur les habitants du royaume de France, le Parlement

de Paris inscrivît d'abord sur un régistre l'édit du roi qui ordonnait cet impôt. Cette formalité se nommait l'ENREGISTREMENT, et les juges du parlement, avant d'y procéder, avaient soin d'examiner avec attention s'il était juste de faire payer au peuple la somme qui lui était demandée.

Au temps dont je vous parle, mes jeunes amis, le Parlement, dont nous avons vu l'origine obscure sous saint Louis, était devenu une véritable puissance dans l'État, comme l'étaient autrefois les cours plénières où venaient siéger les barons sous les premiers Capétiens. Ces légistes n'avaient point, à la vérité, comme les seigneurs féodaux, des hommes d'armes et des châteaux forts pour résister aux ordres du roi ; mais en refusant l'Enregistrement, ils arrêtaient d'un seul mot l'effet de sa volonté.

Ce fut précisément ce qui arriva, lorsque Mazarin prétendit établir cet impôt, dont le pauvre peuple devait seul supporter toute la charge ; les magistrats, parmi lesquels il existait quelques mécontentements particuliers contre le ministre, témoignèrent tout à coup une pitié inattendue du sort de tant de misérables, et lorsqu'on leur présenta l'édit à enregistrer, la plupart d'entre eux se refusèrent absolument à l'accomplissement de cette formalité.

En pareil cas, le seul moyen qui restât à l'autorité royale pour contraindre les magistrats à l'obéissance, était une cérémonie appelée LIT DE JUSTICE, dans laquelle le roi devait venir lui-même faire inscrire en sa présence sur le registre l'édit repoussé, sans que personne eût alors le droit de s'y opposer. Il fallut donc que le petit Louis XIV, à peine âgé de sept ans à cette époque, fût conduit en personne par son ministre au Parlement, où l'on enregistra sous ses yeux mêmes l'impôt qui soulevait tant de mécontentements.

Cependant Mazarin ne borna pas à cet acte de rigueur sa vengeance contre le Parlement, auquel il ne pouvait pardonner cette résistance ; il fit saisir

par des gardes et jeter en prison quelques-uns des magistrats qui s'étaient montrés les plus récalcitrants, et particulièrement un vieux conseiller nommé BROUSSEL, homme simple, mais opiniâtre et fougueux, qui ne pouvait pardonner au cardinal de lui avoir refusé une faveur qu'il sollicitait pour son fils. Mais le peuple de Paris, indigné que l'on traitât ainsi des hommes dont le seul crime était d'avoir pris sa défense, et excité sous main par les ennemis secrets du ministre, se révolta contre les troupes du roi, délivra quelques-uns des prisonniers, éleva de nouvelles barricades, et donna ainsi le signal de plusieurs années de troubles et de cabales, pendant lesquelles le Parlement se montra irréconciliable envers le cardinal.

D'un côté, les amis de la régente, à laquelle était confiée la garde du jeune Louis XIV, et de l'autre les ennemis de Mazarin, prirent les armes pour combattre, et firent éclater ainsi une nouvelle guerre civile; mais celle-ci du moins ne prit point le caractère atroce des fureurs de la Ligue. Le parti
1648.] opposé à Mazarin se nomma LA FRONDE, et ceux qui l'adoptèrent furent qualifiés de FRONDEURS.

Si vous me demandiez qu'elle fut l'origine de cette dénomination bizarre, je vous dirais qu'elle leur fut donnée, parce que, dans leurs querelles et leurs combats contre les Mazarins (c'était ainsi qu'on désignait les partisans du cardinal), ils imitaient les mouvements d'une troupe d'enfants qui s'avancent et se retirent à tour en lançant de petites pierres avec des frondes, sorte de jeu fort à la mode à cette époque.

Cependant ce n'était pas seulement dans le Parlement que la cause des Frondeurs comptait ses plus énergiques soutiens: beaucoup de seigneurs de la cour et même plusieurs princes du sang royal, s'étaient également déclarés contre le cardinal, et quelques dames du plus haut parage, au premier

rang desquelles se plaçait la duchesse de LONGUEVILLE, avaient embrassé le parti de la Fronde avec une ardeur qui lui attira bientôt de nombreux adhérents. Après cette princesse dont les grâces et l'esprit étaient autant d'armes dangereuses sans cesse dirigées contre Mazarin, venaient à la tête des Frondeurs le duc de BEAUFORT, surnommé "le roi des halles" par le peuple de Paris, dont il était l'idole, et enfin PAUL de GONDI, devenu célèbre depuis sous le nom de cardinal de Retz, mais alors investi du caractère sacré de coadjuteur de l'archevêque de Paris, dont il se servit plus d'une fois dans les jours de troubles, pour soulever et apaiser à son gré la populace contre Mazarin et contre la régente elle-même.

Au milieu de ces dissensions dont le motif apparent semblait être uniquement la haine que le Parlement portait au cardinal, on vit le moment où de grands changements furent près de s'accomplir dans le royaume. Les Français, à qui les guerres de religion avaient appris à mesurer leurs forces entre eux, comprenant que les seigneurs, qui prétendaient former une classe particulière dans l'État, ne possédaient pas d'autres droits pour commander à leurs semblables que ceux qu'on voulait bien leur supposer, ne se cachaient plus pour demander avec instance que l'on apportât plusieurs réformes aux anciens usages du royaume.

La reine elle-même, à qui ces plaintes générales étaient parvenues, permit au Parlement de préparer un édit de Réformation, qui satisfît à ces justes réclamations, et rendît désormais impossible le retour de plusieurs abus; mais quelques grands, reprenant l'espérance de se rendre nécessaires à la faveur des troubles, ayant excité de nouvelles querelles, l'édit de Réformation fut ajourné, et la guerre civile se ralluma.

Toutefois la guerre de la Fronde ne ressembla à aucune de celles que je vous ai racontées: le plus

souvent on se battait le matin, et l'on dansait le soir. Les Frondeurs, pour se distinguer de leurs adversaires, portaient à leurs chapeaux des bouquets de paille ; ils se vengeaient par des plaisanteries et des chansons de la puissance de Mazarin, et jamais notre nation ne mérita mieux que pendant cette période, le reproche de frivolité que quelques-uns de nos voisins se plaisent à lui adresser.

Quoique l'on se battît ainsi presque en plaisantant, cela n'empêcha pas que l'on ne tuât beaucoup de monde de part et d'autre ; la Régente, sortie de Paris avec le jeune roi pour se retirer à Saint-Germain, demeura plus d'une année sans pouvoir rentrer
1651.] dans cette capitale ; et le cardinal Mazarin, dont la tête avait été mise à prix par le Parlement, se vit contraint de s'exiler du royaume ; mais cet éloignement mit un terme à la haine furieuse dont il était l'objet ; les plus fougueux Frondeurs se lassèrent du rôle laborieux qu'ils avaient embrassé ; et lorsque, trois ans plus tard, l'habile ministre reparut à la cour, ce fut aux acclamations de ceux même qui l'avaient proscrit, qu'il reprit les rênes du gouvernement, dont il sut faire un bon usage, et qu'il conserva jusqu'à sa mort, quoique Louis XIV, à cette époque, eût atteint l'âge de sa majorité.

Je dois vous faire remarquer à cette occasion, que l'un des derniers actes de l'administration du cardinal, fut la conclusion d'un traité de paix avec l'Espagne, connu sous le nom de Traité des
1659.] Pyrénées, par lequel le roi Philippe IV, troisième successeur de l'empereur Charles-Quint, cédait à la France plusieurs belles provinces, telles que la Flandre française et le Roussillon, qui, depuis ce temps, n'ont jamais cessé d'appartenir à ce royaume, et donnait en mariage à Louis XIV sa fille Marie-Thérèse d'Autriche, qui était une jeune et aimable princesse.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1637. Mort de l'empereur Ferdinand II. — Ferdinand III lui succède.
1640. Révolution de Portugal. — Maison de Bragance.
1648. Traité de Westphalie.
1649. Meurtre de Charles I[er], roi d'Angleterre.
1653-1658. Protectorat de Cromwell.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Depuis l'an 1661 jusqu'à l'an 1678.

Lorsque Louis XIV commença à régner par lui-même, le gouvernement du royaume offrait un aspect qu'il n'avait jamais présenté à aucune autre époque de notre histoire. Il n'y avait plus d'assemblées générales comme sous les rois francs de la première dynastie, plus de Champs de mai, comme sous Charlmagne ; les barons français ne se réunissaient plus en cours plénières, comme sous les premiers capétiens ; la convocation des États généraux qui avaient joué un rôle si important sous les Valois, était presque entièrement tombée en désuétude ; les restes de la féodalité, si redoutable aux rois dans les temps de troubles, avaient été abattus par Richelieu, et la puissance parlementaire s'était épuisée dans sa lutte contre Mazarin. Il n'existait donc plus en réalité aucun des moyens de gouvernement que nous avons vus jusqu'ici pratiqués chez les Français.

Eh bien, ce fut un roi beau, jeune, aimable et spirituel, que son âge avait tenu jusqu'alors éloigné des affaires publiques, qui mit sa volonté à la place de tous les anciens soutiens de la vieille monarchie : devant lui, tous les partis se turent et se réunirent ; sa présence devint le signal d'une période de gloire et de grandeur que la France n'avait encore jamais obtenue ; et Louis put dire avec vérité, comme sans orgueil, ces mots qui semblent résumer toute l'histoire de son règne : L'ÉTAT, C'EST MOI.

1661.] En effet, ce jeune roi qui se présentait ainsi à son peuple orné de tant de qualités brillantes, que relevaient encore une taille élégante et un visage imposant, annonçait également un grand courage et un caractère magnanime. Avant la conclusion du traité des Pyrénées, Louis s'était associé aux triomphes de ses généraux, vainqueurs de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient jadis fait trembler l'Europe sous Charles-Quint et sous Philippe II. Le prince de CONDÉ, cousin du roi, et le maréchal DE TURENNE, les deux plus illustres guerriers de ce temps, avaient vu le jeune monarque affronter les plus grands périls sans témoigner la plus légère émotion, et sa seule présence inspirait à ceux qui l'entouraient une intrépidité qui les rendait invincibles.

Mais il ne faut pas croire, mes jeunes amis, qu'il suffise à un roi de montrer du courage à la guerre; cette qualité qui fait les héros est belle et glorieuse, sans doute, mais elle cause trop de malheurs aux nations, et c'est surtout par la paix qu'un prince sage peut faire prospérer ses sujets.

Louis XIV aimait les fêtes et la magnificence; aucun monarque, autant que lui, ne savait entourer son trône de splendeur et d'éclat; son aspect même, toujours grave et solennel, ajoutait encore à la pompe dont il se plaisait à être environné; mais ce n'était pas seulement autour de sa personne qu'il cherchait à faire éclater la grandeur de son règne. Il ouvrait, dans les provinces les plus éloignées du royaume, de larges routes et de nombreux canaux pour la facilité du commerce et des communications; il fondait l'hôtel des Invalides, destiné à recueillir et à récompenser les soldats blessés ou devenus infirmes au service du pays; il ordonnait que le Louvre devînt un des plus magnifiques palais du monde, et multipliait dans toute la France les établissements somptueux et utiles. En même temps, il accordait d'utiles encouragements aux savants et aux hommes

instruits dont le nom pouvait répandre de l'éclat sur son règne ; et ses bienfaits allaient chercher jusque dans les pays étrangers, ces hommes rares et précieux pour la science, à l'un desquels ses ministres écrivaient par son ordre : " Quoique le roi ne soit pas votre souverain, il n'en veut pas moins être votre bienfaiteur."

Il y avait, à peu de distance de Paris, un lieu sauvage où Louis XIII avait coutume autrefois de prendre le plaisir de la chasse ; un simple pavillon s'élevait dans cet endroit, mais le jeune roi conçut la pensée d'y créer un vaste palais et d'admirables jardins. Pour y parvenir, il n'épargna ni travaux, ni dépenses : VERSAILLES s'éleva comme par enchantement au milieu d'un site où l'on ne voyait auparavant que des bois et des marécages ; et ce fut dans les bosquets de ce magnifique séjour, que Louis voulut donner des fêtes tout à fait magiques, où, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les courses de bagues, les carrousels, les danses, les concerts, les spectacles, les banquets, les illuminations se succédèrent sans interruption.

Cependant le soin de ses plaisirs ne faisait pas négliger à Louis XIV celui de sa gloire : en même temps qu'il aimait à s'entourer de tous les prestiges de la royauté, il consacrait huit heures chaque jour aux travaux de son gouvernement, dont il voulait que ses ministres lui fissent connaître les moindres détails ; il savait se faire craindre et respecter des nations étrangères, enlevait en quelques jours, à l'Espagne, les PAYS-BAS et la FRANCHE-COMTÉ, qu'il revendiquait comme l'héritage [1668. de la reine Marie-Thérèse, sa femme, après la mort du roi Philippe IV, et portait ses armes victorieuses en Hollande, où cette nation commerçante, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre, ne trouvait d'autre moyen d'échapper à sa domination, que de submerger son territoire, en rompant elle-même les digues qui le défendent des envahissements

1672.] de la mer. Le roi assista en personne à la plupart des conquêtes de ses armées ; il prit une part active à plusieurs siéges mémorables, qui couvrirent de gloire les armées françaises, et força ainsi l'Europe entière, étonnée de ses exploits, à
1678.] souscrire, dans une ville appelée NIMÈGUE, un traité humiliant, qui semblait placer le roi de France au-dessus de tous les autres rois de la terre.

Je dois vous dire aussi que ce grand prince, qui régna plus longtemps que tous ses prédécesseurs, eut le temps de former autour de lui une réunion d'hommes éminents, tels que jamais aucun autre pays, ni aucune autre époque, n'a offert un pareil assemblage de talents et de beaux caractères. Après Turenne et le grand Condé, il eut pour généraux de ses armées, les maréchaux de VAUBAN, de LUXEMBOURG, de CATINAT, de VENDÔME et de VILLARS ; pour amiraux de ses flottes, DUQUESNE, DUGUAY-TROUIN, TOURVILLE ; pour ministres, COLBERT et LOUVOIS ; pour ordonnateurs de ses fêtes, un CORNEILLE, un RACINE, un MOLIÈRE, qui ont enrichi la scène française d'une foule de chefs-d'œuvre ; pour prédicateurs, un MASCARON, un BOURDALOUE, un BOSSUET, un MASSILLON, qui seuls peut-être eurent le droit, au nom de la religion, de lui parler sans flatterie. En un mot, il me serait impossible de vous nommer ici tous les beaux génies, tous les talents supérieurs, toutes les illustrations qui se trouvèrent réunies sous ce règne que l'on a nommé le SIÈCLE DE LOUIS XIV, parce qu'en effet ce grand prince fut le contemporain et peut-être le premier auteur des circonstances qui firent éclore à la fois tant de mérites différents, dont la France s'enorgueillit à juste titre.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1665. Mort de Christine de Suède.
1672. Naissance de Pierre le Grand.
1673. Bataille de Chocsim gagnée sur les Turcs par Jean Sobieski.

LE MASQUE DE FER.

Depuis l'an 1678 jusqu'à l'an 1688.

Tandis que le grand roi, par la splendeur de son règne, répandait un éclat si vif sur la monarchie, il y avait en France un prisonnier dont l'histoire est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelques mots. Tout le monde ignorait son nom et son pays, et on ne l'appelait que L'HOMME AU MASQUE DE FER, parce qu'en effet, il avait sans cesse la tête couverte d'un masque de ce métal, qui dérobait son visage à tous les regards.

Quelques personnes assuraient que ce prisonnier avait l'air noble et des traits majestueux qui lui donnaient une grande ressemblance avec Louis XIV; mais elles ne parlaient ainsi que par conjectures, car on ne laissait approcher qui que ce fût de ce personnage, qui sans doute était bien important à cacher à tous les yeux, puisque sa vie entière s'écoula dans une étroite prison.

Le petit nombre de domestiques attachés à son service ne lui parlaient jamais qu'avec les signes d'un profond respect et d'une entière soumission, quoique aucun d'eux ne connût son nom ni sa dignité; le gouverneur du château où il était enfermé n'approchait de son prisonnier que le chapeau à la main, et ne lui refusait rien de ce qui pouvait lui être agréable ou utile. Cependant il est vraisemblable que ce gouverneur savait quel était ce mystérieux captif, mais on lui avait fait jurer sur sa propre vie de ne jamais laisser pénétrer ce dangereux secret.

L'Homme au masque de fer, quel qu'il fût, passait tristement sa vie entre quatre murailles, dont il ne sortait que rarement, pour se promener sur la plate-forme d'une tour élevée, où il était constamment accompagné du gouverneur, et surveillé par des

gardes : c'était alors surtout que son visage était couvert du redoutable masque. Toutes les douceurs, tous les respects dont il était entouré, lui semblaient à charge, et il ne désirait que la liberté, seul bien, hélas ! qu'il ne devait jamais connaître.

Pendant un grand nombre d'années, cet inconnu fut enfermé dans un château situé aux îles Sainte-Marguerite, sur la Méditerranée, et à peu de distance des côtes de France ; de l'étroite croisée de sa prison, il voyait les flots de la mer battre le pied de la tour qu'il habitait, et les vaisseaux passer rapidement à la vue de son triste séjour : c'était là son unique distraction, quoiqu'il ne manquât pas de livres et d'instruments de musique dont il savait, dit-on, tirer des sons mélodieux, mais toujours tristes ; rien ne lui paraissait digne d'envie comme le sort de ces matelots, qui, sur un frêle navire, allaient parcourir le monde entier, tandis que toute son existence, à lui, devait se consumer dans une chambre de dix pas de longueur.

Un jour, cet infortuné conçut le désir de faire connaître son secret à quelque être humain, non pas sans doute dans l'espoir d'être délivré, mais parce que les malheureux trouvent une sorte de douceur à savoir que quelqu'un compatît à leur peine. Comme on ne lui laissait ni plumes, ni encre, ni crayon, il prit un des plats d'argent dans lesquels on lui servait ses repas, et y grava, avec la pointe d'un couteau, son nom et l'histoire de sa vie.

Cela fait, il profita d'un moment où il se trouvait seul, pour jeter à travers les barreux de sa croisée le plat d'argent, qui tomba dans la mer.

A quelque temps de là un pêcheur qui avait tendu ses filets non loin du pied de cette tour, fut tout étonné, en les retirant, d'y trouver quelque chose de lourd : c'était le plat d'argent du Masque de fer, et comme cet homme simple ne savait pas lire, il pensa que ce plat était tombé par mégarde dans les flots,

et se hâta de le reporter au gouverneur dans l'espoir d'une récompense.

Celui-ci n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'écriture de son prisonnier, qu'il devint pâle et tremblant; car c'était là tout le secret dont il devait répondre sur sa tête. Il fixa attentivement le pêcheur étonné, et lui demanda d'une voix émue s'il savait ce qui était écrit sur ce plat. Cet homme lui répondit ingénument qu'il n'avait pu déchiffrer ce grimoire, et n'avait fait part à personne de sa rencontre. Alors le gouverneur parut soulagé d'une horrible angoisse; et après avoir donné une somme d'argent au pêcheur, il se hâta de le renvoyer en lui disant qu'il était bien heureux de ne pas savoir lire.

Peu de temps après cet événement, l'Homme au masque de fer fut amené à Paris dans une forteresse que l'on nommait la Bastille, et qui était située au lieu même où l'on voit aujourd'hui une colonne de bronze élevée en mémoire d'un grand événement que j'aurai occasion de vous raconter par la suite; il y passa de longues années, et mourut toujours environné du même mystère. [1703.] On assure même qu'après sa mort, son visage fut tailladé et rendu méconnaissable, afin que ceux qui verraient ses traits inanimés ne pussent y découvrir aucun signe propre à dévoiler le secret impénétrable dont son existence avait été enveloppée.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1682. Avénement de Pierre le Grand au trône de Russie. — Naissance de Charles XII, roi de Suède.

1683. Victoire de Jean Sobieski sur les Turcs, sous les murs de Vienne.

1688. Frédéric Ier, électeur de Brandebourg et duc de Prusse.

LA VIEILLESSE DU GRAND ROI.

Depuis l'an 1688 jusqu'à l'an 1715.

Lorsque vous avez appris l'histoire d'Angleterre, vous aurez remarqué sans doute le récit des aven-

tures de Jacques II, ce dernier roi de la maison de Stuart, que son gendre, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, renversa du trône pour régner à sa place, et qui se vit réduit à chercher un refuge en France, où il finit ses jours dans l'exil et dans l'abandon.

Eh bien, lorsque cette mémorable révolution vint ainsi jeter le trouble dans la Grande-Bretagne, ce fut à Louis XIV, lui-même, que Jacques fugitif vint demander un asile : et le grand roi, avec tous les égards dus au malheur, lui offrit pour demeure l'antique palais de Saint-Germain, où il voulut que ce prince infortuné fût environné des mêmes honneurs dont il avait joui sur le trône ; peu de temps après, il lui donna même une flotte et une armée pour tenter, les armes à la main, de reconquérir le royaume qu'il avait perdu : mais vous connaissez déjà l'histoire de la Bataille de la Boyne, et le mauvais succès de l'expédition Jacobite en Irlande, et je n'ai pas besoin de vous rappeler ici quelle fut la triste destinée des derniers rejetons de la famille des Stuarts.

1688.] Or, il faut que je vous dise que le nouveau roi d'Angleterre, Guillaume III, était le plus implacable ennemi du nom français, et ce prince, qui, comme vous savez, possédait les hautes qualités d'un homme d'État, et de véritables talents militaires, parvint à soulever presque toute l'Europe contre Louis XIV, à qui les glorieuses conséquences du traité de Nimégue avaient assuré une prépondérance manifeste sur les autres rois de son temps : de sorte que ce monarque se vit de nouveau contraint de prendre les armes pour dissiper la tempête qui menaçait sa puissance. Cette fois encore,
1690.] les armées françaises se couvrirent de gloire, mais la fortune ne fut pas toujours aussi constamment fidèle à leurs drapeaux ; et lorsqu'après dix années consécutives de combats en Flandre, en Italie, en Allemagne, la paix fut enfin signée en

Hollande, dans un château nommé Ryswick, Louis, déjà avancé en âge, comprit pour la [1698. première fois avec amertume que le temps de conquérir des provinces était passé pour lui.

Cependant, au moment où les nations commençaient à peine à respirer des fureurs de la guerre, un nouvel orage était près d'éclater sur l'Europe; et il arriva que le dernier descendant de Charles-Quint sur le trône d'Espagne, qui se nommait Charles II, propre frère de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, vint à mourir sans postérité, laissant un testament par lequel il désignait pour son successeur le jeune Philippe de France, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV et de cette princesse. Mais l'empereur d'Allemagne, qui, à cette époque, était ce même Léopold Ier qui n'avait dû le salut de Vienne, sa capitale, qu'aux exploits de Jean Sobieski, prétendit que la couronne d'Espagne devait appartenir à son fils, l'archiduc Charles, seul et légitime héritier des vastes États de la maison d'Autriche. Une lutte terrible, que l'on a nommée la guerre de la succession d'Espagne, vint donc de nouveau [1700. embraser l'Europe, et couvrir presque en même temps l'Espagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et enfin la France elle-même, de combats et de désastres.

A cette époque, il y avait cinquante sept ans que Louis XIV occupait le trône; et le grand roi avait survécu à la plupart des hommes dont le génie ou le talent avaient jeté tant d'éclat sur ce siècle, auquel il avait donné son nom Colbert et Louvois n'existaient plus; le grand Condé, Turenne, Vauban, Luxembourg, Duquesne, Tourville, avaient aussi cessé de vivre; et Louis restait presque seul debout, lorsque tous ces illustres artisans de sa grandeur avaient disparu. Cependant, il ne fut point épouvanté de la multitude d'ennemis qu'il avait à combattre, et plaça toute sa confiance dans le secours de la Providence et dans l'amour de ses peuples.

Je n'essayerai point de vous raconter les événements de cette guerre sanglante, pendant laquelle Louis, en butte à une coalition formidable de tous les souverains de l'Europe, défendit seul son territoire contre dix armées étrangères, et parvint, après douze ans de combats, à faire asseoir son petit-fils, Philippe V, sur le trône d'Espagne, conquis par les exploits des armées françaises : vous saurez seulement que ce grand prince, pour qui l'adversité était en quelque sorte une épreuve toute nouvelle, ne se montra point au-dessous des périls qui menaçaient sa vieillesse. En vain les deux plus habiles capitaines des armées ennemies, MARLBOROUGH et le prince EUGÈNE de Savoie, après avoir remporté
1707.] plusieurs victoires éclatantes sur les généraux de Louis XIV, s'avancèrent un moment jusqu'à quelques lieues de Paris; en vain, pendant
1709.] l'hiver le plus rigoureux dont nos pères aient gardé la mémoire, une famine effroyable fit périr une multitude de peuple, et causa dans toute la France une si affreuse misère, que l'on vit, dit-on, les laquais du roi mendier à la porte du Louvre : confiant dans l'amour de ses peuples, Louis, au moment où une seule défaite pouvait ruiner sans retour tout le fruit d'un règne de soixante-dix années, écrivait à Villars, le seul de ses généraux que la fortune n'eût point encore abandonné, pour lui ordonner de tenter une dernière fois le sort des armes, et ajoutait ces paroles, bien dignes en effet d'un grand peuple, et d'un grand roi : " Si vous êtes vaincu, ne l'écrivez qu'à moi : votre lettre à la main, je parcourrai les rues de Paris, et je vous mènerai cent mille hommes."

Louis n'eut pas besoin de recourir ainsi au patriotisme de ses sujets ; Villars remporta une éclatante
1712.] victoire sur le prince Eugène, sous les murs de DENAIN, la dernière place de Flandre qui fermât alors aux alliés la route de Paris ; l'ennemi recula, étonné d'une si opiniâtre résistance ; et la

paix, conclue quelques mois après dans la ville d'UTRECHT, en Hollande, assura définitivement la possession du trône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV.

Cependant, tant de soucis avaient avancé les jours du grand roi ; il mourut peu de temps après, chargé d'ans et de gloire, et la fin de ce règne si long et si glorieux fut troublée par des regrets amers, et aussi par de grandes fautes.

Ce prince, qui aimait trop la guerre, comme il le dit lui-même à ses derniers moments, déplora alors d'avoir imposé à ses peuples tant d'énormes sacrifices pour satisfaire une ardeur de gloire, dont ses revers lui avaient appris trop tard à connaître toute la vanité ; il avait oublié aussi ce que son aïeul Henri IV devait aux protestants, dont le courage l'avait élevé au trône, et les promesses que ce grand prince leur avait faites par son édit de Nantes ; il révoqua cet acte de la sagesse d'un bon roi, et un nombre considérable de ces religionnaires, [1685. pour fuir de cruelles persécutions, se retirèrent en Suisse, en Allemagne et en Angleterre, où ils portèrent leurs richesses et surtout leur industrie, qui répandit bientôt une prospérité incalculable dans les pays étrangers qui leur avaient ouvert un refuge.

Je dois vous rapporter ici un mot de Louis XIV, à l'instant même où il sentait que la mort était près de le saisir : sa chambre était [1714. remplie des princes de sa famille et des serviteurs de sa maison dont la douleur offrait un spectacle lamentable, lorsqu'il remarqua au pied de son lit plusieurs de ses domestiques qui fondaient en larmes, car ils ne pouvaient se persuader qu'un maître qui les avait vus naître ne dût pas aussi les voir mourir : "Aviez-vous cru," leur dit Louis avec douceur," que les rois étaient immortels ?"

A présent que vous connaissez l'histoire de Louis XIV, et les souvenirs imposants qui se rattachent à son nom, si quelque jour, mes jeunes amis, vous

visitez ce magnifique palais de Versailles, bâti sous ses yeux, et tout rempli de son image et des monuments de son régne, vous n'aborderez pas sans émotion cette chambre dans laquelle, sous des rideaux d'or, on aperçoit le lit où ce prince illustre rendit le dernier soupir : en pénétrant dans cette salle, si splendidement décorée, vous remarquerez sans doute que chacun, baissant la voix, se sent involontairement saisi d'une sorte de respect religieux, tant la mémoire du grand roi semble remplir encore le somptueux séjour dont il fut le créateur.

MOEURS, COUTUMES ET ARTS CONTEMPORAINS.

Usage du fusil à pierre et invention de la baïonnette. — Amélioration notable du costume sous Louis XIV. — Réduction successive des perruques. — Diversité des chaussures. — Profusion de dentelles dans les ajustements des deux sexes. — Coiffure à la Fontange. — Adoption de la mode des paniers par les dames. — Etablissement des Fiacres et des *Omnibus* à Paris. — Viandes empilées dans les repas. — Application du *Pendule* à l'horlogerie. — Abondance excessive des meubles d'or et d'argent. — Luxe de la ciselure sur métaux. — Police établie pour le maintien de l'ordre dans les théâtres. — Premières manufactures de glaces étamées.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1688. Révolution d'Angleterre. — Guillaume III.
1696. Mort de Jean Sobieski, roi de Pologne. — Voyages de Pierre le Grand en Hollande et en Angleterre.
1698. Premiers exploits de Charles XII.
1700. Bataille de Narva gagnée par les Suédois sur les Russes.
1701. Frédéric Ier, roi de Prusse.
1703. Fondation de Saint-Pétersbourg par Pierre le Grand.
1709. Hiver désastreux. — Bataille de Pultawa gagnée par les Russes sur les Suédois.
1713. Avénement de Frédéric-Guillaume Ier, second roi de Prusse.

LOUIS XV.

Depuis l'an 1715 jusqu'à l'an 1775.

L'un des plus grands malheurs qui accablèrent la vieillesse de Louis XIV, que l'on nomme aussi Louis le Grand à cause des glorieux événements qui signalèrent son long règne, fut certainement la

perte cruelle que fit ce monarque du Dauphin son fils, et quelques années plus tard celle du duc de Bourgogne, l'aîné des enfants de ce prince, que sa naissance appelait à succéder à son aïeul.

Le duc de Bourgogne avait été élevé par les deux hommes les plus habiles et les plus vertueux de ce temps, le duc DE BEAUVILLIERS et FÉNELON, archevêque de Cambrai, qui composa même pour l'instruction de son élève un livre admirable, que vous connaissez peut-être déjà comme un des plus parfaits modèles de littérature et de morale que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse, et je dois vous dire que jamais enfant ne profita mieux des leçons de ses maîtres.

Ce jeune prince, qui depuis la mort de son père portait le titre de Dauphin, avait reçu de la nature le caractère le plus aimable; à un esprit vif et pénétrant il joignait une application constante à ses moindres devoirs; sa douceur, sa modestie, son inépuisable charité le rendaient cher à tous ceux qui l'approchaient; et pour rencontrer chez un prince une piété comparable à la sienne, il aurait fallu remonter jusqu'à saint Louis.

Une âme aussi élevée le rendait capable de tous les sentiments nobles et humains qu'un homme puisse ambitionner, à quelque rang qu'il appartienne; et quoiqu'il n'aimât point la guerre à cause des malheurs qu'elle entraîne après elle, il n'en montrait pas moins une intrépidité peu commune, lorsqu'il était obligé de la faire.

Cet excellent prince étant un jour pressé par une foule de pauvres qui connaissaient sa bienfaisance, et leur ayant déjà distribué tout son argent, détacha une magnifique croix de diamants que le roi lui avait donnée, et la fit vendre par un de ses domestiques, pour en partager le prix à ces malheureux: "Allez," dit-il à ce domestique en la lui remettant, "et faites suivant le précepte de l'Évangile, que ces pierres deviennent du pain."

Tant de vertus promettaient aux Français un règne paisible, et peut-être un demi-siècle de bonheur; mais le duc de Bourgogne ne devait point porter cette couronne: en un mois de temps, ce
1712.] prince, sa femme et l'aîné de leurs enfants succombèrent à une cruelle maladie, et jamais personne n'emporta dans la tomba tant d'espérances et tant de regrets.

Louis XV était le second fils de ce bon prince, et par conséquent l'arrière-petit-fils de Louis le Grand. Comme il n'avait que cinq ans lorsque, par la mort
1755.] de son bisaïeul, il se trouva appelé au trône, il fallut, suivant l'ancien usage, nommer un régent pour gouverner le royaume jusqu'à ce que le jeune monarque eût atteint sa quatorzième année, et le choix du Parlement tomba sur le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, et l'un des ancêtres du roi Louis-Philippe.

Lorsque Louis XV eut atteint l'âge d'homme, chacun le vit si beau, si aimable, si affable envers le peuple, que la France crut voir renaître en lui les meilleurs rois dont je vous ai raconté l'histoire; et en effet, si ce prince n'eût jamais écouté les mauvais conseils de cette foule de courtisans qui se plaisent à tromper les rois pour profiter de leurs erreurs, son règne n'eût pas été moins glorieux que celui de Louis XIV.

Pendant un voyage qu'il fit en Lorraine, province qu'il venait de réunir à la France, Louis tomba si dangereusement malade à Metz, qu'en peu de jours il fut aux portes du tombeau. A cette triste nouvelle la douleur du peuple ne peut se dépeindre: on ne voyait de tous côtés que des visages consternés, et d'une extrémité du royaume à l'autre, la foule se pressait dans les églises pour demander à Dieu par des prières publiques la conservation des jours du jeune roi. La Providence exauça les vœux de tout ce peuple; contre toute attente, Louis échappa au danger qu'il avait couru, et la joie publique éclata

par tant de transports, qu'il reçut, dès ce moment, le surnom de BIEN-AIMÉ.

Il semblerait que ce titre, qui rappelait à Louis XV tout l'amour que lui portait un peuple généreux, aurait dû lui inspirer le désir de s'en rendre digne ; mais il n'en fut point ainsi, et tandis que la nation française, qui, depuis le règne de Louis le Grand, était devenue la plus polie et la plus éclairée de l'Europe, se plaçait au premier rang parmi les peuples du monde, elle voyait avec douleur son roi livré à une honteuse oisiveté, dans ses palais de Versailles et de Marly, s'entourer de courtisans habiles à lui déguiser les besoins de ses sujets, et confier au hasard et à l'inexpérience de quelques ministres frivoles ou imprudents les destinées de cette grande monarchie. Dans les carrosses dorés où prenait place cette cour splendide, mais efféminée, on aurait eu peine à reconnaître le successeur des rois chevelus, autrefois environnés de cette pompe rude et guerrière qui avait rendu, pendant tant de siècles, le nom français redoutable à tous les peuples de la terre.

Cependant une circonstance parut jeter quelque éclat sur cette époque dépouillée de tout ce qui avait fait autrefois la force et la gloire de la royauté : ce fut lorsque les Anglais ayant de nouveau déclaré la guerre à la France, le roi quitta cette cour à laquelle il avait déjà fait trop de sacrifices, [1740.] pour se rendre en personne à son armée que commandait le maréchal DE SAXE, général intrépide et expérimenté,

Ce fut auprès d'un village de Flandre, nommé FONTENOY, que se livra une mémorable bataille, dont le succès fut vivement disputé [1845.] de part et d'autre ; elle coûta la vie à un grand nombre de braves gens des deux nations ; mais la victoire demeura aux Français, malgré le courage opiniâtre de leurs ennemis.

Quoique cette bataille de Fontenoy soit déjà fort

ancienne, il n'y a pas bien longtemps qu'il existait encore à l'hôtel des Invalides de Paris, un vieux soldat qui avait pris part à ce combat.

Louis XV montra beaucoup de résolution et de fermeté dans cette journée, dont le glorieux résultat fut dû aux talents et au courage du maréchal de Saxe, qui, atteint en ce moment d'une grave maladie, se fit traîner dans une litière attelée de deux chevaux, partout où il crut voir du danger, voulant que, s'il devait mourir, le dernier jour de sa vie fût encore utile à la France.

La victoire de Fontenoy fut le dernier éclair de gloire que jeta le règne de Louis XV, qui, tout le reste de sa vie et même dans un âge avancé, ne s'occupa plus que de ses plaisirs : mais il ne faut pas croire pour cela que la mollesse de ce règne eût énervé notre nation tout entière, car ce fut au contraire pendant cette période, que l'on vit renaître au milieu d'elle les précieux germes du patriotisme qui avait tant honoré autrefois les bourgeois des anciennes communes de France.

1774.] Le roi Louis XV, dans sa vieillesse, eut comme Louis le Grand, la douleur de survivre au fils qui devait lui succéder dans l'ordre de la nature, prince dont la vie entière avait fait concevoir aux Français les plus belles espérances.

Cet illustre Dauphin, dont les vertus rappelaient celles du duc de Bourgogne, ayant eu le malheur, dans une partie de chasse, de blesser par accident un de ses écuyers, témoigna une telle affliction de cet événement, que ceux qui l'entouraient, pour le consoler, se plurent à l'assurer que la blessure de l'écuyer ne paraissait point mortelle : "Faudrait-il donc, s'écria-t-il, que j'eusse tué un homme pour être dans la douleur !" Depuis ce temps, cet excellent prince renonça absolument au plaisir de la chasse, qu'il aimait passionnément avant cet accident, et jamais tant qu'il vécut, on ne put le faire changer de résolution.

Une autre fois, ayant fait apporter devant le DUC DE BERRY, son fils aîné, et devant ses jeunes frères, le registre où l'on inscrivait tous les enfants à l'instant même de leur baptême, il fit remarquer à ces petits princes, que leurs noms y étaient écrits à côté de ceux des pauvres et des artisans :

"Vous voyez," ajouta-t-il, "que la religion et la nature mettent tous les hommes au même niveau ; la vertu seule apporte entre eux quelque différence, et il ne suffit pas d'être grand aux yeux des peuples, mais il faut encore l'être aux yeux de Dieu."

Comme le duc de Bourgogne, avec lequel il avait tant de ressemblance, ce vertueux Dauphin ne porta point sur le trône ces précieuses qualités.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1718. Mort de Charles XII.
1725. Mort de Pierre le Grand. — Règne de Catherine Ire.
1740. Avénement de Frédéric II, roi de Prusse. — Guerre de la succession d'Autriche. — Marie-Thérèse.
1745. Expédition de Charles-Edouard en Ecosse.
1756. Guerre de sept ans.
1763. Paix d'Hubertsbourg.
1772. Premier partage de la Pologne.

LA MORT DE LOUIS XVI.

Depuis l'an 1774 jusqu'à l'an 1793.

Le duc de Berry, fils de cet illustre Dauphin dont la mort trompait tant d'espérances, était encore Dauphin lui-même lorsqu'il devint l'époux de MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, l'une des plus belles et des plus gracieuses princesses que l'on eût jamais vues.

Les noces de ces époux, dont les charmes et la jeunesse excitaient alors les acclamations de la France entière, furent célébrées à Paris par des fêtes publiques, dont le goût s'est toujours conservé parmi nous depuis Louis XIV ; mais ces fêtes furent troublées par un événement qui semblait présager un

avenir sinistre aux princes aimables qui en étaient l'objet.

On tirait un brillant feu d'artifice sur cette vaste place qui sépare le jardin des Tuileries des Champs-Élysées, et, suivant l'usage, une foule immense de peuple s'était réunie dans ce lieu pour jouir de cet éclatant spectacle. Tout à coup, au milieu de cette multitude assemblée pour des réjouissances, des cris de douleur se font entendre, des gémissements leur succèdent; la foule épouvantée veut fuir, et le désordre s'accroît par un nombre infini de personnes qui sont renversées et foulées aux pieds. On dit même que dans ce moment, des scélérats, espérant dépouiller leurs victimes, tendirent des cordes dans lesquelles une multitude de fuyards s'engagèrent les pieds et tombèrent: ces malheureux, ne pouvant plus se relever, furent écrasés par ceux qui venaient après eux, et plusieurs centaines de cadavres demeurèrent sur la place.

1770.] En apprenant ces désastres, les cœurs du Dauphin et de la Dauphine furent brisés de douleur; ils se hâtèrent de faire porter des secours et des consolations aux parents de ceux qui avaient péri d'une manière si déplorable; mais ces bons princes demeurèrent eux-mêmes inconsolables des affreux malheurs que les fêtes de leur mariage avaient occasionnés.

Peu de temps après cet événement, le roi Louis XV mourut, et le jeune Dauphin, en montant sur le trône, prit le nom de Louis XVI. Ce prince
1774.] était certainement un des plus honnêtes hommes de son royaume, mais il vivait dans un temps où des vertus modestes ne suffisaient pas pour savoir régner.

Les Français de cette époque ne ressemblaient plus en aucune façon à ces Francs, grossiers et ignorants, qui, ne connaissant que l'emploi de la force, n'estimaient que la valeur guerrière. Depuis deux cents ans environ, notre nation était devenue la plus

aimable, la plus polie, et la plus éclairée de toutes celles de l'Europe.

La servitude de la glèbe était presque entièrement abolie en France; les plus grands seigneurs, au lieu d'imiter la rudesse des anciens châtelains féodaux, se faisaient un devoir de traiter leurs vassaux avec douceur, et aucun d'eux n'imaginait plus alors que les habitants de ses domaines dussent vivre et mourir pour son bon plaisir.

En même temps la voix de l'humanité s'était fait entendre envers les hommes même les plus criminels. L'un des premiers actes de Louis XVI, en parvenant au trône, avait été d'interdire l'usage de ces effroyables tortures, dont nous avons vu plusieurs exemples dans cette histoire, et désormais personne ne pouvait être soumis aux épreuves cruelles de l'eau et du feu, restes de l'ancienne barbarie.

Presque tous les habitants des villes apprenaient à lire et à écrire, et chacun s'efforçait d'acquérir les connaissances de son état; les livres, devenus de plus en plus communs, donnaient à chacun le moyen de connaître l'histoire des plus anciens temps, et de savoir ce qui lui manquait pour être libre et heureux. Chacun pouvait ainsi apprécier les ABUS qui se trouvaient mêlés aux coutumes de la monarchie, et il semblait facile de mettre à profit l'expérience du passé pour assurer la prospérité de l'avenir.

Ce que l'on nomme des abus dans un gouvernement, ce sont des usages pernicieux qui se sont introduits successivement pour l'avántage de quelques-uns au détriment du plus grand nombre. Tel était sous le roi Jean le droit de prise, dont les États généraux avaient demandé l'abolition, comme vous pouvez vous en souvenir; mais auparavant, et même depuis cette époque, un foule d'autres coutumes peut-être aussi vexatoires avaient reçu la sanction des siècles, et semblaient indispensables au maintien de la royauté elle-même.

C'est ainsi que sous le règne de Louis XVI, le

Clergé, c'est-à-dire les religieux des deux sexes, et les prêtres de l'Église catholique, possédaient à eux seuls une partie considérable du territoire du royaume, qu'ils avaient acquise successivement de siècle en siècle ; mais le roi n'avait pas le droit de leur faire payer des impôts, parce qu'ils prétendaient que leurs richesses étaient le bien de l'Église, auquel personne ne devait toucher. D'un autre côté la Noblesse française, qui, depuis l'origine de la royauté, s'etait montrée tantôt turbulente et séditieuse, tantôt soumise à la puissance du roi, qu'elle flattait contre le peuple ; la Noblesse, veux-je dire, avait bien consenti depuis l'administration du cardinal de Richelieu à servir l'État de son épée et de sa personne, mais elle avait refusé de contribuer aux charges du royaume, quoiqu'elle possédât, comme le clergé, une grande partie des terres de France, de sorte qu'il ne restait guère que le pauvre peuple qui donnât de l'argent au roi, et lui fournît des soldats pour garder le pays.

Il y avait encore bien d'autres abus qu'il serait beaucoup trop long de vous énumérer ici, et le peuple, lorsqu'il les connut, souhaita ardemment d'en être soulagé.

Le désir de satisfaire à ce vœu public décida Louis XVI, qui ne pouvait remédier seul à des maux si anciens, à convoquer autour du [1789.] trône les États généraux, qui, comme vous savez, rendirent quelquefois de grands services au royaume dans les circonstances les plus difficiles de notre histoire ; mais cette fois le mal que l'on espérait guérir touchait aux fondements mêmes de la vieille monarchie ; et les remèdes, tantôt timides, tantôt violents, que quelques esprits turbulents tentèrent d'y apporter, devinrent le signal d'une terrible révolution qui, en bouleversant le royaume, renversa sans retour le trône que tant de grands rois avaient occupé.

Le malheureux Louis XVI tomba ainsi du faîte

de la grandeur et de la puissance dans la plus horrible des infortunes : après avoir vu égorger sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs, il fut arraché violemment de son palais, pour être jeté dans une prison, avec la reine Marie-Antoinette, leurs jeunes enfants, et madame ÉLISABETH, sa sœur, qui était un ange de vertu et de beauté. [1792.

Quelques années avant ce terrible événement, le comte de PROVENCE et le comte d'ARTOIS, frères de l'infortuné Louis XVI, avaient quitté le royaume, ainsi qu'un grand nombre de Français, la plupart appartenant aux deux classes de la Noblesse et du Clergé, qui, au lieu de réunir leurs efforts pour sauver leur patrie et leur roi, avaient cherché un refuge dans des pays étrangers, où ils avaient reçu le nom d'ÉMIGRÉS.

Louis, quoique déchu du trône, se fût estimé heureux dans sa prison, de passer ses jours au milieu de sa famille ; mais quelques-uns de ceux qui l'avaient détrôné crurent que, tant qu'il vivrait, la révolution que souhaitait la nation ne pourrait pas s'accomplir, et le malheureux prince condamné au dernier supplice par une assemblée qui avait pris la place des États généraux, sous la dénomination de CONVENTION NATIONALE, porta sa tête sur un échafaud, malgré les efforts généreux de quelques membres de cette assemblée elle-même, qui tentèrent vainement de sauver sa vie. [1793.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, cette déplorable catastrophe doit vous rappeler celle de Charles Ier, qui périt comme Louis XVI, victime d'une révolution qui changea entièrement la face de son royaume.

La reine Marie-Antoinette, cette belle et majestueuse princesse que tous les yeux avaient admirée sur le trône, subit quelques mois plus tard le sort affreux de son époux ; et madame Élisabeth partagea bientôt après la triste destinée de ses infortunés parents, comme elle avait partagé leurs souffrances

et leur admirable résignation dans les plus affreux malheurs.

Avant de marcher au martyre, qu'il subit avec toute le courage de l'innocence, Louis XVI avait écrit un testament qui peint son âme tout entière; il pardonna du fond de son cœur à ceux qui avaient cru sa mort nécessaire, et recommanda à son fils, "s'il avait le malheur de devenir roi," de ne jamais chercher à le venger.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1780. Mort de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche.
1783. Emancipation des colonies anglaises d'Amérique.
1786. Mort de Frédérick II, roi de Prusse.

LE RÈGNE DE LOUIS XVII.

Depuis l'an 1793 jusqu'à l'an 1795.

Lorsque le malheureux Louis XVI et une partie de sa famille eurent péri victimes de la tempête révolutionnaire qui venait d'emporter une monarchie de quatorze siècles, le Dauphin, leur fils, qui n'avait que neuf ans, demeura captif dans la prison du Temple, où il se trouva en butte aux traitements les plus barbares. C'est à ce pauvre enfant que l'on donne ordinairement le nom de Louis XVII, parce qu'il eût pris ce titre, s'il eût été appelé à succéder à son père.

Hélas! il eût été bien plus heureux de n'être pas né si près du trône, car l'obscurité d'une autre condition lui eût épargné les malheurs dont il fut abreuvé.

La première rigueur dont l'auguste orphelin devint l'objet de la part des bourreaux de sa famille fut d'être séparé de la princesse sa sœur, qui, plus âgée de quelques années, remplissait à son égard tous les devoirs de la plus tendre mère; ils mirent ensuite

auprès de lui, pour le garder à vue dans sa prison, le plus méchant homme que l'on pût rencontrer : c'était un cordonnier, nommé SIMON, qui, aussi farouche qu'impitoyable, ne se servait jamais, en parlant au petit prince, que des termes les plus injurieux.

Lorsque l'enfant était endormi sur le mauvais grabat qui lui servait de couche, Simon le réveillait en sursaut, en criant de toutes ses forces : " Capet ! dors-tu ?" et le petit infortuné, se levant tout nu, était obligé de courir se présenter devant ce misérable qui le renvoyait aussitôt en le rudoyant.

Pour mettre le comble à cette conduite affreuse, ce monstre et quelques misérables qui partageaient avec lui ses odieuses fonctions, non contents de souiller les regards du royal orphelin du spectacle dégoûtant de leurs orgies, s'efforçaient de lui enseigner leur langage grossier, parce qu'ils ne pouvaient supporter qu'il se montrât sans cesse doux et poli envers ceux-là mêmes qui lui faisaient subir les plus infâmes traitements : on dit pourtant que quelquefois, tout impitoyables que fussent Simon et ses complices, les larmes leur venaient aux yeux en voyant l'obéissance et la résignation de ce jeune infortuné, qui avait été destiné, en naissant, à régner sur l'une des plus puissantes nations de la terre.

Cet enfant, qui souffrait avec tant de patience et de résignation tout ce qu'il y a de plus horrible au monde, avait pourtant été élevé avec tous les soins et les égards dont les princes sont environnés dès leur berceau : il avait été accoutumé à la nourriture la plus agréable et la plus recherchée ; et maintenant on ne lui jetait qu'un morceau de pain noir : les premières années de sa vie n'avaient été entourées que de personnes polies et empressées à lui plaire, et maintenant il se voyait condamné à subir nuit et jour les outrages de quelques hommes de la lie du peuple.

Il ne vous sera pas difficile de croire que le malheureux enfant ne put supporter longtemps une vie aussi misérable; il avait, avant ses malheurs, une figure charmante, de beaux yeux bleus, et les plus jolis cheveux blonds du monde; mais bientôt ses yeux s'éteignirent, son visage devint maigre et décoloré; son corps se courba comme celui d'un vieillard, et il ne se traîna plus qu'avec peine.

1795.] Heureusement enfin il mourut; car une pareille vie, si elle se fut prolongée, eût été le plus grand de tous les malheurs; et il alla dans le ciel recevoir la couronne des anges, qui est bien plus douce et bien plus durable que toutes les couronnes de la terre.

Depuis cette époque, plusieurs imposteurs ont cherché à se faire passer pour l'infortuné fils de Louis XVI; mais l'opinion publique a promptement fait justice de ces intrigants, parce qu'il n'a jamais été douteux pour personne que le royal enfant n'eût péri dans la prison du Temple.

LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an 1793 jusqu'à l'an 1804.

Pendant que le jeune Louis XVII languissait dans sa triste prison, la France aussi avait supporté bien des infortunes, et ceux qui s'étaient emparés alors du pouvoir public avaient décidé que la vieille monarchie de Clovis, de Charlemagne et de Louis

1793.] XVI, formerait désormais une RÉPUBLIQUE, c'est-à-dire un État où il n'y aurait point de roi.

Vous vous souvenez sans doute d'avoir lu dans l'Histoire romaine qu'il y eut aussi une république dans la ville de Rome, qui ne fut jamais plus puis-

sante que pendant cette période; mais alors le peuple romain était presque tout entier renfermé dans l'enceinte de Rome, et ne s'étendait pas, comme la nation française, sur un immense territoire. De grands malheurs résultèrent de cette nouvelle forme de gouvernement.

La Convention nationale elle-même, dominée par quelques hommes qu'égarait une funeste ambition, se trouva bientôt la proie de terribles divisions : une fraction de cette assemblée, qui se désignait elle-même par le titre de la MONTAGNE (parce qu'elle occupait les bancs les plus élevés du lieu où elle se réunissait), entièrement composée d'hommes sanguinaires et affectant un patriotisme farouche, substitua les mesures les plus violentes au règne des lois, qui avait été le but unique des premiers amis de la Révolution. Des milliers d'infortunés de tout âge, de tout sexe et de toute profession, jetés dans les prisons sous les plus légers prétextes, furent impitoyablement égorgés par la fureur populaire, que soulevaient à leur gré les fougueuses déclamations de quelques orateurs de carrefour. Un nombre infini de têtes innocentes tombèrent sur les échafauds dressés en permanence sur les places publiques, et la plupart de ceux même qui, dans la Convention, avaient embrassé avec le plus d'ardeur et de sincérité le parti de la République, dont ils étaient loin de prévoir les excès, devinrent les premières victimes de ce régime affreux, que ses auteurs eux-mêmes nommèrent le règne de LA TERREUR.

Cependant le récit de tant de catastrophes avait produit une profonde impression sur toute l'Europe; plusieurs rois rassemblèrent des armées considérables, et pensèrent qu'il leur serait aisé de pénétrer en France et de se partager ce malheureux pays, déchiré par les discordes civiles. Mais vous savez que, dans tous les temps, les Français ont aimé leur patrie par-dessus toute chose. En présence de ce péril imminent pour tous, la France presque entière

prit les armes; la République présenta à la fois quatorze armées sur les différents champs de bataille de l'Europe; leurs victoires inattendues renversèrent la plus formidable des coalitions qui eût jamais menacé l'indépendance nationale; et notre patrie, alors si malheureuse au dedans, fut au moins triomphante au dehors.

A cette époque, le drapeau qui suivaient nos soldats était le drapeau tricolore, c'est-à-dire bleu, blanc et rouge; et c'est pour cette raison qu'il est si cher aux Français, auxquels il rappelle une des plus brillantes pages de leur histoire.

Cependant, du milieu de tant de désastres, de combats, de triomphes et de misères, il sortit tout à coup un homme que l'on appelait NAPOLÉON BONAPARTE, et dont l'histoire est certainement la plus extraordinaire que l'on puisse vous raconter.

Bonaparte avait été élevé à l'Ecole militaire, autrefois fondée à Paris par Louis XV, pour l'éducation de la jeune noblesse du royaume. Dès son enfance, il manifesta une intelligence supérieure et une aptitude remarquable pour le travail; et lorsque, pour la première fois, il parut dans les guerres que la France eut à soutenir pour sa défense, il s'y distingua par son sang-froid dans les périls, et des talents militaires qu'il est bien rare de rencontrer dans un jeune officier.

Mais si Bonaparte était doué d'un mérite éminent, il avait en même temps une ambition qui ne connaissait point de bornes. En peu de temps il devint général en chef des armées de la République, à la tête desquelles il remporta d'éclatantes victoires sur presque toutes les nations de l'Europe; il les conduisit même en Egypte, où nos soldats
1798.] acquirent une gloire immortelle; bientôt après il se fit nommer Consul, pour imiter les magistrats de l'ancienne Rome; et lorsqu'il vit
1800.] que le peuple et l'armée, enivrés de sa gloire et témoins de ses grandes actions, s'étaient accou-

tumés à lui obéir, il conçut la pensée de relever le trône de Charlemagne, et de placer sur son propre front la couronne impériale qu'avait portée ce puissant monarque.

A cette époque, à la vérité, il n'y avait pas un Français qui ne regardât Bonaparte comme le sauveur de la patrie; sa présence seule avait fait cesser tous les maux qui avaient désolé la France depuis tant d'années; la prospérité publique semblait son ouvrage, et sa gloire rejaillissait sur toute la nation.

Cependant ceux qui avaient proscrit la famille de Louis XVI pour ne plus obéir à un roi, ne pouvaient voir sans indignation un homme sorti des rangs de l'armée devenir leur maître, et rétablir la monarchie, dont les ruines avaient été arrosées de tant de sang; ils craignirent même qu'il ne rappelât les princes de l'ancienne famille royale, qui cherchaient alors dans les diverses contrées de l'Europe un pays où nos victoires leur laissassent le temps de se reposer.

D'un autre côté, les nombreux partisans qui demeuraient secrètement attachés au souvenir de la royauté des Bourbons, et les émigrés à qui les portes de la France continuèrent d'être fermées, ne se dissimulèrent pas que l'élévation de Bonaparte ne dût renverser à jamais toutes leurs espérances. Quelques-uns d'entre eux tramèrent un complot qui devait faire périr le Premier Consul, mais qui pouvait en même temps causer des malheurs incalculables. Un tonneau de porteur d'eau, rempli de poudre à canon, fut placé par eux dans une rue voisine du palais des Tuileries, où ils savaient que le Premier Consul devait passer un soir dans sa voiture, pour se rendre au théâtre de l'Opéra. L'effroyable explosion de cette machine vraiment infernale, aux effets de laquelle le Consul n'échappa que par une sorte de miracle, donna la mort à un grand nombre de personnes inoffensives qui se trouvaient par hasard sur le lieu de ce désastre; mais la plupart des auteurs de cet odieux attentat furent bientôt décou-

verts et livrés à la justice, qui les condamna au dernier supplice, et cette catastrophe ne fit que hâter l'élévation au trône de l'homme prodigieux à qui la Providence réservait la plus glorieuse destinée des temps modernes.

En effet, quelques mois à peine après ce terrible
1804.] événement qui avait épouvanté l'Europe entière, Bonaparte décida le Souverain Pontife à se rendre de Rome à Paris, pour lui poser sur la tête la couronne impériale; il prit le titre d'Empereur des Français, et ne se fit plus nommer que Napoléon Ier.

L'EMPIRE.

Depuis l'an 1804 jusqu'à l'an 1812.

Cependant ce grand capitaine, que la guerre avait élevé si haut, aimait pardessus toute chose les combats et la gloire des armes : à la tête des soldats intrépides qu'il avait tant de fois conduits à la victoire, il combattit successivement toutes les puissances de l'Europe, dont presque toutes les capitales tour à tour se virent envahies par ses armées victorieuses; il prit et garda le royaume d'Italie, à l'exemple de Charlemagne; fatigué de couronnes, il ne les conquit bientôt plus que pour les donner; il créa des royaumes pour tous ses parents, et l'Europe entière parut devoir être le partage de cette nouvelle dynastie.

Napoléon lui-même devint l'époux de la fille de
1810.] l'empereur d'Autriche, et il en eut un fils, auquel il donna le titre imposant de roi de Rome: tout semblait alors réussir au gré de ses désirs.

En même temps il faisait entreprendre des travaux immenses, créait un grand nombre d'établissements utiles, et ordonnait plusieurs monuments magni-

fiques, dont le moindre eût suffi pour immortaliser un prince moins insatiable de gloire.

La colonne d'AUSTERLITZ, qui s'élève au milieu de la place Vendôme à Paris, et sur laquelle vous voyez maintenant la statue de cet homme célèbre, dans le costume même qu'il portait habituellement, fut construite par son ordre, en mémoire d'une célèbre bataille de ce nom, dont le résultat fut de dissoudre une nouvelle coalition formée contre la France par les principales puissances du continent ; et le bronze dont elle est couverte provient des canons pris aux ennemis dans cette grande journée.

A l'une des extrémités de l'Europe, se trouve un vaste empire que l'on nomme LA RUSSIE. [1812. Il n'y avait guère alors plus de cent ans que les Russes avaient pris part pour la première fois aux affaires du monde, quoique déjà, depuis longtemps, ils formassent une puissance redoutable par sa force et son immense étendue.

Napoléon eut la pensée de conquérir cet empire comme il avait conquis tant d'autres royaumes ; il rassembla sa GRANDE ARMÉE (c'était le nom que l'on donnait alors aux troupes qu'il commandait, non pas à cause du nombre de ses bataillons, mais à cause de la valeur des soldats qui la composaient), et ayant forcé plusieurs souverains étrangers à joindre leurs forces aux siennes, il marcha sans hésiter vers cette contrée lointaine, où l'attendaient des revers encore inouïs.

D'abord il vainquit les armées russes partout où il les rencontra, livra de terribles batailles, et réduisit ces peuples tellement au désespoir, qu'ils fuyaient devant nos troupes, brûlant eux-mêmes leurs villes et leurs villages, et détruisant tout ce qu'ils laissaient derrière eux.

Les Russes occupent une partie des contrées qu'habitaient les Scythes de l'antiquité ; et, comme chez leurs ancêtres, leur pays n'offrit bientôt de tout côté que l'aspect d'une vaste solitude.

Ce fut à travers les ruines fumantes dont les Russes, en fuyant, couvraient les steppes de leur patrie, que Napoléon s'avança jusqu'à Moscou, qui était la plus grande et la plus ancienne ville de cet empire; mais il ne s'en rendit maître, après l'une des plus sanglantes batailles des temps modernes, que pour être témoin d'un effroyable incendie que les habitants allumèrent de leurs propres mains, et qui réduisit en cendres cette immense cité, qu'ils nommaient pourtant leur Ville Sainte.

Cependant le conquérant n'avait pas songé au plus redoutable ennemi qu'il aurait à combattre: l'hiver approchait, et personne n'ignore qu'en Russie cette saison est tellement rigoureuse, que, pendant cette partie de l'année, les champs demeurent plusieurs mois couverts d'une couche épaisse de neige, et les rivières entièrement glacées. Les hommes, eux-mêmes, qui voyagent alors sur des traîneaux légers que des chevaux font glisser sur la glace, y mourraient infailliblement de froid, s'ils ne s'enveloppaient de peaux de bêtes lorsqu'ils sont dehors, et s'ils n'habitaient des maisons chauffées au moyen de poêles énormes.

Lorsque Napoléon vit qu'au lieu de se soumettre à sa domination, les Russes avaient brûlé Moscou, à laquelle se rattachaient pour eux leurs plus anciens souvenirs nationaux, il comprit l'imprudence qu'il avait commise, et voulut retourner sur ses pas avant que les rigueurs de ce terrible hiver qui s'avançait vinssent fondre sur son armée; mais il était déjà trop tard, et un froid excessif eut bientôt assailli ces intrépides soldats que rien jusqu'alors n'avait pu arrêter.

Il me serait impossible de vous dire quel incroyable courage montrèrent nos Français au milieu d'une si affreuse calamité, et lorsque les détails de cette funèbre période seront mis sous vos yeux, vous admirerez leur grandeur d'âme, qui ne se démentit pas un seul instant.

Mourant de froid et de misère, ils n'abandonnèrent leurs armes que lorsque leurs mains engourdies refusèrent de les porter davantage ; les larmes que leur arrachait la douleur se glaçaient aussitôt sur leurs joues desséchées ; puis lorsque, épuisés de fatigue et de faim, ils tombaient entièrement gelés, la neige recouvrait leurs corps ; et ce fut là l'unique sépulture de plus de cent mille braves.

Un petit nombre seulement de ces vaillants guerriers a survécu à ces désastres incroyables ; mais une santé détruite, des membres perclus, une vieillesse prématurée, sont les suites funestes des maux excessifs qu'ils ont endurés. Ceux qui connaissent leur courage héroïque ne parlent d'eux qu'avec respect ; et c'est un devoir pour tous les Français d'honorer par des témoignages d'estime une si glorieuse infortune.

LA RESTAURATION.

Depuis l'an 1812 jusqu'à l'an 1824.

La GRANDE ARMÉE n'existait plus ; Napoléon avait perdu les plus fermes soutiens de [1812. sa puissance, et toutes les nations de l'Europe s'étaient coalisées de nouveau pour accabler à leur tour l'homme qui avait si longtemps pesé sur elles.

Cependant, le grand capitaine se flattait encore qu'il lui serait possible de faire tête à l'orage ; et assemblant de nouvelles armées, il les conduisit sur des champs de bataille où nos jeunes soldats luttèrent encore avec gloire contre des troupes [1813. aguerries, et vingt fois plus nombreuses. Mais les Français étaient las de ces longues guerres, et le temps était passé où le monde entier tremblait devant nos armes ; bientôt plus d'un million d'hommes de toutes les nations européennes [1814.

envahirent la France, et y portèrent à leur tour les malheurs de la guerre.

Depuis l'époque où, sous Charles VI, la reine Isabeau ouvrit aux Anglais les portes de Paris, cette capitale n'avait point vu d'armée ennemie. Il n'est donc pas difficile d'imaginer quelle terreur y répandit l'approche des étrangers qui traînaient après eux plusieurs des ces hordes sauvages qui, sous le nom de Tartares et de Cosaques, sont originaires des provinces extrêmes de l'Europe septentrionale. Les habitants des campagnes fuyaient devant leurs ravages, et personne ne doutait alors que les Russes ne vinssent brûler Paris, pour venger l'incendie de Moscou ; il n'en fut pourtant pas ainsi, et la Providence permit encore que la France sortît de cette douloureuse épreuve.

Vous n'avez point oublié, sans doute, ces princes, frères de Louis XVI, qui avaient cherché un refuge hors du royaume, avec cette foule de Français qui s'étaient dérobés par l'émigration aux premières catastrophes de la Révolution : après la mort du jeune Louis XVII, l'aîné de ces princes avait pris le titre de Louis XVIII, dans les pays étrangers où il s'était retiré. C'était un homme déjà avancé en âge, mais prudent et instruit, qui avait consacré le temps de son exil à préparer des lois sages et durables, dont il se disposait à faire usage, si jamais il devait être appelé au trône de France.

Lorsque les souverains étrangers se rendirent maîtres de Paris, après de sanglantes batailles, où Napoléon, malgré ses revers, se couvrit d'une nouvelle gloire, une foule de peuple se porta au-devant de ces monarques ; et plusieurs demandèrent à grands cris le retour de l'ancienne famille royale.

Alors Napoléon, vaincu par le sort, consentit à abdiquer la couronne, c'est-à-dire à déclarer publiquement qu'il renonçait à régner ; ce mémorable événement s'accomplit au château de Fontainebleau, près Paris, où ce grand homme fit ses adieux

à son armée, dont chaque vieux grenadier versa des larmes amères en se séparant de son empereur.

Quelques mois après cet événement, Louis XVIII arriva à Paris, où l'avaient précédé le comte d'ARTOIS, son frère, et les autres princes de sa famille.

Il fut bientôt suivi de M. le duc d'Orléans, cousin du roi, prince qui, tout jeune encore, dans les temps de malheur, avait montré un grand courage et un noble caractère sur les champs de bataille où il avait combattu pour la patrie.

Ce retour en France de la famille des Bourbons est ce qu'on nomme ordinairement la RESTAURATION,

Louis XVIII monta ainsi sur le trône sans opposition, et son premier soin fut de donner au royaume, sous le nom de CHARTE CONSTITUTIONNELLE, une loi fondamentale sur laquelle il déclara que désormais reposeraient la force du trône et les libertés de la nation. [1814.

Cependant le temps des épreuves n'était pas encore terminé, et Napoléon, qui, depuis son abdication, avait été rélégué dans la petite île d'ELBE, très-voisine de l'Italie, y apprit bientôt les regrets que ses revers avaient laissés après lui. Des avis secrets lui faisaient connaître que ses vieux compagnons d'armes, à qui la gloire de leur patrie était plus chère que la vie, ne pouvaient supporter que des étrangers qu'ils avaient si souvent défaits sur tous les champs de bataille de l'Europe, affectassent d'humilier une nation qu'ils n'avaient vaincue que par la supériorité du nombre. Un grand nombre de Français reprochaient aussi aux princes de la maison de Bourbon d'avoir accepté le secours des baïonnettes étrangères pour reconquérir le trône de leurs pères ; d'autres enfin se plaignaient que les libertés publiques dont l'établissement avait causé la terrible révolution qui avait renversé l'ancienne monarchie, ne fussent pas respectées par le nouveau gouvernement, qui, de son côté, ne pouvait s'empê-

cher de témoigner de la défiance aux hommes qui avaient été si longtemps ses adversaires.

De sourds mécontentements semblaient donc présager une nouvelle secousse, lorsque, tout à coup, Napoléon, trompant la surveillance dont il était entouré, s'embarqua inopinément à l'île d'Elbe, avec le petit nombre de soldats fidèles qui l'avaient suivi dans l'exil, et vint débarquer sur les côtes de Provence, où son retour causa autant de surprise que de joie parmi ses nombreux partisans, comme si sa seule présence eût suffi pour réparer tous les malheurs passés. Quoi qu'il en soit, le bruit promptement répandu de l'apparition de l'Empereur en Provence, devint le signal d'une émotion générale qui ne permettait plus, même à ceux qui étaient ses ennemis, de lui opposer aucune résistance. Toutes les troupes envoyées à sa rencontre pour le combattre, embrassèrent son parti, en revoyant les aigles glorieuses sous lesquelles il les avait tant de fois conduites à la victoire. Ses anciens frères d'armes, accourus de toutes parts sur son passage, grossissaient d'heure en heure les bataillons qui formaient son cortége, et vingt jours lui suffirent pour traverser toute la France, et se présenter aux portes de Paris, qui s'ouvrirent à son approche, sans que personne songeât même à tenter de les défendre.

Le roi, qui était loin de s'attendre à cette brusque agression, se vit alors forcé de sortir précipitamment du royaume, et de chercher un refuge en Belgique, tandis que Napoléon rétablissait pour trois mois à peine la puissance impériale, en promettant aux Français de leur assurer cette sage liberté autrefois promise à leurs pères, s'ils consentaient à le soutenir contre les ennemis qu'il allait avoir à combattre. C'est à cette courte période que l'on a donné le nom des CENT JOURS.

A cette nouvelle, toutes les nations de l'Europe, qui n'avaient point oublié les maux que les con-

quêtes de Napoléon avaient fait peser sur elles, reprirent les armes qu'elles avaient à peine eu le temps de déposer, pour former contre la France une septième et formidable coalition. Connaissant de longue main l'ennemi redoutable qui les avait si souvent vaincues, elles rassemblèrent, en toute hâte, sur nos frontières, des forces considérables ; mais Napoléon, autour duquel s'étaient promptement ralliés les débris de la grande armée, marcha à leur rencontre en Belgique, pour les surprendre avant que toutes leurs troupes pussent être réunies. Ce fut près d'un village appelé **Waterloo**, situé à quelques lieues de Bruxelles, que les armées se trouvèrent en présence. Là, pendant deux jours entiers, la victoire fut disputée avec un acharnement sans égal par des masses de combattants qui, de part et d'autre, déployèrent le plus grand courage. Après de terribles efforts qui avaient jonché de morts et de blessés des deux partis une étendue de plusieurs lieues, au moment où l'armée anglaise, qui avait été la première engagée, se voyait contrainte à chercher son salut dans une retraite difficile, une nouvelle armée prussienne, qui n'avait point encore combattu ce jour-là, vint assaillir les Français accablés de fatigue, et changer en un instant la destinée de cette journée. Vainement Napoléon, railliant autour de lui ses derniers bataillons décimés par la lutte la plus sanglante, les ramena de nouveau contre les troupes fraîches et aguerries qui venaient leur arracher la victoire ; vainement il essaya lui-même à plusieurs reprises de trouver la mort dans les rangs foudroyés de ses intrépides légions, il eut la douleur de voir périr devant ses yeux les restes héroïques de ses défenseurs qui, sommés de mettre bas les armes par un ennemi dix fois supérieur en nombre, tombaient en mêlant aux cris de vive l'Empereur ! cette fière réponse : "La garde impériale meurt et ne se rend pas."

Vaincu enfin dans cette sanglante journée, après

avoir ainsi tenu en échec les forces de toute l'Europe, l'Empereur revint à Paris où il se flattait encore de pouvoir rassembler les derniers débris de son armée; mais cette fois son espérance fut déçue sans retour, et tandis que ses amis eux-mêmes, découragés par sa mauvaise fortune, ne songeaient plus qu'à dérober sa propre personne aux dangers qui le menaçaient, les coalisés marchant sans relâche sur Paris, s'en rendirent maîtres une seconde fois, au moment même où il venait de quitter cette capitale.

Alors Napoléon comprit que toute résistance était devenue inutile, en présence de l'Europe entière armée contre un seul homme: il consentit de nouveau à abdiquer l'Empire, et, brisé sous le poids de tant de revers, il écrivit au roi d'Angleterre, qu'il regardait comme le plus généreux de ses ennemis, une lettre mémorable par laquelle il lui demandait un asile dans ses États.

Mais l'attente de ce grand capitaine fut cruellement trompée: au lieu du refuge honorable qu'il s'était flatté d'obtenir, ce fut par une dure captivité que les souverains victorieux résolurent de faire expier à l'illustre vaincu les humiliations dont il les avait abreuvés pendant tant d'années.

Cette fois le lieu assigné pour son exil fut l'Ile Sainte-Hélène, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un rocher aride situé à plus de trois cents lieues de tous les pays connus; ce fut là que ce grand homme, qui avait vu si longtemps le monde entier à ses pieds languit cinq années dans une douloureuse
1821.] captivité, et mourut consumé d'ennuis et de dégoûts, lorsqu'il était à peine âgé de cinquante-deux ans.

Pendant ce temps, Louis XVIII s'était efforcé de cicatriser les plaies que tant de secousses avaient laissées à la France, et peut-être serait-il parvenu à effacer jusqu'aux dernières traces de nos discordes civiles, si ceux qui l'entouraient n'eussent opposé une sourde mais opiniâtre résistance à ses meilleures intentions.

Une courte guerre en Espagne fut le seul événement militaire qui troubla la sécurité de ce règne tout-pacifique : elle fut honorable pour les armes françaises, et le vieux roi ne survécut que quelques mois à la joie que ce succès lui fit [1824.
éprouver.

LA RÉVOLUTION DE 1830.

Depuis l'an 1824 jusqu'à l'an 1830.

Louis XVIII avait promis que tous les princes de sa famille, en montant sur le trône, jureraient de respecter la Charte constitutionnelle, afin que chaque Français pût être assuré que ses enfants jouiraient comme lui des garanties que lui offrait cet acte solennel.

En effet, le comte d'Artois, succédant à son frère sous le nom de CHARLES X, sembla d'abord vouloir suivre les intentions du vieux prince : les paroles du nouveau roi, bienveillantes et agréables au peuple, firent concevoir d'heureuses espérances de ce règne, dont les commencements furent paisibles et pleins de prospérité.

Mais les mêmes hommes qui s'étaient secrètement opposés aux sages intentions de Louis XVIII, espérant mieux réussir auprès de son successeur, représentèrent à ce prince qu'en changeant la Charte, il pourrait aisément reconquérir l'autorité absolue, dont quelques-uns de ses prédécesseurs avaient joui sous l'ancienne monarchie. Charles X écouta trop complaisamment ces insinuations perfides, et le peuple, à qui ces sourdes menées ne pouvaient demeurer inconnues, prit insensiblement l'habitude de se défier de son roi.

A cette époque, les yeux du monde entier [1825.
étaient tournés vers une contrée dont le

nom seul rappelle les hommes et les faits les plus célèbres de l'histoire ancienne. La Grèce, gémissant depuis plus de quatre siècles sous le joug des Turcs et poussée à bout par l'affreuse tyrannie qui pesait sur les chrétiens qui l'habitent, avait pris les armes contre ses oppresseurs. Une population énergique, qui semblait alors animée du courage héroïque de ses ancêtres, s'était soulevée en arborant l'étendard de la croix et faisant appel à la sympathie de toutes les nations chrétiennes. Tant que les Turcs se bornèrent à réprimer les tentatives de troubles qui menaçaient la tranquillité de leur Empire, les rois de l'Europe se contentèrent d'adresser au sultan de Constantinople des représentations modérées en faveur de cette race opprimée que le malheur avait poussée au désespoir. Mais lorsque des armées ottomanes envahirent ce malheureux pays, et se livrèrent à des actes de barbarie qui n'appartiennent plus à un siècle civilisé, incendiant les villes, massacrant les habitants sans distinction d'âge ni de sexe, et réduisant au plus cruel esclavage le petit nombre d'infortunés que le sabre avait épargnés, des escadres française, anglaise et russe se portèrent au secours de cette population dont les restes, préférant la mort au sort affreux qui les attendait, avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de leurs derniers remparts.

Un grande flotte turque et égyptienne se trouvait réunie dans ces parages pour achever l'extermination des Grecs, lorsque les escadres chrétiennes résolues de mettre un terme à tant de cruautés, attaquèrent les vaisseux ottomans et les livrèrent tous aux flammes malgré leur résistance désespérée : quelques
1827.] navires seulement échappèrent à cette immense destruction. Cette bataille mémorable, dont la gloire appartient en commun aux trois nations qui combattirent, eut lieu auprès d'un petit port maritime appelé NAVARIN, à peu de distance d'Actium et de Lépante, où s'étaient déjà débattues

plus d'une fois les destinées du monde, ainsi que vous avez pu le lire dans d'autres histoires. Quelques mois plus tard, une armée française débarquée en Morée acheva la délivrance de la nation Hellénique, dont le territoire fut érigé en [1828. royaume sous le protectorat des trois puissances dont les pavillons avaient glorieusement combattu à Navarin pour la cause de l'humanité.

Il y avait alors sur le rivage d'Afrique une ville nommée Alger, qui, depuis plus de trois cents ans, n'était habitée que par des pirates constamment en guerre contre toutes les nations de l'Europe. Les vaisseaux de ces brigands ne cessaient d'infester les mers et de piller les navires de toutes les puissances chrétiennes, dont ils réduisaient les sujets à l'esclavage le plus dur. Deux monarques redoutables, l'empereur Charles-Quint et Louis XIV, avaient entrepris autrefois de punir ces Barbares, mais ils n'avaient pu s'emparer de leur repaire.

La ville d'Alger est située sur cette côte africaine où existait, dans l'ancien temps, la fameuse Carthage, dont parle l'histoire romaine, et non loin de cette autre ville de Tunis devant laquelle mourut le saint roi Louis IX.

Charles X, voulant faire cesser pour toujours les brigandages des Algériens, envoya contre ces pirates une flotte et une armée française, et cette fois encore nos soldats triomphèrent en quelques jours de tous les obstacles : les Barbares furent [1830. vaincus, leur ville fut prise, et leur prince lui-même, qui portait le titre de Dey, se rendit à la discrétion de nos troupes. On trouva dans son palais d'immenses trésors, fruit des rapines qu'Alger avait exercées sur l'Europe pendant trois siècles.

L'annonce de cette glorieuse conquête fut reçue avec joie de toute la France ; mais les conseillers de Charles X, profitant de la satisfaction qu'il ressentait de cette victoire, le décidèrent à s'en prévaloir pour publier des ordonnances qui furent regardées

comme une atteinte grave portée à la Charte constitutionelle.

Ce fut une grande imprudence que commit alors ce prince, et, de plus, une faute capitale, que de se laisser ainsi entraîner à attaquer la Charte établie par son prédécesseur depuis quinze ans à peine ; car lui-même avait juré solenellement à Reims, le jour de son sacre, d'en assurer le maintien. Il connaissait d'ailleurs l'attachement que les Français portaient à cette institution, qu'ils regardaient avec raison comme le pacte fondamental des libertés publiques si chèrement achetées par leurs pères.

A cette nouvelle, qu'il ne fut bientôt plus possible de révoquer en doute, le peuple de Paris prit les armes, et trois jours de combats sanglants lui suffirent pour renverser ce trône que la bonne foi paraissait avoir abandonné. Le cri des Parisiens, au milieu de ces journées, fut constamment vive la Charte ! pour montrer qu'ils ne combattaient que pour conserver les institutions qu'ils tenaient de la sagesse même de Louis XVIII.

Enfin Charles X fut contraint de renoncer au trône, et de sortir pour la troisième fois du royaume avec sa famille. Il traversa lentement une partie des provinces de France, encore suivi d'une suite nombreuse de serviteurs fidèles à sa mauvaise fortune ; et le silence du peuple qui avait autrefois salué son retour de si vives acclamations, fut la plus douloureuse épreuve qu'il eut à subir dans un si terrible revers.

Pendant ce temps, le trône ayant été déclaré vacant, des députés de la nation, au nombre de deux cent vingt et un, qui s'étaient réunis à Paris, dans ce péril général, offrirent la couronne au duc d'Orléans, cousin de Charles X ; et lorsqu'ils se rendirent à la maison de campagne de ce prince, à Neuilly, pour lui proposer de gouverner la France avec le titre de Lieutenant général du royaume, ils le trouvèrent entouré de ses jeunes enfants, qu'il faisait

élever alors dans les colléges publics, pour qu'ils y apprissent à devenir un jour de bons et utiles citoyens.

Alors le duc d'Orléans consentit à se rendre à leurs vœux, et étant aussitôt venu à Paris, il accepta la royauté peu de jours après, en jurant, en présence des députés assemblés, une nouvelle Charte constitutionelle. Il prit en même temps le nom de LOUIS-PHILIPPE Ier, avec le titre de ROI DES FRANÇAIS, et le nouveau régime que son avénement inaugura est ordinairement appelé la MONARCHIE DE JUILLET, parce que la révolution à laquelle il devait le trône s'était accomplie pendant les derniers jours du mois de ce nom.

LA MONARCHIE DE JUILLET.

Depuis l'an 1830 jusqu'à l'an 1848.

Cependant cette révolution qui venait, en trois jours, de renverser une royauté de quatorze siècles, avait encore à traverser bien des dangers de toute espèce. Quoique déjà avancé en âge, le nouveau roi était doué d'un esprit et d'un caractère qui n'étaient point au-dessous de la tâche difficile qu'il était appelé à remplir; mais lorsqu'il accepta ce trône autour duquel bouillonnait encore toute l'effervescence d'une insurrection victorieuse, il ne prévoyait pas sans doute que la tranquillité de sa vie entière, les plus chers intérêts de sa famille, et son existence même seraient pendant de longues années en butte à toute la violence des partis.

De cruelles épreuves assaillirent en effet Louis-Philippe dès qu'il eut reçu la couronne: de formidables émeutes éclatant sous les moindres prétextes ne purent être réprimées que par la force des armes, à Paris, à Lyon et dans plusieurs autres grandes villes du royaume; de misérables [1832.

1834.] assassins, suscités par les plus mauvaises passions politiques, à qui la vie du roi semblait le seul obstacle au succès des plus détestables complots, s'armèrent contre ses jours ; une seule de ces tentatives criminelles, semblable à l'odieux attentat de la machine infernale dirigée contre le Premier Consul, causa la mort de près de cinquante personnes de toutes conditions, depuis un maréchal de France qui avait échappé aux dangers des plus sanglantes batailles de l'Empire, jusqu'à une pauvre et simple jeune fille que le hasard avait conduite avec sa famille sur le passage de ce cortége royal, contre lequel était préparée cette odieuse
1835.] machination. Tant de coupables étaient à punir chaque jour, que la justice elle-même dut renoncer quelquefois à les atteindre tous. Mais ce qui fut le plus douloureux au cœur du roi, c'est que plusieurs de ceux-là même qui avaient contribué à l'élever au trône se tournèrent contre lui, et se montrèrent les plus acharnés contre cette royauté qu'ils avaient fondée. Plus de dix années furent ainsi remplies de ces luttes pénibles, dont les ennemis de la France pouvaient seuls se réjouir parce qu'elles présageaient de nouveaux orages.

Tandis que les événements que je viens de vous raconter s'accomplissaient en France, le fils de Napoléon, dont le berceau avait été entouré de tant de splendeur et d'espérances, était élevé à Vienne, sous les yeux de son aïeul, l'empereur d'Autriche, qui l'affectionnait tendrement et qui lui avait conféré le nom de duc de Reichstadt, pour remplacer le titre pompeux de Roi de Rome, que les désastres de son père lui avaient fait perdre. Ce jeune prince se distingua de bonne heure par un esprit ingénieux, un cœur ardent, et des qualités attachantes qui le faisaient chérir de tous ceux qui l'approchaient ; mais on remarqua en lui, dès son plus jeune âge, un caractère mélancolique et rêveur qui semblait un vague ressouvenir des premières

impressions de son enfance. Quoique naturellement sérieux et réservé dans ses paroles, chaque fois qu'un Français était admis en sa présence, il témoignait un vif empressement à le questionner sur le grand Empereur dont il se glorifiait d'être le fils. Il aimait à entendre parler de la France, et se faisait raconter avec un tendre intérêt les moindres particularités de la brillante existence de son père. Ce fut ainsi que ce prince aimable grandit loin d'une patrie qui avait salué sa naissance de tant d'acclamations ; mais, comme si le fils de Napoléon n'eût pu vivre dans une condition presque privée, des symptômes alarmants firent craindre pour sa vie à un âge où il aurait dû atteindre toute la vigueur de la jeunesse et de la santé. Le développement trop rapide d'une taille élevée acheva de miner cette constitution délicate et maladive, à laquelle le climat plus tempéré de la terre natale eût peut-être été salutaire, et ce prince infortuné succomba à une maladie de langueur, lorsqu'il venait [1832. d'accomplir sa vingt et unième année. On a remarqué qu'il rendit le dernier soupir dans le même appartement du palais de SCHŒNBRUNN, auprès de Vienne, où vingt-trois ans auparavant, Napoléon, victorieux alors et au comble de la puissance, avait signé le traité par lequel l'empereur d'Autriche lui accorda la main de l'archiduchesse, sa fille, devenue mère de l'auguste enfant qui s'éteignait ainsi tristement dans l'exil.

Pendant ce temps, l'Algérie, cette nouvelle conquête que Charles X, en tombant du trône, avait léguée à son successeur, était devenue pour la France une possession qu'il importait de soustraire à la barbarie musulmane, sous laquelle elle avait gémi pendant plusieurs siècles. Des Turcs, des Maures, des Arabes, de sauvages Africains, parmi lesquels se mêlaient un assez grand nombre de Juifs de toutes nations que le commerce y avait attirés, formaient la population de cette contrée. A la vérité cette

population était peu considérable pour une si vaste étendue de territoire; les tribus arabes qui en faisaient partie vivaient pour la plupart sous la tente, comme autrefois les peuples pasteurs de l'Asie, faisant leur principale richesse de leurs troupeaux, et négligeant le plus souvent la culture d'un sol fertile, toujours prêt à produire les plantes les plus propres à la subsistance des hommes et des animaux. Après avoir conquis Alger, l'armée française se vit dans l'obligation d'occuper par la force des armes plusieurs villes situées au bord de la mer, comme,
1833.] Mostaganem, Oran, Bône, Cherchell, Bougie, et quelques autres placées dans l'intérieur
1837.] du pays, telles que Constantine, Tlemcen, Médéah, Milianah, Mascara. Il fallut plus
1841.] de quinze ans de combats glorieux auxquels prirent part à diverses reprises plusieurs des fils de Louis-Philippe, pour que tout cet immense territoire devînt la possession de la France, dont elle forme aujourd'hui une colonie riche et floris-
1835.] sante. Vainement pendant plusieurs années, un chef arabe, nommé ABD-EL-KADER, qui avait soulevé un certain nombre de tribus, en se faisant passer pour un prophète envoyé de Dieu pour exterminer les chrétiens, soutînt contre les Français une guerre acharnée où nos soldats eurent à combattre à la fois le fanatisme musulman et l'ardeur meurtrière du soleil d'Afrique : le succès le plus complet couronna leurs efforts; Abd-el-kader
1847.] lui-même fut contraint de se livrer aux mains de nos troupes, pour sauver sa propre vie menacée par les Arabes qui l'accusaient de les avoir trompés; et l'Algérie tout entière n'est plus à présent qu'une belle province française, qu'un trajet de quelques heures sépare de nos côtes de la Méditerranée.

Un des sentiments nationaux dont le nouveau règne s'était montré le plus jaloux de conserver la tradition toujours vivante dans le cœur du peuple

de France, c'était le souvenir des grands événements de l'Empire et la gloire des victoires de Napoléon. Louis-Philippe fit achever le magnifique arc de triomphe commencé depuis de longues années, à l'extrémité des Champs-Élysées, en l'honneur de la Grand-Armée; il fit replacer la statue de l'Empereur sur la colonne de la place Vendôme, d'où elle avait été renversée après la chute de l'Empire; et il obtint enfin du gouvernement anglais que les cendres de ce grand homme, qui reposaient depuis vingt ans dans un tombeau rustique, sur ce triste rocher de Sainte-Hélène qui lui avait servi de prison, seraient rendues à la France, pour y recevoir les honneurs dus à cette illustre dépouille.

Des vaisseaux français furent envoyés vers cette destination lointaine, pour rapporter ces restes précieux que les hommages d'une grande nation attendaient depuis le lieu de leur débarquement sur le sol français jusqu'au dôme des Invalides, où ils furent confiés à la garde des derniers [1840. survivants de l'armée impériale. La somptuosité d'une pompe funéraire dont on n'avait eu aucune idée jusqu'alors signala cet imposant cortége; mais ce qui frappa le plus tous les témoins de cette majestueuse cérémonie, ce fut le recueillement d'une population immense, compacte, pressée, accourue de toutes parts, malgré le froid le plus vif d'un hiver rigoureux, et se découvrant silencieusement la tête sur le passage du cercueil qui renfermait les cendres du plus grand homme des temps modernes, qu'entouraient toutes les solennités de la religion et de la patrie.

Une grande prospérité matérielle caractérisa aussi la majeure partie de ce régne qui semblait offrir un instant de répit entre plusieurs périodes de troubles. Ce fut pendant sa durée que furent construits en France les premiers chemins de [1835. fer qui sillonnent aujourd'hui tout le territoire de l'empire, grâce aux travaux gigantesques accomplis

pour leur achèvement dans ces dernières années. Les haines politiques semblaient suspendues ou même apaisées, et tout permettait d'espérer une nouvelle phase de paix et de sécurité, lorsqu'un événement aussi douloureux qu'imprévu vint jeter un deuil irréparable sur la famille royale.

Le duc d'Orléans, fils aîné du roi, prince dont les belles qualités avaient fait concevoir les plus heureuses espérances et que sa naissance semblait destiner au trône, fut tué par accident en tombant d'une
1842.] voiture dont les chevaux s'étaient emportés ; et cette catastrophe, qui ne parut d'abord qu'un immense malheur domestique pour cette maison souveraine, devint en quelque sorte le signal de sa décadence et de sa ruine. Le roi, brisé par ce coup inattendu, lorsque déjà le poids des années lui enlevait une partie des facultés élevées qu'il avait conservées jusqu'à un âge avancé, se montra dès lors en proie à une tristesse profonde qui lui rendait encore plus pénibles les soucis des affaires publiques et les charges de la royauté. De nouveaux dissenti-
1848.] ments s'étant élevés entre les députés et les ministres que le monarque avait investis de sa confiance, des troubles inattendus mais sérieux éclatèrent dans Paris avec d'autant plus de violence qu'on ne leur opposa qu'une répression lente et sans vigueur. D'abord Louis-Philippe se flatta de calmer l'irritation populaire, comme il y était parvenu plusieurs fois depuis qu'il portait la couronne ; mais pendant qu'il hésitait à prendre un parti décisif que ses plus fidèles conseillers lui présentaient comme le seul moyen de salut qui lui restât, la populace ameutée se porta tumultueusement sur le palais des Tuileries, presque abandonné de ses derniers défenseurs, et le vieux roi se vit réduit à fuir précipitamment sous un déguisement, avec la reine, sa femme, qui n'avait pas voulu, dans ce péril extrême, le quitter un seul instant. Ce fut ainsi que l'un et l'autre, ployant sous le poids des années et des

revers et n'ayant pas même le triste cortége d'amis et de serviteurs fidèles qui avaient suivi Charles X, jusqu'au lieu de son embarquement pour l'exil, parvinrent à passer en Angleterre où les autres membres de leur famille ne tardèrent pas à les rejoindre.

Le parti victorieux qui venait encore une fois de renverser la royauté, surpris lui-même d'un triomphe auquel il était loin de s'attendre, jugea le moment favorable pour proclamer une république, comme celle qui avait suivi la ruine du malheureux Louis XVI ; mais si celle-ci, du moins après la première furie du combat, ne se souilla d'aucun excès sanguinaire, l'anarchie la plus complète succéda promptement à l'enivrement de la victoire. Ceux même qui avaient le plus ambitionné le pouvoir se montrèrent inhabiles à l'exercer dès qu'il fut tombé entre leurs mains ; et la multitude qui s'était soulevée la veille, disait-on, pour être libre, ne sut plus, dès le lendemain, que faire de cette liberté dont le premier effet avait été de suspendre le travail qui la faisait vivre. Bientôt les vainqueurs, effrayés du désordre dont ils se voyaient environnés, se divisèrent entre eux ; les factions rivales s'armèrent les unes contre les autres, et, pendant quatre jours entiers, de parricides combats firent couler des torrents de sang dans les rues de cette capitale naguère si paisible et si florissante. Heureusement enfin cette crise douloureuse devint favorable au rétablissement de l'ordre public ; elle prépara l'avénement du Prince qui nous gouverne aujourd'hui : son nom nous rappelle glorieusement celui du grand Empereur, dont il est le propre neveu, et lui aussi, à un demi-siècle d'intervalle, a été appelé au trône par la Providence et la volonté nationale, pour réparer les maux que tant de révolutions ont causés à la France.

FIN.

TABLE

GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LA GAULE ET LES GAULOIS.

(50 avant J. C.) — 406 de l'ère chrêtienne.

L'INVASION DES BARBARES.

406—481.

LE BAPTÊME DE CLOVIS.

481—511.

LES ENFANTS DE CLODOMIR.

511—558.

LE REPENTIR.

558—565.

LES FRANCS D'AUSTRASIE.

565—575.

LA REINE FRÉDÉGONDE.

575—584.

LA MORT DE BRUNEHAUT.

584—621.

LES MONASTÈRES.

621—638.

LES ROIS FAINÉANTS.

638—655.

LES MAIRES DU PALAIS.

655—681.

PÉPIN D'HÉRISTAL.

681—695.

LA DÉFAITE DES SARRASINS.

695—741.

LE COMBAT DU LION.

741—768.

CHARLEMAGNE.

768—814.

LA VALLÉE DE RONCEVAUX.

778.

LOUIS LE DÉBONNAIRE.

814—843.

LES CHATEAUX FORTS.

843—887.

LE SIÉGE DE PARIS.

877—888.

LA FÉODALITÉ.

888—923.

LES DERNIERS KAROLINGS.

923—986.

L'EXCOMMUNICATION.

986—1032.

LA TRÊVE DE DIEU.

1032—1060.

LA PREMIÈRE CROISADE.

1060—1108.

L'AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES.

1108—1137.

LE PARLEMENT.

1137—1188.

LA BATAILLE DE BOUVINES.

1188—1214.

LES ALBIGEOIS.

1214—1226.

LE RÈGNE DE SAINT LOUIS.

1226–1270.

MARIE DE BRABANT.

1270—1282.

LES VÊPRES SICILIENNES.

1282—1286.

LES TEMPLIERS.

1282—1314.

ENGUERRAND DE MARIGNY.

1315—1317.

LES PASTOUREAUX.

1318—1328.

LE PREMIER DES VALOIS

1328—1347

LA PESTE NOIRE.

1347—1350.

LE COMBAT DES TRENTE.

1350—1356.

LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN.

1356—1358.

ÉTIENNE MARCEL.

1358—1364.

LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.

1364—1380.

LA DÉMENCE DE CHARLES VI.

1380—1422.

JEANNE D'ARC.

1422—1435.

LOUIS XI.

1435—1483.

CHARLES VIII.

1483—1498.

LE PÈRE DU PEUPLE.

1498—1515.

FRANÇOIS Ier.

1515—1547.

LES PROTESTANTS.

1547—1559.

LA CONJURATION D'AMBOISE.

1559—1560.

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

1560—1574.

LA LIGUE.

1574—1587.

LA JOURNÉE DES BARRICADES.

1587—1589.

HENRI IV.

1589—1594.

LE MARÉCHAL DE BIRON.

1594—1610.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

1610—1643.

LA FRONDE.

1643.—1661.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

1661—1678.

LA MASQUE DE FER.

1678—1688.

LA VIEILLESSE DU GRAND ROI.

1688—1715.

LOUIS XV.
1715—1774.

LA MORT DE LOUIS XVI.
1774—1793.

LE REGNE DE LOUIS XVII.
1793—1795.

LA RÉPUBLIQUE.
1795—1804.

L'EMPIRE.

1804—1812.

LA RESTAURATION.

1812—1821.

LA REVOLUTION DE 1830.

1824—1830.

LA MONARCHIE DE JUILLET.

1830—1848.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

mk